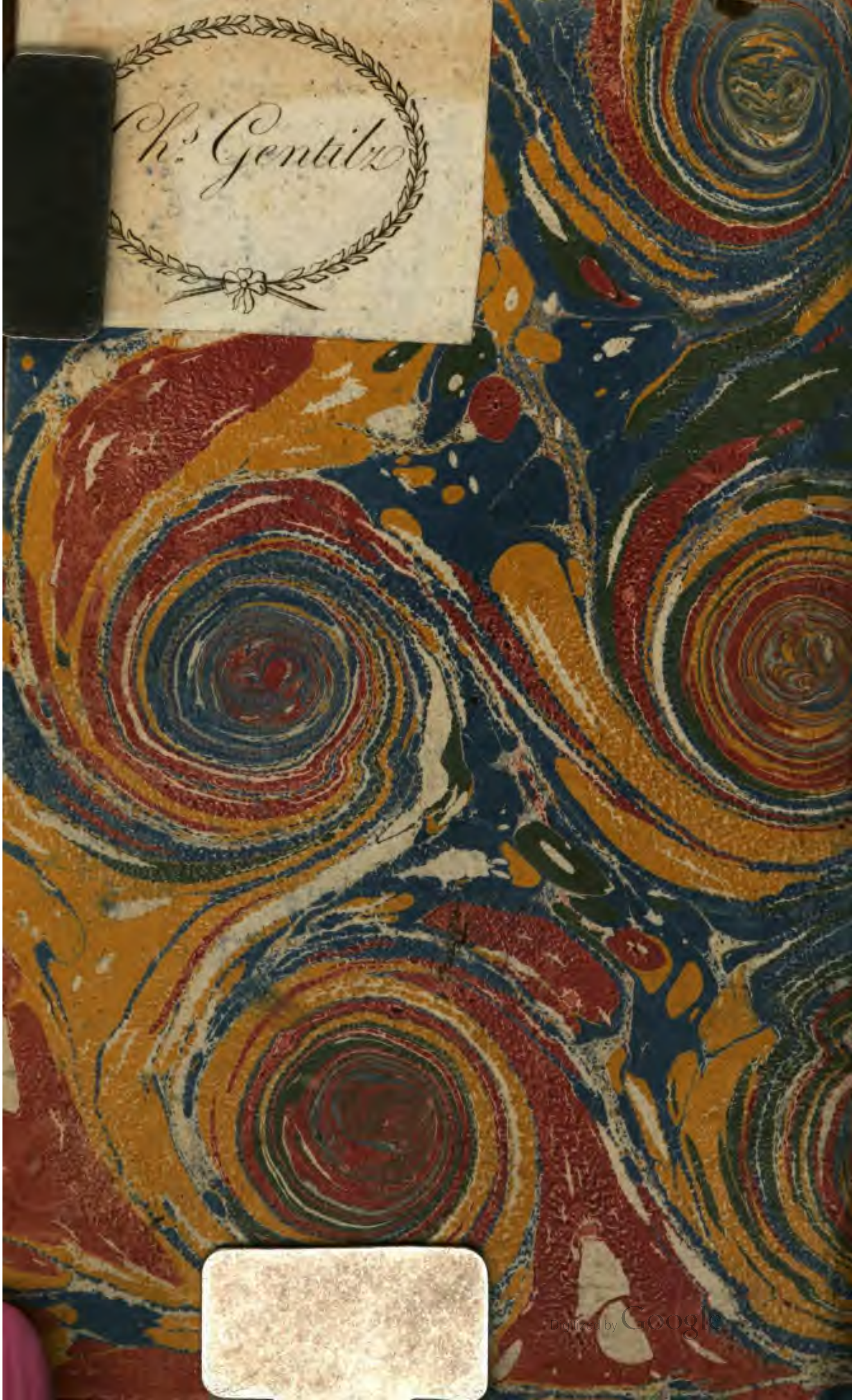


Chs. Gentilz



# ABRÉGÉ
## DE
## L'HISTOIRE GÉNÉRALE
# DES VOYAGES.

TOME VINGT-QUATRIEME.

# ABRÉGÉ
DE
# L'HISTOIRE GÉNÉRALE
# DES VOYAGES,

*CONTENANT*

Ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile et de mieux avéré dans les Pays où les Voyageurs ont pénétré; les Mœurs des Habitans, la Religion, les Usages, Arts et Sciences, Commerce, Manufactures, enrichie de Cartes géographiques et de figures.

---

*Premier volume du Supplément, et faisant suite aux Voyages d'Afrique.*

---

TOME VINGT-QUATRIÈME.

A PARIS,
Chez MOUTARDIER, Imprimeur-Libraire, quai des Augustins, N.° 28.

AN X. — 1802.



# INTRODUCTION.

L'ESTIME publique a mis depuis long-temps au rang des livres les plus utiles, l'Abrégé de l'Histoire générale des Voyages, traduite par l'abbé Prévost. Mais il y a des pays et des peuples sur lesquels les auteurs anglais de cette précieuse collection n'ont point fixé les regards. Cet oubli se fait également remarquer dans l'Abrégé de la Harpe, qui ne pouvait marcher que sur les traces de ses guides. On n'y trouve aucune relation qui concerne les côtes septentrionales de l'Afrique, les états barbaresques, l'Égypte, la Nubie, l'Abyssinie, l'intérieur de l'Afrique. Toutes ces contrées attendent la main du peintre qui les dessine dans le tableau. Cet aperçu prouve la nécessité et les avantages de compléter un ouvrage destiné à faire connaître le globe

entier, et qui, en agrandissant le domaine de la pensée, a si fort rétréci l'empire des préjugés.

Les voyages sont, en effet, pour celui qui les lit, comme pour celui qui les entreprend, une source abondante et toujours variée de jouissances et d'instructions, ces deux grands besoins de l'homme. Devenu citoyen de l'Univers, c'est en voyageant qu'il peut apprendre à connaître ses semblables; c'est en vivant avec différens peuples, en étudians leurs mœurs, leur gouvernement, leur religion, qu'il y a un terme de comparaison pour juger des mœurs, de la religion, du gouvernement de son pays. C'est alors que s'élevant au-dessus de la partialité et de l'opinion, la sphère de ses idées s'étendra; des rapprochemens rapides se présenteront à son esprit. C'est alors que tournant ses regards vers sa patrie, le bandeau tombera de ses yeux; les erreurs qu'il y avait puisées s'évanoui-

ront, et il la verra sous un jour différent.

Tous les voyages authentiques peuvent être regardés comme autant de cours d'expériences. C'est dans cette source que la philosophie morale et spéculative puise de nouvelles richesses; c'est encore dans ces dépôts que l'observateur trouve les meilleurs matériaux pour former des systêmes ressemblans à la nature, et rectifier par les faits les écarts de l'imagination.

Parmi nous, il semble que les voyages soient moins nécessaires qu'autrefois : toutes les connaissances sont rassemblées dans les livres; et l'imprimerie a répandu les livres par toute la terre. Avec une bibliothèque, on trouve l'univers sans sortir de chez soi; mais cet univers, composé de la main des hommes, ressemble-t-il assez à l'univers réel ? les idées acquises par une réflexion froide et lente au fond d'un cabinet, sont-elles aussi vives et aussi

fortes que celles qui naîtraient du spectacle du monde? L'homme qui lit, croit sur parole; l'homme qui voit, juge par lui-même. Il interroge la nature, et peut lui arracher des secrets qu'elle avait cachés jusqu'alors. D'ailleurs, il en est des livres, par rapport à la nature, comme des copies par rapport aux grands tableaux.

Il serait à souhaiter que tous les philosophes et les hommes de génie employassent une partie de leur vie à voyager; bientôt tout le globe serait parfaitement connu; l'Histoire naturelle, qui tient à toutes les sciences physique, feraient des progrès immenses; l'Histoire de l'Homme, d'où dépend toute la science morale, serait enfin achevée: de ces deux objets réunis, combien résulteraient de connaissances! soit pour les arts, qui ne sont que l'imitation de la nature; soit pour le gouvernement et la législation, qui ne sont que l'art de diriger les hommes en

société vers le bonheur; mais sur cet objet, comme sur beaucoup d'autres, on est réduit à faire des vœux. Pour qu'on pût voyager ainsi, il faudrait, ce qui n'arrivera presque jamais, ou que les philosophes pussent être riches, ou que ceux qui sont riches pussent être philosophes; il faudrait que tous les gouvernemens conspirassent à une entreprise si utile, et qui n'est que pour le bonheur des hommes.

Nous n'avons pas à rendre compte de la méthode qu'on a suivi pour la composition de ce supplément; on s'est attaché scrupuleusement à celle que La Harpe a indiquée dans le plan sommaire de son Abrégé. Nous pressons les faits les moins intéressans, pour avoir la liberté de nous étendre sur ceux qu'il est le plus important de développer. En faisant connaître les lieux, nous faisons connaître les hommes: l'histoire ne représente souvent que des jeux du hasard, et les grandes passions communes

à tous les peuples. Ce n'est que par le détail de leurs coutumes, de leurs mœurs, de leurs arts, de leurs sciences, que l'on voit, pour ainsi dire, leur physionomie propre, et que l'on vit avec eux. Ces tableaux, s'ils ne sont point chargés, amusent et intéressent; sur le vaste théâtre que nous parcourons, ils varient à l'infini. L'homme nous a paru part-tout le même, et partout différent: nous avons trouvé entre les peuples de grandes ressemblances, et de fortes oppositions. Tous les gouvernemens et tous les codes nous ont présenté un mélange de raison et de folie. Il n'est point de peuple barbare qui ne nous donne des leçons de sagesse. Il n'est point de peuple policé qui ne nous offres des exemples d'extravagance.

On a tâché de ne remettre qu'à la vérité le soin de conduire nos pinceaux. On ne trouvera point ici ni faits douteux, ni ces aventures fabuleuses,

quelquefois supérieures à tous les romans pour l'intérêt et le merveilleux dont les voyageurs du siècle dernier ont été trop prodigues; mais on y trouvera en dédommagement ces traits vrais qui distinguent les nations, et qui frappent les yeux faits pour observer; des notions sur les gouvernemens, sur l'Histoire naturelle, plus instructives; des descriptions des lieux, des mœurs, plus exactes, et faites pour reposer l'attention du lecteur en flattant son imagination. On a mêlé, autant qu'on l'a pu, à tous les récits, les maximes de cette philosophie douce, qui ne voit dans l'univers qu'une nombreuse famille. C'est elle qui anime le tableau de l'ordre et du bonheur public, mort pour celui qui ne voit que des faits et des événemens; c'est elle qui saisit l'ame du lecteur, qui l'unit insensiblement à tous ses semblables, qui porte sur son cœur le contre-coup de tous les maux épars sur la terre, mais qui le fait palpiter de

joie à la vue d'un peuple heureux. Un avantage inapréciable pour la composition de ce supplément, est de n'avoir eu à puiser que dans les sources les plus pures. On a soupçonné avec raison la véracité de plusieurs voyageurs anciens; mais on rend justice à l'exactitude des modernes. Les Shaw, les Norden, les Bruce, les Savari nous ont fourni la plus grande partie des matériaux que nous avons mis en œuvre. Ils ont voyagé, comme les Thales et les Pythagore, épris d'un ardent désir de savoir uniquement pour s'instruire; ils ont été au loin secouer le joug des préjugés nationaux, apprendre à connaître les hommes par leurs conformités et par leurs différences, et acquérir des connaissances universelles, qui ne sont point celles d'un siècle ou d'un pays exclusivement, mais qui étant de tous les temps et de tous les lieux, sont, pour ainsi dire, la science commune des sages.

ABRÉGÉ

# ABRÉGÉ
## DE
# L'HISTOIRE GÉNÉRALE
# DES VOYAGES.

## LIVRE VII.
## VOYAGES D'AFRIQUE.

### CHAPITRE PREMIER.

*Notions historiques sur la Côte septentrionale de l'Afrique. — Voyage de* SHAW *dans les États barbaresques. — Manière dont il y a voyagé et dont on doit voyager dans ces contrées.*

L'AFRIQUE est une région immense, qui ne tient à l'Asie que par une langue de terre de vingt lieues, qu'on nomme l'isthme de

États barbaresques. SHAW.

États barbaresques

Suès ; lien physique et barrière politique que la mer doit rompre tôt ou tard, par cette pente qu'elle a de faire des golfes et des détroits à l'orient. Cette presqu'île, coupée par l'équateur en deux parties presque égales, forme un triangle irrégulier, dont un des côtés regarde l'orient, l'autre le nord, et le troisième l'occident.

Le côté septentrional, qui va depuis l'isthme de Suès jusqu'au détroit de Gibraltar, est borné par la Méditerranée. Il a neuf cents lieues de côtes occupées par une région connue depuis plusieurs siècles sous le nom de Barbarie, et par l'Égypte qui gémit sous le joug de l'empire ottoman.

Les Romains, à l'exemple des Grecs, traitaient de Barbares toutes les nations étrangères : aussi quand ils eurent subjugué cette partie de l'Afrique appelée Mauritanie, le nom en fut changé et celui de Barbarie ; nom que conserve encore parmi nous cette patrie d'Annibal.

La barbarie s'étend depuis l'Égypte jusqu'au-delà du détroit de Gibraltar ; le long de la mer Méditerranée, et un peu sur l'océan, elle se divise en deux grandes parties séparées l'une de l'autre par le mont Atlas : la première,

qui est la Barbarie propre, est au nord, et comprend de l'orient à l'occident le pays de *Derne* ou de *Barca*, les royaumes ou république de Tripoli, de Tunis et d'Alger; qui sont sous la protection des Turcs, et le royaume de Maroc, de qui dépend celui de Fés. La seconde partie, qui est au midi de la précédente et du mont Atlas, s'appelle le *Biledulgerid.* Elle comprend plusieurs états dont quelques-uns dépendent des royaumes que nous venons de nommer. Le public reconnoîtra facilement ces positions, en consulant les cartes, particulièrement celle que M. d'Anville a publiée en 1749.

États barbaresques.

La Barbarie propre est le meilleur pays de l'Afrique et le plus peuplé. Elle est située sous la zône tempérée; mais les mois de juin, juillet et août y sont très-chauds, quand des vents de mer ne les tempèrent pas: les pluies y sont très-abondantes dans le mois d'octobre. L'hiver y est court. Il ne couvre de neige que le sommet des montagnes.

Les peuples qui l'habitent sont, ou Africains d'origine, ou Turcs, ou Arabes, nations qui diffèrent pour les mœurs, et se mêlent peu. Presque tous sont mahométans; mais ils souffrent parmi eux des juifs et des chrétiens. Ils ont peu d'intelligence pour le commerce,

quoiqu'ils trafiquent beaucoup, et ne vivent que de pirateries.

États barbaresques.

Rien n'est plus ténébreux que les premiers âges de cette contrée. Le chaos commence à se débrouiller à l'arrivée des Carthaginois : ces négocians, d'origine phénicienne, bâtissent, cent trente ans avant la fondation de Rome, une ville dont le territoire, d'abord très-borné, s'étend avec le temps à tout le pays connu de nos jours sous le nom de royaume de Tunis, et plus loin ensuite ; l'Espagne, la plupart des îles de la Méditerrannée, tombent sous la domination de cette république ; beaucoup d'autres états paraissent devoir encore grossir la masse de cette puissance énorme, lorsque son ambition se heurte contre celle des Romains.

A l'époque de ce terrible choc, il s'établit entre les deux nations une guerre si acharnée et si furieuse, qu'il fût aisé de voir qu'elle ne finirait que par la destruction de l'une ou de l'autre. Celle qui était dans la force de ses mœurs républicaines et patriotiques, prit, après les combats les plus savans et les plus opiniâtres, une supériorité décidée sur celle qui était corrompue par les richesses. Le peuple commerçant devint l'esclave du peuple guerrier. On voit que l'histoire des nations a été

la même dans tous les temps, et qu'elle ne diffère que par les noms et par les dates.

États barbaresques.

Le vainqueur resta en possession de sa conquête jusques vers le milieu du cinquième siècle. L'Afrique gouvernée alors par le comte Boniface, fut agitée de divisions qui causèrent la perte de cette province et de celles de sa dépendance. Ce général se lia d'amitié avec Genseric, qui régnait sur les Vandales d'Espagne, et lui offrit de partager l'Afrique avec lui s'il voulait l'aider à la défendre.

Sur cette invitation, les Vandales, hommes, femmes et enfans, avides de conquêtes, s'empressent de suivre Genseric à cette expédition; et cette armée, après avoir débarqué en Afrique, s'empara de presque toutes les villes. Ces Romains, qui avaient perdu l'habitude de vaincre, furent entièrement défaits. Ils prirent honteusement la fuite.

Justinien I.er, qui, par la compilation des lois romaines, avait rendu son nom immortel, ayant été élevé à l'empire, voulut reconquérir l'Afrique, et redonner à l'empire une partie de son éclat. Bélisaire surprit les Vandales, qui, affaiblis par leurs propres divisions, et énervés par la molesse, n'étaient plus les mêmes hommes, les extermina, et rétablit l'empire dans ses anciens droits; mais ce ne

États barbaresques.

fut que pour un moment. Les grands hommes qui peuvent former et mûrir une nation naissante, ne sauraient rajeunir une nation vieille et tombée.

Après le règne de Justinien, l'empire, épuisé par des profusions, et ébranlé par les factions qui l'agitaient, se précipitait rapidement vers sa chute, et ne pouvait faire respecter son autorité. L'Afrique, délivrée des Vandales sous lesquels elle avait gémi pendant plus de cent ans, fut exposée pendant cent ans encore à la discorde et à la division, sous l'administration des préfets grecs qui en étaient restés les maîtres, et qui y exerçaient impunément la tyrannie et l'oppression. Enfin, par une invasion plus puissante et plus durable, les Arabes s'en emparèrent à leur tour, et vinrent étendre les fondemens de leur religion et de leur puissance depuis les bords de l'Euphrate jusqu'aux extrémités occidentales de la terre.

Les Califes, successeurs de *Mahomet*, profitèrent de l'état de faiblesse où se trouvait ce qu'on appelait encore l'empire romain, pour faire éprouver à la terre une nouvelle révolution. Ils s'emparèrent rapidement de la Syrie, de la Perse et de l'Égypte, et devinrent bientôt maîtres de l'Asie entière, malgré la résistance de plusieurs villes et tous les efforts des Grecs.

Leurs succès en Afrique furent plus rapides encore ; c'était un pays ouvert, où il n'y avait point de places qui pussent retarder le progrès de leurs armes. Les Maures, d'autre part, naturellement inconstans, et rebutés par l'oppression des nations étrangères qui les avaient soumis, voyaient avec plus d'espérance des nouveaux conquérans et des nouveaux maîtres.

États barbaresques.

Ce ne fut pas cependant l'inconstance des Maures qui facilita aux Arabes la conquête de l'Afrique. Il y avait entre ces peuples une conformité dans l'éducation, dans le langage, dans la manière de vivre et dans les mœurs : ces circonstances, qui concourent toujours à réunir les hommes, contribuèrent vraisemblablement à rendre cette conquête plus facile. Successivement subjugués par les nations, les Africains n'avaient point de religion fixe, et tout semblait devoir les rapprocher de celle que les Arabes avaient adoptée, qui se conciliait infiniment avec leurs goûts, leurs mœurs et leurs coutumes.

L'Afrique septentrionale n'ayant été peuplée que du reflux des nations, que l'Asie ne pouvait contenir, les Arabes retrouvèrent dans les Maures la postérité de leurs plus anciennes générations : les rapports qu'il y avait entre ces peuples, dûrent faciliter d'abord leurs liai-

sons, et les ramener insensiblement sous les mêmes lois et sous les mêmes drapeaux.

États barbaresques.

L'histoire isolée de la Barbarie moderne, quoique variée par une succession d'usurpations, de perfidies et de scènes tragiques, est trop lugubre et trop monotone, et n'a pas cet intérêt qu'inspire l'histoire des nations éclairées, qui ont su allier des vertus morales à des projets ambitieux. On voit bien chez les Barbaresques les mêmes passions, les mêmes crimes qu'on voit chez tous les hommes ; mais on n'y trouve pas les mêmes principes, les mêmes sentimens, le même génie : c'est enfin un sol ingrat et aride qui ne présente que des ronces mêlées de quelques fleurs. Trois voyageurs de ce siècle, Shaw, Bruce, et un consul français à Maroc, nous ont fourni sur toutes ces contrées les notions les plus exactes qu'on ait encore recueillies. Le docteur Shaw parcourut les états barbaresques en savant et en Philosophe ; il y séjourna l'espace de douze ans. Il y a dans ses observations géographiques, physiques et morales, tant d'exactitude, tant d'érudition, tant de recherches, qu'on peut se dispenser de recourir à celles des autres voyageurs. Des vues saines, un sens exquis et profond, un jugement solide, lui ont acquis la réputation dont il jouit, et qu'il

États barbaresques.

conservera toujours. Rarement il entretient le lecteur de ce qui le regarde; mais la manière dont il a voyagé, et dont il faut voyager dans ces pays, lui a paru trop curieuse et trop intéressante pour être passée sous silence. Cette partie de sa relation n'est pas la moins utile au voyageur qui s'engage dans des régions inconnues.

*Il y a*, dit Shaw, dans la plupart des villes et des villages de la Barbarie, une maison appropriée pour la réception des étrangers, avec un officier chargé de les recevoir : là, tous les voyageurs sont logés et nourris, du mieux qu'il est possible, pendant une nuit, aux dépens de la communauté.

A l'exception de ces espèces d'auberges, je n'ai trouvé nul part dans mes voyages, des maisons propres ou destinées à loger : d'un autre côté, il y aurait eu de l'imprudence de porter des tentes avec nous; outre qu'elles nous auraient beaucoup coûté, et fort embarrassé, cela aurait pu faire soupçonner aux Arabes que nous étions gens riches et de distinction; ce qui les aurait infailliblement portés à nous piller.

Quand nous ne rencontrions point sur notre route de maisons pour les voyageurs, ou de campement d'Arabes, nous n'avions absolu-

États barbaresques.

ment aucun asyle pour nous mettre à l'abri du mauvais temps, ou pour nous garantir de la chaleur excessive du jour et du grand froid de la nuit; si ce n'est que le hasard nous offrit quelquefois un bocage, ou la pente d'un rocher, ou par un bonheur extraordinaire, une grotte. Dans ces occasions extraordinaires, qui, à la vérité, n'arrivaient pas souvent, nos chevaux souffraient extrêmement; et comme il était de conséquence pour nous d'en avoir soin, nous étions obligés d'aller leur ramasser de la paille, de l'herbe, des branches d'arbres, avant que de nous asseoir pour songer à notre repas.

Nous étions obligés souvent de coucher à la belle étoile, sur le sable que nous couvrions d'un tapis, ayant pour oreiller un rouleau fait de quelques hardes. Nos chameaux étaient rangés en cercle autour de nous, ayant la tête tournée en dehors. Dans cette situation, ces animaux, qui sont naturellement fort alertes, nous servaient de garde ou de sentinelle, parce qu'ils s'éveillent au moindre bruit, pendant que leurs selles formaient autour de nous une espèce de rampart.

Notre premier soin fut de nous pourvoir d'un bon nombre d'outres, faits de peaux de chèvres, que nous remplissions d'eau tous les

quatre ou cinq jours, ou aussi souvent que nous avions le bonheur de rencontrer une source, La provision pour nos chameaux consistoit en orge, avec des fèves, soit en nature, ou en farine, dont on fait de petites boules: nous avions, pour nous nourrir, de la farine de froment, du biscuit, du miel, de l'huile, du vinaigre, des olives, des lentilles, de la viande salée, et autres provisions qui pouvaient se garder. Il ne faut pas oublier de dire que nous avions un plat de bois et une marmite de cuivre pour toute baterie de cuisine.

États barbaresques.

La fiente des chameaux de quelque caravanes qui nous avait précédés, nous servait communément pour cuire nos mets; car après avoir séché un jour ou deux au soleil, elle prend feu comme de l'amorce, et fait un feu aussi clair et aussi vif que du charbon de bois. Aussi-tôt que notre repas était prêt, l'un des Arabes qui était avec nous, montait dans le lieu le plus éminent qu'il pouvait trouver, et là il invitait par trois fois à haute voix tous ses frères à venir manger avec nous, quoiqu'il n'y eût peut-être ame vivante, du moins de sa religion, à cent milles autour de nous: les Arabes observent constamment cette coutume, pour marquer, disent-ils, leur charité et leur hospitalité toutes les fois qu'ils en ont l'occasion.

États barbaresques.

Lorsque nous rencontrions un camp des Arabes, nous étions logés et nourris une nuit sans qu'il nous en coutât rien : en entrant dans la tente, le maître nous apportait d'abord une jatte de lait, et un panier de figues, de raisins, de dattes, ou d'autres fruit secs; il allait ensuite prendre un agneau, un chevreau, un mouton, ou une chèvre de son troupeau, suivant le nombre de gens que nous étions, et l'ayant tué, sa femme en faisait bouillir sur le champ la moitié qu'elle nous servait avec du cascasowé; on faisait communément rôtir le reste qu'on nous servait le lendemain à notre déjeûner.

Cet accueil des Arabes nous mettait bien à l'abri des injures du temps; mais leur tente ne nous préservait pas de ce froid pénétrant qu'on est obligé d'essuyer chaque nuit, à cause des rosées qui sont très-abondantes; on y est à tout moment en danger d'être piqué, ou mordu par des scorpions, des vipères, ou des araignées venimeuses. Je ne dois pas omettre une particularité sur ce sujet, c'est que parmi les *Spahis* qui m'accompagnaient, il y avait un écrivain qui, aussi-tôt qu'il apercevait une de ces bêtes venimeuses, marmotait quelques paroles entre les dents, et ensuite exhortait la compagnie à prendre courage, et à n'avoir

point peur de ces créatures, qu'il avait, disait-il, apprivoisées et rendu familières par ses charmes et par ses enchantemens.

États barbaresques.

Lorsqu'il arrivait que nous avions été bien reçus dans une tente, je donnais en partant au maître de la tente, un couteau, deux pierres à fusil, ou un peu de poudre à canon d'Angleterre, laquelle étant beaucoup meilleure que la leur, est fort estimée chez les Arabes; aussi ne s'en servent-ils que pour amorcer leurs armes à feu. Je donnais à la *lallab* ou à la maîtresse, lorsqu'elle avait été obligeante en préparant promptement notre repas, un écheveau de fil, une grande aiguille, dont elle me faisait mille remercîmens, et qu'elle regardait comme des présens très-considérables.

Les grandes chaleur de l'été nous obligeaient de voyager pendant la nuit, qui, suivant un proverbe des Arabes, *n'ayant point d'yeux*, empêche les vagabonds de chercher des aventures, parce qu'ils ne peuvent alors éviter les dangers et les embuscades qu'ils ont à craindre.

En Barbarie, où les Arabes sont assujétis, j'avais rarement avec moi plus de trois Spahis et mon domestique, tous bien armés; j'étais cependant quelquefois obligé de grossir mon escorte, particulièrement dans le pays des

États barbaresques.

Arabes indépendans, ou lorsque nous approchions des frontières d'un royaume voisin, ou de deux tribus qui étaient en guerre.

Pour se garantir cependant autant qu'il est possible de tomber entre leurs mains, le meilleur moyen en tout temps et en toute occasion pour un voyageur, c'est de s'habiller comme eux, ou comme les Spahis qui l'accompagnent; car les Arabes sont extrêmement défians et soupçonneux, et ne manquent pas de prendre tout étranger pour un espion qui vient reconnaître leur pays, lequel, à ce qu'on leur insinue dès l'enfance, doit retourner un jour sous la domination des chrétiens.

L'air de la Barbarie est en général si tempéré, que le thermomètre n'est presque jamais à la gelée; le baromètre, quelque temps qu'il fasse, ne varie guère que d'un pouce : les pluies commencent en septembre; on sème le froment en octobre, et la récolte se fait à la fin de mai : les Babaresques, incertains de la jouissance des droits de la propriété; toujours exposés aux usurpations d'un gouvernement tyrannique, dégoûtés d'un bien qu'on ne saurait cacher ou emporter; soumis à des impôts arbitraires et destructeurs des avances de la culture; gênés dans le commerce de leurs denrées, ne prêtent point à la terre tous

États barbaresques.

les secours qu'elle demande au laboureur pour déployer sa fécondité : cependant cette terre est un des magasins de l'Europe : la tyrannie qui la dévaste, est donc un fléau pour l'Europe elle-même ; tant il est vrai que le bien et le mal d'un peuple d'une contrée frappe par contre-coup les autres peuples et les autres contrées, et qu'ils ont tous un grand intérêt à ce qu'ils soient tous également gouvernés par la justice.

Le vaste champ des sciences est en friche sous ce climat où il fut si florissant ; si dans l'esprit grossier de ces Africains l'on découvre du jugement et même du génie, c'est le caillou brut dont on tire des étincelles. La race de ces hommes qui éclairèrent l'Europe, est tellement dégradée, qu'elle ignore les élémens de l'astronomie, de le chimie, de la médecine, de l'algèbre, et de toutes les sciences qu'elle enseignait autrefois aux nations. En chassant les Arabes des villes, on a détruit les sciences. Un peuple uniquement occupé des premiers besoins, ne peut sortir du cercle des opérations animales. Les Maures, habitans actuels des cités, paraissent moins favorisés de la nature que les Arabes ; abrutis par la servitude, qui réduit en quelque sorte toutes leurs pasions à l'avarice, ils semblent n'obéir qu'à

États barbaresques.

l'instinct d'une sordide corruption : l'avare n'apprend qu'à compter ; les Turcs, oppresseurs de cette contrée, conservent précieusement l'ignorance de leur ancienne et de leur nouvelle corruption, de la bassesse licentieuse et de l'orgueilleuse tyrannie.

---

CHAPITRE II.

## CHAPITRE II.

*Idée générale que Shaw donne du Royaume d'Alger — Description de cette ville et de ses environs.*

Shaw partage le royaume d'Alger en trois provinces, dont chacune forme un gouvernement particulier : celui du levant, celui de l'ouest et celui du midi ; chacun sous le pouvoir d'un bey qui relève du dey d'Alger, souverain de tout le pays. Alger. Shaw.

Le gouvernement du levant comprend la ville de Constantine, sa capitale. On prétend que le nom de Constantine lui vient d'une fille de l'empereur Constantin, qui la fit rebâtir avec une grande magnificence.

Cette ville est bien fortifiée, dans une situation avantageuse, à trente lieues de la mer : ses magnifiques restes nous donnent une haute idée de son ancienne splendeur. Elle était, sous Caligula, la capitale de la Mauritanie césarienne. Dans le voisinage de Constantine, sur la côte de la mer, on voit les ruines de *Colo*, ville romaine, détruite par les Sarrazins. Les

Alger.

montagnes de *Colo* abondent en singes fort sauvages, si grands, que lorsqu'ils se tiennent sur leurs jambes de derrière, ils ont la hauteur d'un homme. Ces montagnes sont habitées par des Maures et des Arabes, qui les préfèrent à un séjour plus commode et plus agréable, où ils sentiraient davantage le poids de la tyrannie.

Lorsque les femmes de ces montagnes sont maltraitées de leurs maris, ou mécontentes d'eux, elles passent d'une montagne à une autre. Cette fuite occasionne souvent la guerre entre deux ou plusieurs tribus; mais l'argent, les bijoux et les autres effets précieux, emportés par ces Hélènes, en sont bien plus souvent le motif, que le recouvrement de leur personne.

*Bonne*, port de mer, prise pour l'ancienne Hippone, était autrefois la capitale d'une province tributaire des rois arabes. Cette ville florissante et magnifique, fut bâtie par les Romains, et devint encore plus fameuse par la naissance d'Augustin. A une petite lieue de cette ville, on voit les ruines d'un édifice, qu'on dit être celles de la cathédrale. On y voit aussi une statue de marbre, mais si mutilée, qu'il ne reste aucun vestige, ni dans les traits, ni dans la draperie. Près de-là, est

une excellente source appelée, par les gens du pays, la fontaine de Saint-Augustin. Les figuiers y portent aussi le nom de ce saint; les matelots français et italiens ne manquent jamais de boire de cette eau, ni de se prosterner devant les débris de cette prétendue statue de l'évêque d'Hippone. Le fruit des figuiers est délicieux; les Maures pendent à leurs branches des chapelets de figues fanées ou amères, dans l'idée qu'elles attirent toute l'amertume de l'arbre, et qu'elles en rendent ainsi le fruit beaucoup meilleur. Alger.

A vingt lieues, est un petit endroit nommé *la Cale*, où la compagnie du Bastion de France a un comptoir, et qui sert de station aux bateaux pour la pêche du corail.

Gigeri est à l'est, à cinquante lieues d'Alger. Il est situé sur une langue de terre, qui s'avance dans la mer. Le territoire de Gigeri est sans villes et sans maisons: tous ses habitans ne forment que des tribus errantes.

*Bugie*, port de mer, est une ville forte et bien peuplée; elle est située entre Gigeri et Alger, sur le penchant d'une haute colline, au pied de laquelle règne une baie fort commode. Le territoire de *Bugie* est entouré presqu'entièrement de montagnes. Elles sont totalement habitées par des anciennes tribus d'Arabes,

Alger.

de Maures, de Sarrazins : la plupart portent, suivant un usage immémorial, l'impression d'une croix sur la main ; quelques-uns en ont même une imprimée sur chaque joue : toute la raison qu'ils savent donner de cette coutume, est qu'ils la tiennent de leurs ancêtres.

La province, ou comme on l'appelle, la montagne de *Couco*, est entre Alger et Bugie : ce pays tire son nom d'une ancienne ville, où ses rois avaient un superbe palais, qui n'est plus qu'un tas de ruines. Les montagnes de *Couco* sont agréablement diversifiées par des vallées riantes, des campagnes fertiles et des sources d'eaux vives. Lorsque les deys d'Alger craignent quelque châtiment, ou qu'ils sont las du poids du gouvernement, ils se réfugient ordinairement dans ce séjour ; mais, si on venait à découvrir leur dessein, ils seraient perdus sans ressource. S'ils sont assez heureux pour gagner ces retraites, ils y vivent dans la tranquillité et dans l'abondance ; ou bien ils se rendent dans quelque résidence plus éloignée et plus agréable.

Le gouvernement de l'ouest comprend *Oran*, la résidence ordinaire du bey ; mais *Trémicen* jouit de ce privilège, lorsque la première de ces deux villes est au pouvoir des Espagnols.

*Oran* est situé sur la côte de Barbarie, et

sous le même méridien que Carthagène en Espagne, à environ cinquante lieues au sud-ouest d'Alger. Les Espagnols s'en rendirent maîtres en 1505, sous le ministère du fameux Ximenès; mais, en 1708, les Algériens les en chassèrent. Cette importante place est entourée de forts et de châteaux, et sa rade commandée par une batterie considérable: malgré toutes ces forces, les Espagnols reprirent *Oran*, sans beaucoup de peine, en 1732. Alger.

A deux petites lieues d'*Oran*, sont les ruines d'une ancienne ville. Elle n'est plus remarquable, que par une chapelle bâtie en l'honneur d'un marabou, dont la mémoire est en grande vénération dans le pays. Ce marabou s'est particulièrement distingué par son hospitalité, et sa charité envers les malheureux: il avait son habitation parmi les ruines de la ville. Il évitait la rencontre des voyageurs qui lui paraissaient dans l'opulence; mais, s'il en voyait qui fussent dans le besoin, ou accablés de fatigue, il les conduisait dans sa cellule; leur donnait le couvert et des rafraîchissemens: générosité qu'il ne manquait jamais d'accompagner de prières et d'exhortations spirituelles. La charité de ce pieux solitaire s'étendait à tous les hommes, tant amis qu'ennemis. Sa

[redacted] Alger.

réputation lui attira tant de libéralités de la part des riches, qu'il devint possesseur d'un assez grand revenu en terres et en bestiaux, pour entretenir cinq cents disciples : leur règle leur prescrivait de réciter tous les jours, à certaines heures, les atributs de la divinité, comme, par exemple, *Dieu est bon*, *Dieu est juste*, *Dieu est tout-puissant*, etc. Ils font usage de chapelets, afin de n'omettre aucun article de cette longue litanie. La secte de ce marabou est aujourd'hui sur son déclin, de même que bien d'autres, depuis que le commerce des Africains avec les Européens leur a ouvert le chemin à une manière de penser plus libre et plus raisonnable.

*Trémécen* était jadis le plus grand royaume de toute la Mauritanie césarienne. La ville de ce nom est située à douze lieues de la mer, et à trente d'*Oran* : à peine reste-t-il des vestiges de sa première grandeur, même dans ses bâtimens ; on ne trouve plus que misère et ignorance dans cette ville, distinguée dans l'histoire ancienne, par sa magnificence et sa littérature. Les Maures conservent un grand respect pour la ville de *Trémécen*, à cause du sépulcre d'un fameux marabou, auquel on attribue plusieurs miracles. Les malheurs de la guerre et les changemens politiques, ont fait

des florissantes villes de cet ancien royaume, des villages ruinés et déserts. Alger.

Dans l'étendue du gouvernement du sud, on ne voit pas une seule ville, pas même un seul édifice public ou particulier : tous les habitans vivent sous des tentes, divisés en villages errans ou *Adouars*. Ils changent de situation, selon la saison et la commodité du pâturage, ou de l'agriculture.

Le bey, sa cour et sa garde, sont pareillement obligés de camper. Cette dernière consiste en cent Spahis turcs et cinquante Mores. Ces troupes sont renforcées par des détachemens du dey d'Alger, lorsque le bey du sud va lever les contributions dans son district. Il en exige aussi du bildulgerid, lorsque, par force, ou par ruse, il parvient à pénétrer dans ce pays.

La ville d'Alger, capitale du royaume de ce nom, est la résidence de la cour, le poste du principal corps de la milice turque, et la station des galères. Tous ces avantages en font le centre du gouvernement et de toute la force militaire de l'état.

Cette ville est baignée au nord par la Méditerranée. Elle a environ une lieue de circuit. Assise sur le penchant d'une colline, elle forme, de-là jusqu'à la mer, un grand et bel amphi-

Alger.

théâtre. La vue libre et ouverte qu'on a des terrasses de ses maisons sur la mer, offre un aspect agréable. La blancheur où l'on entretient constamment ces terrasses, donne à la ville, vue à un certain éloignement, l'apparence d'un vaste terrein couvert d'un linge bien blanc.

Les rues sont si étroites, que deux personnes de front n'y sauraient marcher commodément. D'ailleurs, les juifs et les chrétiens sont obligés, au premier signe, de faire place aux chameaux, aux chevaux, aux ânes et aux mulets, et n'y manquent pas impunément. La rencontre d'un soldat turc est encore pire; car si un chrétien d'un rang quelconque manquait à se coller contre le mur jusqu'à ce qu'il ait passé, il s'exposerait à quelque violent outrage.

Alger n'est pourvue d'aucune source d'eau fraîche qui soit intarissable. Aussi, quoique chaque maison ait sa citerne, la sécheresse réduit-elle souvent les habitans à de grandes extrémités. Il y a cependant un aqueduc qui conduit les eaux d'une source, et qui les distribue à plus de cent tuyaux, à chacun desquels est attachée une cuillère pour l'usage du public.

Ceux qui vont boire ou remplir leurs cru-

ches, doivent éviter avec soin d'affecter aucune préséance, et attendre leur tour avec patience. Il n'y a que les Turcs qui soient exceptés de cette règle; car ils ne manquent jamais de passer avant tous les autres : un juif ne doit pas même se servir, tant qu'un Maure, ou même un esclave se trouve présent. Alger.

La ville a cinq portes qui restent ouvertes depuis le point du jour jusqu'au soleil couché. Proche la ville et du côté de la terre, sont quatre châteaux, dont le plus considérable est celui de l'empereur, ainsi nommé, parce qu'il fut commencé par Charles-Quint.

Le port, dont la plus grande profondeur n'est que de quinze pieds, est l'effet du travail et de l'industrie. Les navires sont obligés de se coller l'un contre l'autre, ce qui cause quelquefois de grands dommages en hiver; car lorsque le vent du nord pénètre dans le port, il y enfle et agite beaucoup la mer.

Il y a à Alger dix grandes mosquées et cinquante petites, trois colléges ou écoles publiques. Il y a aussi cinq bagnes, qui servent de casernes aux esclaves du gouvernement. Les maisons sont bâties de briques et de pierre. Elles sont généralement carrées, et ont une grande cour pavée au milieu. Autour de cette cour règnent quatre galeries, soutenues de

Alger.

colonnes. Ces galeries servent de fondemens à une terrasse également propre à la promenade et à sécher le linge.

Les cheminées sont construites de façon qu'elles forment comme de petits dômes à chaque angle de terrasse. Les maisons, qui ne reçoivent du jour que de la cour, n'ont du côté de la rue que de petites fenêtres grillées. La loi oblige les Algériens de blanchir tous les ans leurs terrasses et leurs appartemens.

Il n'y a dans la ville ni places, ni jardins. On peut la parcourir presque par-tout au-dessus des terrasses. Dans les endroits où la hauteur des maisons est inégale, on trouve toujours une échelle pour passer d'une terrasse à l'autre, lorsque les voisins sont disposés à jouir ensemble de la fraîcheur de la soirée. Quelque aisé qu'il soit de pénétrer par-là dans les maisons, on n'entend jamais parler de vol, attendu que si un étranger est trouvé dans l'intérieur, sans avoir auparavant envoyé son nom, il échappe rarement au supplice.

Le beau bâtiment des cinq *Casserias*, sert de caserne aux soldats turcs non mariés. Ils y sont servis avec grand soin par des esclaves, aux dépens du gouvernement. Dans toutes les cours de ces casernes, sont des fontai-

Alger.

nes, pour les ablutions qui précèdent la prière.

Il y a à Alger un grand nombre de maisons où l'on trouve des bains à un prix très-modique. Ces bains diffèrent en grandeur et en beauté, selon le rang des personnes; mais la forme en est presque toujours la même. Les femmes ont aussi leurs bains particuliers, où jamais un homme ne doit entrer, sous quelque prétexte que ce soit. Cependant ces inviolables retraites deviennent souvent des lieux d'intrigue et de libertinage. Les femmes y sont accompagnées par des esclaves de leur sexe. Elles ont ainsi l'occasion d'y introduire des hommes sous l'habillement de fille; mais ces sortes de galanteries furtives sont punies d'une manière terrible quand elles sont découvertes.

En sortant de la ville, on ne voit que des sépulcres à chaque côté du chemin. Les tombeaux des gens du peuple ne sont que des pierres plates, posées sur la terre en forme de cercueil; celles des pieds et de la tête ont seulement quelque élévation.

Ceux des deys et des pachas ont dix à douze pieds de haut, très-bien blanchis, et s'élèvent en dôme. Ils sont distingués par une pierre en relief, taillée en forme de turban. Ceux

Alger.

des agas et des officiers de terre le sont par une pique enfoncée dans la terre contre la tombe ; et ceux des capitaines de vaisseaux par un bâton d'enseigne et une pomme de mât de pavillon.

On voit encore hors des portes de la ville, des oratoires, des cellules, et des chapelles dédiées à des Marabous qui sont morts en odeur de sainteté. Les femmes y vont les vendredis faire leurs prières.

La campagne des environs d'Alger est très-belle et très-fertile. Ses plaines et ses collines, bien cultivées, offrent une agréable diversité à la vue. Elles jouissent d'une verdure continuelle. Les arbres commencent ordinairement à fleurir au mois de février, et les fruits sont parfaitement mûrs en mai ou en juin.

On compte vingt mille jardins ou plantations dans la plaine adjacente : elle a quatre lieues d'étendue, et se termine à une montagne. Le soin de ces jardins est la principale occupation des esclaves des gens de distinction. Plusieurs propriétaires de ces jardins n'y ont, à la vérité, que des huttes faites de branches d'arbres ; mais près d'Alger, les maisons sont de la même beauté que celles de la ville.

Les dames vont à la campagne à cheval ou

Alger.

sur des ânes, placées sous une espèce de pavillon carré qu'on fixe sur une selle faite à ce dessein. Ce pavillon est fait d'osier, et entouré d'un linge très-fin orné d'une frange. Elles peuvent s'asseoir deux sur la selle, les jambes croisées. Dans cette situation, elles voient des deux côtés, sans être aperçues elles-mêmes, tandis qu'un esclave conduit leur monture. Les pavillons des dames distinguées par leur qualité ou par leurs richesses, sont ornés de dorure, de peintures, et entourés de gaze.

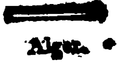
## CHAPITRE III.

*De la Milice.—Forme du Gouvernement, de la Justice civile et criminel.*

Alger.
SHAW.

TOUTE la force, le soutien et la défense de ce royaume, consistent dans une milice composée de douze mille Turcs. Ce corps qui n'est jamais complet, comprend le dey, les beys et tous les officiers, tant civils que militaires. Les Turcs qui recrutent cette milice, ne sont que des gens obscurs et sans aveu; des proscrits ou des criminels qui ont échappé à la justice dans le Levant. Dans les cas de nécessité, on y reçoit les renégats chrétiens et les *Coulolis :* ces derniers sont les fils des Turcs par des femmes arabes ou mauresques; mais les Maures et les Arabes sont absolument exclus.

Les soldats turcs, qui se sont donné exclusivement le titre d'*effendi*, sont remplis du dernier mépris pour quiconque n'est pas de leur corps. Revêtus du privilège de n'être point punis en public, ils ne le sont même que rarement en particulier; et alors on les étrangle secrè-




tement, dans la maison du premier aga. Le Maure ou l'Arabe le plus riche, n'oserait regarder en face le plus vil de tous les Turcs. Aucun de cette nation n'est estimé à Alger, s'il n'est soldat : aussi est-ce le métier qui convient le mieux à la férocité des Turcs algériens.

Malgré le vaste pouvoir de la milice, le gouvernement est à Alger plutôt monarchique que démocratique, puisque l'exercice de la souveraineté réside dans le dey. Il fait la paix ou la guerre; il assemble le divan quand il lui plaît, et règle absolument toutes les affaires, excepté celles de la religion, dont la connaissance est réservée au mufti. Il nomme à toutes les charges; en un mot, il a l'administration générale, sans être obligé de rendre aucun compte de ses actions.

Malgré ce despotisme, les révolutions sont fréquentes à Alger. Le souverain, continuellement en butte à la férocité d'une soldatesque effrénée, ne peut la contenir dans le devoir, que par un mélange de sévérité et de clémence, sagement combinées. La conduite, même la plus irréprochable, ne l'empêche pas de chanceler sur son trône, sur-tout s'il se laisse intimider par les murmures et les clameurs.

Selon la constitution primitive, le dey doit être choisi par la voix unanime de l'armée.

[redacted] Alger.

Dès qu'un des candidats a réuni tous les suffrages, on le revêt du caftan; on le place sur le trône. Le mufti lui lit ensuite les obligations attachées à sa dignité : elles portent en substance que, Dieu l'ayant appelé au gouvernement du royaume, il doit employer son autorité à punir les méchans, et à protéger le juste; à faire payer exactement les troupes; à procurer le bonheur de l'état.

Les assistans baisent la main au nouveau dey : toute la cérémonie ne dure qu'une heure ou deux; toute la pompe qui l'accompagne, se réduit à tirer le canon.

Ces élections sont souvent suivies de tumulte et d'effusion de sang. Il est presqu'impossible que, parmi un si grand nombre de soldats, tous éligibles, les plus remuans ne forment des factions et des cabales. Si quelqu'un des chefs de parti parvient à pénétrer dans le palais avec ses partisans, le dey est poignardé sur le trône où il vient de s'asseoir. Le chef de ces scélérats en prend tout de suite la place, et est revêtu de la robe sanglante de celui qu'il vient de massacrer. Les officiers du divan restent paisibles spectateurs de ces violences; et, pour éviter la mort, ils font hommage à l'assassin.

Le dey ne sort guère de son palais, que dans certains

certains jours de cérémonie. C'est dans ce palais que se traitent toutes les affaires de l'état, et que se tiennent tous les cours de justice. Le dey, placé sur un trône au bout d'une grande salle, est journellement occupé à entendre et à juger les plaintes de ses sujets : et ses arrêts sont exécutés sans délai. Alger.

Le trône où il rend la justice, est construit partie de briques et partie de pierres ; il est couvert d'un tapis, avec une peau de lion par-dessus. Le dey s'y place après le *Caban*, première prière qui se fait au point du jour : il y reste jusqu'au temps de la seconde prière, qui approche de l'heure du midi ; ensuite, il dîne seul ou avec quelques-uns de ses intimes ; après dîner, il retourne à son poste jusqu'à la prière qui se fait, toute l'année, avant l'approche de la nuit. Durant tout le temps qu'il administre la justice, quatre secrétaires restent asssis autour d'une table, pour expédier ses ordres. Ils ont chacun un registre, pour y écrire les décisions du dey. Les chiaoux doivent être aussi présens, tant qu'il est sur son trône.

Vis-à-vis le palais, est une grande salle, où les principaux officiers de la milice se tiennent, pendant que le dey est sur son siége. Les autres officiers des troupes sont assis sur des bancs, proche la porte du palais. Ils sont,

Alger.

les uns et les autres, à portée de recevoir les ordres du souverain.

L'aga de la milice est le général des troupes en quartier à Alger. Cet officier ne va point à l'armée. Son poste n'est proprement qu'une place d'honneur : cet emploi circule dans la milice, et se donne ordinairement au plus ancien de ce corps. Sa durée n'est que de deux lunes, afin que plusieurs puissent en être décorés à leur tour. Les clefs de la ville sont remises tous les soirs à cet officier ; le gouvernement lui accorde aussi une maison, avec l'argent nécessaire pour l'entretien d'une table conforme à son rang ; il n'en sort que pour assister au divan général, et au paiement des troupes, qui se fait tous les deux mois.

Les beys sont les gouverneurs des provinces. Ce poste est à l'entière disposition du dey qui le donne, l'ôte, ou le continue selon son bon plaisir. Ces gouverneurs sont revêtus d'une espèce d'autorité souveraine, dans leurs provinces respectives : ils règlent les impositions, et les perçoivent ordinairement eux-mêmes, soit dans les villes, soit dans les campagnes. Leur devoir est de se rendre tous les ans à Alger, et d'y porter l'argent des impôts, qu'on dépose dans le trésor public. Le dey les reçoit avec des distinctions marquées, et leur

donne un caftan; mais c'est un voyage qu'ils font toujours avec répugnance, parce qu'ils craignent que le souverain n'ait médité leur perte, soit pour s'enrichir de leurs dépouilles, soit pour les punir des concussions qu'ils exercent. Ces craintes augmentent lorsque la république change de maître. L'usage des nouveaux deys étant de disposer, selon leur intérêt présent, de tous les emplois de la république, qu'ils promettent quelquefois d'avance à leur créatures, et dont la distribution leur procure, d'ailleurs d'un coup de main, des richesses immenses.

Alger.

Le dey fait partir tous les ans trois camps d'Alger pour lever les tribus dans les provinces du levant, du couchant et du midi. Ces camps répandent la terreur dans tous les lieux où ils passent; le bey exige, l'épée à la main, les contributions réglées, et fait payer le double aux débiteurs tardifs: ce qui donne lieu à des vexations barbares. Chaque général s'efforce de soumettre au tribut quelque nouvelle nation de Maures ou d'Arabes, sur-tout dans le Biledurgerid, où les peuplades sont plus nombreuses. Les Turcs ne font guère d'expéditions dans ces contrées, sans en ramener un grand nombre d'esclaves.

Les *chiaoux*, gens fort respectés, sont les

Alger.

messagers de l'état ; ils forment un corps de douze Turcs, remarquables par leur taille et par leur force. Leur habillement est vert avec une ceinture rouge, et un bonnet blanc, qui se termine en pointe. Ils sont chargés de l'exécution de tous les ordres émanés de la propre bouche du dey. Ils ne peuvent porter aucune sorte d'armes, pas même un couteau, ni un bâton. Il n'y a cependant point d'exemple qu'aucun Turc ait résisté à un chiaoux, quoiqu'assuré d'une mort prochaine. Le Turc le plus déterminé et le plus mutin, fût-il du premier rang, est saisi de crainte, dès qu'un chiaoux l'arrête de la part du dey : il se laisse mener, comme un mouton, devant l'aga de la milice, qui a déjà ses ordres sur le genre de mort qu'il doit faire subir au coupable. Ces chiaoux ne sont jamais employés que contre les Turcs ; ce serait un déshonneur pour eux, que de mettre la main sur un Chrétien, sur un Juif ou sur un Maure. Il y a des chiaoux maures uniquement destinés à cet office.

Dès qu'un chiaoux a été chargé de conduire un criminel devant le dey, il ne peut plus y reparaître sans l'amener. S'il apprend qu'il est hors de la ville, il doit l'aller chercher : s'il ne l'y trouve point, il fait publier que tous ceux qui peuvent avoir quelque connaissance

du lieu de sa retraite, ayent à le déclarer sous peine de la vie. Si, après cette notification, faite par le crieur public, quelqu'un cache le criminel ou favorise son évasion, il paye une amende considérable ; il est même puni de mort, si le coupable est accusé de haute trahison. Alger.

La justice, tant dans les causes civiles que dans les criminelles, est administrée sans frais, sans écritures, sans délai et sans appel, soit qu'elle soit rendue par le dey, par le cadi, ou par les autres juges. Toute la difficulté consiste à se procurer des témoins, si les autres preuves ne sont pas suffisantes.

Lorsqu'il s'agit de dettes, celui qui se prétend créancier, forme sa plainte devant le dey : celui-ci envoie chercher le débiteur par un chiaoux ; s'il nie la dette, le créancier doit produire des témoins. On en reçoit les dépositions, s'ils sont gens bien famés ; dans le cas contraire, on les fait sortir de la cour. Si la dette est bien prouvée, le débiteur est condamné à payer double somme, et subit, en même tems, une rude bastonade, en punition de son mensonge. Mais, si le plaignant est convaincu de fraude, il reçoit lui-même la bastonade, et paye à l'accusé le montant de la dette supposée. Cette sévérité exercée contre le men-

Alger.

songe, le bannit éfficacement des procès portés devant le dey.

On observe à-peu-près la même procédure à l'égard de tous les autres différens. Quant à la justice criminelle, il n'y a point de Turc, quel que soit son crime, puni publiquement : il l'est toujours dans la maison de l'aga de la milice. On n'a pas les mêmes égards pour les Maures, les Juifs, ni les Chrétiens. Aussi-tôt qu'un d'entr'eux a été condamné à mort par le dey, on le conduit sur le boulevard, près d'une porte de la ville ; on lui lie autour du cou une corde de laine, dont l'autre bout tient à un poteau fiché dans le mur : après quoi, on le précipite en bas ; d'autres, dont les crimes sont plus atroces, sont jetés sur de grands crampons de fer, où ils restent accrochés, jusqu'à ce qu'ils expirent. Tous les voleurs de grands chemins sont punis de ce genre affreux de supplice.

Si un Juif lâche le moindre mot contre le dey ou le gouvernement, il est puni sur-le-champ de la bastonade. Elle s'étend depuis trente, jusqu'à douze cents coups de bâton.

Un Maure perd la main droite pour le moindre vol. On le monte ensuite sur un âne, la tête tournée vers la queue, et la main mutilée pendue à son cou. On le promène ainsi

par toute la ville ; un chiaoux maure marche devant lui, en criant : *C'est ainsi qu'on punit les voleurs.* Alger.

Toutes les causes en général, même celles qui concernent l'état, sont terminées sans délai. Le dey consulte à la vérité le divan, dans les matières de grande importance ; mais, en y entrant, il déclare son sentiment qui est toujours approuvé. Ce n'est qu'un stratagême politique, pour se mettre à couvert des événemens, et avoir occasion de jeter le blâme sur les officiers du divan, dans le cas de suites fâcheuses.

## CHAPITRE IV.

*Mœurs et usages des Algériens. — Leur Religion. — Commerce arts et sciences.*

Alger. SHAW.

LES Algériens ont en général de très-mauvaises mœurs, et se livrent aux vices les plus brutaux. La corruption est égale parmi les Turcs et parmi les Maures; les uns et les autres sont d'une avidité sordide, et conviennent sans honte de ce défaut. Ils disent communément que, pour peindre au naturel un Algérien, on n'a qu'à représenter un homme, à qui on bouche un œil avec une piastre, pendant qu'on lui crève l'autre avec un couteau: ce qu'il souffre tranquillement pour gagner la piastre.

Les jeunes Turcs et les Maures ne rencontrent guère un étranger dans les rues, sans lui dire quelque parole offensante. Le parti le plus sage est de supporter patiemment ces injures et de ne rien répondre; cependant on peut se plaindre au dey, et quand l'insulte est considérable, on obtient une prompte justice.

Les Algériens reçoivent les visites des hommes, dans une salle isolée, bâtie au milieu de la cour : le maître du logis se rend à cette espèce de parloir, et fait apporter du tabac, des pipes et du café. C'est une faveur particulière d'admettre un étranger dans l'intérieur de la maison : lorsque cela arrive, on avertit les femmes, afin qu'elles se tiennent cachées dans leur appartement. Un homme qui entrerait dans une maison sans se faire annoncer, serait soupçonné de quelque mauvais dessein, et s'attirerait une affaire fâcheuse. Lorsqu'une femme reçoit la visite de quelques dames, le mari observe de ne point s'approcher du lieu où se tient le cercle. Alger.

On s'épouse ici sans se connaître ; le premier moment de l'entrevue est celui de l'engagement : tout ce que peut faire un homme, est de s'informer du caractère et de la figure de la prétendue, par des femmes qu'il envoie secrètement pour l'examiner.

Les Algériens, soit Turcs, soit Maures, mènent en général une vie fort sérieuse, et n'ont presqu'aucun des amusemens qu'on connaît dans les autres pays. Leurs jeux se réduisent aux Échecs et aux Dames. Leur usage est de se lever de grand matin ; de dîner entre dix et onze heures, et de souper

Alger.

sur le déclin du jour : ils font, dans cet intervalle, trois ablutions, et trois prières, et deux autres pendant la nuit. Chacun se retire dans sa maison vers le coucher du soleil ; après ce temps, on ne voit personne dans les rues. Ils observent avec beaucoup de régularité leur mois de jeûne ; les bons Musulmans, dans ces temps de pénitence, se couvrent le visage d'un voile pendant le jour, pour ne point respirer l'odeur des viandes et des liqueurs fortes.

Ces peuples sont d'une sobriété extrême, et vivent avec une singulière économie. Il n'est point de père de famille qui ne s'occupe du soin d'amasser un trésor, qu'il enterre dans le lieu le plus secret de sa maison : c'est une précaution très-nécessaire dans un pays où il est très-dangereux de passer pour riche.

Les meubles consistent en peu de chose, même chez les grands. Des murs blanchis très-proprement, des nattes fines, un sopha et quelques tapis font tout l'ornement des maisons les plus opulentes. On voit, au devant des portes et des fenêtres, des rideaux de toile qui ne tiennent point à des tringles, mais à des chevilles ; ils n'ont d'autres lits que des matelats fort minces, garnis de couvertures et de coussins, qu'on étend le soir sur une natte, et qu'on retire le matin.

Leur vaisselle n'est composée que de pots de terre et de quelques plats de cuivre : ils ne connaissent point l'usage des fourchettes, et ils ne se servent que de cuillères de bois ; l'argenterie est en général très-rare parmi eux. Les personnes d'un rang distingué mangent sur des tables basses couvertes d'une lame de cuivre, dont les contours sont ciselés ; les autres ne mangent que sur des nattes qu'on ôte après le repas. Personne ne se sert de nape ; mais on étend, sur les genoux des convives, une longue bande de toile, à laquelle on essuie ses mains. Alger.

Les femmes se fardent le visage ; se peignent en bleu le bout des doigts ; font des marques de la même couleur sur leurs cuisses et sur leurs bras, et noircissent leurs cheveux et leurs sourcils, quoiqu'ils soient naturellement fort bruns.

Quand les fils des Maures et des Turcs ont atteint l'âge de six ans, on les envoie à l'école où ils apprennent à lire et à écrire. Ils ne se servent point de papier pour cet usage ; mais chaque enfant a une petite planche mince et carrée, qui est légèrement blanchie, de sorte qu'on peut effacer aisément, quand on veut, les caractères qu'on y a tracés.

Quand un de ces écoliers a fait quelques

Alger.

progrès considérables, ses parens lui mettent un magnifique habit, et le placent sur un cheval richement caparaçonné ; ses camarades d'école, le conduisent dans cet équipage, avec de grandes acclamations, par les rues ; ses parens et ses amis viennent le combler de présens, et courent féliciter le père et la mère.

Le petit nombre de ceux qui s'attachent à l'étude ne lisent guère que l'Alcoran, et quelques commentaires remplis d'entousiasme sur ce livre. Lorsque j'arrivai à Alger, dit Shaw, je tâchai de faire connaissance avec tous ceux d'entre eux qui avaient quelque réputation de savoir et d'érudition ; mais il est fort difficile de former avec eux quelque liaison d'amitié, tant parce qu'ils ont naturellement beaucoup d'éloignement pour les étrangers, qu'à cause du souverain mépris avec lequel ils regardent les Chrétiens. J'eus cependant le bonheur de m'introduire chez leur premier astronome qui était chargé de régler les heures de la prière ; je trouvai qu'il n'entendait pas assez de trigonométrie, pour tracer un cadran solaire ; et que tout ce que l'on sait à Alger et à Tunis, en fait de navigation, se réduit à connaître les huit principaux points de la boussole, et à tracer grossièrement une carte ma-

rine. La chimie qui était autrefois la science favorite de ces peuples, se réduit présentement à distiller de l'eau-rose. Alger.

Il n'y a point de médecin dans le royaume d'Alger : cependant chaque famille a ses petits remèdes particuliers, qu'elle pratique avec succès dans les occasions; mais les dévots condamnent cette coutume, et disent que c'est tenter Dieu, que de prendre des remèdes dans les maladies. Le dey Baba-Ali aima mieux se laisser mourir, que d'accepter les secours d'un chirurgien français, qui lui répondait de sa guérison : *Qu'ai-je besoin de votre art*, disait ce prince : *Dieu n'a-t-il pas marqué mes jours de toute éternité?* Au reste, il y a ici peu de malades; les naturels du pays sont sains et robustes, et parviennent communément à une grande vieillesse.

Le Mahométisme est la religion des Turcs, des Arabes et des Maures : on ne voit dans la Barbarie aucun vestige de christianisme; ce qui doit paraître surprenant quand on se rappelle qu'au cinquième siècle il y était si florissant. La plupart des Turcs Algériens n'ont aucun principe de religion ni de probité. Ils sauvent les dehors par l'hypocrisie; l'intérieur n'est que corruption et libertinage. Les chefs sont fort circonspects dans leur conduite,

Alger.

parce qu'ils craignent de scandaliser le peuple. On élève les femmes dans une ignorance grossière de la religion qu'elles professent ; elles peuvent se dispenser de fréquenter les mosquées et de faire la prière, sans que personne le trouve mauvais ; on croit assez généralement, et elles se persuadent elles-mêmes sans aucune peine, que Dieu ne les a créées que pour contribuer aux plaisirs de l'autre sexe, et pour perpétuer la race humaine. Cette opinion fomente leur penchant pour le libertinage, et achève d'éteindre en elles tout sentiment de vertu : comme les hommes ne les estiment que relativement aux satisfactions sensuelles qu'ils s'en promettent, elles tombent dans le dernier mépris, lorsqu'elles deviennent inutiles au plaisir ; on assure que leurs propres enfans n'ont aucun respect pour elles, et rougissent en secret de devoir le jour à des mères si vicieuses.

Les Marabous, qui sont des moines maures ou arabes, ont un tel crédit parmi les gens de leur nation, qu'ils commettent impunément toute sorte de crimes ; mais ils ne jouissent d'aucune considération dans les villes soumises aux Turcs ; et lorsqu'ils se mêlent de quelque intrigue, le dey les fait étrangler en sa présence sans autre forme de procès.

L'intérêt des Algériens est d'être toujours

Alger.

en guerre avec quelque puissance chrétienne; leur marine ne pouvant se soutenir que par les prises qu'ils font sur l'ennemi. La milice se mutina en 1716, parce que le dey était en paix avec l'Angleterre, la France et la Hollande. Les corsaires du pays n'avaient plus d'occupation. Elle assembla tumultuairement le conseil, et il fut résolu qu'on déclarerait la guerre à la Hollande : il n'en est pas de même des états voisins d'Alger. Il importe extrêmement à la régence d'éviter avec eux tout sujet de rupture. Premièrement, parce qu'une guerre occupe toutes ses troupes, et ne lui permet pas de continuer la course, ni d'envoyer des soldats pour recueillir les impôts, ce qui prive l'état de deux puissantes ressources; en second lieu, parce que les Arabes et les Maures formant la plus considérable portion des sujets de la république, il est à craindre que ces peuples, qui suportent très-impatiemment la domination des Turcs, ne profitent de cette occasion pour s'affranchir.

Une chose particulière parmi les corsaires algériens, c'est qu'après un combat heureux, les passagers, qui n'en ont été que les simples spectateurs, sont admis comme les autres à partager le butin : la raison d'un tel usage est que leur présence, par une disposition secrète

Alger.

du ciel a peut-être influé sur le succès de l'entreprise. Ce trait de superstition est remarquable dans des corsaires qui n'ont ni foi ni loi ; mais le fanatisme a des contrariétés surprenantes, et ne suppose pas toujours qu'on soit bien persuadé de la religion dont on fait parade en quelques rencontres.

La fabrique des tapis forme une branche de commerce et de manufactures du pays ; mais ils ne sont pas si beaux, ni de la même bonté que ceux de Turquie ; en échange, ils sont plus doux et à meilleur marché : on a à Tunis et à Alger des métiers pour faire des velours, du taffetas et autres étoffes de soie. Le bled est la principale et presque la seule marchandise qui soit un objet d'exportation. Il se fait une si grande consommation d'huile, particulièrement dans le royaume d'Alger, qu'il est rarement permis d'en vendre aux chrétiens pour la transporter ailleurs. Il n'y a que les marchands maures qui ont la permission d'en acheter, encore sont-ils obligés de s'engager à ne l'envoyer qu'à Alexandrie, à Damiète, ou dans quelque autre port appartenant aux mahométans.

Il paraît qu'on a conservé en Barbarie la même manière de bâtir qui était en usage dès les premiers temps ; en effet, de grandes portes,

portes, de grands appartemens, des pavés de marbre, des cours cloîtrées tout autour, et quelquefois des jets d'eau au milieu de ces cours, conviennent très-fort à la nature de ces climats, où l'on ressent en été une chaleur étouffante; ajoutez à cela que l'humeur jalouse des hommes de ce pays s'en accommode assez, parce que toutes les fenêtres regardent sur une cour fermée, à l'exception seulement d'un balcon qu'il y a quelquefois du côté de la rue; encore ce balcon n'est-il ouvert que pendant la célébration de quelque grande fête. Elle est accompagnée de divertissemens pendant la nuit. Tout le monde se fait alors un point d'honneur de décorer sa maison, en dedans et en dehors, et de paraître magnifiquement habillé. Les hommes et les femmes courent pendant ce temps dans les plus riche appareil, se mêlent en foule, entrant et sortant partout où bon leur semble, sans aucune cérémonie ni contrainte. Alger.

Les mosquées sont bâties précisément comme nos églises. Au lieu de bancs, les mahométans couvrent le pavé de nattes sur lesquelles ils s'asseyent, et se prosternent en faisant toutes les contorsions ordonnées par leur réligion. Au milieu de la mosquée est une espèce de grande chaire entourée d'une balustrade, et

[redacted] Alger.

élevée d'une demi-douzaine de marches. Chaque vendredi, jour de leurs assemblées religieuses, le mufti, ou un iman y monte, et explique quelques passages de l'alcoran, et exhorte le peuple à la piété et aux bonnes œuvres. Le côté des mosquées qui regarde la mecque, s'apelle le *Kiblah*, vers lequel les mahométans ont toujours le visage tourné pendant leurs dévotions. Le côté opposé est ordinairement surmonté d'une tour carrée, portant une verge de pavillon. C'est sur cette tour que le crieur monte à certains temps réglés, et déployant un petit étendart, il avertit le peuple des heures de la prière, criant à pleine gorge en se tournant de tous les côtés.

Lorsqu'on doit enterrer quelqu'un, on porte son corps dans la mosquée à l'heure de la prière de midi : alors toute l'assemblée l'accompagne à la fosse. Les mahométans ne marchent pas gravement dans ces sortes de cérémonies; mais faisant autant de diligence qu'il est possible, ils chantent, en marchant, quelques versets de l'alcoran : la parfaite soumission à la volonté de Dieu, dont ils font profession, ne leur permet pas de donner le moindre signe de tristesse ou de douleur à la mort de leurs parens ou de leurs amis, encore moins de se faire des complimens de condoléance les uns

aux autres. Ils disent seulement aux plus proches parens du défunt : la bénédiction soit sur votre tête.

Alger.

A l'exception d'un petit nombre de personnes qui sont enterrées dans l'enceinte des sanctuaires, on transporte toutes les autres à quelque distance des villes et des villages, où il y a un grand terrain destiné à la sépulture des morts. Chaque famille y a sa place assignée, entourée d'une muraille comme un jardin, et où les os de ses ancêtres reposent tranquillement depuis plusieurs générations. Chaque corps y est mis dans une tombe distincte et séparée; on érige une pierre à la tête et une autre aux pieds, avec le nom de la personne qui y est enterrée : l'espace entre deux est planté de fleurs, et bordé tout autour de pierres, ou entièrement pavé de briques. Les tombeaux des principaux citoyens sont distingués par des chambres carrées, ou par des coupoles et espèce de dômes bâtis au-dessus. On a grand soin de tenir propres ces tombeaux et ces murailles, en les blanchissant de temps en temps.

---

## CHAPITRE V.

*Des Maures. — Des Arabes. — Des Juifs. — Des Esclaves chrétiens.*

Alger.
SHAW.

On doit regarder les Maures comme les habitans primitifs de l'Afrique septentrionale. Leur teint est médiocrement basané ; et s'il y a quelques noirs dans le pays, c'est qu'ils tirent leur origine des Africains du midi, dont quelques familles s'établissent de temps en temps en Barbarie.

On distingue deux principales espèces de Maures, ceux des villes et ceux des campagnes. Les Maures de la première classa vivent en société avec les Turcs. La plupart de ceux qui font leur séjour dans les villes, tirent leur extraction de ces malheureux proscrits qui ont été chassés d'Espagne en divers temps, sur-tout en 1610, sous Philippe III, qui bannit en un seul jour neuf cents mille Morisques. On remarque qu'ils sont beaucoup plus industrieux que les naturels du pays. Il y en a de fort riches. Ils s'habillent d'une manière très-propre, mais un peu différente de celle des Turcs.

Les Maures de la campagne mènent une vie toute opposée. Ils sont partagés en plusieurs tribus, qui errent en divers lieux, et qui tâchent de s'éloigner, autant qu'il leur est possible, des villes, et sur-tout du voisinage de la capital. Ils ont un profond mépris pour les Maures de l'autre classe, qu'ils regardent comme de vils esclaves, entièrement soumis aux caprices des Turcs. Alger.

Ces peuples vagabonds ne possèdent aucune terre en propre, et leur pauvreté égale leur indépendance. Chaque tribu forme un *adouar*, ou camp composé d'un grand nombre de tentes, dont chacune sert de logement à une famille. Leurs tentes sont de laine; elles servent également d'habitation aux hommes et de retraite aux bestiaux; ce qui les rend fort sales. Celle du chef est placée par distinction au milieu du camp, et s'élève au-dessus de toutes les autres; ces tentes, dont la forme est oblongue, sont gardées par des chiens qui donnent la chasse aux renards, et qui aboyent à l'approche des lions. Les chats les garantissent des rats et des serpent qui sont très-incommodes dans certains cantons. Ile n'ont d'autres siéges et d'autres lits que des nattes de feuilles de palmier. Tous leurs ustensiles se réduisent à quelques pots de terre, et à un

Alger.

moulin portatif, composé de deux pierres entre lesquelles ils écrasent leurs grains.

Ils n'ont pour habillement qu'une pièce de laine blanche, dans laquelle ils s'enveloppent. Les Maures de quelque distinction se couvrent le corps d'une chemise, et portent un manteau de laine sans couture, nommé *barnus*, qui descend au gras de jambe, et qui est surmonté d'un capuchon. Lorsqu'il pleut, ils ôtent leur *barnus*; au lieu de s'en couvrir, le plient avec soin, s'asseyent dessus pour le garantir de l'humidité, et le remettent sur leur corps quand l'orage est passé. Les femmes s'habillent aussi simplement que les hommes; mais elles tressent leurs cheveux avec grâce, et portent aux bras et aux jambes des cercles ornés de corail, de dents de poisson, de perles et de coquillages; elles se font aux mains et aux cuisses de petites incisions avec une aiguille, et frottent la plaie d'une poudre noire dont les traces ne s'effacent jamais. Ces marques, qui défigureraient ailleurs le plus beau corps, passent ici pour des agrémens délicats, qui ajoutent un nouveau prix à la beauté.

Les hommes s'occupent de l'agriculture et du soin de vendre leurs denrées; ils sont forts et robustes, endurcis à toutes les injures de l'air, et fort basanés, parce qu'ils s'exposent

sans crainte aux ardeurs d'un soleil brûlant. Les femmes s'appliquent à élever des abeilles et des vers à soie; à conduire les bestiaux au pâturage; à pourvoir d'eau et de bois leur habitation. Elles portent sur leur dos leurs enfans, lorsqu'elles vont au travail, leur donnent le téton par-dessus l'épaule, soit pendant le chemin, soit pendant qu'elles coupent du bois, ou qu'elles puisent de l'eau.

Alger.

Lorsqu'un garçon veut obtenir une fille en mariage, il doit donner au père un certain nombre de bœufs, de vaches, de moutons et de chèvres, qu'il conduit lui même à la tente de sa prétendue. Quand il est arrivé, l'usage veut qu'on lui demande combien il a acheté son épouse; à quoi il répond, qu'une femme laborieuse et sage ne coûte jamais rien. On assemble toutes les filles de l'*adouar*, qui, ayant fait monter l'épouse à cheval, la conduisent à la tente du mari. A son arrivée, les parentes de l'époux lui présentent un breuvage composé de miel et de lait; tandis que la mariée le boit, ses compagnes chantent une espèce d'épithalame: après cette cérémonie, la mariée met pied à terre, et plante, devant la tente, un pieu qu'elle enfonce le plus qu'elle peut, en disant: *Comme ce pieu ne sortira point du lieu où je l'ai mis, à moins qu'on ne l'ar-*

Alger.

*rache, ainsi on ne me verra jamais quitter mon mari, à moins qu'il ne me chasse.* On lui montre ensuite le troupeau, dont elle doit être la gardienne : elle le fait paître une heure ou deux dans les champs; après quoi, elle revient à la tente du mari, et s'y réjouit avec ses compagnes qui se retirent vers le soir, pour la laisser dans les bras de son époux.

Les chefs de chaque famille sortent tous les soirs de leurs tentes, pour s'assembler dans une prairie : ils sont tous à cheval, rangés en cercle autour de leur commandant; c'est là qu'on délibère en commun sur toutes les affaires qui intéressent la tribu.

Ces Maures parlent un arabe corrompu, dont les dialectes varient suivant les lieux. Ils professent la religion de Mahomet; mais avec un tel mélange de superstitions et de pratiques étrangères, que ce culte est à peine reconnaissable; ils n'ont que des mosquées ambulantes semblables à leurs habitations. C'est une opinion, presque générale parmi ces Barbares, que le plus agréable sacrifice qu'on puisse faire à Dieu, est de tuer un Chrétien.

Les Arabes, soumis à l'empire naissant des califes, firent une irruption en Barbarie, dès les premiers siècles de l'église, et chassèrent les Grecs de cette contrée. Dans la suite, ceux

Alger.

de ces arabes, qui s'étaient établis dans le royaume d'Alger, furent opprimés par les Turcs, qu'ils avaient appelés pour les défendre; plusieurs habitans des villes et des bourgs aimèrent mieux subir le joug, que d'abandonne leurs possessions; mais la plupart se retirèrent avec leurs troupeaux dans les lieux éloignés et de difficile accès, où ils ont maintenu leur liberté. Ils y vivent de la même manière que les Maures campagnards, mais sans se mêler avec eux, ni avec aucun autre peuple, s'estimant la plus noble et la plus respectable nation de l'Afrique; ils ne payent un tribut aux Turcs, que lorsqu'ils y sont forcés. Le mont Atlas et les déserts du midi sont leurs asyles ordinaires. Ils y vivent du produit de leur industrie, s'adonnant à la chasse, à l'entretien des bestiaux, à l'agriçulture et aux autres travaux de la campagne. Leurs habits sont décens; et une propreté recherchée règne dans leurs tentes. Ils sont fort polis entr'eux; mais d'une fierté farouche envers les étrangers, qu'ils méprisent souverainement. Ils se piquent de parler l'arabe dans toute sa pureté.

Le goût de l'astronomie et de la poésie, si ancien chez les Arabes, s'est conservé parmi eux: leurs amours, leurs chasses, leurs combats sont les sujets ordinaires de leurs poèmes et

Alger. de leurs chansons. Ils sont extraordinairement adroits à jouter avec la lance et le javelot, et ils manient un cheval avec une d'extérité singulière. On vante la beauté et l'excellence de leurs chevaux, qui descendent des fameuses races que leurs pères ont amenées d'Arabie. Lorsqu'ils vont à la guerre, ils mènent avec eux leurs femmes et leurs enfans, afin que la vue de ces objets si chers, excite chaque soldat à mieux faire son devoir. Leur mépris est extrême pour les Arabes des villes, qu'ils apellent courtisans, parce qu'ils rampent avec bassesse sous la domination des Turcs.

Il y a ici des Juifs de tous les pays, et leur établissement est ancien. Chaque nation a sa synagogue et ses chefs; on leur assigne dans toutes les villes un quartier, où ils sont contraints d'établir leur domicile, sans qu'ils puissent se mêler avec les mahométans. Une autre loi les oblige à porter des habits noirs; leur bonnet doit être de la même couleur; leurs femmes doivent aller sans voile dans les rues, afin qu'on les distingue des dames mahométanes, qui ont toujours le visage couvert. Ils ont des juges nationaux, pour leurs affaires particulières; et s'ils ne sont pas contens de la sentence, ils peuvent en appeler à la justice du dey.

[redacted]
Alger.

Ces Juifs ne peuvent sortir du royaume, sans consigner une somme d'argent pour cautionnement de leur retour : on les accable d'impositions et de mauvais traitemens.

Outre les Juifs africains, il y a, dans toutes les villes commerçantes, des Juifs étrangers, qui jouissent des mêmes immunités que les autres Francs; ils s'habillent comme les Européens, et il leur est libre de se loger où ils veulent. Leur coutume est de se mettre sous la protection du consul de France. Non-seulement ils font un très-grand commerce dans le royaume; mais ils prennent à bail les principales fermes. Les Turcs regardent avec mépris ces financiers; et envient secrètement leurs richesses : c'est le sort des traitans de tous les pays.

Les esclaves chrétiens sont en grand nombre dans le royaume d'Alger, et seraient peut-être assez forts pour s'emparer du pays, s'ils pouvaient s'entendre, et s'ils n'étaient retenus par la crainte des châtimens.

C'est une erreur de croire qu'on tâche de les attirer au mahométisme, soit par de mauvais traitemens, soit par la voie des caresses et de la séduction. Les Turcs et les Maures d'Alger ne les achètent que pour les revendre; et seraient très-fâchés qu'ils se fissent maho-

Alger.

métans, parce que cela leur ferait perdre le profit qu'ils en attendent. Ils n'ambitionnent que la conversion des jeunes esclaves, dont ils croyent pouvoir faire de bons musulmans. Ce sont ordinairement des personnes riches qui les achètent, pour les faire instruire et les élever comme leurs propres enfans : œuvre très-agréable à Dieu, suivant leurs préjugés. Au reste, l'apostasie ne procure point ici la liberté, comme en Turquie; mais elle rend la condition d'un esclave un peu plus douce, et lui fournit quelques facilités pour se sauver

Le dey a une attention particulière pour les captifs qui lui appartiennent; il choisit parmi eux un certain nombre de jeunes gens qui lui servent de pages : ils sont bien nourris et bien habillés, et reçoivent de riches présens des personnes qui viennent à la cour.

Les esclaves des particuliers ont une condition plus incertaine : leur bonne ou leur mauvaise fortune dépend de l'humeur de leur maître, et plus encore de leurs qualités personnelles; ceux qui se conduisent bien, sont ordinairement traités avec douceur. On embarque toujours, sur les bâtimens corsaires, un nombre de captifs, et quand ils se comportent bien, on les associe au profit des prises; quelques-uns s'enrichissent tellement à ce

métier, qu'ils gagnent, en peu de temps, de quoi payer leur rançon. Alger.

Lorsqu'un corsaire est entré dans le port d'Alger avec une prise, il conduit tous les esclaves au palais du dey, où les consuls européens se rendent aussitôt; ceux-ci se font présenter les prisonniers de leur nation, et leur demandent s'ils servaient en qualité de soldats ou de matelots sur le vaisseau captif, ou s'ils n'étaient que passagers : dans le dernier cas, on les rend à leur consul; tous les autres sont condamnés à l'esclavage. Le dey en prend un sur huit, à son choix, et tâche de faire tomber dans son partage les plus qualifiés et les plus robustes. Il s'empare aussi du huitième des marchandises et du butin; le reste est partagé, par moitié, entre les armateurs et l'équipage.

Les esclaves, qui ne sont point dans le lot du dey, sont conduits au marché public. La vente se fait par l'entremise des courtiers qui promènent les esclaves l'un après l'autre, publiant à haute voix la qualité ou le talent de chaque captif, avec l'enchère qu'on y met, jusqu'à ce qu'il soit livré au plus offrant.

## CHAPITRE VI.

*Voyage de Shaw dans le Royaume de Tunis. — Gouvernement, mœurs et usages de ses habitans. — Description de la ville de Tripoli.*

Tunis.
Sahw.

A l'est d'Alger est la ville de Tunis, capitale qui donne son nom à ce royaume. Il fut le siège de l'empire des Carthaginois; devint une partie de celui des Romains, et fut ensuite conquis par les Arabes. Diverses dynasties s'y succedèrent: un des princes de cette race, détrôné par l'audacieux Barberousse, fut rétabli par l'empereur charles-Quint; bientôt après les Tunisiens secouèrent le joug que l'Espagne leur avait imposé. Ils appelèrent les Turcs qui se rendirent maîtres du royaume, et y établirent un pacha et ensuite un dey.

Aucune contrée de l'Afrique septentrionale n'est aussi florissante que celle de Tunis. Cette prospérité, tout-à-fait moderne, a été la suite d'une révolution heureuse dans le gouvernement. Le dey qui gouvernait alors avec ses Turcs, a été dépouillé de la plus grande partie de son autorité, et remplacé par un prince

maure qui, sous le nom de bey, conduit actuellement les affaires, assisté d'un conseil plus sage et plus modéré. Les vexations se sont un peu affaiblies; on a moins mal cultivé les terres, et les manufactures ont pris qu'elqu'accroissement; ses relations maritimes se sont étendues; le levant a reçu plus de productions, et le commerce avec l'Europe a fait aussi quelques progrés. Tunis.

Tunis a négligé sa marine militaire, depuis que la régence a conclu des traités avec les puissances du nord, et que la Corse est tombée sous la domination de la France; mais les forces de terre n'ont éprouvé aucun changement: cinq ou six mille Turcs, ou Chrétiens apostats sont toujours les plus solides appuis de la république.

Sept mille Maures composent la cavalerie de l'état. Leur solde est très-faible, et ils la reçoivent le plus souvent en denrées; leur occupation la plus ordinaire est de lever le tribut imposé aux Arabes.

Ces troupes ont toutes un fusil sans bayonnette, et deux pistolets à leur ceinture; les Turcs sont encore armés d'un poignard, et les Maures d'un stylet. Le courage et l'impétuosité doivent tenir lieu de tactique et de discipline.

Tunis. Tunis est situé dans un marais, au pied ou sur le penchant d'une colline. Ses murailles ont soixante pieds de hauteur, et sont flanquées de plusieurs tourelles. La citadelle, bâtie sur une éminence, est très-vaste, mais dans un état de ruine; on y voit aussi une place, appelée la place de Charles-Quint, parce que c'est là où campa cet empereur, lorsqu'il prit la ville. Elle forme une grande enceinte, avec quatre portes qui répondent aux quatre points cardinaux.

Quoique l'air ne soit pas pur à Tunis; quoique les eaux y soient si mauvaises, qu'il en faille aller chercher des potables à deux ou trois milles, il s'est réuni dans ses murs cent cinquante mille habitans les moins barbares de l'Afrique. Cette ville communique avec la mer, par un lac qui ne peut recevoir que des batteaux très-plats. A la suite de ce lac, est un canal étroit qui conduit à la goulette, qu'on doit regarder comme la rade de la capitale : elle est immense, sûre, d'une égalité peu commune dans son fond et dans ses eaux; ouverte seulement au vent du nord-est, et fermé par deux chaînes de montagnes, que le cap Bon et le cap Zebid terminent au nord.

Bizerte était fort célèbre, lorsque l'état entretenait un grand nombre de galères : c'était

de

de ce port qu'on les expediait; c'était dans ce port qu'elles rapportaient le fruit de leurs pirateries sans cesse répétées. Tunis.

Port-Furine, situé sur les ruines, ou dans le voisinage d'Utique, était autrefois, et serait encore, sous un autre gouvernement que celui des Maures, un des ports les plus vastes, les plus sûrs, les plus commodes de la Méditerranée.

Byrsa n'est qu'un château bâti sur les ruines de Carthage, cette fameuse rivale de Rome, réduite en cendre par Scipion.

Les monumens les plus remarquables qui subsistent encore parmi ces ruines, sont les aqueducs et les citernes : les premiers sont larges de quatre pieds, profonds de huit, et encore voûté dans plusieurs endroits ; on voit encore plusieurs arches qui sont entières, et que Shaw, en les mesurant, a trouvé avoir soixante-dix pieds de haut; les colonnes qui les soutenaient, avaient seize pieds en carré. Au-dessus de ces arches, est le canal par lequel l'eau passait; de distance en distance, il y a des ouvertures, soit pour donner de l'air, soit pour en faciliter le nettoiement. Les citernes se sont pareillement très-bien conservées : celle qui recevait les eaux du grand aqueduc, est composée d'une vingtaine de réservoirs contigus, dont

Tunis.

chacun a cent pieds de long, sur trente de large. Ce sont-là les seuls monumens échappés à la destruction générale; c'est tout ce qu'on peut dire aujourd'hui sur cette ville, qui a exercé la plume de tant d'écrivains, et mis Rome à deux doigts de sa perte.

Presqu'à l'embouchure de la Zaine, qui sépare l'état de Tunis de celui-d'Alger, est l'île *Galite*, couverte de troupeaux et sur-tout de mules recherchées dans tout le levant. Ses nombreux habitans sont tous tisserands en laine, ou pêcheurs d'éponges.

Le bey réside aux environs de Tunis, dans un palais appelé *Bardo*, où il rend tous les matins la justice à ceux qui se présentent, principalement aux Maures et aux Arabes de la campagne. Il est assisté d'un grand écrivain, et de quatre autre sécrétaires chargés de mettre par écrit les jugemens qu'il prononce. Les parties condamnées lui payent un droit proportionné à l'importance des procès et à la qualité des personnes. Rien de plus singulier et de plus frappant, suivant la remarque d'un voyageur, que l'air d'assurance, avec lequel les Arabes des deux sexes se présentent à ce tribunal, et l'éloquence vive et mâle qui brille dans leurs discours. Vous les voyez, dit-il, accroupis à terre, plaider leur cause avec un choix d'ex-

pression les plus heureuses, et une véhémence d'action, qu'on ne peut assez admirer dans des hommes, dont la physionomie est naturellement basse et stupide. Postures, gestes, mouvement des yeux, inflexion de voix touchante, tout est animé dans leurs discours, et représente cette éloquence naturelle qui rend les objets présens, et les peint indépendamment des secours de l'art et des préceptes.

Quoique le bey jouisse d'un pouvoir absolu, il a soin de tempérer lui-même cette autorité, en consultant, dans toutes les affaires de quelqu'importance, les officiers du divan, les cadis et les autres gens de loi; cette conduite souple et artificieuse le met à l'abri de la censure publique, et fait retomber, sur les magistrats, ce qu'il y a d'odieux dans les jugemens qu'il leur arrache.

Tous les officiers de sa maison sont vêtus d'un habit très-propre, qu'on renouvelle tous les ans : c'est la communauté des juifs qui fournit le damas, les draps de laine et les autres étoffes nécessaires. On sert sur sa table une centaine de plats remplis de riz, de légumes, de pièces de pâtisserie, de viandes bouillies, de fruits, de confitures et d'autres alimens; le bey, par distinction, a une cuillère d'écaille : la loi défend aux Tunisiens d'avoir

Tunis.

aucun vase, ni aucun ustensile d'or ou d'argent. L'eau est l'unique boisson de leur repas. Dans la maison du bey, on met sur sa table un sceau de fer, dans lequel les convives boivent tour-à-tour, à l'exception du prince, auquel on présente une coupe de porcelaine. Sa coutume est de manger avec ses principaux ministres qui gardent un profond silence pendant le repas.

Le bey prend son café dans sa chambre après le repas, suivant l'usage du pays, et se rend ensuite à l'appartement des femmes, d'où il sort à trois heures, pour aller faire sa prière à la mosquée; il soupe une heure avant le coucher du soleil, et il se met au lit deux heures après le souper; s'il passe la nuit dans le sérail, sa personne est gardée par les eunuques; s'il couche dans son appartement, ce sont ses pages qui le gardent. Pour ne point donner de jalousie à ses femmes, il doit coucher tour-à-tour avec elles; mais cet ordre est souvent interrompu par les arrangemens secrets qu'il prend avec ses favorites. Il se lève l'hiver, deux heures avant le jour, et l'été, dès que l'aurore paraît.

Le prince est personnellement chargé de la levée des tribus; il sort pour cela de Tunis deux fois l'année, l'une en hiver et l'autre en

Tunis.

été, à la tête d'un camp de trois mille hommes. Le bey ne s'écarte de la capitale que de deux ou trois journées; mais ses lieutenans pénètrent jusqu'aux extrémités du royaume et commettent ordinairement de grandes vexations dans ces courses.

Le dey qui devrait occuper le premier rang dans la régence, n'a conservé que l'ombre de son ancienne autorité; le bacha n'a point de part non plus au gouvernement, et sa présence ne sert qu'à rappeler aux Tunisiens le souvenir de leur ancienne dépendance. Sa principale fonction est de payer les troupes: les consuls et les grands ne le voyent point, dans la crainte de déplaire au bey qui prendrait ombrage de cette démarche. Le grand-seigneur qui nomme à cette place, a conservé ici quelques droits apparens de souveraineté: la monnaie se bat à son coin; on le nomme dans la prière publique, qui se fait tous les jours au *bardo* au son des instrumens; ses capigis sont reçus avec de grands honneurs, et les ordres qu'ils portent, sont publiés en plein divan, au bruit de l'artillerie. C'est à ces hommages extérieurs que se borne la soumission des Tunisiens, qui n'exécutent les commandemens de la Porte, qu'autant qu'ils sont conformes aux vues et aux intérêts du gouvernement.

Tunis.

Le divan, qui est le conseil-général de la nation, est composé de quatre-cents personnes. Ces différens officiers, répandus dans tout le royaume, et chargés des principaux emplois de l'administration, ne se trouvent jamais réunis dans la capitale; on n'en compte qu'environ soixante dans les assemblées les plus nombreuses. Ce tribunal, où se traitent les plus grandes affaires de l'état, et qui juge en dernier ressort toutes les causes capitales des Turcs, s'assemble tous les matins : il est présidé par un aga qui est en même temps gouverneur de Tunis, et qu'on change tous les six mois.

Le *chara* est une justice particulière, fort respectée du peuple, quoiqu'elle soit subordonnée au divan. Elle est composée d'un cadi turc et de trois muftis de la même nation; d'un cadis maure, de trois marabous africains et de de plusieurs autres gens de loi. Le cadi turc est envoyé par le grand mufti de Constantinople, et se change tous les trois ans; c'est dans sa maison que s'assemble ce tribunal, qui est également ouvert aux Turcs, aux Maures et aux Juifs; les affaires civiles et criminelles s'y expédient promptement et sans frais. Les shérifs ou émirs ne connaissent point d'autre justice que le *chara*, où ils sont jugés par des muftis

Tunis.

de leurs corps, qui s'y trouvent tous les matins. Ces prétendus descendans de Mahomet, qui portent par distinction un turban vert, jouissent ici d'une assez grande considération, quoiqu'une infinité de misérables usurpe cette qualité. Leur témoignage contre les Juifs et les chrétiens est d'autant plus redoutable, qu'ils sont toujours prêts à trahir la vérité, pour le plus léger intérêt. Le *chara* est le seul tribunal qui condamne à mort.

Tel est le gouvernement des villes : l'administration des campagnes est dans les mains des scheiks, dont la nomination dépend ordinairement du bey qui, pour s'assurer de leur fidélité, leur associe des Maures, ou des renégats européens, auxquels il confie la principale autorité. Le district de chaque scheik comprend une certaine étendue de pays, qu'on appelle *neige*. Il doit à l'état un tribut réglé, que le scheik est obligé de payer à la première sommation. Les Maures et les Arabes subordonnés à ces chefs, mènent presque tous une vie pastorale, n'ayant d'autres demeures que des tentes. Il y a aux extrémités du royaume, des princes arabes fort puissans, qui vivent dans une espèce d'indépendance, et que le bey ménage politiquement, parce qu'il craint de les avoir à dos dans les troubles domes-

Tunis.

tiques, ou dans les guerres du dehors. Fiers de leur liberté, ils méprisent les scheiks qui fréquentent les villes, et qui achètent, par d'indignes soumissions, quelques vains honneurs qu'on leur rend à la cour.

L'habillement des Turcs et des Maures consistent dans une longue veste qui descend jusqu'au milieu de la jambe, et dans une espèce de camisole très-courte; on met par-dessus cela un manteau blanc ou brun, qu'on nomme *bernus*, et qui est surmonté d'un capuchon; une ceinture fort large embrasse la veste par le milieu, et fait plusieurs fois le tour du corps: on y attache deux couteaux de grandeur inégale; mais il n'y a que les Turcs qui peuvent porter ces armes. Les hommes ont ordinairement les jambes nues, et portent aux pieds des babouches. Le turban des personnes de distinction est enveloppé d'une étoffe rayée, dont le bout tombe par devant jusqu'à la ceinture.

Les dames ont des vestes plus longues, de deux couleurs, avec des caleçons qui descendent sur les talons; elles portent jusqu'à trois chemises, dont la plus apparente a des manches fort larges et terminées par une superbe broderie; leur coiffure est un bonnet, autour duquel on roule un mouchoir brodé, qu'on

orné de perles et de pierres précieuses; leurs bras sont chargés de cercles d'or ou d'argent, et elles ont aux pieds de pareils anneaux; elles se parfument le corps des odeurs les plus fortes, qu'elles aiment passionnément, et se peignent en rouge les extrémités des mains et des pieds; se fardent, comme nos Européennes, avec du vermillon, et se noircissent les lèvres, pour relever l'éclat de leurs dents qui sont d'une grande blancheur; elles se font autour des sourcils, qu'elles ont naturellement fort noirs, trois petits cercles enfermés dans un plus grand, les peignant d'abord en noir, et les couvrant ensuite de filets d'or; leurs cheveux nattés flottent sur leurs épaules, et sont noués, vers l'extrémité, par des rubans d'or ou d'argent, terminés par des flocons de soie.

Tunis.

Les maisons des Tunisiens sont en général fort basses, fort petites et fort tristes. Le toit est en terrasse, sur laquelle les femmes passent une partie du jour dans la belle saison. Les Turcs et les Mares y montent rarement; les Juifs et les chrétiens n'osent y paraître: un Maure qui les apercevrait sur une terrasse, pourrait leur tirer impunément un coup de fusil; et si c'était une femme, elle leur ferait un procès criminel devant le cadi.

On ne voit guère dans les maisons, que des

Tunis.

nattes ou des tapis fort communs, étendus à terre, et sur lesquels il y a quelques coussins qui servent de siéges. L'usage des tapisseries leur est inconnu, et celui des statues et des tableaux leur est défendu par la loi; aussi tout l'ornement des plus beaux palais se réduit à des peintures en mosaïques, dont on décore les planchers et les murailles.

La magnificence éclate dans les mosquées. Les *zarvis* sont des espèces de chapelles particulières, où reposent les corps de quelques saints marabous : on a un tel respect pour ces lieux, que les banqueroutiers, les assassins et en général tous les malfaiteurs y trouvent un asyle sûr, dont il n'est pas permis de les arracher.

Les marabous sont des espèces d'hermites; ils mènent une vie vagabonde, couverts de mauvais haillons qui cachent à peine leur nudité, courant dans les rues comme des forcenés, faisant des grimaces et des contorsions hideuses, et affectant une imbécillité qui sert également de voile à leur ignorance et à leur libertinage. Le peuple qui est partout la dupe de l'hypocrisie, a pour eux une admiration stupide. Lorsqu'un de ces marabous meurt, les Turcs et les Maures s'empressent d'accompagner son corps à la sépulture; de le porter

en l'air sur leurs mains, et de toucher la caisse où il est enfermé. Tunis.

Les bazars tiennent un rang distingué parmi les édifices publics : ceux de la capitale sont divisés en plusieurs quartiers, dont chacun est destiné à un commerce particulier.

Les bagnes sont d'autres bâtimens très-vastes, qui servent de prison aux esclaves. Ces maisons renferment quelques tavernes qui servent d'auberges aux Turcs, et qui sont tenues par des esclaves chrétiens. Ceux qui servent dans des maisons particulières, jouissent d'un sort assez doux. Les esclaves les plus à plaindre, sont ceux qui sont employés dans les travaux publics, ou qui servent sur les galères, en qualité de forçats.

Les tavernes annexées aux bagnes, sont des réduits obscurs, malpropres, et quelquefois assez vastes; on y voit des lits et quelques tables dressées : là, les Turcs, les Maures, les Juifs et les chrétiens se trouvent confondus, et boivent ensemble sans scrupule. Le bey tire de grands droits de ces cabarets.

On parle dans le royaume de Tunis trois principales langues ; l'arabe, le turc et un italien corrompu, qu'on appelle le *petit-franc*. Shaw nous assure que les cabiles parlent une langue particulière, qui ne peut être que l'an-

Tunis.

cien idiôme africain, et dont les mots primitifs n'ont aucun rapport avec l'arabe.

L'arabe que les Sarrazins ont apporté en Barbarie au septième siècle, s'est fort corrompu, par le mélange de quantité de mots étrangers : c'est la langue dont on se sert dans tous les actes publics; le turc n'est en usage que depuis l'invasion des Turcs ottomans. Le *petit-franc* est un jargon que les Européens ont introduit, depuis plusieurs siècles, dans les échelles de Barbarie et du Levant.

Quelques Maures se mêlent d'exercer ici la médecine; ils n'emploient dans leurs remèdes que l'usage des simples, dont ils connaissent assez bien les propriétés. Il y a aussi des médecins juifs et chrétiens, qui traitent les maladies suivant les méthodes européennes. Les grands recourent volontiers à ces médecins étrangers; mais ils les frustent ordinairement de leur salaire. Les médecins éprouvent ici les mêmes difficultés qu'au Levant, dans les visites des dames : ils ne peuvent leur tâter le pouls qu'au travers de la chemise, et s'ils demandaient à toucher à nud quelque partie malade, ils s'exposeraient à de mauvais traitemens. Les femmes du pays sont sujettes à une maladie singulière, qui consiste dans des mouvemens convulsifs, qu'on attribue ordinai-

rement à la possession du diable. Elles croyent ne pouvoir chasser cet esprit dangereux, qu'en sautant et en tournant avec rapidité, au son d'un tambour qu'elles battent elles-mêmes. La malade doit continuer cet exercice, jusqu'à ce qu'elle tombe à terre sans connaissance. On la met alors dans son lit; on la parfume de divers aromates, et on lui applique des caractères magiques sur différentes parties du corps.

Tunis.

Tous les navires marchands qui mouillent dans la rade de Tunis, saluent de trois coups de canon le château de la Goulette. Le capitaine se rend aussitôt à terre avec sa chaloupe; va saluer l'aga du château, qui dépêche un courier au bey, pour l'avertir de l'arrivée du bâtiment. Les vaisseaux de guerre attendent que le château les salue, et rendent coup pour coup; tandis qu'ils demeurent en rade, le pavillon de la nation est arboré dans la maison du consul. Quand le capitaine va saluer le bey, il met sa main dans la sienne, et le traite d'excellence : le consul et toutes les personnes de marque en usent de même; mais les marchands lui baisent la main.

On remarque que le génie des Tunisiens a changé avantageusement depuis un demi-siècle; que leurs mœurs sont plus douces que celles des

Tunis.

Algériens et des Tripolitains, et qu'il y a beaucoup plus de sûreté dans leur commerce, que dans celui de leurs voisins. Adonnés au trafic, à l'agriculture et à d'autres arts paisibles, ils renonceraient insensiblement à la piraterie, sans un préjugé superstitieux, qui leur persuade que la religion les oblige d'être toujours en guerre avec les Chrétiens.

Le mariage n'est chez eux qu'un commerce passager, dont on rompt les liens pour des causes très-légères. Les trois jours qui le précèdent, se passent en fêtes et en festins, et pendant ce temps, la mariée est conduite au bain régulièrement. Les deux familles s'assemblent le jour de la noce ; le marié fait une courte prière; présente le sorbet et les parfums à tous les assistans, et va ensuite trouver son épouse qui l'attend seule dans son appartement. Elle se dévoile à son arrivée, et se montre à lui pour la première fois, observant de ne lui dire aucune parole avant qu'il ne lui ait fait un présent : c'est lui qui la déshabille et qui la met au lit.

L'embonpoint est une qualité si estimée dans les femmes qu'elles n'oublient rien pour se rendre agréables aux hommes à cet égard. Elles ne sortent jamais sans être voilées; elles se fréquentent assez librement les unes les autres;

mais il ne leur est pas permis de recevoir la visite des hommes. Lorsqu'un Tunisien voit à la porte de la chambre de son épouse les babouches d'une dame, il n'entre point dans l'appartement. Tunis.

L'appareil des funérailles est très-lugubre. Dès qu'un homme a fermé les yeux, ses esclaves de l'un et l'autre sexe, ainsi que ses parentes et ses amies s'assemblent autour du corps, se frappent la poitrine et se déchirent le visage, en poussant des cris affreux; la femme du mort entre toute échevelée dans l'appartement; sa plus proche parente, ayant dans les mains un tambour qu'elle bat par intervalle, fait une espèce d'éloge funèbre du mort, qui est interrompu par les cris des autres femmes, et par les coups redoublés qu'elles se donnent. Cette triste cérémonie dure trois jours; mais le corps n'est exposé que vingt-quatre heures, au bout desquelles on le porte en terre, après l'avoir lavé avec de l'eau de camphre, où l'on mêle d'autres aromates.

Quand les Tunisiens veulent attester une chose, ils jurent par la loi de leur prophète, par la mosquée de *Geiton*, le plus ancien de leur temple; par la tête du grand-seigneur, et par celle du bey. Les personnes d'un rang égal s'embrassent en signe d'amitié, et se font

Tunis.

baiser la main par leurs inférieurs. Les Turcs et les Maures font grand usage de l'opium, fument continuellement, prennent beaucoup de café, et boivent, sans scrupule, du vin et des liqueurs fortes. Ils sont si jaloux de leurs femmes, que ce serait une impolitesse que de leur demander comment elles se portent.

Tripolis.

L'état de Tripoli, situé dans la partie la plus orientale de la barbarie, est borné, au couchant, par celui de Tunis; au levant, par l'Égyte, au nord, par la Méditerannée, et au midi, par le désert de *Sahara*. Il s'étend dans cette partie de la Lybie, que les Anciens partageaient en trois grandes provinces, savoir la région Syrtique, la Cirénaïque, et la Marmarique. Il y a environ trois cents lieues de côtes quoiqu'elles ne soient pas extrêmement fécondes, on y décuplerait aisément la population, parce que l'abondance des poissons pourrait suppléer à la médiocrité des récoltes, et les récoltes elles-mêmes devenir meilleures par plus de travail. L'intérieur du pays n'est qu'un désert: on n'y voit que de loin en loin quelques familles maures, quelques familles arabes, fixées dans le peu d'endroits, où elles ont trouvé assez de terre, pour en obtenir une modique subsistance,

De tous les états barbaresques, Tripoli fut

long-temps

long-temps celui dont les bâtimens corsaires étaient les plus nombreux et les mieux armés; ils partaient de la capitale, qui porte le même nom que le royaume. Tripoli.

Cette ville, que de magnifiques ruines et un bel acqueduc très-bien conservé, ont fait soupçonner être l'antique *Orca*, et qui doit être au moins une colonie grecque ou romaine, est située sur le bord de la mer, dans une plaine qui ne produit que des dattes, et où l'on ne trouve ni sources ni rivières. Ce fut un des premiers poste qu'occupèrent les Arabes entrés par l'Égypte dans la Lybie. Les Espagnols le prirent en 1510; et dix-huit ans après, Charles-Quint le donna aux chevaliers de Malte, qui ne le conservèrent que jusqu'en 1551. Il a depuis été bombardé deux fois par les Français, sans que ces châtimens aient rien fait perdre aux pirates de leur audace. Les troubles civils qui bouleversèrent sans cesse cette malheureuse contrée, ont fait seuls décliner d'abord, et tomber ensuite ses forces de mer.

Les caravanes de Gadem et de Tombut portaient autrefois beaucoup d'or à Tripoli : depuis quelque temps elles sont moins riches et moins régulières. Celle de Maroc continue à s'y rendre en allant à la Mecque et en revenant de ce lieu révéré par les Musulmans; mais,

Tripoli.

comme le nombre des pélerins a sensiblement diminué, ce passage n'est plus si utile; par toutes ces raisons, le commerce qu'on faisait par terre, est réduit à rien, ou à peu de chose. Le gouvernement de Tripoli étant à-peu-près le même que celui d'Alger et de Tunis, ce serait tomber dans une répétition ennuyeuse, que de s'étendre sur cette matière. Les voyageurs et les géographes ne nous donnent aucune connaissance de l'intérieur de ces contrées; et les lecteurs ne peuvent ignorer qu'en matière d'histoire, les livres ne se font qu'avec des livres.

Le tableau qu'on vient de tracer des contrées barbaresques, n'a pu que paraître affreux. L'état de désolation où on les a vu plongées, a été la suite nécessaire du penchant de ces peuples pour la piraterie. Ce goût fort ancien dans ces régions, augmenta beaucoup, après qu'elles eurent secoué un joug étranger; il devint une passion, à l'occasion de l'expulsion des Maures, par Philippe II, roi d'Espagne. Son aveuglement alla jusqu'à dépeupler l'état, pour le purger de sujets suspects et d'une religion ennemie. La plupart des exilés cherchèrent un asyle chez les Barbaresques. Cet événement donna un prompt accroissement à leurs forces maritimes : ils construisirent de

Tripoli.

gros vaisseaux ; et après avoir ravagé les riches campagnes de leurs oppresseurs, ils insultèrent le pavillon des autres nations, et réduisirent les plus grandes puissances de l'Europe à la honte de leur faire des présens annuels, qui, sous quel nom qu'on les déguise, sont un vrai tribut. On a quelquefois puni, quelquefois humilié ces pirates ; mais on n'a jamais arrêté leurs brigandages. Rien ne serait pourtant plus facile : ce doit être l'ouvrage d'une ligue universelle ; il faut que toutes les puissances maritimes concourent à l'exécution d'un dessein qui les intéressent toutes également. Ces états, que tout invite à s'allier, à s'aimer, à se défendre, doivent être fatigués des malheurs qu'ils se causent réciproquement ; qu'après s'être si souvent unis pour leur destruction mutuelle, ils prennent les armes pour leur conservation, la guerre aura été, du moins une fois, utile et juste.

Ces conquêtes deviendraient d'autant plus sûres, que le bonheur des vaincus en devrait être la suite. Ce peuple de pirates, ces monstres de la mer seraient changés en hommes, par de bonnes lois et des exemples d'humanité ; élevés insensiblement jusqu'à nous par la communication de nos lumières, ils abjureraient, avec le temps, un fanatisme que

Tripoli.

l'ignorance et la misère ont nourri dans leurs ames ; ils se souviendraient toujours avec attendrissement de l'époque mémorable qui nous aurait ramené sur leurs rivages.

On ne les verrait plus laisser en friche une terre autrefois si fertile ; des grains et des fruits variés couvriraient cette plage immense ; ces productions seraient échangées contre les ouvrages de notre industrie et de nos manufactures. Les négocians d'Europe, établis en Afrique, deviendraient les agens de ce commerce, réciproquement utile aux deux contrées. Une communication, si naturelle entre deux côtes qui se regardent, entre des peuples qui se rencontrent nécessairement, reculerait, pour ainsi dire, les barrières du monde. Ce nouveau genre de conquêtes, qui s'offre à nos premiers regards, deviendrait un dédommagement précieux de celles qui, depuis tant de siècles, font le malheur de l'humanité.

## CHAPITRE VII.

### *Voyage de Bruce en Barbarie.*

APRÈS un an de séjour à Alger en qualité de consul de la nation anglaise, James Bruce le quitta pour visiter la côte septentrionale d'Afrique. Une affaire particulière l'obligea de se rendre à Mahon. Il partit d'Alger, après avoir pris congé du dey, qui lui donna des lettres de recommandation, avec des ordres très-pressans pour tous les officiers qui commandaient dans ses états, ainsi que des lettres pour les beys de Tunis et de Tripoli, souverains indépendans, il est vrai, du dey d'Alger, mais sur lequel les circonstances lui donnaient une grande influence. Bruce.

N'ayant point trouvé à Mahon l'homme qu'il attendait, il s'embarqua dans un petit vaisseau, et fit voile avec un bon vent, qui en peu de temps le conduisit à la côte d'Afrique : il aborda à Bonna, ville considérable, située dans une grande plaine, qui paraît avoir été entièrement couverte par la mer. Son commerce consiste dans l'exportation du blé

Bruce. que le gouvernement permet dans les années abondantes. Il fit un voyage charmant le long de la côte, où se trouve là petite île de *Tabarca*, que les Tunisiens ont enlevé aux Génois, et dont ils ont fait tous les habitans esclaves. Cette île est fameuse par la pêche du corail. Il y a sur la côte d'immenses forêts de chênes, qui seraient plus que suffisantes pour fournir du bois de construction à toutes les puissances maritimes du Levant.

De *Tabarca*, il alla, plein de respect pour la mémoire de Caton, visiter les ruines d'Utique. Les tranchées et tous les travaux de ceux qui en firent anciennement le siège, sont parfaitement bien conservés.

Après avoir doublé le cap de Carthage, le vaisseau mouilla devant la forteresse de Goulette, place fort peu redoutable aujourd'hui; mais cependant encore renommée par l'expédition de Charles-Quint en Afrique : en se promenant en canot entre la baie et le cap, on voit des édifices et des colonnes encore debout, que les eaux couvrent entièrement.

En arrivant à Tunis, Bruce remit les lettres que lui avait données le dey d'Alger; il obtint la permission de visiter le pays de quel côté il voudrait : il prit un renégat, nommé Osman, et dix spahis, qui sont des cavaliers bien armés

de carabines et de pistolets. Osman était très-brave ; il y avait seulement à prendre garde qu'il ne se fît des affaires dans les lieux où il y avait du vin et des femmes. Les spahis n'avaient pas moins de poltronerie que d'adresse à manier leurs chevaux. Une des femmes du bey fit fournir à Bruce deux charrettes couvertes, sur lesquelles il mit son quart de cercle et son télescope à l'abri des injures du temps. Afin de parcourir en entier les états d'Alger et de Tunis, il commença par suivre la rivière de Majerda, qui arrose un pays bien cultivé. Il arriva bientôt à Dugga, où sont de vastes ruines, parmi lesquelles était un grand temple en marbre de Paros, ayant des colonnes également flûtées, et une corniche sculptée dans le plus beau style. Sur le tympan du fronton, on voit un aigle qui porte un homme sur son dos, et qui prend son vol vers les cieux. Les différentes inscriptions semblent être dédiées à Trajan, et annoncer que son apothéose est l'objet de ce monument.

Bruce.

En quittant Dugga, on monte vers Keff; et, pour s'y rendre, on traverse des plaines charmantes. De-là on marche à Hydra, qui sert aujourd'hui de limite entre les deux royaumes d'Alger et de Tunis. Elle est habitée par une tribu d'Arabes dont le chef est un

Bruce.

Marabou ou saint; et ces Arabes s'appellent les enfans du père des troupeaux : ils sont extrêmement riches; ils ne paient aucun tribut ni à Tunis ni à Alger. La cause de cette exemption est vraiment singulière. D'après une loi de leur fondateur, ils sont obligés de se nourrir de la chaire des lions qu'ils peuvent prendre à la chasse. Ils l'observent rigoureusement; et en considération de l'utilité de cette coutume, on ne leur a point imposé des taxes, comme aux autres Arabes de ces états.

Avant que les voyages du docteur Shaw eussent acquis la célébrité qu'ils ont maintenant, une chose leur fut très-nuisible, et manqua ruiner entièrement leur crédit. Il s'était hasardé de dire en conversation que ces Arabes étaient léophages, ou mangeurs de lions; et ce propos fut regardé à Oxford, où le docteur avait étudié, comme un conte de voyageur. On crut que ce serait une subversion dans l'ordre naturel des choses, si un homme mangeait un lion, puisqu'il était connu depuis long-temps que l'usage du lion était de manger l'homme. M. Shaw fut si intimidé par cette critique, que n'ayant pas encore publié ses voyages, il ôta ce fait de sa relation. On ne disputera point sur la coutume qu'ont les lions de manger les hommes; mais rien ne doit em-

Bruce.

pêcher de reconnaître que ces Arabes mangent la chair d'un animal qui est leur ennemi. C'est une vérité historique. Bruce déclare, malgré les préjugés qui s'élèvent contre ce fait, qu'il a mangé lui-même sa part de trois lions sous les tentes de ces Arabes. Il avoue qu'il ne désire pas qu'on lui serve à l'avenir de pareils morceaux; mais il ajoute qu'il a bien peur que les Arabes, qui sont brutaux et des ignorans, ne continuent à manger des lions aussi long-temps qu'ils le pourront, malgré l'incrédulité de l'université d'Oxford.

D'Hydra, il se rendit à l'ancienne *Tipasa*, colonie romaine, qui porte encore son premier nom; on y voit une vaste scène de ruines: il traversa en cet endroit la rivière Myskianah, et continuant à marcher dans un des pays les plus magnifiques et les plus cultivés du monde, il entra dans la province de Constantine.

Le bey était alors dans son camp; il faisait la guerre à une tribu d'Arabes. Après s'être reposé dans le palais du bey, Bruce continua sa route, et arriva à *Medrashem*. Là on voit une superbe masse d'architecture, qui est le tombeau de Syphax et des autres rois de Numidie. Les Arabes croient que les trésors de ces princes y sont aussi déposés: en marchant

Bruce. toujours vers le sud-est, à travers une campagne inégale et un assemblage de plusieurs monts, on rencontre une tribu d'Arabes qui ont les cheveux rouges et les yeux bleus : indépendans et même sauvages, ils ne se laissent approcher ni aisément, ni sans danger. Ils portent chacun, entre les deux yeux, une croix grecque qu'ils se font avec de l'antimoine. On imagine que ce peuple est un reste de Vandales.

Trop près des frontières, dans ces temps dangereux où des armées cherchaient à combattre, Bruce pensa qu'il valait mieux tourner ses pas vers l'est, et éviter le théâtre de la guerre. Il rentra dans le royaume de Tunis, et arriva à Spaitla, où l'on voit un grand nombre d'inscriptions, et plusieurs monumens d'architecture très-considérables et très-élégans. De Spaitla il pouvait marcher plus directement au sud ; mais une grande chaîne de montagnes qu'il eût fallu traverser, lui fit préférer le parti le plus sûr de repasser à *Dugga*, et de revenir à Tunis.

De-là il prit la route de *Gilma* et de Spaitla : indépendamment de la richesse et de l'élégance de ses monumens, cette ville est dans un des plus beaux sites de toute la côte de Barbarie, couverte de bois de genièvre, et

arrosée par un ruisseau qui se perd dans la terre, pour ne plus reparaître. Bruce.

Marchant droit au sud-est, Bruce se rendit à *Feriana*. Il n'y trouva rien de remarquable que des bains chauds. Laissant Feriana, il se rendit à *Tozer*, où est un grand lac appelé le lac des Marques ; parce que dans l'endroit où on passe pour le traverser, il y a un rang de troncs de palmiers qu'on a plantés pour guider les voyageurs.

Bruce était alors à l'entrée du plus petit des Syrtes ; il suivit le bord de la mer en marchant au nord, sans avoir occasion de rien ajouter à ses observations. Il atteignit *Elgemme*, où il vit un très-spacieux amphithéâtre, qui subsisterait encore dans sont entier, malgré le pouvoir du temps, si Mahomet-Bey n'en avait pas fait sauter quatre arches, afin qu'il ne servît point de forteresse aux Arabes rebelles.

Bruce revint ensuite de nouveau à Tunis, pour commencer un voyage bien plus sérieux. Il traversa d'abord le désert de Tripoli : à quatre journées de marche de cette ville, il rencontra l'émir, conduisant la caravane des pélerins de Fés et de Sus, qui traversaient l'Afrique pour se rendre à la Mecque. C'était un homme de moyen âge, oncle de l'empe-

Bruce.

reur de Maroc, et ayant un air stupide et désagréable. Sa caravane était d'environ trois mille hommes qui conduisaient, dirent-ils, douze ou quatorze mille chameaux chargés de marchandises et de peaux remplies d'eau, de farine et d'autres provisions. Ces pélerins formaient une multitude scorbutique, en désordre et sans armes. Bruce trouva à Tripoli le consul de la nation anglaise, qui s'empressa de lui rendre tous les services qui dépendaient de lui. Il traversa alors le golfe de Sydra, et il arriva à *Bengazi*.

Le frère du bey de Tripoli commandait dans cette ville; c'était un jeune homme d'un esprit très-borné et d'une santé déplorable. Toute la province était en confusion. Deux tribus d'Arabes, qui occupaient toute la campagnes à l'occident de la ville, et qui, en temps de paix, y répandaient la richesse et l'abondance, étaient entrées, par la faute du bey, dans une guerre sanglante. Les habitans étaient livrés depuis un an à la famine la plus cruelle: impatient de fuir, Bruce se mit en route pour visiter les ruines d'Arsinoé, où il ne trouva rien de remarquable. Il dirigea ses pas vers *Ras-Sem*, où l'on dit qu'est la ville pétrifiée, sur laquelle, au commencement de ce siècle, un ambassadeur de Tripoli débita les menson-

ges auxquels on ajouta trop de foi en Angleterre, quoiqu'ils portassent un caractère de fausseté très-évident. Ce n'était point alors le temps de la crédulité. Bruce.

En se rapprochant de la mer, on arrive à Ptolomète. Les murailles et les portes de cette ville subsistent encore dans leur entier. L'on y voit un grand nombre d'inscriptions et quelques colonnes d'un portique. Bruce fut alors informé que les Arabes qui occupaient tout le pays entre Ptolomète et Alexandrie, étaient en guerre et avaient pillé la caravane de Maroc; on ajouta que les pélerins qui composaient la caravane, avaient presque tous péri, dispersés dans le désert et manquant d'eau. Ces mauvaises nouvelles ne lui permirent pas d'hésiter. D'ailleurs, la continuation de son voyage par terre ne lui offrait aucun avantage qui dût lui faire braver de si grand périls. Il résolut de fuir cette côte inhospitalière, et il s'embarqua dans un vaisseau grec pour le levant.

On avançait vers cette époque célèbre où un homme persuadait qu'il entrerait dans une bouteille de pinte. « Je ne fus pas assez heu-
« reux, dit Bruce, pour découvrir les pétri-
« fications d'hommes et de chevaux, de fem-
« mes qui battaient du beurre, d'enfans, de

Bruce.

« chiens, de chats et de souris, dont son ex-
« cellence barbaresque certifia l'existence à
« Sirhans-Sloane. Cependant, pour rendre
« justice à l'ambassadeur de Tripoli, je dois
« avouer qu'il n'a pas été l'inventeur du men-
« songe qu'il a propagé. Les Arabes, qui me
« servaient de guides à Ras-Sem, assuraient
« que l'histoire était vraie; et ils ne commen-
« cèrent à se rétracter que deux heures avant
« d'arriver sur le lieu même du prétendu pro-
« dige. Je vis là des souris, comme on les
« nomme, d'une espèce très-singulière. Elles
« n'avaient rien de pétrifié; mais elles étaient
« vives et lestes, et tenant plus par leur agi-
« lité, de la nature des oiseaux que de celles
« des quadrupèdes. »

## CHAPITRE VIII.

*Observations sur l'état actuel des Maures. — Jugemens sur quelques voyageurs qui en ont parlé.*

TELLE est l'influence des voyages sur les mœurs et l'esprit des nations : rassasiées de dévastations et de carnage, elles se dépouillent insensiblement des préjugés que l'ambition et l'esprit d'intérêt ont répandu sur la terre ; elles semblent même se rapprocher, pour travailler de concert à l'avancement des connaissances humaines. Émules de savoir et de gloire, on les voit parcourir le globe, moins pour en disputer l'empire, que pour en fixer les dimensions, et pour accoutumer ses habitans à la tolérance. C'est par cet effort généreux ; c'est en surmontant les difficultés que la nature, les distances et les préjugés ont mises aux recherches des nations ; en rapprochant, pour ainsi dire, les extrémités de la terre, et en l'éclairant du flambeau de la raison, que les hommes parviendront à jouir des bienfaits que la providence a répandus sur elle, et qu'ils

Maroc.

Maroc.

cessesont enfin d'être étrangers les uns aux autres.

Quoique, par l'activité et par les progrès de nos recherches, nous soyons instruits quelles sont les productions et les richesses particulières à tous les climats, ainsi que des lois, des mœurs et des intérêts politiques de presque tous les peuples, il est encore des nations répandues sur la terre, dont nous n'avons que des idées vagues et imparfaites. Si elles n'ont pas excité l'attention et la curiosité des voyageurs, c'est par le peu d'intérêt qu'elles ont eu aux grands événemens; par le peu d'utilité qu'on peut retirer de leur législation, de leur culte et de leurs coutumes, ou par la difficulté qu'il y a de vaincre les obstacles qui tiennent aux climats qu'elles habitent, et à la férocité de leurs mœurs. Tels sont les peuples concentrés dans l'intérieur de l'Afrique. Les déserts arides qu'ils habitent, les rendront toujours étrangers pour nous, puisque nous avons à peine une idée des Maures qui ne sont que sur ses bords septentrionaux. Quelques anecdotes, quelques traits isolés ne suffisent pas pour instruire de l'histoire naturelle d'un pays, et du gouvernement politique d'une nation. On ne saurait d'ailleurs trop se défier de ces relations éphémères, auxquelles l'avidité que nous avons

pour

pour la nouveauté et pour l'extraordinaire, donnent quelque crédit, et où des auteurs anonymes, plus jaloux d'amuser que d'instruire, présentent, comme des tableaux fidèles, les rêveries de leur imagination. Il vaudrait mieux ce me semble, qu'on ignorât entièrement les usages des peuples inconnus, que d'en concevoir de fausses impressions, sur lesquelles on a de la peine à revenir; ou qui peuvent, tout au moins, répandre des doutes sur des notions exactes, qui méritent plus de confiance.

Maroc.

Un livre qui a paru à la fin de 1785, sous le titre de *Voyage dans les Etats barbaresques*, renferme quelques lettres sur les usages et le gouvernement de Maroc, qui prouvent que l'auteur n'a aucune connaissance ni des faits, ni des lieux qu'il cite, et qu'il ignore entièrement la religion et les usages des peuples dont il parle. Ce tissu d'incidens romanesques n'opère pas, à la vérité, assez de confiance, pour qu'on en relève les absurdités.

C'est sur l'empire de Maroc, qui n'est qu'à deux pas de nous, et que nous ne connaissons pas assez, qu'un voyageur français et consul en même temps a rassemblé des notions exactes, pour pouvoir réunir, avec une sorte de suite, ce qu'il a vu par lui-même, à ce que

Maroc. nous avons déjà sur ces peuples qui, après une succession de siècles, nous retracent encore le tableau des premières générations.

On ne voit rien de suivi sur l'empire de Maroc dans les auteurs anciens. Léon l'Africain, que les modernes ont copié, est le seul écrivain qui, au XVI^e. siècle, ait donné des détails circonstanciés sur les peuples et sur la position de ce royaume. Ses relations qui sont très-intéressantes, le seraient encore davantage, si elles étaient plus suivies; s'il y avait plus d'enchaînement, plus de liaison dans l'historique des faits, et plus de précision sur les lieux et sur les distances. On sait que Jean Léon surnommé l'Africain, né mahométant, d'une famille de Grenade, passa très-jeune à Fés, où il reçut ces premières impressions qui s'effacent difficilement. Etant encore fort jeune, il fut pris sur mer, par un corsaire italien, qui le présenta au pape Léon X. Ayant désiré d'être instruit dans la religion chrétienne, il fut baptisé, et le pape lui donna son nom. Il composa à Rome son histoire d'Afrique, qui toute imparfaite qu'elle est, a été citée par tous les auteurs qui en ont parlé.

Marmol qui a écrit après Léon, et qui, sans le citer, en a copié les erreurs, n'ayant pas vu par lui-même, n'a pu mettre à ses

Maroc.

rapports ni plus d'exactitude, ni plus de fidélité. Tout ce que nous avons eu depuis, ne sont que des compilations presque uniformes des révolutions que cet empire a éprouvées dans les derniers siècles; de sorte que ce sont moins des descriptions exactes du pays et des mœurs des habitans, que le tableau des fureurs que quelques usurpateurs féroces ont exercées, pour asservir les maures sous le joug de l'opression et de la tyrannie.

Nicolas Clenard, professeur de langue à Louvain, est le seul écrivain que le désir de s'instruire ait conduit à Fés en 1540; il y resta quinze mois, pour se perfectionner dans l'arabe qu'il avait appris en Espagne, et pour avoir une idée des sciences qu'on professait dans les écoles de Fés, qui avaient encore quelque réputation. Le roi de Fés accueillit avec politesse et vit avec plaisir un européen qui parlait arabe aussi correctement. Ce prince lui permit même d'emporter quelques manuscrits, dont il faisait grand cas; mais un maure fit intervenir tant de difficultés, qu'il ne lui fût pas possible de rien emporter. Les Maures de ce temps-là et ceux d'aujourd'hui sont aussi les mêmes : ce n'est pas le temps, c'est l'éducation qui polit les hommes, et qui adoucit les mœurs des nations. Les relations de ce

Maroc.

voyageur n'encouragèrent pas; et les révolutions que cet empire a éprouvées dans cet intervalle, ont mis un obstacle de plus à la curiosité, puis qu'elles n'ont servi qu'à rendre ces peuples encore plus féroces. L'ouvrage de Clenard, écrit en latin, est devenu très-rare: on le trouve dans la bibliothèque nationale.

On communique peu avec les Maures; et ce n'est que bien difficilement qu'on peut parcourir leur pays. Éloignés des chrétiens par les préjugés d'une religion opposée à tous les autres cultes, on n'éprouve chez eux que des préventions, qu'ils ne déguisent jamais que par des motifs d'intérêts; opprimés sous un joug rigoureux, qui ôte à l'ame son énergie, à l'esprit sa liberté, ces peuples sont eux-mêmes dans une ignorance stupide sur leur propre existence. Le peu de connaissance qu'ils ont, a été écrit par les talbes qui, réunissant la science des lois à celle de la religion, ont eu moins d'intérêt à retracer les événemens, qu'à séduire la crédulité des peuples, et entretenir leur superstition par un mélange de traits merveilleux. Les talbes parmi les Maures, sont des espèces d'hypocrites qui, pour capter la vénération des peuples, ont un mépris religieux pour tout ce qui n'est pas ma-

Maroc.

hométan. Ils regardent comme un péché d'apprendre à lire l'arabe à un chrétien ou à un Juif, et d'avoir avec eux aucune liaison. Par talbes, les Maures entendent un savant, un homme instruit dans la loi.

## CHAPITRE IX.

*Voyage d'un Consul français dans l'Empire de Maroc et de Fés. — Etendue du Royaume : Description de ses villes maritimes.*

Maroc. L'EMPIRE de Maroc qui touche presqu'à l'Europe, et qui n'en est séparé que par un détroit de cinq lieues, est peut-être moins connu de nous, que ne le sont les peuples les plus éloignés. Il faut convenir que les révolutions qui ont bouleversé ces contrées, après que les shérifs eurent usurpé l'autorité, n'ont point encouragé la curiosité des voyageurs : quelque avides que soient les hommes de voir et de s'instruire, un sentiment naturel les éloigne de ces gouvernemens absolus, où la liberté craint toujours d'être exposée aux caprices de l'oppression. Nous n'avions, sur ce pays, que des relations inexactes : Chénier est le seul voyageur qui nous l'ait bien fait connaître. Appelé à Maroc par la confiance du ministère, au moment où la France venait de former ses premières liaisons avec cette puissance, le séjour qu'il y fit, le mit à portée de connaître les

principes et les ressorts de ce gouvernement, d'en éprouver les variations, et d'observer les mœurs des peuples. Il aurait craint de ne pas remplir ses obligations, s'il n'y avait rendu son séjour et son voyage aussi utiles que les circonstances pouvaient le permettre. Il nous a laissé, dans ses recherches historiques, les vraies notions sur cet empire, dont nous n'avions, jusqu'à lui, qu'une idée imparfaite. Guéri, dès sa jeunesse, des préjugés de l'éducation, il connaissait avant de voir les Maures, les nations étrangères; il avoue cependant que les premiers pas qu'il a faits dans les déserts de Maroc l'ont étonné : il crut se trouver, par l'illusion d'un songe, dans ces siècles ensevelis dans l'oubli, où les hommes répandus sur la terre, suivaient l'instinct de la nature, et n'avaient que des idées vagues d'union, d'asyle et de propriété; il ne concevait pas qu'une nation qui n'est qu'à deux pas de l'Europe, eût dégénéré, au point d'être à plusieurs siècles de nous; il ne concevait pas qu'un peuple éclairé déjà, lorsque l'Europe a reçu les premières idées de civilisation, fût revenu sur ses pas, et qu'il eût repris la façon de vivre des nations qui ont vécu quatre mille ans avant nous.

Maroc.

L'empire de Maroc est borné au nord par

Maroc.

le détroit de Gibraltaltar et la Méditerranée; à l'est, par le royaume d'Alger; au sud, par le désert, et à l'ouest, par l'Océan. On ne peut pas donner une idée exacte de la position géographique de cet empire, puisqu'on ne peut pas voyager dans les provinces de l'intérieur, où les Maures ne sont point habitués à voir des Européens; d'ailleurs les recherches qui occupent notre curiosité, deviennent suspectes à ces peuples. Indifférens sur tout, ils connaissent à peine eux-mêmes l'étendue de leurs provinces, qui varie selon l'intérêt et la volonté du prince, la faveur des gouverneurs, ou telles autres circonstances qui tiennent au moment.

Les villes, dans cet empire, ne sont ni grandes, ni nombreuses, ni bien peuplées. Les despotes, jaloux de leur autorité, et toujours préocupés d'un pouvoir sans borne, regardent les villes et les places fortes comme des moyens plus propres à inviter à l'indépendance, et favoriser les rébellions, que ne le sont les campemens.

L'empire de Maroc est séparé du royaume d'Alger par la rivière de Mulluvia qui vient se jetter dans la Méditerranée. L'empereur n'a aucune place sur cette côte septentrionale, connue sous le nom de Rif. A une lieue et

demie de la rade, dans l'intérieur des terres, est la ville de *Tetuan*. Cette ville est habitée par des Maures et des Juifs qui, presque tous, parlent espagnol; ils sont commerçans, doux et polis. Les environs de cette ville sont plantés de vignes et de jardins agréables et bien entretenus; les fruits y sont meilleurs et plus soignés que dans le reste de l'empire. *Tetuan* fut embelli, et sa population augmenta lorsque les Maures furent chassés d'Espagne. Les Européens, dans ce siècle, y faisaient quelque commerce, et plusieurs consuls y ont fait leur résidence jusqu'en 1770; mais l'empereur régnant les a fait retirer, et n'a pas voulu permettre qu'ils s'y établissent de nouveau. Cette place a conservé des relations avec Gibraltar, d'où les navires viennent prendre des rafraîchissemens, quand le vent souffle dans la partie de l'ouest, et qu'il ne permet pas d'aller à *Tanger*.

Après *Tetuan*, vient *Ceuta* qui appartient aux Espagnols : il y a un port pour de petits navires. La côte, habitée par les Maures, et hérissée de rochers, n'est d'aucune ressource pour la navigation.

*Tanger* est à environ dix lieues de la rade de *Tetuan*, à l'embouchure occidentale du détroit. Les Anglais à qui elle appartenait,

Maroc. l'ont abandonnée depuis 1784, après en avoir détruit le mole et les fortifications. La position de la ville de *Tanger* a été et sera toujours favorable à la piraterie des Maures qui, dans le plus rétréci du détroit, peuvent avec facilité surprendre les navires marchands qui ne seraient pas en état de se défendre.

La ville de Tanger n'est susceptible d'aucun commerce, n'y ayant que peu de productions dans les environs. Les Espagnols en retiraient des volailles et quelques légumes, et les Anglais en retirent aussi des rafraîchissemens pour Gibraltar.

A l'ouest de Tanger se trouve un cap qu'il faut doubler, pour aller à l'*Arrache*. Cette ville est sur une rivière. Son nom veut dire un lieu planté de jardins. Peut-être que ses fondateurs ont voulu conserver le souvenir du jardin des Hespérides, qu'on a supposé dans cet emplacement. Les environs de cette place, coupés de bois et de quelques marais, sont très-agréables, et elle serait très-propre au commerce, sa rivière ayant assez de profondeur, et ses environs pouvant fournir bien des retours pour l'Europe.

Les Français bombardèrent cette place en 1765, et entrèrent dans la rivière pour y brûler deux corsaires; mais cette entreprise exé-

Maroc.

cutée avec courage, ayant été contrariée par des obstacles qu'on n'avait pas assez prévus, n'eut pas à beaucoup près le succès qu'on s'en était promis.

Depuis l'Arrache jusqu'à la Mamore, sur environ vingt lieues de chemin, par terre, la campagne est variée par divers lacs, par des forêts et par plusieurs vallons. Dans le dernier, on cotoie des lacs d'eau douce qui ont près de huit lieues d'étendue. Ils rassemblent quantité de canards et de poules d'eau. On pêche dans ces lacs beaucoup d'anguilles : les bateaux dont les pêcheurs se servent, sont des espèces de nacelles, faites de roseaux et de joncs, d'environ six pieds de long et deux de large, où un homme tient à peine. Il se sert d'une perche pour gouverner sa petite barque, et il darde les anguilles à mesure qu'il les aperçoit.

De la Mamore à Salé il y a cinq lieues. La rivière de Salé, formée par la réunion de deux petites rivières, formait autrefois un port assez considérable, où il entrait de gros navires ; mais la barre et la rivière se sont si fort ensablées depuis, qu'il ne peut y entrer de navires de deux cents tonneaux, qu'après les avoir allégés de leur artillerie et de leur l'est.

Au sud de la rivière de Salé, est la ville de

*Rabat.* Ces deux villes sont si voisines l'une
Maroc. de l'autre, qu'on ne doit pas les séparer. Réunies par le même intérêt, elles ont formé pendant quelque temps une espèce de régence gouvernée par ses magistrats; et ce n'est que depuis trente ans que l'empereur de Maroc a détruit cette forme de gouvernement. Il y a eu anciennement et par intervalle, nombre d'établissemens européens à *Rabat*: c'était aussi le séjour de plusieurs consuls; mais les difficultés de la navigation sur cette rivière, et les entraves qui naissent de l'arbitraire du prince, et du caractère des Maures, ont rebuté les Européens.

On ne peut guère fréquenter la rade de Sallé que dans la belle saison. A côté de l'enceinte de *Rabat*, dans la partie orientale, on voit une petite ville ruinée, appelée *Chella*, qui renferme plusieurs tombeaux de Maures en vénération. Cette ville elle-même est considérée comme un hospice, et les Mahométans seuls ont la liberté d'y entrer.

En suivant la même côte, à quinze ou vingt lieues, on voit dans une rade très-vaste, les ruines d'une ancienne ville appelée *Tite*. Dans la même rade dont je viens de parler, on voit la ville de Mazagan qui a été bâtie par les Portugais qui ne la possèdent plus.

La ville de Mazagan, aujourd'hui, est entièrement ruinée et presque inhabitée. Les Maures ont enlevé les poutres et les planches des maisons dont les murs se soutiennent comme par artifice.

[redacted]
Maroc.

Lorsque cette ville appartenait aux Portugais, les Maures du sud, qui ne pouvaient faire le voyage de la Mecque, suppléaient à cette dévotion en venant faire quelque décharge de mousqueterie sur *Mazagan* qui appartenaient aux Chrétiens. Un de ces fanatiques ayant été coupé en deux d'un coup de canon que tira la place, ses camarades l'enterrèrent comme un saint; ils emportèrent le boulet comme un trophée de victoire, et eurent soin à l'avenir de tirer de plus loin.

A quinze lieues de *Mazagan*, en prolongeant la côte, on trouve la ville de *Valedia*. Elle est dans une plaine pierreuse où l'on voyage avec peine, et n'est qu'une enceinte de murs qui contiennent peu d'habitations. A huit lieues de distance on trouve la ville de *Saffi*. Cette ville est ancienne et peut bien être du nombre de celles qui ont été bâties par les Carthaginois; elle a été pendant longtemps le centre d'un commerce suivi avec l'Europe.

Les environs de Saffi sont tristes et déserts,

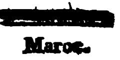
Maroc.

et ils manquent d'eau. Les Maures de cette ville sont grossiers, fanatique et peu sociables : sous prétexte d'un nombre de tombeaux ou hospices de saints qui sont à l'entrée de cette ville, les Juifs ne peuvent y entrer que nuds pieds, et on ne permettait pas aux Chrétiens d'y entrer à cheval. Chénier est le premier qui, en 1767, après le traité de paix, pendant un an de résidence à Saffi, a secoué avec quelque peine le joug ridicule auquel les Européens s'étaient asservis ; et ce n'est que depuis ce temps là qu'ils jouissent de la liberté d'entrer et de sortir de la ville à cheval.

A environ cinq lieues au sud de Saffi, on trouve la rivière de Tansif, qui est la borne de la province d'*Abda*. Du Tansif à *Mogodor*, il y a dix-huit lieues. Cette ville reçoit son nom d'un saint vénéré dans le pays.

Cette ville qui fut commencée en 1760, est entièrement achevée : elle renferme une quantité de maison solidement et assez proprement bâties ; les rues de cette ville sont alignées, et il n'y en a point dans cet empire qui soit construite avec autant de régularité.

L'empereur régnant a rassemblé à Mogodor tous négocians européens ; et c'est le seul port de la côte, tout éloigné qu'il est de l'Europe, qui ait avec elle des liaisons suivies



Maroc.

de commerce. Cette ville est dans un sol si humide et si bas, que, dans les grandes marées, elle forme une presqu'île. Les environs en sont tristes ; ce ne sont partout que des sablés accumulés, et quelques déserts sauvages, où tout respire la solitude et l'ennui. Les Européens, en dédommagement, ont une communication plus facile avec les provinces du sud, qui, par l'échange de leur production contre les importations d'Europe, entretiennent l'activité du commerce de cette place.

En suivant la côte dans la partie du sud, on trouve à environ trente-cinq lieues de Mogodor, dans la province de Sus, la ville de Sainte-Croix. Ce port est une vaste et grande baie très-sûre, qui peut contenir un grand nombre de navires, et qui est à l'abri de tous les vents. Après Sainte-Croix, il n'y a point de port fréquenté sur la côte de Maroc.

Le pays de *Vled-Nun*, qui est immédiatement après la province de *Sus*, en est séparé par des déserts sabloneux. L'empereur de Maroc s'arroge bien la souveraineté du *Vled-Nun*, mais il n'a sur les peuples qui l'habitent qu'une faible souveraineté. Cette province vaste mais déserte, est peuplée d'Arabes de différentes tribus, dont les campemens sont

Maroc.

répandus dans l'intérieur des terres susceptibles de quelque culture. L'on est quelquefois entraîné sur cette côte par des courans rapides qui se forment entre la terre et les îles Canaries. Des navires espagnols, des Anglais et des Français y ont souvent fait naufrage. Dans ces cas malheureux, le sort des équipages ne saurait être plus déplorable ; ils sont enlevés et dépouillés par les Arabes de ces cantons. Ces malheureux sont exposés à la faim, à la soif, aux caprices des maîtres et à toutes les humiliations de la misère ; à la honte de l'humanité, ils sont vendus et revendus, et plus souvent troqués contre des chameaux ou autres bestiaux dans les marchés de ces déserts. L'empereur de Maroc emploie bien quelques offices pour faire entrer ces infortunés en son pouvoir ; mais la lenteur et les difficultés que ces recherches et ces négociations éprouvent, occasionnent toujours des retards qui répandent la plus grande incertitude sur le sort de ces malheureux.

Dans ces climats méridionaux, le mahométisme est mêlé de plus de superstitions encore qu'il ne l'est parmi les Marocains : l'imagination plus exhaltée, en raison d'une plus grande chaleur, y multiplie le nombre des fanatiques, qui, sous le nom de saints, séduisent la dévotion

votion

votion et la crédulité des peuples. Ils n'ont ni mosquées, ni lieux fixes pour faire la prière. Ils prient dans leurs tentes, ou en tel lieu où ils se trouvent; et quand ils manquent d'eau, ils suppléent aux ablutions avec du sable, ainsi que cela leur est permis par la loi. L'esprit de pillage tient les peuples de ces climats en mouvement; ils courent les déserts pour aller dans la Négritie, où ils enlèvent même des Noirs. Ils règlent leur route, et jugent des approches des rivières par le vol de certains oiseaux.

Maroc.

---

## CHAPITRE X.

*Villes de l'intérieur. — Climat et terroir de l'Empire.*

Maroc. LA côte de Maroc étant ce qu'il y a de plus utile à connaître, le voyageur est bien aise de trouver des détails plus suivis sur cet objet. Les villes qui sont dans l'intérieur de l'empire ne sont pas en grand nombre. Celle de *Tasudant*, qui est dans la province de Sus et à l'extrémité de l'empire, était autrefois la capitale d'un petit royaume : c'est aujourd'hui le séjour d'un gouverneur de confiance, ou de quelque shérif, parent du roi.

Maroc est devenue la capitale de l'empire, et lui en a donné le nom : elle est à vingt lieues de la mer. Elle n'a été bâtie que dans le onzième siècle ; ses murs, très-épais, sont construits d'un ciment composé de terre, de chaux et de sable, que l'on met dans des formes, où on le bat avec des battoirs ; ce ciment se durcit avec le temps et se pétrifie, sur-tout quand le mélange est bien fait, et qu'on y épargne pas la chaux. La ville de Maroc est dans une

plaine agréable, plantée de palmiers, ayant à l'est le mont Atlas, qui fait un très-bel effet. Cette plaine fertile, et susceptible d'une grande culture par l'abondance des eaux, était autrefois divisée en un nombre infini de jardins clos, enrichis par de belles plantations d'oliviers, qui ont survécu à la barbarie des hommes. Ces enclos, qui renfermaient les maisons de campagne des particuliers et leurs plantations, étaient arrosés par plus de dix mille sources, qui, du mont Atlas, venaient rafraîchir et féconder cette plaine. Ces riches propriétés ont été dévastées dans les révolutions qui ont précédé le règne de Muley-Ismaël; il n'en reste plus que les ruines, et à peine, en 1768, avait-on rétabli le cours de mille deux cents sources qu'on voit serpenter dans cette fertile campagne. La ville de Maroc, exposée elle-même à la dévastation de plusieurs conquérans, successivement pillée et ravagée, n'a conservé que sa forme; ses murs extérieurs, qui existent en entier, à quelques dégradations près, représentent une ville qui a pu contenir trois cents mille ames. L'intérieur de cette capitale n'est aujourd'hui qu'un désert inhabité. Les ruines des maisons, entassées les unes sur les autres, y forment presque des vallons. Les quartiers qu'on a rétablis, sont Maroc.

Maroc.

éloigés les uns des autres ; les maisons y sont basses, malpropres et peu logeables ; elle ne renferme pas trente mille habitans, même lorsque la cour s'y trouve.

Il y a dans l'intérieur de Maroc plusieurs mosquées assez grandes, qui n'ont rien de magnifique. Il y a dans cette ville plusieurs enclos, presque isolés, embellis par des jardins remplis d'orangers. Ces enclos renferment quelques pavillons où logent les princes. Ces pavillons couverts de tuilles vernisées en couleur, se font d'autant plus remarquer, que leur gaîté contraste d'avantage avec la misère des environs.

A l'extrémité de la ville de Maroc, et tout près du pallais, il y a un fauxbourg muré, d'environ deux milles de tour, qu'on apelle la Juiverie : c'est là où habitent les Juifs, sous la garde d'un alcaïde, pour empêcher qu'on ne les insulte. C'est dans le même faux-bourg où ont logé anciennement les seigneurs et autres particuliers espagnols, qui, par mécontentement, ou par d'autres motifs, étaient passés au service des rois de Maroc ; et il y a encore un quartier qu'on apelle des Andalous.

Le palais de l'empereur, à l'extrémité de la ville de Maroc, en face du mont Atlas, est une enceinte très-vaste et solidement bâtie

Maroc.

Cette enceinte réunit différentes cours, et renferme plusieurs jardins très-bien entretenus par des jardiniers européens. Dans chacun de ces jardins il y a une coupe où l'empereur se rend pour se reposer, ou pour s'entretenir avec les personnes de sa cour. L'intérieur de chaque coupe forme une salle. Ces salles sont peintes en dedans en couleur et en or, dans ce même goût que nous appelons arabesque; ces ornemens forment des cartouches, où il y a des passages de l'alcoran ou autres sentences arabes. Les meubles de ces appartemens sont très-simples; ils se réduisent à un lit de repos ou un canapé, quelques fauteuils, des tables, avec des porcelaines et autres ornemens, tout ce qu'il faut pour le thé, des pendules, des armes suspendues aux murs, une aiguière et des tapis pour la prière. Le pavillon qui renferme les appartemens où l'empereur loge avec ses femmes, est dans un des jardins. La distribution de ces appartemens est assez bien entendu. Il n'y a dans ce palais aucun ornement ni aucune recherche en meubles; tout annonce la simplicité : on ignore dans ces climats cette foule de jouissances et de fantaisies que l'Europe a adoptées, et que son industrie, son luxe et son inconstance multiplient tous les jours.

Maroc.

A peu de distance de Maroc, sur la chute occidentale du mont Atlas, on voit la ville d'*Agner*, qui a été un instant le séjour des premiers rois de Maroc, celle d'*Aminey*, et plusieurs mauvais villages habités par des Juifs qui ont abandonné la capitale pour se dérober aux avanies et à la vexation.

Après que Muley-Ismaël eut ruiné les petits royaumes qui forment l'empire de Maroc, il désira d'avoir deux villes impériales, pour pouvoir plus aisément contenir les peuples, en passant alternativement du sud au nord. Maroc fut la ville impériale du sud; et Miquenés, que ce prince fit agrandir, fut la ville impériale du nord.

La ville de Miquenés est à quatre-vingt lieues au nord de la ville de Maroc. Elle est entourée de vallons et de côteaux bien cultivés et arrosés par des ruisseaux et des eaux abondantes. L'hiver y est à la vérité fort incommode par la quantité de boue qu'il y a dans cette ville et dans les environs, parce que les rues ne sont pas pavées, et que la terre est glaiseuse.

La ville de Miquenés est entourée de murs; le palais même est fortifié de deux bastions. Les empereurs ont souvent résisté dans cette ville aux efforts des Brèbes conjurés contre leur tyrannie.

A l'extrémité de la ville, on voit le palais de l'empereur. L'emplacement de ce palais est très-vaste ; il renferme plusieurs jardins très-bien entretenus, et arrosés per des eaux abondantes. Chénier parcourut ce palais par ordre de l'empereur; car on n'y entre pas autrement : les palais des rois maures sont d'autant plus spacieux, que leurs appartemens ne sont composés que d'un rez-de-chaussée ; ce sont de grandes pièces longues et étroites, qui ont dix-huit à vingt pieds de haut; elles sont très-peu ornées, et reçoivent le jour par de grandes portes à deux battans qu'on ouvre plus ou moins, selon le besoin. Les appartemens sont toujours éclairés par une cour carrée qui est dans le centre, et presque toujours entourée d'une colonnade. Maroc.

Les Maures de Miquenés sont plus lians que ceux de la partie du sud. Ils font politesse aux étrangers, et les invitent dans leurs jardins, qui sont assez bien entretenus. Le sexe, dans cette ville de l'empire, est très-beau ; les femmes y sont très-blanches : elles ont de beaux yeux noirs et de belles dents. On les voit quelquefois prenant le frais sur leurs terrasses : elles ne se cachent pas des étrangers; mais s'il paraît un Maure, elle se retirent bien vite.

Outre les villes de Maroc et de Miquenés,

Maroc.

qui sont deux villes impériales, celle de Fès est ancore une des principales de l'empire; elle devrait même précéder ces deux capitales, en ce qu'elle est plus ancienne: c'est la seule ville de l'empire, d'ailleurs, qui a été distinguée par son goût pour les sciences, et par l'industrie de ses habitans.

La ville de Fés, capitale du royaume de même nom, fut bâtie à la fin du huitième siècle par un descendant de Mahomet et d'Ali, dont le père, après s'être dérobé à *Medine* aux proscriptions, se retira dans l'extrémité de l'Afrique, et fut proclamé souverain par les Maures. Son fils lui ayant succédé, fit bâtir en 793 la ville de Fés; il y fit bâtir une mosquée, où le corps de son père fut enterré. Cette ville, dès-lors, fut pour les Maures un asyle et un objet de dévotion. Dans ces premiers momens de ferveur qu'inspire un culte nouveau, on fit construire une mosquée plus grande encore, qu'on appela *Carabin*, parce qu'elle fut bâtie par les Arabes de *Carouan*. C'est un des plus beaux édifices qu'il y ait dans l'empire, et peut-être en Afrique. On bâtit successivement plusieurs autres mosquées à Fés, auxquelles on joignit, selon l'usage des Mahométans, des colléges et des hôpitaux; et cette ville fut dans une si grande vénération, que lorsque le pé-

lerinage de la Mecque fut interrompu, dans le quatrième siècle de l'hégire, les Mahométans occidentaux y suppléaient en allant à Fés, tandisque les orientaux allaient à Jérusalem. Maroc.

Après que les Arabes se furent étendus dans l'Asie, dans l'Afrique et dans l'Europe, ils portèrent à Fés le peu de connaissances qu'ils avaient acquises des sciences et des arts; et cette capitale réunit aux écoles de religion, des académies, où l'on recevait des leçons de philosophie, de médecine et d'astronomie. Cette dernière dégénéra insensiblement; l'ignorance accrédita l'astrologie, compagne fidèle de la superstition, qui enfanta à son tour l'art de la magie et de la divination.

Fés, où l'on accourait de presque toute l'Afrique, et où les Mahométans allaient par dévotion, fut bientôt le rendez-vous des provinces voisines. L'affluence des étrangers y introduisit le goût du plaisir, qui est un attrait de plus pour le voyageur. Le libertinage suivit de près; et comme ses progrès sont plus rapides dans les pays chauds, Fés, qui était l'école des sciences et des mœurs, fut bientôt l'asyle de tous les vices. Les bains publics, que la santé, la propreté et l'usage rendaient nécessaires, respectés par-tout comme des lieux sacrés, étaient devenus des rendez-vous, où

les hommes s'introduisaient habillés en femmes.

Maroc.

Les jeunes gens, sous le même déguisement, la quenouille à la main, couraient les rues, après le soleil couché, pour attirer les étrangers dans leurs hôtelleries, qui étaient moins des lieux de repos que des maisons de prostitution.

C'est à cette corruption que la ville de Fés doit son premier éclat, et une partie de ses richesses : comme le sang était beau, et que ses habitans y étaient attrayans, les Africains y couraient en foule; et par le renversement des lois et des mœurs, le vice lui-même y était devenu une ressource politique. Le même esprit, les mêmes goûts, les mêmes dépravations existent encore dans le cœur de tous les Maures; mais le libertinage n'y va plus tête levée; il porte là, comme ailleurs, cette empreinte de honte, quand il se montre à découvert.

On fabrique à Fés des gazes, des étoffes de soie, de belles ceintures brochées or et soie; et l'on s'aperçoit par le peu qui s'y fait, qu'on y ferait encore mieux si l'industrie était encouragée.

On a conservé à Fés quelque goût pour l'étude, et on y parle mieux arabe que dans le reste de l'empire. Les Maures riches en-

voient leurs enfans aux écoles de Fés, où ils sont mieux instruits qu'ils ne le seraient ailleurs. Léon l'Africain rapporte qu'il y avait de son temps un prix attaché à la meilleure pièce de vers que les écoliers faisaient à la louange de Mahomet; et l'on concourait pour ce prix le jour de la naissance du prophète. Maroc.

Clenard, que nous avons déjà cité, passa à Fés pour s'y perfectionner dans l'arabe. Il dit qu'il y avait nombre de gens de lettres; que dans les écoles on donnait des leçons de grammaire, et que le reste des études avait rapport à la religion et aux cérémonies. Il ajoute qu'il n'y a pas de marchands de livres à Fés; mais que le vendredi, dans de certains temps de l'année, on en faisait un encan à la grande mosquée, et que les Maures les marchandaient sans avoir envie d'en acheter.

Léon l'Africain a donné, dans le seizième siècle, une description trop brillante de la ville de Fés, que Marmol a fidèlement copiée; et il semble que c'est d'après ces écrivains que les faiseurs de relations, et des personnes qui voyagent de leur cabinet, en ont parlé. Cette ville est une des plus agréables de l'empire; mais ses détails ne sauraient fixer l'attention d'un observateur. La mosquée de Carabin est le seul monument remarquable, et on ne peut pas le

Maroc. voir en liberté. Les maisons n'ont en dehors aucune apparence : les rues sont mal pavées et si étroites, que deux cavaliers, dans bien des endroits, ne sauraient passer de front ; les boutiques, mal ornées, ne sont pas plus grandes que des échoppes ; il y a de la place autant qu'il en faut pour un Maure sédentaire, toujours assis avec ses paquets autour de lui qu'il fait voir aux passans. Cette ville qui, dans les siècles reculés a pu fixer l'attention des voyageurs, n'est préférable aux autres villes de cet empire que par sa situation, par ses écoles, par son industrie, et par un peu plus d'urbanité. Les Maures de Fés, cependant, quoique plus polis que les autres, sont vains, superstitieux et intolérans ; les saints, qu'ils disent être enterrés dans son enceinte, sont pour eux un prétexte pour prohiber aux Chrétiens et aux Juifs l'entrée de cette ville ; et il faut un ordre du souverain pour y être admis.

La situation de Fés est remarquable par sa singularité ; elle est dans le fond d'un vallon, entouré de côteaux, qui a la forme d'un entonnoir applati par le bas. Le vallon, qui borde la hauteur, est divisé en jardins plantés d'arbres de haute tige ; une rivière qui serpente dans ce vallon, et qui l'arrose en divers sens, fait aller dans sa pente un nombre de

moulins, et donne de l'eau abondamment à tous les jardins et presque à toutes les maisons.

Les jardins de Fés, vus du bas de la ville, forment un amphithéâtre des plus gratieux. Chaque jardin avait autrefois sa maison, où les habitans allaient passer l'été; ces habitations ont été détruites dans le temps des guerres civiles, et dans les révolutions dont les environs de Fés ont été le théâtre; et il y a peu de particuliers qui les aient rebâties. La situation de la ville de Fés, cependant, ne saurait être saine; des vapeurs humides y rendent l'air pesant en été, et les fièvres y sont assez communes.

Toujours prêts à changer de maître, les habitans de Fés, dans les révolutions, se rendent au premier conquérant qui s'approche de leur ville; ils prétendent avoir reçu ce privilége de leur fondateur. Sur la hauteur du vieux Fés, dans une plaine susceptible d'une riche culture, un empereur fit bâtir, dans le treizième siècle, le nouveau Fés, qui est contigu aux vieux, et qui par sa situation le tient en respect. Le nouveau Fés est habité par quelques familles de Maures; mais il y a encore un plus grand nombre de juifs qui trafiquent dans le vieux Fés, à travers les humiliations que les habitans leur font éprouver, et dont

Maroc.

ils se dédommagent dans le commerce qu'ils font avec eux.

La communication entre Fés et Miquenés est établie avec plus de commodité qu'il n'y en a dans bien des pays policés : on trouve à toutes les heures du jour des mules sellées et bridées, qu'on remet en arrivant au lieu du dépôt.

A l'extrémité occidentale de la plaine de Fés, et à la vue de Miquenés qui n'en est qu'à neuf lieues, on voit la montagne de *Zaaron*, où il y a un village consacré à la dévotion des Mahométans. Il renferme le sanctuaire de *Sidi Edsir*, le même qui vint de Medine à la fin du huitième siècle; qui introduisit le mahométisme, et fut le premier souverain dans cette partie de l'Afrique. Ce sanctuaire est un asyle assuré pour les malfaiteurs; et les souverains de Maroc l'ont toujours respecté.

Après Maroc, Miquenés et Fés, qui sont les villes principales de l'intérieur de l'Empire, il ne reste à parler que de la ville d'*Alcassar Quibir*.

*Alcassar Quibir* est une petite ville à trois lieues, à l'est de l'Arrache, sur la rivière de Lucos. Cette ville; bâtie dans le douzième siècle, doit son origine à un événement inté-

[illegible]

Maroc.

ressant. L'empereur *Jacob Almonsor*, qui étendit sa puissance en Afrique, et jusques sur les états mahométans d'Espagne, était campé dans les plaines de cette ville, pour prendre le plaisir de la chasse : une nuit, s'étant égaré, il attendait le retour du jour au pied d'un arbre, quand il vit venir un pêcheur qui se rendait à sa cabane. Le roi s'annonça à lui comme un écuyer du prince qui s'était égaré. Il le pria de le conduire au camp ; le pêcheur s'excusa sur le mauvais temps, et sur le risque qu'il y avait à courir dans un lieu coupé de marais, et pria, sans façon, l'écuyer de partager avec lui sa cabane et un mauvais repas. Le lendemain, ils se mirent en chemin, et ayant rencontré les gardes qui étaient à la découverte, *Almonsor* se fit connaître, et demanda à son hôte qu'elle récompense il désirait : *Sire*, lui dit le pêcheur, *je voudrais, au lieu d'une cabane, avoir une maison, que je pusse offrir à un chasseur égaré, si l'occasion s'en présentait.* L'empereur fit bâtir, dans le même lieu, un beau palais, où il allait passer le temps de la chasse, et le pêcheur en fut le concierge. Les grands de la cour s'empressèrent de faire bâtir des maisons auprès, et ce fut bientôt une petite ville ; elle contient aujourd'hui près de mille familles.

Maroc.

Outre ces quatre villes de l'intérieur de l'Empire, il y a quelques autres places du côté du sud, qu'on n'est pas à portée de voir, et dont on ne saurait déterminer les positions.

Il y a, dans presque toutes les provinces des châteaux murés, sans artillerie, où logent les bachas du gouverneur des provinces. Il en est beaucoup plus encore qui sont inhabités, et qui tombent en ruines.

Un des plus remarquables par sa situation, par la résistance dont il serait susceptible, et par la recherche qu'on y a mis, est le château teau de *Sulubsaan*, dans la province de *Duquella*, sur les bords du *Morbeya*. Ce château est dans un emplacement aride et sauvage, sur le sommet d'une élévation imposante, de plus de deux cents pieds de haut. Cette pyramide forme un angle arrondi, bordé par cette grande rivière, qui par sa profondeur et sa rapidité, inspire une sorte d'horreur. Le prince qui la fit bâtir, fit ménager, à grands frais, des souterrains pour aller prendre de l'eau à la rivière; mais comme on ne pouvait se mettre à l'abri de la mousqueterie, il fit venir de l'eau des montagnes voisines par des conduits dont on voit encore les ruines. Auprès de ce château, il y a un village;

village; on en voit un autre avant de passer la rivière, qui contiennent, chacun, environ deux cents maisons ou masures couvertes de chaume. Ces deux villages, habités par les Maures, sont exempts d'impôts, et sont assujétis à donner les secours nécessaires au passage de la rivière, où l'on n'a pour tout bac qu'un radeau qu'on compose à l'instant d'outres pleines de vent, attachées à des roseaux avec des cordonnets faits de feuilles de palmistes. Plusieurs Maures à la nage soutiennent et aident de leurs épaules ce frêle radeau, que la rapidité des courans fait dériver d'environ un mille dans un instant. On transporte sur ce rideau les voyageurs et leurs effets; et les bestiaux, chassés par les muletiers, passent à la nage.

Maroc.

Les empereurs de Maroc passent ordinairement le *Morbeya* dans un lieu moins rapide, sur un pont qu'on établit à l'instant. Il est formé de deux gros câbles d'osier qui sont arrêtés par de gros piquets aux deux bords de la rivière : on passe dans ces câbles plusieurs pieux fort près les uns des autres, d'environ cinq pieds de long, et on répand ensuite sur ces pieux six pouces de terre ou de gazon. Ce pont, par son propre poids, s'appuie dans le centre, sur le courant de l'eau,

Maroc. et ne fait qu'un faible effort, d'autant plus que l'empereur n'y passe qu'avec peu de monde.

Il reste à parler du royaume de Tafilet, dont on ne saurait donner une idée exacte, parce que les Européens n'y vont pas. Ce royaume s'étend le long du mont Atlas, du côté de l'est. Ses habitations se réduisent à environ quinze cents maisons isolées, dont plusieurs ont une tour pour se défendre. Chaque maison est dans un enclos qui renferme des jardins, des terres cultivées et des plantations de palmiers. L'ensemble forme une campagne variée et agréable, coupée de plusieurs rivières et ruisseaux qui viennent de l'est du mont Atlas, et qu'on emploie aux arrosages. Les dattes qui sont d'une petite espèce, mais très-délicates, sont la richesse et la nourriture des gens du pays. Ils en donnent même à leurs chevaux. Par un ancien usage, peut-être, et malgré les préceptes de la loi, on fait à Tafilet de l'eau-de-vie de dattes, très-forte, dont bien des shérifs font un usage si immodéré, que le vin ne fait sur eux aucune sensation.

Tafilet est le séjour d'une population de shérifs, dont le plus grand nombre sont pauvres; ils s'occupent de leurs terres et de leurs

jardins, et toujours divisés entr'eux; l'esprit de pillage y arme sans cesse le fort contre le faible. Maroc.

Le climat de l'empire de Maroc est en général assez tempéré; il est sain et n'est pas aussi chaud que sa position permet de le supposer. La chaîne de montagnes que forme l'Atlas, du côté de l'orient, défend cet empire des impressions du vent d'est qui embrâserait la terre, s'il était fréquent. Le sommet de ces montagnes est toujours couvert de neiges. Les sources abondantes qui en découlent, répandent la fraîcheur dans le voisinage, ce qui rend les hivers sensibles; tandis que du côté de l'ouest, la mer que prolonge la côte du nord au sud, rafraîchit également les terres par des brises régulières, qui ne varient presque jamais dans la belle saison. Dans l'intérieur des terres, à quelque distance de la mer, la chaleur est si grande, que les petites rivières tarissent en été : mais comme dans les pays chauds les rosées sont abondantes, les nuits y sont toujours fraîches.

Les pluies sont assez régulières en hiver, dans le climat de Maroc. En janvier, la campagne est couverte de verdure et émaillée de fleurs. En Mars, on moissonne les orges; mais on ne moissonne les blés que dans le cou-

Maroc.

rant de juin. Tous les fruits sont précoces dans ce climat. Les vendanges sont faites au commencement de septembre.

Les sauterelles font quelquefois, dans l'empire de Maroc, des ravages affreux; elles y viennent de la partie du sud; elles s'étendent dans les campagnes, et s'y multiplient à l'infini, lorsque les pluies du printemps ne sont pas assez abondantes pour détruire les germes qu'elles déposent sur la terre; elles ne laissent pas un brin d'herhe sur leurs traces; et le bruit qu'elles font en la dévorant, les annonce même à quelque distance. Les dévastations des sauterelles font augmenter le prix des commestibles, et occasionnent souvent des famines; mais les Maures s'en dédommagent en quelque façon, en se nourrissant eux-mêmes de ces insectes : on en porte des quantités prodigieuses dans les marchés, salées et fumées comme des harengs-saurs; elles ont un goût huileux et rance, auquel on a de la peine à s'accoutumer; mais les gens du pays les mangent avec plaisir.

Les hivers, dans l'empire de Maroc, ne sont point rigoureux, et l'on peut se dispenser de se chauffer. Les plus longs jours ne sont que de quatorze heures, et les plus courts, par conséquent, de dix.

Le terroir de Maroc est très-fertile. On brûle tous les ans, avant les pluies de septembre, les chaumes qu'on laisse assez longs; cette préparation, et le excrémens des bestiaux qui sont tous les jours au pâturage, sont le seul engrais que la terre reçoive; elle exige peu de travail, et son labour se réduit à la grater si superficiellement, que le soc de la charrue enfonce à peine de six pouces. Maroc.

L'empire de Maroc peut se suffire à lui-même, autant par l'abondance et la nature de ses productions, que par le peu de besoins qu'exigent la température de son climat et l'éducation des Maures. C'est dans la fécondité de son sol que consistent ses richesses; ses grains, ses fruits, ses troupeaux, ses lins, ses sels, ses gommes et ses cires suffisent non-seulement à ses besoins; mais leur superflu pourrait être encore un objet immense de commerce et d'échange avec les nations. Cette masse de productions serait un trésor inépuisable pour cet empire, si son gouvernement était fondé sur des lois stables, et si les sujets y jouissaient du droit de leurs propriétés et du fruit de leur travail.

Le blé rend souvent, à Maroc, soixante pour un; quand il ne rend que trente, c'est une récolte médiocre. Comme l'exportation

Maroc.

de cette denrée est gênée par la loi du prince, et par les préjugés d'une religion intolérante, qui ne permet pas de céder aux Infidèles son superflu, et que les propriétés d'ailleurs sont entièrement précaires, chaque particulier n'ensemence guère qu'en raison de ses besoins. Il résulte de-là, que quand les récoltes sont insuffisantes par le ravage des sauterelles, ou par l'intempérie des saisons, ces peuples sont exposés à une misère dont l'Europe n'a aucune idée, parce que l'administration chez elle obvie avec prévoyance à tous ses besoins.

Les Maures, naturellement paresseux, s'occupent peu de la culture de leurs fruits; les oranges, citrons et fruits à écorce, dont les arbres exigent peu de soins, viennent en plein champ, et il y en a des plantations magnifiques. Les vignes produisent de très-bon raisin. Les figues sont très-bonnes dans une partie de cet empire. Les melons sont rarement mangeables; ils n'ont qu'un instant de maturité, qui passe si rapidement, qu'on a de la peine à le saisir. Les abricots, les poires, les pommes ont en général peu de jus et de goût; et les pêches n'y murissent pas.

Les oliviers abondent dans presque toute la côte, mais plus particulièrement au sud. Les plantations en sont allignées, et forment des

Maroc.

allées d'autant plus agréables, que les arbres sont gros, bien arrondis et élevés en proportion. On a soin de les arroser, parce qu'ils conservent mieux leur fruit.

On trouve dans la province de *Duquella* l'arbre qui produit la gomme sandaraque, ainsi que la gomme transparente; mais ce dernier produit plus de gomme, et de plus belle qualité. A mesure qu'on avance plus dans le sud, où la chaleur des jours et les rosées de la nuit rendent peut-être la sécrétion des végétaux plus pure et plus abondante, il n'y a guère de bonnes dattes que dans la province de Sus et du côté de Tafilet.

Du côté de Salé et de la Mamore, il y a des forêts de chênes qui produisent des glands de près de deux pouces de long; ils ont le goût des châtaignes; on en envoie à Cadix, où les dames espagnoles en font beaucoup de cas.

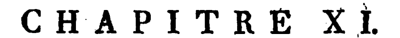
L'empire de Maroc produit encore beaucoup de cire; le sel y est si abondant, qu'il est des lieux sur la côte où il ne coûte que le soin de le ramasser.

Comme les Maures ne connaissent pas la source des richesses que leurs ancêtres ont possédées dans les anciens temps, ils prétendent qu'il y a dans cet empire des mines d'or

I 4

Maroc.

et d'argent, que les empereurs ne permettent pas d'exploiter, pour ôter à leurs sujets le moyen de secouer la dépendance. Il est assez probable que les montagnes de l'Atlas renferment des richesses qu'on ne connaît pas; mais il n'y aucune notion qui constate qu'on en ait retiré de l'or et de l'argent en nature. On connaît quelques mines de fer dans la partie du sud; mais leur exploitation est exposée à tant de dépenses, que ces peuples aiment encore mieux employer le fer étranger, malgré l'impôt énorme qui en double le prix. Il y a aux environs de Sainte-Croix, des mines de cuivre, qui, non-seulement suffisent à la consommation bornée qu'on peut en faire dans un empire où l'on a peu de besoins; mais on en exporte même dans l'étranger; et l'extraction en serait plus considérable, si les droits en étaient modérés; car les impôts par-tout sont des entraves qui nuisent à l'industrie des hommes, et à la prospérité des états.



## CHAPITRE XI.

*Gouvernement de l'Empire de Maroc. — Lois et administration de la Justice. — Economie intérieure du Palais.*

Le gouvernement de Maroc est le plus absolu qu'on puisse imaginer ; il n'est subordonné à aucun principe invariable qui gêne la volonté du souverain, et qui puisse servir de base à la confiance publique. Assuré de la soumission aveugle des peuples, le despote y réunit tous les pouvoirs. Il fait la loi, il la change, et la fait varier suivant son caprice, sa convenance et son intérêt. Maroc.

Le sujet dans cet empire n'a rien à lui, pas même son opinion, ni son existence ; son maître le dépouille de son bien et de sa vie quand il lui plaît : il n'en est que le dépositaire. La fortune et le sort des hommes, dans un gouvernement aussi despotique, n'ont rien d'assuré. La richesse y est elle-même un crime capital, dont le despote punit le possesseur au gré de son avarice et de sa volonté.

Maroc.

Le grand-seigneur, que l'on regarde comme un prince absolu, ne l'est pas à tous égards : gêné lui-même par les lois de l'état, il n'a de droit sur la vie et sur le bien d'un particulier, que par le concours de ces mêmes lois; elles servent de fondement en Turquie à la puissance souveraine; mais ce sont aussi les bornes où elles viennent échouer. Le corps des gens de loi, à Constantinople, qui réunit le sacerdoce à la jurisprudence, oppose une barrière insurmontable à l'arbitraire du souverain; c'est la balance du pouvoir : ce corps législatif influe sur les opérations civiles et politiques; il décide de la guerre et de la paix; et le sort du Sultan a quelquefois dépendu de ses résolution et de ses caprices. A Maroc, la volonté du souverain ne connaît point de bornes : le despote fait à son gré la guerre et la paix; ses décisions ne sont point subordonnées à un conseil ou à un divan; elles dépendent de sa convenance et de sa volonté; il fait ce qu'il lui plaît.

Le despote, à Maroc, ne prend pas d'autorité la femme de son voisin; il ne violera pas ouvertement les observations légales : ce serait intervestir l'ordre de toutes choses, et anéantir son pouvoir : ces peuples esclaves ne voyant dans le souverain que l'organe de la

divinité, tout serait perdu si le despote cessait de respecter les préjugés reçus, qui sont les liens sacrés de la confiance publique, puisqu'en déchirant ce bandeau, il renverserait toute sa puissance.

Maroc.

Dans ce gouvernement rigoureux, le sujet qui compte pour rien, aime à être ignoré, et se dérobe à la présence du maître. L'empereur de Maroc n'a point de ministres chargés de l'administration de ses états. Ce prince croirait affaiblir son pouvoir, s'il transmettait à quelqu'un de ses esclaves une portion de son autorité. Il voit tout par lui-même : toutes les personnes qui sont au service du despote, ne sont à Maroc que les organes et les instrumens de ses volontés : leurs emplois n'ont rien de fixe ni de suivi ; l'un achève ce que l'autre a commencé ; l'on expédie, dans le même jour, des ordres souvent contradictoires; et celui qui les reçoit ne sait lequel il faut exécuter.

Les secrétaires et les agens du prince, qui sont en grand nombre, n'ont ni état, ni émolumens ; les voyages et les déboursés qu'ils font pour le service, sont entièrement gratuits, et le souverain s'en remet à leur adresse sur les moyens de s'en dédommager.

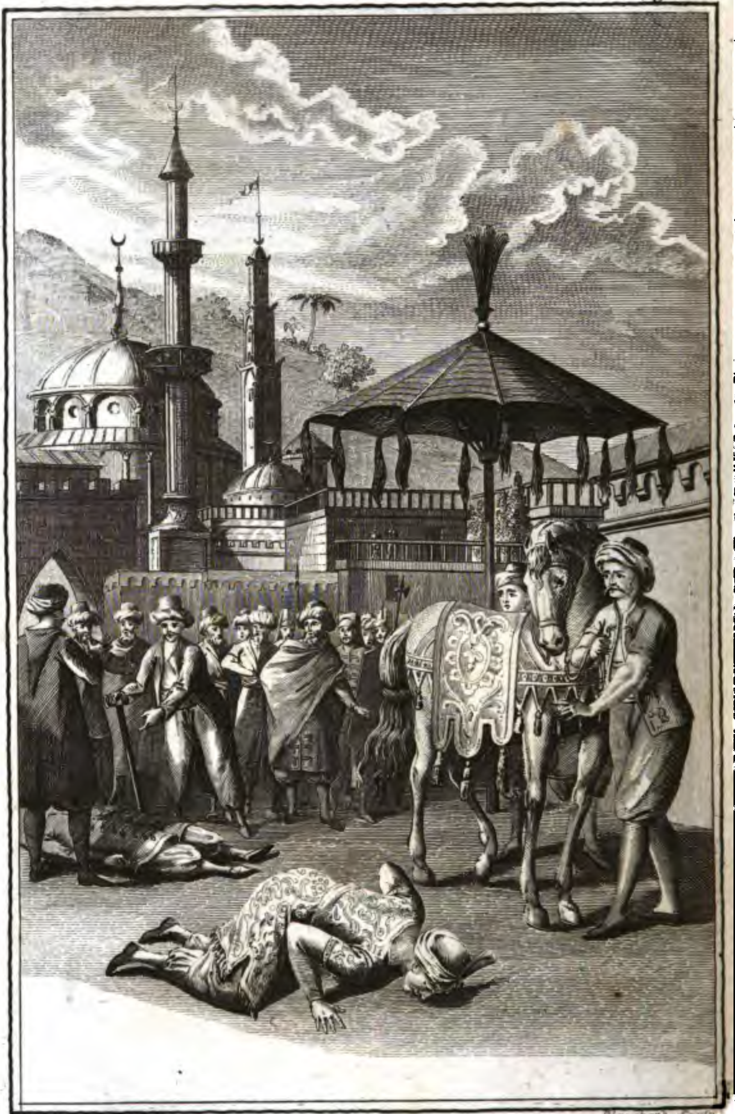
Les princes maures n'ont pas les mêmes

Maroc.

idées que les princes d'Europe sur l'observation de leur parole. Ils regardent peut-être ce respect que les hommes doivent à leurs engagemens, comme une borne à l'autorité suprême. *Me prends-tu pour un infidèle*, répliquait un empereur de Maroc à un étranger, *pour être esclave de ma parole? ne suis-je pas le maître d'en changer quand il me plaît?* C'est avoir de la souveraineté une idée bien abusive, que de supposer qu'on puisse la dépouiller de ce qu'elle a de plus sacré!

Ce qu'on appelle en Europe la cour, c'est-à-dire le centre de l'administration de l'état, s'exprime à Maroc par *magasin*. Les principaux officiers attachés au service du souverain, qu'il distingue par le nom d'ami ou compagnon, ont les charges domestiques du palais, comme c'était du temps de Mahomet. Abdallah, son beau-père, avait soin de son oreiller, de son cure-dent et de ses souliers. Ces charges, à la cour de Maroc, ne sont qu'honorifiques; elles approchent ceux qui en sont revêtus de la personne du prince; et les grâces qu'ils en obtiennent en sont tout le revenu.

En quelque lieu de l'empire que l'empereur de Maroc se trouve, il donne, quatre fois la semaine, des audiences publiques pour rendre la justice. Dans ces fonctions, dont l'ins-




l'Empereur de Maroc tenant son audience publique fait assommer le Gouverneur de la province de Rif. ce prince tout uoite descend de cheval pour baiser la terre et faire homage à dieu de cet acte de justice.



titution est respectable, ce prince est à cheval, à l'ombre d'un parasol porté par un de ses écuyers ; et c'est à Maroc la seule marque distinctive de la royauté. Il est entouré des principaux officiers qui approchent de sa personne, d'un nombre de soldats armés. Maroc.

Tous les sujets, sans exception, qui ont à se plaindre ou à représenter, ont la liberté d'assister à l'audience publique. On annonce dans ces mêmes fonctions les couriers qui sont expédiés au souverain ; on lui rend compte des dépêches ; il sait dans un instant ce qui se passe dans ses états, il donne les ordres nécessaires aux officiers qui sont toujours à sa suite, pour exécuter ses volontés. La justice, dans ces audiences, s'administre promptement et toujours en présence du maître dont les arrêts sont sans appel. Chénier était à l'audience publique à Miquenés, en 1775, lorsque l'empereur fit assommer, à coups de bâton, un gouverneur de la province du Rif ; après, il lui fit couper les mains, et fit jeter son corps dans la campagne. Ce prince tout agité, descendit de son cheval pour baiser la terre, et faire honneur à Dieu de cet acte de justice. Quand il fut remonté à cheval, il fit approcher Chénier et lui donna une audience assez longue.

Maroc.

Comme l'empereur de Maroc reçoit dans ces audiences publiques les visites des ministres, des consuls, des négocians ou autres étrangers, les affaires s'y traitent publiquement. Personne n'est admis aux audiences publiques, sans un présent proportionné à ses facultés, ou à la nature des commissions et des circonstances. Les gouverneurs des provinces présentent de l'argent, des esclaves, des chevaux et des chameaux. Les particuliers donnent des haïques, des tapis, des toiles, ou autres effets; tel pauvre Maure offre un vieux cheval, un chameau, deux moutons, une chèvre, trois poules et une douzaine d'œufs.

L'usage respectable où est le souverain d'admettre tout le monde à son audience, et d'y rendre publiquement la justice, est un tempérament à la rigueur du gouvernement, et une consolation pour des sujets toujours exposés à l'oppression. Il sert de frein aux abus d'autorité qu'ils pourraient éprouver de la part des gouverneurs des provinces et des villes.

Il n'y a point dans l'empire de Maroc un code de lois; et le code religieux supplée au code civil. La science de la jurisprudence s'y réduit à l'application des principes réunis dans l'alcoran et dans ses commentateurs. Il y a dans les villes et dans les campagnes des cadis

et des gouverneurs pour administrer la justice, et des notaires ou talbes pour passer les actes.

Les parties plaident elles-mêmes, ou plus souvent par procureur. Les procédures ne sont point embrouillées par des formes; le cadi, assisté de quelques gens de loi, confère sur le fonds et les circonstances de la discussion; et juge d'après les avis. Si les parties ne sont point satisfaites du jugement, elles sont libres d'en appeler par-devant l'empereur : ce qui arrive très-rarement. Les Maures préfèrent la sentence du cadi, telle qu'elle soit, au jugement arbitraire qui résulte de l'autorité; d'ailleurs, la politique de ces peuples est de dérober, autant qu'ils le peuvent, leurs facultés à la connaissance d'un maître absolu qui, pour concilier les parties, pourrait, au gré de sa volonté, garder l'huître sans leur en rendre les écailles. La juridiction des gouverneurs ne s'étend que sur la police; leurs jugemens sont toujours arbitraires : ce sont en général quelques bastonnades, distribuées à tort et à travers au coupable et à l'innocent; quelques jours de prison, qu'on rachète avec de l'argent, et enfin des peines pécuniaires. Les Maures riches sont rarement punis avec éclat, quand ils sont compromis dans quelque mauvaise affaire; et l'on voit assez, en parcourant le

Maroc.

monde, qu'on a par-tout la même indulgence.

On voit parmi les Maures des gouverneurs très-adroits; et on ne peut rien ajouter à la subtilité avec laquelle ils veillent à tout ce qui concerne leur administration. On raconte un trait d'un gouverneur de Fés, qui mérite d'être cité, puisqu'il ajoute quelques nuances au caractère national. Ce gouverneur ayant fait appeler chez lui trois jeunes gens, accusés d'avoir volé des pigeons d'une espèce rare; en leur faisant signe de s'asseoir : *Quand on nie d'avoir volé des pigeons*, leur dit-il, *il faudrait du moins avoir l'attention de n'en pas porter les plumes sur la tête*. Un des trois accusés, qui était dans cet âge où l'on ne sait pas dissimuler, porta la main sur son bonnet, pour en secouer les plumes; et ce mouvement fut un indice du vol qu'il ne désavoua pas.

La cour de l'empereur de Maroc n'en impose pas par une grande magnificence. Ami ordinairement de la simplicité, et sans aucun goût pour le luxe, ce prince n'est distingué de ses courtisans, que parce qu'il est presque toujours à cheval et à l'abri d'un parasol, qui est, à Maroc, la marque distinctive de la souveraineté. Une suite nombreuse d'officiers, de soldats, de pages et de secrétaires attachés à la cour,

la cour, annoncent la présence du souverain. Ce prince ne paraît en public qu'à cheval, ou dans une calèche : on ne le voit à pied, que dans son palais, à la prière et dans ses jardins; il est rare qu'il voyage en voiture, parce que les chemins ne sont pas entretenus. Maroc.

Ce n'est que les jours de cérémonie, ou quand il tient son audience ou conseil, que l'empereur de Maroc paraît avec un grand cortège, plus imposant par le nombre que par le brillant. Quand ce prince sort pour s'amuser, ou pour visiter ses travaux, il marche sans pompe : on le voit même quelquefois en chaloupe dans la rivière de Salé, n'ayant que peu de personnes à sa suite.

Les usages de la cour de Maroc et ceux de la cour ottomane ne se ressemblent pas : cette dernière en impose par un grand faste, et l'autre par une rustique simplicité. A la cour du grand-seigneur, l'administration du gouvernement et celle du palais sont confiées à un grand nombre de ministres, qui ont eux-mêmes un grand éclat et un grand pouvoir; à Maroc, le despote n'accorde à ses sujets qu'une confiance passagère et momentanée. Ils ne sont auprès de lui, que pour exécuter ses ordres, sans avoir d'ailleurs aucune autorité fixe et permanente.

Maroc.

Des esclaves négresses sont chargées du service intérieur, ainsi que de la cuisine du palais. Le dernier souverain fit venir des cuisiniers et des boulangers de l'Europe. Mais, privés des commodités auxquelles ils sont habitués, étrangers aux usages des Maures, n'entendant pas la langue, et ne pouvant pas s'accoutumer à une vie presqu'errante, ces Européens n'ont jamais pu se fixer à cette cour. Ces princes d'ailleurs sont naturellement sobres; ils font peu de cas de la bonne chère; ils n'ont pas même d'heure fixe pour manger. La table du palais est très-uniforme: les Maures ne mangent que pour vivre; ne connaissent point cette multitude de plats, cette variété de ragoûts, qui sont, en Europe, un objet de recherche et de dépense. L'empereur mange presque toujours seul; et de sa table, on porte aux officiers attachés à sa personne. Chaque dame du palais, épouse de l'empereur, est servie séparément, et dans des plats assez abondans pour suffire aux personnes de sa suite. Le courcousson est le fonds de la cuisine des Maures, chez l'empereur comme chez les sujets; on en fait même des plats si copieux, qu'il faut un brancard pour les porter.

Le palais de l'empereur renferme un nombreux domestique de l'un et l'autre sexe, qu'on

habille tous les ans. On appelle tous les tailleurs de la ville, qui sont ordinairement Juifs; ils sont obligés de travailler gratis : c'est une corvée dont ils se paient, quand ils le peuvent, par leurs mains. Presque toutes les professions doivent travailler gratuitement pour le *prince* : le propriétaire d'un four à chaux donne une fournée sur dix ; tous les objets d'industrie, qui sont assujétis à la même charge, enchérissent à proportion de cet impôt ; et le particulier paie de plus ce que le prince ne paie pas. Ce souverain, étant servi par des esclaves, qu'il ne récompense qu'en leur donnant des commissions lucratives ; n'ayant d'autres dépenses que celles des habits et de l'entretien ; qu'il prend sur le produit des dîmes et des douanes, n'est presque jamais dans le cas de rien débourser.

Maroc.

Il y a, dans le palais de l'empereur, une garde en femmes avec leur commandantes qu'on appelle *harriffa* : c'est une espèce de prévôté destinée au châtiment des femmes. Ces *harriffa* sont expédiées aussi dans les provinces, pour y mettre à la torture les femmes des grands, quand ils sont arrêtés, et leur faire avouer tout ce qu'elles connaissent des richesses de leur mari.

Le luxe des dames du palais n'est pas bien

Maroc.

somptueux : elles reçoivent tout de la générosité du souverain ; et elles dépendent entièrement des circonstances qui déterminent son affection. On voit assez souvent à Maroc, que celles des dames qui n'ont pas fixé le cœur du prince, sont négligées et oubliées dans une ville impériale, quand l'empereur va dans une autre. Cet abandon accrédite l'idée où l'on est, que l'accès du palais, dans ces climats, n'est pas aussi difficile, peut-être, qu'il l'est à Constantinople, où les femmes sont enfermées et gardées avec plus d'austérité. Les femmes, chez le grand-seigneur, sont l'objet et l'occasion d'un grand faste : on leur marque plus de considération que dans les pays méridionaux, où on les renouvelle si souvent, qu'on ne peut avoir pour elles qu'une affection passagère.

Les femmes de l'empereur de Maroc, épousées selon la loi, ne sont point des esclaves : ce sont presque toujours, ou des princesses, filles de shérifs, ou des filles de gouverneurs de province, ou d'autres particuliers. La grande reine, tel est le titre qu'on donne à la première épouse ; elle a, par sa primauté, la préséance sur les autres dames du palais.

Les filles de l'empereur sont mariées à des shérifs, ont des apanages ; et, du vivant de

leur père, elles logent dans le palais, où elles sont maîtresses de leurs actions. Pour faire un état aux enfans mâles, dès qu'ils sont mariés, l'empereur leur donne des gouvernemens de provinces ou de villes, où ces jeunes princes livrés au feu de la jeunesse, à leurs caprices, aux conseils et à la rapacité de leurs domestiques, exercent toutes sortes de vexations, sans que les sujets aient le courage, ni la liberté de se plaindre. C'est dans l'administration de ces gouvernemens, qu'ils se forment dans l'art d'opprimer les peuples; et, quand leurs extorsions occasionnent des mécontentemens qu'on ne peut dissimuler, elles sont punies par des confiscations, qui sont toujours au bénéfice du trésor; après ces démonstrations de justice, les oppressions recommencent; le trésor grossit, et le peuple malheureux est toujours la victime.

Maroc.

La succession à l'empire n'est établie, à Maroc, ni par la loi, ni par l'usage; elle dépend entièrement des circonstances. Il est bien reçu parmi les Maures, que l'aîné des enfans doit hériter de la couronne, parce que son expérience le rend plus propre au gouvernement; mais, comme il n'y a point de loi fixe sur ce point, et qu'il n'y a, à Maroc, ni divan, ni conseil pour délibérer sur les affaires

Maroc.

de l'état, l'élection du souverain y dépend entièrement du hasard, du caractère des esprits, de l'opinion des peuples, de l'influence des soldats, de l'appui des provinces, et essentiellement de la possession du trésor : parce qu'avec de l'argent on a des soldats, et on se fait craindre.

Maroc.

CHAPITRE XII.

*Religion. — Ses Abus. — Pratiques superstitieuses.*

La religion des Maures est le mahométisme, observé avec plus de rigidité peut-être, ou altéré par des usages superstitieux, que ces peuples auront conservés de leurs anciens cultes, ou qu'ils peuvent avoir reçus des autres nations.

L'Afrique a produit plus de réformateurs et d'enthousiastes que les autres états mahométans. Il en est résulté, parmi les Maures, une infinité de superstitions, que l'ignorance et la crédulité des peuples ont confondues avec la religion. Quoique les Mahométans occidentaux et les Turs observent le même culte, quant au fonds, ils diffèrent un peu quant à la pratique. Outre la mosquée, où les Maures font leurs prières, ils ont des chapelles ou confréries, consacrées à des dévotions particulières, où ils se rendent régulièrement tous les soirs, et psalmodient des passages de l'alcoran, ou des prières qu'ils ont composées. Ils chantent

Maroc. en enterrant les morts, et ont à leurs saints la dévotion la plus superstitieuse.

On voit, dans tous les états mahométans, des religieux ou derviches, consacrés par quelque vœu, qui, sous un voile de perfection et sous des décorations bisarres, se répandent partout, et abusent de la crédulité publique. La sainteté, dans cette partie de l'Afrique, est une profession des plus distinguées; c'est un héritage de famille, qui passe du père au fils, et quelquefois du maître au valet. Un saint dit avec confiance qu'il est saint, comme un tailleur dit qu'il est tailleur. Le nombre en est d'autant plus grand, que les idiots, les imbéciles et les fous sont reconnus pour saints. Il est vrai cependant qu'à l'égard de leurs prétendus miracles, ce ne sont jamais les sots qui les font. La maison, l'hospice, le territoire d'un saint accrédité, est un asyle inviolable. Ces asyles, connus dans tous les temps, qui n'ont été, dans l'origine, qu'une retraite contre la tyrannie et l'oppression, ont insensiblement étendu leurs priviléges. Les despotes de Maroc, n'écoutant qu'un pouvoir arbitraire, les ont quelquefois violés; mais intéressés à entretenir les peuples dans leurs préjugés, ils les respectent presque toujours.

Ces saints dont les hospices sont infiniment

multipliés, n'ont pas tous le même don : les Maures invoquent les uns pour des maladies; ils adressent leurs vœux à d'autres pour la fertilité de leurs terres, ou pour le succès de leurs entreprises. Il en est auquel les femmes font des neuvaines pour avoir des enfans; ce sont même ceux qui sont le plus invoqués, et qui font le plus de miracles; d'autres ont des charmes contre les sorciers, contre les piqûres des serpens et autres insectes vénimeux; ils jouent avec eux; il y en a qui mangent des scorpions. Il est une secte dans le sud, descendans de Josué, qui, dans leur dévotion farouche, s'agitent, dansent, sautent, et, dans l'ivresse de leurs extases qui dégénèrent en fureur, ils se jettent écumans sur ce qu'ils trouvent, et le mettent en pièces. La vénération des peuples pour ces forcenés est incroyable. Ils les caressent et les amadouent, pour les tranquilliser dans ces momens de frénésie. Cependant ce sont les saints les plus tranquilles qui inspirent le plus de dévotion. Il en vient souvent dans les villes, qui font leur entrée à cheval, précédés d'un drapeau et suivis d'une multitude de gens à pied, qui courent en foule à leur rencontre : c'est à qui pourra en approcher; le saint porte la main sur la tête des Maures qui viennent baiser ses

Maroc.

Maroc.

habits, et qui par-là se croient absous de leurs péchés.

On conçoit aisément combien un gouvernement rigoureux, qui inspire toujours l'agitation et la crainte, contribue à accréditer la superstition parmi les Maures ; aussi les voit-on aller avec des offrandes, à cinq et six journées loin de leurs habitations, invoquer quelque saint accrédité, pour mériter, par son intercession, les grâces du souverain, sa confiance, ou quelques bien temporels. Les Maures de la campagne ne manquent jamais, après la récolte, d'aller en pélerinage visiter le saint auquel ils ont le plus de dévotion ; ils lui portent les prémices de leurs fruits, comme un hommage de leur reconnaissance.

Les prêtres, les juges, tous les savans dans la loi, toutes les personnes instruites, ainsi que les shérifs et les nobles sont, parmi les Maures, en opinion de sainteté. Les sots, les idiots, les imbécilles passent dans l'esprit de ces peuples, pour être agités de l'esprit divin. Il en est qui, profitant adroitement de ce préjugé, ont l'attention de faire les sots, pour être mieux soignés. La sainteté étant une profession parmi les Maures, tout son art consiste dans la recherche des moyens d'abuser de la crédulité des peuples.

Maroc.

« Dans le nombre de saints que j'ai connus, dit Chénier, ( car il faut, autant qu'on peut, avoir des amis dans tous les états ) il y en avait un très-sensé et très-judicieux en société, qui, en public, affectait de se livrer à toutes les extravagances d'une imagination déréglée, et l'on regardait les saillies qu'il se permettait, comme des inspirations. Il passait souvent les jours et les nuits à imiter le bruit du canon et le sifflement des bombes : ce que les Maures regardaient comme des présages en bien et en mal ; et la moindre altération dans les saisons, dans les temps et dans le cours des événemens les plus ordinaires, justifiait ces ridicules prédictions. Cet imposteur adroit, qui avait d'ailleurs des vertus morales, faisait quelque bien, et les Maures de la campagne, qui le regardaient comme un inspiré, lui réservaient une partie de leurs profits, et lui portaient scrupuleusement les prémices de tous leurs fruits. Quoique je n'eusse aucune part à ses miracles, il partageait quelquefois avec moi ses aubaines ; et je l'ai souvent plaisanté sur l'art et la sagesse qu'il mettait à faire le fou.

On ne finirait pas, si on voulait raconter toutes les surpercheries d'un nombre d'imposteurs que les Maures vénèrent : la plupart

Maroc.

mériteraient d'être punis, par l'abus qu'ils font de la crédulité des peuples. Il y en avait un à Tetuan, qui ayant un jour rencontré les femmes sortant du bain, après quelques mouvemens convulsifs, s'empara d'une des plus jeunes, et eut commerce avec elle au milieu de la rue; ses compagnes qui l'entouraient, faisaient des cris de joie, et la félicitaient sur son bonheur; le mari lui-même en reçut des visites : tant la contrariété et les bisarreries de l'opinion ont de pouvoir sur l'esprit des hommes. A peu de distance de Saffi, il y a sur le chemin l'hospice d'une sainte, qui, pendant sa vie, s'était dévouée au service des passans; et cette dévotion est le seul titre de la vénération qu'on lui conserve.

Dans la partie du sud, où l'imagination des hommes est plus disposée à l'enthousiasme, ces hospices sont encore plus multipliés : on y a pour les saints une plus grande vénération, et on porte l'austérité jusqu'à ne pas permettre aux Chrétiens et aux Juifs d'approcher de leurs sanctuaires. Cette dévotion superstitieuse y a même tant d'ascendant, qu'il était d'usage, dans le temps des révolutions, d'y voyager sous la sauve-garde d'un saint : on était protégé et à l'abri de toute insulte. C'est par le même préjugé qu'il s'en glisse toujours quel-

qu'un à la suite des caravanes. On les considère comme un préservatif contre tout fâcheux accident, et ils vont d'une partie de l'empire à l'autre, sans qu'il leur en coûte rien. Maroc.

Dans la montagne d'Askrou, à quelque distance de Fès, il y a un saint que les Brèbes et les Juifs réclament avec la même dévotion : l'opinion commune est que c'est un Juif qui fut enterré dans cette partie de l'Afrique, long-temps avant le mahométisme. Les femmes des Brèbes et des Juifs qui veulent avoir des enfans, ont la dévotion d'aller à pied au haut de cette montagne, où est l'hospice du saint. Auprès de ce sanctuaire, il y a un laurier qui, depuis plusieurs siècles, renaît de sa propre tige, ce qui persuade facilement à des peuples superstitieux, que ce saint a la vertu prolifique.

La disposition où sont ces peuples, de se laisser séduire par des idées superstitieuses, leur donne non-seulement de la dévotion pour leurs saints, mais encore elle leur inspire de la dévotion pour les Maures qui ont fait le pélerinage de la Mecque, et qui, par-là, semblent avoir acquis quelque perfection. A leur retour, ils vont au-devant d'eux avec empressement ; et le jour de l'entrée d'un pélerin, est même une fête pour la famille de l'*hagi* : c'est ainsi qu'on appelle les Mahométans qui font le

Maroc.
voyage de la Mecque, parce que cette ville consacrée à leur dévotion est dans la province d'*Agias*. Lorsqu'un Maure qui vient de la Meçque, rentre dans la ville où il fait sa résidence, précédé de quelques tambours et hautbois, et suivi de ses parens et amis, il donne l'accolade à tous ceux qu'il rencontre; quoique ce ne soit souvent qu'un manant, il prend ce jour-là un air de gravité hypocrite qui en impose au peuple avide de merveilles, qui court en foule pour l'embrasser, et participer à ses vertus. La vénération pour les *hagis* est si grande chez les Maures, qu'elle s'étend même aux animaux; un chameau qui a fait le pélerinage de la Mecque, est fêté et entretenu sans travail, ayant le pâturage franc partout où il veut aller.

Comme les fêtes ont un rapport intime avec la religion, il faut dire un mot de celles des Maures. Les Mahométans occidentaux les ont multipliées, et en sont plus zélés observateurs que les Ottomans. On voit en général par-tout que les peuples qui jouissent le moins d'aisance et de moins de liberté, sont ceux qui, par une sorte de compensation, sont le plus avides de fêtes. Les Turcs ne solennisent que trois jours la Pâque du Beyram : ils célèbrent cette fête, qui veut dire oblation ou fête

Maroc.

des sacrifices, en immolant un ou plusieurs moutons par famille, qu'ils ont le soin de distribuer aux pauvres. L'empereur de Maroc la célèbre hors la ville, pour qu'il y ait plus de monde rassemblé, et conserver l'usage où étaient les Maures de prier en rase campagne, quand ils embrassèrent le mahométisme. Il envoie, par un cavalier, le mouton égorgé à son palais, et s'il palpite encore en arrivant, on l'interprète à bon augure. Les Maures célèbrent cette fête huit jours. Ils en usent de même à l'anniversaire de Mahomet, et à la fête du nouvel an, qu'ils célèbrent dix jours après son renouvellement : cette dernière est consacrée parmi eux aux aumônes, comme elle l'est parmi nous aux étrennes. On voit ce jour-là, chez les Maures, beaucoup de gens empressés de recevoir; mais ceux qui sont en état de donner, se tiennent enfermés par économie.

Les Mahométans semblent avoir sur les autres religions, l'avantage d'une plus grande résignation aux décrets de la providence : ils sont moins sensibles que les autres hommes, aux vicissitudes de la fortune, à la perte de leurs biens et de leurs places. Cette modération dans les peines semble prouver en effet une plus grande soumission aux volontés de l'Être-Suprême, et la persuasion intime où ils sont, que

[redacted]

Maroc.

tous les événemens de la vie, sans exception, sont déterminés par ses décrets invariables. Malgré cette doctrine qui semble devoir être un préservatif contre les superstitions, les Mahométans, et particulièrement les Maures, y sont entièrement livrés; il est de l'intérêt même de leurs prêtres d'entretenir ces faiblesses, pour augmenter leur considération, et accréditer leurs amulettes contre les maladies, les maléfices et l'influence des êtres et des esprits: ces amulettes sont des passages de l'alcoran, cousus entre deux morceaux de maroquin de forme ronde, carrée ou triangulaire, qu'ils portent sur eux, qu'ils font porter à leurs enfans et même à leurs bestiaux, pour prévenir les mauvais présages ou les fâcheux accidens. Ces peuples peuvent avoir adopté ces superstitions avant ou après le mahométisme, auquel elles sont étrangères; mais elles paraissent même incompatibles avec la loi de la prédestination. L'opinion des hommes est variée par tant de nuances, qu'il est impossible de les démêler toutes, et d'en expliquer les contradictions.

Le pélerinage de la Mecque est un précepte de la religion de Mahomet, duquel on peut se dispenser sous le plus léger prétexte; mais comme les Mahométans attribuent à ce voyage religieux

religieux, la rémission de tous les péchés, les plus scrupuleux sont empressés de le faire. Ce voyage est encore plus méritoire pour les Mahométans occidentaux que pour les autres, par les peines auxquelles ils sont exposés, en traversant l'Afrique dans toute sa longueur. La caravane se rassemble à Fés avec beaucoup d'apprêt : c'est de-là qu'elle fait son départ. Elle traverse le petit atlas pour se rendre à Tunis, où elle renouvelle ses provisions; elle en fait de même à Tripoli, et elle y prend quelque repos. La caravane s'achemine ensuite par les déserts de *Barca*, à travers des sables mouvans qui changent à tous les vents, et qui ne laissent aucune trace. Quand les vents soufflent dans la partie du sud ou de l'ouest, la caravane est exposée à souffrir, parce que ces vents qui parcourent des plaines brûlantes, donnent une chaleur étouffante. Forcée de s'arrêter, elle fait de ses chameaux une espèce de barrière, à l'abri de laquelle les voyageurs, couchés par terre, se garantissent de ce vent dangereux. Les chameaux sont les seuls animaux qui puissent résister à ce pénible voyage, par la facilité avec laquelle ils supportent le travail, la faim et la soif : on en a toujours de surnuméraires, pour suppléer à ceux qui périssent en chemin; ces accidens sont des au-

Maroc.

Maroc.

baines pour quelques Maures peu à leur aise, qui sont toujours à la suite de la caravane; car les pauvres qui ont aussi des péchés à expier, courent à la Mecque pour en être absous. Quand un chameau ne peut plus aller, on l'abandonne à ces parasites, qui le tuent, l'éventrent tout de suite, pour boire avec avidité l'eau qui se trouve encore dans les vessies de son estomac, le font cuire et le mangent.

L'aumône et l'hospitalité, dont Mahomet a fait un point de religion ne s'observent pas avec la même générosité parmi les Maures que parmi les Turcs. On ne voit que très-peu de mendians chez les Turcs, et l'on y distribue l'aumône de façon à ne pas les multiplier. L'exercice de l'hospitalité y est si régulièrement observé, que leur maison est ouverte à l'heure du repas à ceux qui veulent en profiter. On en use bien de même chez les Maures parmi les gens un peu distingués; mais cet usage n'est pas si général, parce que, dans le vrai, les moyens et les besoins ne sont pas les mêmes.

## CHAPITRE XIII.

*Habitans de l'Empire de Maroc. — Caractère, mœurs et usages des Maures.*

Les habitans de l'empire de Maroc, connus sous le nom de *Maures*, sont composés de la réunion des nations africaines et arabes, formées en tribus, dont on ne connaît qu'imparfaitement l'origine. Ces tribus, étrangères l'une à l'autre, et toujours divisées par des haines ou des préventions, s'allient rarement entre elles. Maroc.

On doit diviser les différentes tribus qui forment la population de cet empire en deux classes principales, qui sont les Brèbes et les Maures.

Les Brèbes, ainsi que les Maures, lors de l'invasion des Arabes mahométans, auront adopté la religion de Mahomet, analogue à leurs mœurs et à leurs principaux usages; mais ils sont peu instruits, et ils n'observent fidèlement de cette religion que l'aversion qu'elle inspire contre les cultes étrangers.

Isolés dans leurs montagnes, les Brèbes

Maroc.

y entretiennent leur ressentiment contre les Maures ; confondus avec les Arabes, ils les regardent comme des usurpateurs. Ils contractent aussi dans ces asyles une férocité de caractère, et une force de corps qui les rend plus propres à la guerre et à tout genre de travail, que ne le sont en général les Maures de la plaine ; l'indépendance dont ils font profession, donne même à leur physionomie plus de caractère. Soumis aux empereurs de Maroc par préjugé de religion, ils secouent le joug de son autorité quand il leur plaît ; retranchés dans leurs montagnes, il est difficile de les attaquer et de les vaincre.

Les Brèbes ont une langue particulière, et ils ne s'allient absolument qu'entre eux. Il y a parmi ces peuples des tribus très-puissantes par leur nombre et par leur courage. L'empereur de Maroc tient auprès de lui les enfans des principaux de ces tribus, comme des ôtages de leur fidélité.

Les Brèbes ne sont point distingués par leurs habits ; ils sont toujours habillés de laine, comme les Maures ; et, quoiqu'ils habitent les montagnes, ils portent rarement des bonnets. Ces montagnards, ainsi que leurs femmes, ont de très-belles dents, et annoncent une vigueur qui les distingue des autres tribus.

Ils vont assez ordinairement à la chasse des lions et des tigres : les mères sont même en usage de faire porter à leurs enfans un ongle de tigre, ou un morceau de cuir de lion sur la tête; elles croient qu'ils acquièrent par-là de la force et du courage : c'est par la même superstition, sans doute, que les jeunes femmes ont attention de faire porter ces amulettes à leurs maris.

Maroc.

Après les Brèbes, dont la population est très-considérable, il faut parler des Maures, dont le plus grand nombre sont répandus dans la campagne, et les autres habitent les villes.

Les Maures de la campagne vivent sous des tentes; ils déplacent tous les ans leurs campemens pour laisser reposer leurs terres, et aller chercher des pâturages plus frais; mais ils ne peuvent se déplacer sans en prévenir le gouvernement : ces campagnards, semblables aux anciens Arabes, sont entièrement tournés du côté de la vie champêtre. Leurs campemens, qu'on appelle *douhars*, composés de plusieurs tentes, forment un croissant un peu fermé par les bouts, ou bien ils sont sur deux lignes parallèles. Leurs troupeaux, au retour du pâturage, occupent le centre. On ferme quelquefois, avec des fagots d'épines, l'entrée du *douhar*, qui n'a pour toute garde qu'un nombre

Maroc. de chiens qui aboient sans cesse à l'approche d'un étranger. Chaque douhar a un chef subordonné à un officier de plus haut grade, qui a sous son administration un nombre de campemens, et plusieurs de ces divisions, en sous-ordre, sont réunies sous le gouvernement d'un bacha qui aura souvent mille douhars dans son département.

Les tentes des Maures sont d'une figure conique; elles n'ont guère plus de huit à dix pieds d'élévation dans le centre, sur vingt à vingt-cinq pieds de long. Ces tentes sont fabriquées d'un cordonnet composé de poil de chèvre, de laine de chameau et de feuilles de palmier sauvage; ce qui fait qu'elles rejettent l'eau, mais de loin. Elles font un très-mauvais effet à cause de leur couleur noire.

Les Maures qui sont campés, vivent dans la plus grande simplicité : c'est le tableau fidèle des habitans de la terre dans les premiers siècles du monde. L'éducation, la température du climat, et la rigueur du gouvernement, y diminuent les besoins des peuples, qui trouvent dans leurs tentes le lait et la laine de leur troupeaux, tout ce qu'il faut pour leur nourriture et leur vêtement. Ces campagnards sont en usage d'avoir plusieurs femmes. Leur manger ordinaire est le couscoussou ; c'est une

Maroc.

pâte faite avec leur farine en forme de petits grains, dans le goût des pâtes d'Italie : on fait cuire ce couscoussou à la vapeur du bouillon, dans un plat profond, troué par le fond comme une passoire, et ce plat s'emboîte dans la marmite, où l'on fait bouillir la viande. Le couscoussou, qui est dans ce plat profond, se ramollit et se cuit lentement à la vapeur du bouillon avec lequel on a soin de l'humecter et de le nourrir de temps en temps. Ce manger très-simple est en même temps nourrissant; on le trouve même agréable. Les personnes qui sont à leur aise, le font nourrir d'un bouillon succulent, et le font arroser ensuite avec du beurre frais. Les Maures reçoivent les étrangers dans leurs campemens avec cette cordialité que Jacob et Laban marquaient à leurs hôtes, à leur arrivée, ils font tuer un mouton qu'on met tout de suite à la broche; si on n'en a pas une à portée, on en fait une de bois; et ce rôti, cuit à feu très-vif, servi dans un plat de bois, a une belle couleur et très-bon goût. Je me suis trouvé souvent, dit Chénier, à de pareils repas, dont je respectais la simplicité. Je me croyais transporté en songe sous la tente des patriarches. Les femmes, sous leurs tentes, préparent les laines, les filent et en font des étoffes sur des métiers

Maroc.

suspendus dans la longueur des tentes. Chaque pièce, qu'on appelle *haïque*, a environ cinq aunes de long sur une aune et demie de large; on ne lui donne ni foulage ni teinture, ni apprêt: cet haïque, qui fait tout l'habillement des Maures campagnards, n'a point de couture; il n'est susceptible, ni de façon, ni de mode; on le lave quand il est sale: le Maure en est enveloppé nuit et jour; c'est le modèle vivant des draperies des anciens.

Les Maures de la campagne ne s'habillent que de leurs lainages, et ne portent ni chemises ni caleçons; la toile parmi ces peuples est un usage de luxe qu'on ne connaît qu'à la cour et à la ville. Toute la garde-robe d'un Maure de la campagne qui est à son aise, consiste en un haïque pour l'hiver, un autre pour l'été, une cape, une culotte rouge, et une paire de pantoufles.

L'habit des femmes de la campagne se borne également à un haïque, assujéti par une ceinture. Les plis de l'haïque, qui couvrent la gorge et les épaules, sont attachés avec des agraffes d'argent. Le seul luxe dont les femmes sont très-jalouses, ce sont des boucles pour les oreilles, des bracelets, et des anneaux pour le bas des jambes. Elles portent ces joyaux dans toutes leurs occupations, moins par va-

Maroc.

nité que parce qu'elles ne connaissent point l'usage des caisses ni des armoires pour les enfermer. Les femmes portent aussi des colliers en petits grains de verre de couleur, ou bien en clous de girofle, enfilés à un cordon de soie.

Outre ces ornemens, les femmes de la campagne, pour être plus belles, font imprimer sur leur visage, sur leur col, sur leur sein, et sur presque tout leur corps, des fleurs et des ornemens. On fait ces empreintes avec des modèles garnis de pointes d'aiguilles dont on pique légèrement la peau, et on passe dessus une couleur bleu, ou bien de la poudre à canon pulvérisée, dont l'impression ne s'efface plus.

Les Maures de la campagne regardent moins leurs femmes comme des compagnes que comme des esclaves destinés au travail : au labourage près, elles sont occupées de tout. Encore peut-on dire, à la honte de l'humanité, que dans des quartiers pauvres, on voit une femme à côté d'une mule, d'un âne ou d'un autre animal, traîner la charrue pour labourer la terre. Quand les Maures déplacent leurs douhars, tous les hommes assis par terre, formant un cercle et accoudés sur leurs genoux, font la conversation, tandis que

Maroc.

les femmes démontent les tentes, en font des fardeaux, les chargent sur leurs chameaux, ou sur leurs bœufs. Les vieilles emportent ensuite quelques paquets avec elles, et les jeunes portent leurs enfans sur leurs épaules, suspendus avec des langes qu'elles ceignent autour de leur corps. Dans la partie la plus méridionale, les femmes sont chargées encore de soigner les chevaux, de les seller, de les brider; le mari, dans ces climats, est toujours despote, commande, et ne semble fait que pour être obéi.

Les femmes de la campagne marchent sans être voilées; elles sont hâlées, et n'ont pas précisément de prétention à la beauté. Il est cependant des quartiers où elles mettent un peu de rouge; elles teignent par-tout leurs cheveux, leurs pieds, et le bout de leurs doigts avec une herbe appelée *kenna*, qui fait une couleur de safran foncé : cet usage doit être ancien parmi les peuples d'Asie. Abubéere teignait ses sourcils et sa barbe de la même manière; et plusieurs de ses successeurs l'ont imité.

Les mariages des Maures qui vivent sous des tentes, et ceux des Maures des villes, se ressemblent assez : ceux des douhars sont en général plus gais et plus brillans; on a même




soin d'inviter les étrangers qui passent, pour les faire contribuer à la fête : c'est moins une politesse qu'une affaire d'intérêt.

Les enfans, quelque nombreux qu'ils soient, ne sont pas à charge ; on les occupe jeunes aux détails domestiques. Le soir, au retour du travail, tous les enfans du douhar se rassemblent dans une tente commune où l'iman, qui sait à peine épeler, leur fait lire quelques leçons de l'alcoran, transcrites sur des planches, et les instruit de leur religion à la lueur d'un feu de paille, de broussailles, et de bouse de vache desséchée au soleil. Comme la chaleur est plus sensible dans l'intérieur des terres, on y voit souvent les enfans des deux sexes aller tous nuds, jusqu'à l'âge de neuf ou dix ans.

Les douhars, répandus dans la campagne, et toujours voisins de quelque ruisseau ou de quelque source, sont les hôtelleries où les voyageurs viennent prendre asyle. Il y a ordinairement une tente pour les recevoir, s'ils n'en portent pas avec eux.

Il y a pour les chemins une police très-judicieuse, adaptée au caractère des Maures et à leur façon de vivre. Les douhars sont responsables d'un vol qui aura été fait dans leur voisinage, et à la vue de leurs tentes. Pour

Maroc. tempérer la rigueur de cette loi, les douhars ne sont tenus que des vols qui se font de jour; ceux qui se font après le soleil couché, ne sont pas à leur charge, puisqu'ils ne peuvent ni les voir ni les empêcher. Il résulte de cette police, que l'on ne se met en route qu'au soleil levé, et qu'on doit s'arrêter avant qu'il se couche.

Pour faciliter l'échange des besoins respectifs, il y a tous les jours dans la campagne, excepté le vendredi, qui est le jour de la prière, un marché public dans les divers quartiers de chaque province. Ce marché ressemble à nos foires de village. Le mouvement des gens qui vont et qui viennent, donne une idée plus juste de la façon de vivre des Maures, que ce qu'on voit dans les villes. Les bords de ces marchés sont occupés ordinairement par des bateleurs, des chanteurs, des danseurs, et autres baladins qui font danser des singes pour amuser les badauds : on voit d'un côté des barbiers ou chirurgiens, à qui on mène les malades de la campagne, pour les guérir des foulures et autres accidens. On s'amuse souvent de ces tableaux en voyageant. On voit des hommes, des jeunes femmes, qui, pour des engorgemens d'humeurs, maux de tête, ou autres incommodités, se font faire des sca-

Maroc.

rifications légères et symétriques ; les hommes à la tête, et les femmes autour de l'ovale de la figure et fort près des cheveux, ou bien sur les épaules, sur les bras ou sur les jambes. Ces cicatrices légères ne déparent pas ; mais il faut du temps pour qu'elles se dissipent. Ce traitement serait incompatible avec les usages et l'éducation de l'Europe, où l'on sacrifie souvent la santé aux agrémens et aux plaisirs.

Les Maures de la campagne n'ont aucune idée des usages des autres nations ; on croit voir les hommes dans les premiers siècles de leur origine : bornés à la vie rurale, ils s'occupent de leurs terres et de leurs moissons, et passent le reste du temps à ne rien faire. Habitués à la fatigue, il en est beaucoup parmi eux qui servent de courier ; et malgré leur avarice, ils sont assez fidèles. On ne peut se faire une idée de la stupidité de ces campagnards. Chénier raconte qu'il en a vu un attendre ses dépêches dans un appartement où il y avait une glace ; et voyant sa propre figure à travers, il crut que c'était un courier qui attendait aussi des lettres dans un autre appartement : ayant demandé où allait ce courier, on lui répondit, en badinant, qu'il allait à Modogor : eh bien, dit-il, nous irons ensemble. Il en fit la proposition au camarade

Maroc.

qui gesticulait comme lui dans le miroir, et qui ne répondait pas. Il était prêt à se fâcher, quand il vit figurer dans la même glace une personne qui entrait dans l'appartement; étonné de son erreur, il eut bien de la peine à se persuader, malgré ses yeux et ses doigts, qu'on pût se voir, disait-il, à travers une pierre.

Il n'en est aucun parmi ces gens-là qui soit susceptible d'aucune idée de peinture ou de dessin; ils ne voient dans un tableau que la variété des couleurs, sans en apercevoir l'ordre et le plan: ils sont à cet égard dans le cas où serait un aveugle de naissance, à qui on montrerait un tableau au moment qu'il pourrait jouir de la vue.

Les Maures qui habitent les villes ne diffèrent des autres que par un peu plus d'urbanité et un extérieur qui annonce plus d'aisance. Ils ont avec ceux de la campagne une même origine. Les habitans des villes cependant tirent vanité de n'avoir aucun mélange avec eux: mais les révolutions et les bouleversemens qu'a éprouvés cet empire, détruisent toutes ces idées. De tous les habitans de la Mauritanie, les Brèbes sont les seuls, à ce qu'il paraît, qui ne soient pas mêlés. Mais parmi les habitans des villes et des campagnes

on ne peut pas plus discerner un Arabe d'un Maure, que si, après le mélange des nations qui ont succédé à l'empire de Rome, on voulait distinguer en France un Franc d'un Romain, d'un Gaulois ou d'un Goth. Maroc.

Les maisons des Maures ont en général peu de commodités, parce que leurs besoins ne sont pas multipliés par les fantaisies. Ces maisons n'ont guère qu'un rez-de-chaussée : presque toutes sont d'une forme carrée ; elles ont dans le centre une cour souvent ornée de colonnes, qui donne l'entrée et le jour à quatre principales chambres. Ces maisons n'ont point de fenêtres, puisqu'elles ne prennent jamais jour sur la rue : n'ayant guère plus de seize pieds d'élévation, elles sont à l'abri du vent, et en été elles sont assez fraîches. Les appartemens des Maures sont médiocrement meublés ; ils ne connaissent point les tapisseries ; leurs meubles se réduisent à des nattes, des tapis, quelques chaises, une caisse, une table et un lit qui est caché par un rideau. Les maisons des Maures sont toutes couvertes de terrasses.

Les habitans des villes, par économie et par esprit de paix, n'ont qu'une femme ; et il est rare qu'ils en augmentent le nombre ; ils ont des esclaves négresses dont ils peuvent faire des concubines.

Maroc.

Les Maures sont peu recherchés en habits; la rigueur du gouvernement éloigne tout esprit de mode, et ne donne au luxe aucune liberté, ne pouvant conserver leurs richesses qu'en les cachant : ils sont attentifs à ne faire aucune démonstration d'aisance qui pût éclairer l'avidité du gouvernement. *Il faut que tu sois bien riche*, disait un shérif à un Maure qui, pour conserver les murs de son jardin, les avait blanchis avec de l'eau de chaux.

Comme les Maures sont dans la nécessité de déguiser leur aisance, ils ne font aucun usage de bijoux; il en est peu qui aient une bague, une montre, ou une tabatière d'argent. Il est assez ordinaire de leur voir à la main un chapelet, auquel ils n'attachent aucune dévotion; ils s'en servent cependant pour réciter, un nombre de fois dans le jour, le nom de Dieu. Après ces momens de prière, ils jouent avec leur chapelet; il leur sert de contenance, comme l'éventail à nos dames. Le chapelet nous est venu d'Asie; peut-être même l'avons-nous reçu des Arabes?

Les femmes des Maures des villes sortent peu, et ne sortent que voilées. Les vieilles se cachent avec un soin scrupuleux; mais celles qui ont quelque intérêt à être vues, sont plus indulgentes, particulièrement pour les

les étrangers ; car elles se cachent soigneusement des Maures. Il y en a de très-belles, sur-tout dans l'intérieur de l'empire. Maroc.

Comme les femmes sont plutôt formées dans les climats chauds, elles vieillisent avant le temps : c'est vraisemblablement par cette raison, que la polygamie a été généralement adoptée dans ces climats, parce que les femmes y perdent plutôt les agrémens de la jeunesse, et que les hommes en conservent plus long-temps les facultés.

Dans la partie du sud, les femmes sont en général plus belles ; on les dit si réservées, ou si surveillées, que leurs parens mêmes n'entrent ni dans leurs maisons, ni dans leurs tentes. Mais telle est la contradiction parmi les peuples : il est des tribus dans ces mêmes provinces, où l'on regarde comme un exercice d'hospitalité d'offrir une femme à un voyageur ; peut-être même y a-t-il des femmes qui se consacrent à cette dévotion, comme à un acte de bienfaisance ; car on ne saurait peindre toutes les nuances qui font varier l'opinion des hommes, et tous les écarts dont leur imagination est susceptible.

Les femmes des Maures qui habitent les villes, sont là, comme ailleurs, plus occupées de leur parure, que de celles de la campagne.

Maroc.

Mais comme elles ne sortent guère qu'un jour de la semaine, elles se parent rarement. Ne pouvant recevoir d'hommes en visite, elles sont dans leurs maisons occupées de leur ménage, dans le déshabillé le plus libre, n'ayant souvent que leur chemise, et une autre chemise plus grossière par-dessus, avec une petite ceinture, leurs cheveux tressés, un bonnet sur la tête, et souvent rien. Lorsqu'elles s'habillent, elles ont une ample et belle chemise de toile, brodée en or sur le sein, un caftan riche en étoffe en drap, ou en velours brodé en or. Leur tête est entourée d'un ou deux bandeaux de gaze rayée, or et soie, que l'on noue par derrière, et dont les pointes confondues avec les tresses des cheveux, retombent jusqu'à la ceinture : il en est qui mettent par-dessus un ruban d'environ deux pouces de large, brodé en or ou en perles, qui ceint le front en forme de diadême. Elles portent sur leur caftan une ceinture en velours cramoisi, brodé en or, avec une boucle d'or ou d'argent, ou bien des ceintures en étoffe brochée. Les femmes portent des pantoufles jaunes. Elles sont en usage de porter des espèces de bas de toile fine, un peu larges, qui sont attachés au-dessous du genou et à la cheville du pied, sur lequel ils retombent en se plis-

sant. Ces bas sont moins faits pour parer la jambe, que pour la grossir, car l'embonpoint est une des règles de la beauté parmi les femmes des Maures. Elles se donnent des soins infinis pour devenir grasses : on les nourrit ; quand elles sont nubiles, de mets préparés en ballotes, dont on leur donne une quantité chaque jour, enfin, on prend le même soin parmi les Maures, pour engraisser une jeune femme, qu'on s'en donne dans nos climats pour engraisser les volailles. Ce qu'on appelle en Europe une taille svelte, une jambe fine, seraient des imperfections dans cette partie de l'Afrique, et peut-être dans l'Afrique entière, tant il y a de contraste dans le goût et les préjugés des nations.

Maroc.

Le Maures donnent à leurs femmes des bijoux en or, en argent et en perles. Il en est peu qui aient des pierreries, c'est un luxe qu'on ne connaît pas; elles ont des bagues, des boucles d'oreilles en or, en argent, en forme de croissant, de cinq pouces de circonférence, et de la grosseur du bout du petit doigt. Pour habituer l'oreille à cet usage, après qu'elle a été percée, on y introduit un petit rouleau de papier, qu'on grossit tous les jours, et on parvient enfin à y loger un noyau de datte qui est de la rondeur de la boucle;

Maroc.

elles ont des brassalets en or et en argent massif, qu'elles mettent au bas des jambes. Tous ces ornemens dont les femmes sont très-jalouses, ont été d'abord les premiers signes de l'esclavage, que les hommes ont insensiblement ornée pour en rendre le joug plus attrayant. L'Europe qui a reçu ces signes de l'Asie, les a embellis des richesses de la nature et des ornemens de l'art; au point que les boucles d'oreille et les brasselets, qui ont été d'abord des marques de dépendance, n'ont servi qu'à mieux prouver ensuite l'empire que les dames ont pris sur nous.

On ne connaît pas l'usage du fard, parmi les femmes des Maures, et il en est peu qui mettent du rouge. Il est plus ordinaire de leur voir teindre les sourcils et les paupières; ce qui donne à leur physionomie un peu de dureté, et aux yeux beaucoup plus de feu. Elles peignent avec symétrie leurs pieds, la paume de la main et le bout de leurs doigts, avec de l'*henna*, qui fait une couleur de safran. Le jour qu'elles vont se promener ou faire des visites, elles s'enveloppent dans un haïque propre et fin, qui remonte sur la tête, et elles s'en entourent le visage de façon à voir sans être vues. Quand elles voyagent, elles mettent des chapeaux de paille pour se ga-

Maroc.

rantir du soleil. Toutes ces coutumes sont anciennes ; car les Maures ne changent point les usages qu'ils ont une fois adoptés. Ils ne sont nullement susceptibles de cette mobilité de modes qui se succèdent avec rapidité en Europe, et qui sont particulièrement en France un objet plus onéreux, qu'utile, peut-être, d'industrie et de circulation.

On ne peut considérer le joug rigoureux, sous lequel les Maures gémissent, sans avoir pour eux quelque commisération ; mais quand on les observe de plus près, on sent refroidir le sentiment qu'inspire l'idée de leur servitude. La nature du gouvernement, à la vérité, qui, sans changer totalement le caractère des nations, influe infiniment sur leur façon de penser, est une des causes morales de la férocité de ces peuples, de leur ignorance et de leur lâcheté. Un despotisme rigoureux avilit trop l'ame, pour qu'elle soit suscestible ni de courage, ni d'aucune élévation. Ces esclaves ne connaissent que la volonté du maître ; ils n'ont aucune idée de liberté, et ils n'ont pas même l'usage des mots pour exprimer sentiment et honneur, qui semblent n'appartenir qu'aux ames fières et libres. Moins sensibles que les autres hommes, ils ne sont ni patriotes, ni parens, ni amis fidèles ; ils ont en général les

Maroc.

défauts qui contrastent avec la bonne-foi ; ils ne s'aiment point entr'eux, et sont encore moins portés pour les étrangers.

Il semble que les Maures, ainsi que tout les peuples des climats chauds, soient plus disposés à la servitude, que les peuples septentrionaux. Éloignés du travail par l'influence du climat et par le défaut de besoins, ils manquent en général de vigueur, et n'ont point cette énergie de caractère qui conduit aux grandes idées, aux grands crimes, aux grandes vertus.

Les Maures, par la nature du sol, ou par la qualité des alimens, sont naturellement maigres ; le libertinage auquel ils se livrent de bonne heure, contribue beaucoup à les énerver ; ils ont de l'agilité et point de vigueur ; ils supportent plus constamment les fatigues de la course, que les peines du travail. Ils sont assez bien de corps ; ils ont des traits réguliers, de beaux yeux, de belles dents ; mais ce sont des physionomies sans ame et sans expression. L'air mélancolique et triste qui leur est particulier, tout annonce chez eux l'empreinte de l'esclavage et de l'oppression.

Ces peuples naturellement avares, sont portés à accumuler et à cacher leurs richesses,

Maroc.

L'or et l'argent ne sont pas chez eux la mesure des besoins, ni l'emblême des passions, mais presque un objet de culte.

Il n'y a entre les Maures ni amitié, ni confiance; il sont insensibles à ces douces impressions que le sentiment fait sur les ames honnêtes; ils ne connaissent que les passions féroces qui portent la division dans les familles, et le trouble dans lés sociétés. Toujours poussés par l'envie, ils se rendent entre eux de mauvais offices, et cherchent à se dépouiller réciproquement de leurs biens. L'intérêt est le nœud secret de leurs liaisons et de leurs haines.

L'esprit d'avidité qui domine les Maures, les rends souples, rusés et plus pénétrans que leur extérieur grossier ne paraît l'annoncer. Les gens du peuples, les campagnards surtout, se volent entre eux avec beaucoup d'adresse. Ils profitent des nuits obscures et orageuses pour enlever ce qu'ils peuvent. Ils quittent leurs habits, marchent nuds, à quatre pattes; et en cas de surprises, il s'échappent facilement.

Le vol, à Maroc, n'est point puni de mort; les punitions sont aussi arbitraires, et dépendent du moment et des circonstances qui peuvent aggraver le délit. La punition ordinaire

Maroc.

pour un voleur de grand chemin, c'est de faire couper la main ou le pied.

Par esprit d'intérêt, les Maures sont naturellement portés au jeu; mais comme il est défendu par la religion de Mahomet de jouer de l'argent, la police a soin de surveiller les joueurs. Le seul jeu que les Maures jouent publiquement, c'est celui des échecs.

On ne connaît, parmi les Maures, que les besoins de première nécessité, qui ne sont pas étendus dans les climats chauds; ce n'est que dans l'intérieur de leur maison et dans le secret du ménage que ces peuples peuvent se donner quelque aisance, qu'ils ont soin de cacher extérieurement.

Les arts que l'on professe chez les Maures, sont encore dans leur naissance. Un orfévre vient travailler au coin d'une cour, où il établit dans un instant son attelier. Il porte dans un sac son enclume, son marteau, son soufflet, ses limes et ses creusets. Son soufflet est une peau de bouc, à l'extrémité de laquelle il met un bout de roseau qu'il tient d'une main, et de l'autre il presse le sac par des mouvemens égaux, et par ce moyen il allume et entretient son feu.

Comme les professions des hommes sont subordonnée à leurs besoins, on ne connaît chez

Maroc.

les Maures que les professions utiles; celles de luxe et d'agrémens y seraient entièrement superflues. Le peu de complication qu'il y a dans les ressorts de l'administration, occupe peu de monde aux affaires publiques; et il y a dans l'état des hommes une grande conformité. Ces peuples marient leurs enfans jeunes, pour les fixer plutôt au travail et les détourner de la dissipation. Le cadi et le gouverneur de la ville marient leur fille avec ce qu'on appelle un artisan, sans rougir de cette alliance. Le vendredi, qui est le jour de la prière, tous les habitans d'une ville, habillés de la même étoffe et de la même couleur, sont à-peu-près égaux. Dans les gouvernemens absolus d'ailleurs, où le despote est tout, et où les sujets ne sont qu'un tas d'esclaves, les distances entre les hommes sont plus rapprochées; ce sont des nuances imperceptibles que la confiance momentanée du maître fait apercevoir ou disparaître. L'empereur de Maroc, d'un bacha fait un soldat, et d'un soldat un bacha. On voit un gouverneur de place déposé par le souverain, et condamné à balayer les rues dans la ville qu'il avait gouvernée.

Les Maures ont en général très-peu d'amusemens. Leur vie sédentaire dans les villes, n'est guère distraite que par les soins de leurs

Maroc.

jardins. On n'a pas dans ces climats, comme en Turquie, des cafés publics où l'on va s'entretenir des nouvelles du jour. Les Maures, au lieu d'aller dans les cafés, vont chez les barbiers, qui, dans tous les pays, se sont arrogé le droit de débiter des nouvelles. Leurs boutiques sont entourées de bancs, où s'asseyent les chalans et les oisifs ; et quand la place est prise, ils s'accroupissent à terre comme des singes. Il arrive souvent dans les villes des bateleurs et des danseurs, autour desquels le peuple s'assemble. Il y a encore une autre espèce de charlatans, qui sont des historiens ambulans.

Les Maures, par leur tempérament, ou par les circonstances morales ou physiques de leur éducation, sont moins sensibles que nous à la douleur. Ces hommes presque nuds, toujours exposés aux impressions de l'air, acquièrent une roideur dans les fibres, qui les rend moins délicats, et qui dégénère enfin en impassibilité. L'empereur de Maroc a fait souvent couper la main à des voleurs qui, renvoyés tout de suite, ramassent leur main à terre et se mettent à courir. Ces exécutions qui ne sont jamais annoncées ni préparées, se font avec le couteau du premier Maure qui se trouvera présent, qui exécute

Maroc.

lui-même, tout gauchement, les volontés de son maître.

En général, les Maures sont peu recherchés dans leur manger; leur cuisine est simple et frugale; ils font le matin un déjeûner, avant que d'aller à leurs affaires : le véritable repas, c'est celui qu'ils font le soir après le soleil couché. Ces peuples ne connaissent point l'usage du linge, ni des cuillères et des fourchettes. Après le repas, ils se lèchent les doigts et s'essuient à leurs habits qu'ils font laver quand ils sont sales. Ceux qui ont des esclaves noirs, les font approcher, et se frottent les mains à leur tête; où, si dans le moment il se trouve quelque Juif présent, ses habits servent d'essuie-main aux Maures.

Les Maures se marient jeunes; les filles, parmi eux, sont nubiles à treize ans. Il leur est permis d'épouser quatre femmes, sans être gênés sur le nombre des concubines. La pluralité des femmes n'étant qu'une affaire de calcul, chacun en proportionne le nombre à son état et à son aisance. Comme les femmes ne participent pas à la société, l'inclination ne détermine pas les mariages; ce ne sont jamais que des convenances de famille. Quand les parens sont d'accord, on prépare la fête. Peu de jours avant la noce, on promène le

Maroc.

fiancé, à cheval, dans la ville, au son de quelques tambours et hautbois, accompagné de quelques amis qui, par intervalle, tirent des coups de fusil. Le jour de la noce on promène encore le marié à l'entrée de la nuit, mais avec plus de train et plus de cérémonie. Il porte ce jour-là une cape rouge, un sabre en bandouillère; son visage est presque couvert par un voile, pour le dérober aux mauvais présages. Il a autour de lui plusieurs jeunes gens, dont un lui donne de l'air avec un mouchoir. Il est, comme l'empereur, entouré de sa cour, et dans cette cérémonie, on lui en donne même le titre. Pendant cette marche, la mousqueterie redouble ses décharges, jusqu'à ce qu'il soit rentré chez lui. Alors, la mariée sort de la maison de son père, dans le même ordre; elle est assise dans une espèce de cage carrée ou octogone, qui a environ douze pieds de tour, portée par une mule: cette cage, élevée en pyramide, est ornée de gazes et d'étoffes de différentes couleurs. La jeune mariée est escortée par un nombre de parens et voisins, les uns avec des torches, les autres avec leurs fusils dont ils font de fréquentes décharges. Arrivée à la porte de l'époux, les parens l'introduisent chez son mari, en observant qu'elle ne touche point le seuil

de la porte en entrant : alors le père, la mère et les parens se retirent ; il ne reste dehors que quelques paranymphes qui tiennent des propos gais, et chantent des vers libres, analogues au moment. Il est d'usage que ces femmes reçoivent les preuves de la consommation du mariage, qu'elles portent, en chantant, chez les parens de l'époux. La virginité est une condition si essentielle à la validité du mariage parmi ces peuples, que, si la preuve n'en existait pas, le marié serait en droit de renvoyer sa femme. Le même usage s'observe dans la Nigritie ; la preuve même doit être exposée au public le lendemain du mariage : on sent combien ces lois sont sages dans les pays chauds, où le climat influe davantage sur la corruption des mœurs. Maroc.

On ne se marie guère qu'après la récolte ; et son abondance qui décide du plus ou du moins de facultés, rend, à la campagne surtout, les mariages plus ou moins nombreux. On n'y a pas les mêmes scrupules sur les preuves qui tranquillisent les époux, parce qu'il arrive souvent que le mariage est consommé avant qu'on songe à le conclure.

Les Maures sont dans l'usage de marier leurs noirs avec leurs négresses, et après quelque temps de service, ils leur donnent la li-

Maroc.

berté : on voit par-là que les peuples cultivateurs sont plus humains envers leurs esclaves, que les peuples commerçans; et que les noirs sont plus heureux chez ce qu'il nous plaît d'appeler nations barbares, qu'ils ne le sont dans nos colonies.

Le mariage des noirs qui habitent l'empire de Maroc, ressemblent assez à ceux des Maures. Les cérémonies qui y ont rapport sont suivies de la musique, et précédées de quelques drapeaux faits avec des mouchoirs de gaze, au bout d'un roseau. Ils se marient aussi après la récolte; et quand ils sont assurés de leur subsistance, qui, dans les premiers âges du monde, a dû être la base de l'institution des sociétés. La première cérémonie qui précède le mariage des nègres, est de porter au moulin la provision de blé pour une année; on y va en chantant, avec des tambours et des castagnettes : deux jours après, on va recevoir la farine avec les mêmes cérémonies. Les noirs, dans ces contrées, observent la religion de Mahomet, presque sans la connaître; mais ils y ajoutent régulièrement l'adoration du soleil, qui est le premier objet de leur culte.

On regarde comme superstition, parmi les Maures, la répugnance qu'ils marquent quand on tue les cicognes, puisqu'ils disent que c'est

Maroc.

péché. Il est naturel de croire que la conservation des cicognes a eu, dans le principe, un motif légitime, en ce qu'elles détruisent les serpens, les crapaux, les sauterelles et autres insectes malfaisans. Dans les premiers temps, les hommes simples ont regardé comme péché tout ce qui était défendu, tout ce qui blessait l'ordre de la police et les convenances de la société.

Les Maures, de mêmes que tous les Mahométans, regardent comme une irrévérence contraire à l'esprit de religion, d'ensevelir les morts dans les mosquées; les cimetières sont presque tous hors des villes. Les souverains ont leur sépulture dans des hospices isolés dans le voisinage des mosquées. Ces tombeaux sont de la plus grande simplicité.

Tous les Mahométans enterrent les morts aux heures indiquées par la prière. Le mort, qu'on ne garde dans la maison que quand il expire après le soleil couché, est transporté de jour à la mosquée, d'où il est emporté par ceux qui s'y rendent pour prier : par esprit de piété, chacun s'empresse de le porter à son tour. Les Maures chantent à leurs enterremens, usage qu'ils ont peut-être imité des Chrétiens d'Espagne ; car les Mahométans orientaux ne chantent pas. Ces peuples n'ont aucune

[redacted]
Maroc.

couleur consacrée au deuil. La douleur de la perte de leurs parens est un sentiment intérieur qui n'est exprimé par aucun signe. Les femmes vont régulièrement, le vendredi, pleurer et prier sur la sépulture des morts dont le souvenir intéresse leur tendresse.

On a dit que par-tout où il y avait de l'argent, on trouvait des Juifs. Lorsqu'ils furent proscrits d'Espagne et de Portugal, il en passa un nombre infini dans l'empire de Maroc. Il en reste à peine aujourd'hui la douzième partie. Le reste a changé de religion, a succombé à la misère, ou s'est éloigné de la vexation et de la tyrannie, des avanies et des impôts. Les Juifs ne possèdent ni terres, ni jardins; ils ne pourraient jouir tranquillement de leurs fruits; ils ne peuvent porter que des habits noirs, et il ne leur est permis de passer que nuds pieds auprès des mosquées, ou dans les rues où il y a des sanctuaires. Le moindre des Maures se croit en droit de maltraiter un Juif, et celui-ci ne peut se défendre, parce que la loi et le juge sont toujours en faveur du Mahométan. Malgré cet état d'oppression, les Juifs se tirent assez bien d'affaire vis-à-vis des Maures: comme ils ont l'esprit tourné au commerce et au brocantage, ils profitent de leur ignorance dans les marchés qu'ils font ensemble. L'empereur

pereur les emploie dans la perception des douanes, dans la fabrication des monnoies, dans toutes les affaires qui ont trait aux achats et ventes que ce prince contracte avec les Européens, ainsi que dans toutes ses négociations avec les cours de l'Europe. Maroc.

Les Juifs qui, à travers les persécutions, ont porté partout leur culte et leurs usages, observent à Maroc plus scrupuleusement qu'ailleurs, ceux qu'ils pratiquaient anciennement à la mort de leurs parens. Le dernier instant chez eux est annoncé par des cris et des lamentations auxquelles des pleureuses à gages viennent se joindre; et elles chantent avec une sorte de mesure, marquée par le battement des mains, qui met une gradation à la douleur. Les parentes du mort, en s'arrachant les cheveux et en se souffletant, s'unissent aux accords de ce lugubre concert, qu'on répète le jour de l'enterrement. Les Juifs observent ensuite six jours de deuil rigoureux, où ils vont nuds pieds, et où ils n'osent ni se raser, ni changer d'habits. Le septième jour, les cris et la musique recommencent, ainsi que le premier du onzième mois, qui est le dernier du deuil. Dans ces cérémonies funèbres, les pleureuses chantent des sentences analogues à la vie et à la mort; et quand elles sont en

Maroc.

état d'improviser, elles riment en chantant l'éloge du défunt.

Entre les Maures et les Juifs qui partagent la population de l'empire de Maroc, il y a une classe intermédiaire d'hommes, qui, comme les amphibies, semblent tenir à deux élémens; je veux parler des renégats : les Maures n'ont pour eux aucune considération. Ces apostats ne s'allient qu'entre eux; et comme en Espagne un vieux Chrétien se garde bien de donner sa fille à un nouveau converti, de même un Maure de vieille tige croirait se mésallier en prenant un renégat pour gendre. Les Chrétiens qui embrassent le mahométisme sont en petit nombre; ce ne sont guère que des fugitifs ou des disgraciés d'Espagne, qui, par inconduite ou par désespoir, passent d'un état malheureux à la situation la plus déplorable. Il n'en est aucun qui ne se soit repenti de s'être fait Maure, et qui n'ait cherché à s'échapper; ce qui est difficile.

## CHAPITRE XIV.

### *Sciences, Arts et Langage.*

Maroc.

Les sciences et les arts ne prospèrent qu'avec la liberté, et ne peuvent avoir aucun encouragement dans un état despotique. Les Maures qui ont reçu la religion et la langue des Arabes, semblent n'avoir participé à aucune de leurs connaissances. Unis et confondus avec les Maures d'Espagne, qui ont cultivé les arts, et ont vu naître grand nombre d'hommes savans; voisins, dépendans de la ville de Fés, dont on a venté les académies, et qui a produit elle-même des écrivains, ils n'ont conservé aucune trace du génie de leurs ancêtres. On ne voit pas que les révolutions qui ont bouleversé les empires, aient influé sur le caractère des nations. Les Grecs, subjugués par les Turcs, ont perdu la liberté; mais ils ont conservé leur génie. S'ils étaient libres, on verrait renaître les beaux siècles de la Grèce, des historiens, des philosophes, des généraux. Les hommes, ainsi que des plantes, ne dégénèrent que quand on cesse de les cultiver. Je ne sais si l'on doit

Maroc.

s'en prendre à l'influence du climat, ou aux effets qui résultent des vices du gouvernement; mais les Maures en général paraissent moins susceptibles d'énergie et de vertu que les autres hommes.

Les Maures n'ont aucune idée des sciences spéculatives : semblables aux anciens Arabes, ceux qui lisent parmi eux, et c'est le très-petit nombre, ne lisent guères que des livres de leur religion. Leur éducation se borne à apprendre à lire et à écrire; et, comme c'est presque l'apanage des savans, les prêtres et les talbes, parmi eux, sont les seuls dépositaires des connaissances humaines. Dans les écoles, les Maures occupent leurs enfans à lire et à réciter environ soixante leçons, prises de l'alcoran, qui, pour plus d'économie, sont écrites sur des petites planches: ces leçons une fois dans la mémoire, l'écolier est censé en savoir assez pour sortir de ses classes. On le promène alors dans la ville, à cheval, suivi de ses camarades qui chantent ses louanges; c'est pour lui un jour de triomphe; pour les écoliers, un motif d'émulation; pour le maître, un jour de fête; et pour les parens, une occasion de dépense: car dans tous les pays, il n'est point de fête sans procession; il n'en est pas où l'on ne mange.

Maroc.

A Fés, où l'on a conservé quelques idées d'urbanité, on reçoit un peu plus d'instruction dans les écoles ; et les Maures un peu à leur aise y envoyent leurs enfans, pour s'instruire dans l'arabe, et dans la connaissance de la religion et des lois. Ils y prennent aussi quelque goût pour la poésie, que les anciens Arabes avaient non-seulement consacrée à célébrer les événemens, mais encore ils étaient en usage de parler en vers dans leurs assemblées, ou dans les visites de cérémonie. La langue arabe d'ailleurs, par sa fécondité, par son énergie, et par les sens figurés dont elle est susceptible, est peut-être plus propre à la poésie, qu'aucune langue vivante.

Les Maures sont assez dans le goût de rimer et de chanter tous les événemens. Il est naturel de penser que, dans l'origine, on n'a eu d'autre but que d'instruire des événemens historiques, une multitude de citoyens qui ne savaient pas lire. Ceux d'entre les Maures qui sont un peu lettrés, s'amusent entr'eux à se proposer des énigmes, joliment versifiées ; celui qui les devine, doit employer les mêmes rimes, dont s'est servi celui qui les compose, comme si c'était une réponse à une question.

De toutes les sciences qui ont été connues des Arabes, la médecine et l'astronomie sont

Maroc.

celles qu'ils ont le plus cultivées. Elles ont mérité cette préférence, en raison de leur utilité. L'art de conserver la santé et de régler la culture des terres, selon l'ordre des saisons, ont dû déterminer, partout, les premières recherches de l'esprit humain. Les Maures, qui ont régné en Espagne, se sont appliqués à cultiver ces connaissances, et ils ont laissé après eux bien des manuscrits, qui sont autant de monumens précieux de leur génie. Ces trésors ne seront pas toujours enfouis, et peut-être parviendront-ils un jour à la postérité.

Les Maures modernes ont infiniment dégénéré : ils n'ont aucune disposition aux sciences; ils connaissent la propriété de quelques simples ; mais comme ils n'agissent pas par principes, et qu'ils ignorent les causes et les effets des maladies, ils font presque toujours de leurs remèdes une fausse application. Leurs médecins ordinaires sont leurs talbes, leurs fakirs, leurs saints, auxquels ils ont une superstitieuse confiance. La fièvre, maladie habituelle des pays chauds, est mise, par ces ignorans, au nombre des maléfices. Le démon, selon eux, est cause de ces crises de froid et de chaud. Le délire, qui est une suite de l'agitation, ne sert qu'à confirmer leur erreur ; et le malade meurt, parce qu'on ne lui donne que des secours qu'on sup-

pose miraculeux, et qu'on ignore la marche de la nature. En parcourant l'histoire du monde, on voit partout l'influence des esprits, et le pouvoir qu'ils ont conservé sur les nations les moins éclairées. Maroc.

La petite vérole, qu'on dit nous être venue d'Asie ou d'Afrique, qu'on ne connaissait pas enfin avant les croisades, est la seule maladie peut-être pour laquelle le Maures n'invoquent pas les saints. Elle vient tout naturellement, et fait très-peu de ravages, à cause de la température du climat et de la frugalité de ces peuples. On connaît l'inoculation dans l'intérieur du pays. Dans les villes, où le mahométisme s'observe avec plus de scrupule, on ne prend aucune précaution contre les ravages de cettte maladie : cette prévoyance est incompatible avec la religion de Mahomet, qui laisse au destin le soin d'agir et de prévoir.

L'astronomie dont les Arabes nous ont donné les premières connaissances, qu'ils doivent eux-mêmes aux habitudes d'une vie errante, est entièrement, ou presqu'entièrement ignorée des Maures. Ils interprètent toujours les éclipses à mauvais augure. Celle qu'il y eut, le 24 juin 1778, fut totale et centrale à Salé. Chénier eut soin de l'annoncer, pour ménager la frayeur des peuples ; et pour mieux en ob-

Maroc.

server les circonstances, il alla la voir à la campagne, où bien des gens le suivirent. A mesure que l'immersion s'avançait, les curieux intimidés disparurent l'un après l'autre pour retourner en ville, et il ne resta qu'avec deux soldats de garde, qui pâlissaient, et dont la frayeur augmentait à mesure que le soleil perdait de sa clarté. Au moment où l'immersion fut totale, on entendit des cris lamentables des femmes et des enfans qui croyaient que c'était la fin du monde; et ce ne fut qu'avec le retour de la clarté, que les esprits reprirent quelque confiance. Il n'est pas extraordinaire que des peuples, qui n'ont aucune théorie du mouvement circulaire des astres, soient consternés d'un phénomène qui semble renverser l'empire de la nature. Par-tout, les peuples superstitieux croyent voir, dans ces événemens, le présage de quelque calamité. Comme les Maures sont hors d'état de raisonner sur les causes de ce phénomène, ils croyent que le soleil ou la lune sont au pouvoir d'un dragon qui les engloutit; et ils font des prières pour que cet astre soit délivré de ce cruel ennemi.

L'astrologie, cet art chimérique qui a fait tant de progrès à Rome, malgré les édits des empereurs, devait en faire de plus grands en-

Maroc.

core parmi des peuples stupides et ignorans, toujours agités par la crainte de maux présens, et par l'espérance d'un avenir plus heureux. Compagne de l'astrologie, la magie s'est introduite dans ces climats; et les talbes, dans la partie du sud, en font une étude suivie. Ils l'employent avec succès, pour séduire la crédulité des Maures, et les abuser par leurs rêveries et leurs propos artificieux.

Les Maures de l'empire de Maroc, ainsi que tous ceux des bords septentrionaux de l'Afrique, parlent arabe; mais cette langue est plus altérée à mesure qu'on s'éloigne davantage de l'Asie, qui a été son berceau. La prononciation des Africains cependant paraît plus douce à l'oreille, et moins gutturale que celle d'Égypte.

De toutes les langues vivantes, l'arabe est, sans contredit, une des plus étendues. Depuis les bords occidentaux jusqu'aux bords orientaux de l'Océan, ce qui suppose environ deux mille lieues de continent de l'est à l'ouest, on ne parle pas d'autre langue et on peut encore se faire entendre, avec elle, dans le Mogol et dans une partie de l'Inde. Le fonds de l'écriture est le même à Maroc et au Caire.

Il y a une différence sensible, parmi les Maures, entre l'arabe des savans et des gens

Maroc.

de la cour, et celui que parle le commun du peuple. Les Brèbes parlent une langue que les Maures n'entendent pas, et qui semble n'avoir avec la leur aucune analogie : on n'ose dire si c'est la punique ou la numide; mais ces peuples écrivent leur langue en caratères arabes.

Les Brèbes comptent les jours de la semaine comme les Maures; et, ainsi qu'eux, ils se servent de mots arabes. L'alcoran et les livres de prières des Brèbes sont en langue arabe. Leurs actes, écritures et titres de propriété sont dans la même langue, écrits par leurs talbes ou gens de lettres.

---

## CHAPITRE XV.

### *Animaux de l'empire de Maroc.*

Il y a dans l'empire de Maroc des animaux domestiques ; ce sont les mêmes espèces qu'on voit en Europe, et des animaux féroces qui sont particuliers à ces climats. **Maroc.**

Comme les Maures sont des peuples pasteurs, leurs richesses consistent dans leurs troupeaux. Il y en a de nombreux dans cet empire, et ils le seraient encore d'avantage si les propriétés étaient respectées, et si le commerce y jouissait de plus de liberté. La qualité des laines sur cette côte est généralemsnt bonne ; elle serait même susceptible de beaucoup de perfection, si l'on mettait plus de choix dans les espèces ainsi que dans les pâturages. Les Maures emploient une partie de leurs laines aux étoffes dont ils font leurs vêtemens et leurs tapis, et vendent l'excédent aux étrangers. On ne voit presque pas de brebis noires dans l'empire de Maroc. C'est par cette raison peut-être que tous les Maures sont habillés de blanc : on voit en Espagne, par la raison contraire,

Maroc.

des populations entières à la campagne, habillées de couleur fauve et obscure, parce que les troupeaux sont plus variés, et que les brebis noires y sont en plus grand nombre.

Les bœufs abondent assez dans cette partie de l'Afrique; mais l'espèce en est petite. Les Anglais à travers les entraves que la politique du roi de Maroc fait intervenir, en font une extraction suivie pour l'entretien de leur gar-dison de Gibraltar; et les Maures en font des salaisons pour leur ménage, qu'ils conservent d'une année à l'autre. Les cuirs de bœufs en poil sont pour eux un objet considérable de commerce; et il en passe des quantités prodigieuses à Marseille.

Les chameaux sont une partie des richesses des Maures: cet animal exige peu; et quoique lent, il travaille beaucoup. Les Maures les font servir, ainsi que les bœufs, pour le labourage, mais plus ordinairement pour le transport de leurs denrées, ou autres objets de commerce, d'un bout de l'empire à l'autre. Le chameau est un animal docile que l'on fait agenouiller de ses quatre jambes pour le charger avec plus de facilité. Il porte six à huit quintaux, suivant qu'il est plus ou moins vigoureux. Les campagnards s'en servent aussi pour voyager; son pas est lent et pesant, et

son trot est insuportable. Un chameau emporte souvent une famille entière avec tout son déménagement. Le calife Omar voyageait sur un chameau, portant avec lui ses provisions. Maroc.

On est revenu de l'erreur où l'on a été que le chameau s'adossait à sa femelle pour engendrer; cet animal, naturellement tranquille, est inquiet dans ses amours; après avoir tourmenté la femelle pour qu'elle s'accroupisse sur ses genoux, il se met dans la même situation, en faisant, avec sa langue écumante, un bourdonnement désagréable.

Les Maures de la campagne mangent volontiers du chameau. Sa viande a un goût fade, et fait un bouillon blanchâtre qui ne plaît pas à l'œil; son lait est sain, frais et léger. On en boit habituellement dans le sud; et les malades, affectés de la poitrine, en usent pour se rétablir. Cet animal est précieux dans les climats chauds et dans les terrains sabloneux. La sole de son pieds est un cartilage endurci, qui ne saurait long-temps résister dans les pays humides et pierreux; d'ailleurs, cet animal, par sa conformation, peut rester plusieurs jours sans boire ni manger: avant de partir pour un voyage, on donne au chameau une portion d'orge abondante; il rumine cette nourriture,

Maroc.

chemin faisant; elle est dans son estomac comme un dépôt auquel il a recours dans le besoin : il conserve de même l'eau dans un récipient formé de plusieurs vessies, et ne fait regorger que ce qui lui est nécessaire pour se désaltérer.

Les chevaux abondent dans l'empire de Maroc, et l'espèce en est généralement bonne. Ils sont élevés de façon à résister à la fatigue, au chaud, au froid, à la faim et à la soif. Les beaux chevaux y sont cependant très-rares : on n'est pas aussi curieux chez les Maures que chez les Arabes de conserver les races et de les améliorer. L'empereur a des haras dans différentes provinces : quelques gouverneurs, empressés de lui plaire, en ont aussi; mais ce genre d'industrie n'est pas généralement encouragé. La sortie des chevaux, d'une part, est prohibée, tandis que l'empereur, de l'autre, a un droit de propriété sur ce qu'il y a de mieux; ce qui éloigne les particuliers de s'occuper d'un soin qui devient infructueux. On monte les chevaux très-jeunes dans cette partie de l'Afrique, et on les mène rudement : on les exerce à courir, bride abattue, et on les arrête tout court; ce qui fait que la plupart sont estropiés, et qu'à l'âge de sept ans ils ont presque fait tout leur service.

Maroc.

Dans la partie du sud, où les Maures ont un peu plus de liberté, parce qu'ils ne sont pas surveillés avec la même attention, on est plus jaloux de perfectionner les races; aussi les chevaux y sont-ils plus beaux. Les Maures, dans ces quartiers, ne montent guère que des jumens; elles sont plus légères, elles ne hennissent pas, et sont plus propres à un coup de main, pour des peuples toujours agités par des divisions. Les jumens et les poulains sont accoutumés à entrer la nuit dans les tentes; ils dorment pêle-mêle avec les enfans, et se tournent avec attention, en évitant de leur faire du mal: cette façon d'élever ces animaux, fait qu'ils contractent de l'affection pour leurs maîtres, et ils aiment beaucoup d'en être caressés.

Les Maures font un usage assez habituel des mules. Ces animaux sont d'un usage journalier pour les voyages et pour les transports; ils sont plus forts que les chevaux, ils n'exigent pas les mêmes soins, et ils se contentent de peu de nourriture. La cavalerie, parmi les Maures, ne se sert que de chevaux; mais les particuliers montent les mules par préférence, ils y mettent même beaucoup de choix, et les accoutument à un entre-pas qui ne fatigue point, et qui est très-prompt. Celles de Fés

Maroc.

sont les plus belles et les plus diligentes, et il en vient beaucoup du côté de Tunis.

La volaille abonde dans l'empire de Maroc ; mais l'espèce en est très-médiocre : les pigeons y sont excellens, et il y en a de fort gros. Les perdrix sont communes ; mais elles n'ont point de goût. On y voit très-peu de bécasses ; en revanche, il y a beaucoup de bécassines dans la saison. Les lièvres y sont généralement bons et de moyenne grandeur : on ne voit de lapins que dans la partie du nord.

Il y a dans l'empire de Maroc des daims, des chevreuils, des gazèles, des renards, et nombre d'animaux connus en Europe ; mais en général, ces espèces ne sont pas bien abondantes, parce qu'on les chasse, ou que les bêtes féroces les détruisent insensiblement.

Les lions et les tigres ne sont pas rares dans quelques parties de cet empire ; ils se tiennent dans des forêts ou des valons voisins des rivières. Ces animaux ne s'éloignent guère de leurs repaires, à moins qu'ils ne soient provoqués par la faim ; mais ils trouvent toujours à vivre en détruisant les jeunes sangliers qu'on trouve dans ces forêts, ou en enlevant les vaches et les moutons qui viennent paître dans le voisinage de leurs retraites. Ce qu'on appelle tigres dans cette partie de l'Afrique, ne sont

que

que des léopards ; on n'y connaît pas le tigre royal.

Maroc.

Les Maures, et particulièrement ceux des montagnes, chassent volontiers aux lions et aux tigres, qu'ils vont attendre, avec leurs fusils, dans le voisinage des abreuvoirs ; pour plus de sûreté, ils montent sur des arbres pour les tirer au passage, portant avec eux des haches pour se défendre contre les tigres qui grimpent avec facilité. Quand les Maures veulent prendre les lions en vie, ils font des fosses profondes, où ils mettent de la viande, ils couvrent la fosse avec de la feuillée répandue sur des roseaux ; le lion attiré par l'appât, tombe dans la fosse, et se prend dans des lacets : il est cependant plus ordinaire de les prendre dans des trapes de bois, qui se ferment d'elles-mêmes quand le lion y est entré. Lorsqu'on est forcé de camper dans des lieux où l'on voit paraître des lions, on fait des feux pour les éloigner ; il est souvent arrivé que ces animaux approchant des campemens, ont enlevé des mules au pâturage.

Les maures de la campagne font bien des contes qui confirment ce que l'on dit dans tous les pays, de la générosité de cet animal. On assure qu'un Brèbe, qui était allé à la chasse du lion, s'étant enfoncé dans la forêt ;

Maroc.

rencontra deux jeunes lionceaux qui vinrent le caresser. Ce chasseur s'arrêta avec ces petits animaux, et, en attendant le père ou la mère, il sortit son déjeûner, qu'il partageait avec eux : la lionne étant arrivée sans que le chasseur s'en fut aperçu, celui-ci n'eut ni le temps, ni peut être le courage de prendre son fusil : après avoir regardé quelque temps cet hôte qui fêtait ses petits, la lionne s'en alla, et revint peu de temps après avec un mouton à sa gueule qu'elle offrit à l'etranger. Le Brèbe, affilié dans cette famille, saisit l'occasion de faire un bon repas, il écorcha le mouton, fit du feu, en fit rôtir une partie, et donna les entrailles à manger aux petits : le lion vint à son tour, et respectant les droits de l'asyle, il ne marqua aucune férocité. Le lendemain l'hôte, ayant achevé ses provisions, s'en alla et renonça à la résolution de tuer ces animaux dont il avait éprouvé l'hosptalité. Il caressa les petits pour prendre congé d'eux, et le père et la mère l'accompagnèrent généreusement jusqu'à la sortie de la forêt.

Cet animal, noble et fier, dont les anciens ont fait le roi des animaux, quoiqu'il n'y ait point de roi dans la nature, n'attaque point les hommes qui l'attendent, et le regardent sans crainte, à moins qu'il ne soit affamé ; il

Maroc.

peut se faire que par la température du climat, ou parce qu'ils sont libres, ces animaux soient moins féroces en Afrique qu'ils ne le sont en Europe, dans les ménageries où ils sont renfermés; il est même des quartiers où, selon le rapport des Maures, les femmes et les enfans les éloignent des habitations en criant après eux.

L'empereur de Maroc conserve dans ses ménageries, qui ne sont que des fosses ouvertes, vastes et profondes, des tigres et des lions, autant par magnificence que pour envoyer aux souverains de l'Europe. Les Juifs qui sont chargés de leur porter journellement la nourriture, entrent et sortent avec familiarité et gouvernent ces fiers animaux avec un roseau.

De tous les animaux féroces, le sanglier est celui qui abonde le plus dans les forêts de cet empire. Cet animal fait plusieurs portées dans l'année, et fait nombre de petits qui servent de pâture aux lions. Quand le lion aperçoit dans la forêt une laie avec plusieurs marcassins, il se traîne sur son ventre et décrit un grand cercle, où il ne laisse qu'un petit passage, et il se tapis tout auprès. La laie avec ses petits, voulant se retirer, fait le tour du cercle que le lion a décrit, et repoussée par l'odeur qu'il a repandue, elle sort enfin avec

Maroc.

précipitation, par le seul intervalle qui n'en est point infecté; et le lion qui est tout prêt, s'empare de la proie. Il y a des exemples que des vieux sangliers ont éventré des lions; mais on doit regarder ces cas particuliers comme des exceptions, et non pas comme une règle qui puisse donner au sanglier aucune supériorité.

Les habitans de la campagne et ceux des montagnes ne font aucune difficulté de manger du sanglier, quoiqu'il soit défendu par la loi, ainsi que du lion: la chair de ce dernier, qui est nerveuse, est très-coriace; l'odeur en est si forte, qu'un chien, à qui on en présente, recule d'horreur au moment qu'il la flaire.

Maroc.

## CHAPITRE XVI.

*Relations et intérêts du Commerce entre les Nations européennes et l'Empire de Maroc.*

Dès que l'esprit d'industrie commença à opérer une révolution en Europe sur la puissance des nations et sur les mœurs des peuples les souverains sentirent la nécessité de se faire respecter sur mer, et d'assurer, par des forces maritimes, les progrès du commerce et de la navigation.

Avant la découverte de la route des Indes par le cap de Bonne-Espérance, et même quelque temps après, l'Europe n'avait de communication avec l'Asie que par la mer Méditerranée. Elle faisait dans cette mer, un commerce assez étendu sur les bords septentrionaux de l'Afrique, qui, dans ces momens même, avaient été envahis par une troupe de brigands. Tripoli, Tunis, Alger, Maroc, usurpés par cette foule de soldats que la religion avait armés; ennemis des Chrétiens par fanatisme, le devinrent encore par intérêt. Ces

Maroc.

peuples pauvres et peu portés au travail, sans commerce et sans industrie, pirates par goût et par nécessité, ne pouvaient acquérir de la considération que par la licence et le brigandage.

L'Europe, que le zèle de la religion avait autrefois armée contre ces ennemis communs, se trouva bientôt divisée par des intérêts politiques. Les nations, ambitieuses de pouvoir et de richesses, occupées de leur industrie et de l'échange de leurs productions, ne consultèrent que leurs convenances particulières; et, dans l'espoir d'acquérir plus d'ascendant par le commerce et la navigation, elles se déterminèrent à ménager, avec ces usurpateurs des bords de l'Afrique, des traités qui ont été plus ou moins observés, selon l'opinion qu'inspirent leurs forces et la supériorité de leurs intérêts.

Tels ont été, dans le principe, les motifs des liaisons entre les puissances européennes et les régence de Barbarie : c'est de la rivalité ou de la faiblesse des nations commerçantes que ces régences ont acquis ensuite ces moyens de puissance dont elles ont si souvent fait sentir les inconvéniens et le poids, et qu'elles ont mis insensiblement à leur amitié, des conditions qui ne servent qu'à la

rendre plus fragile, plus onéreuse et plus humiliante.

Maroc.

C'est moins par les avantages qu'elles retirent de leurs échanges sur les bords septentrianaux de l'Afrique, que pour favoriser l'accroissement de leur navigation et de leur commerce extérieur, et que les puissances européennes ont fait des traités d'amitié avec les régences et l'empire de Maroc. Cet empire lui-même, quoique riche par ses productions, n'est pas susceptible d'un commerce bien étendu. L'instabilité de ses lois, d'une part, est un obstacle à l'industrie des sujets et à la confiance des étrangers; tandis que de l'autre, les besoins des peuples ne sont pas multipliés autant par les circonstances de leur éducation, et par la température d'un climat peu exigeant, que par l'oppression du gouvernement, qui, ne donnant au luxe aucune liberté, ralentit nécessairement l'activité du commerce, dont le luxe lui-même est le premier mobile. A quelque modique échange près, la franchise du pavillon est le seul lien qui ait rapproché les nations européennes de l'empire de Maroc.

L'Angleterre est la première puissance qui ait fait, avec les empereurs de Maroc, des traités d'amitié et de commerce. Maîtresse de

Maroc.

Tanger, que la cour de portugal lui céda en 1762, elle éprouva de temps en temps l'inquiétude des Maures, qu'elle dissimula, et fit même des sacrifices pour pouvoir entretenir avec plus de facilité la garnison de cette place, qui par son éloignement, devint enfin un fardeau pour la nation. La paix fut conclue pour quatre ans avec Muley-Ismaël, en 1681; mais cette trève n'arriva pas à son terme. Le prince maure prétendit que la paix n'ayant été faite qu'avec la garnison de Tanger, elle ne s'étendait pas sur l'immunité du pavillon Britannique. Cette distinction, particulière à un climat consacré à la mauvaise foi, fit intervenir des explications : Muley-Ismaël envoya des ambassadeurs à Londres, au commencement du siècle; ce fut un prétexte à de nouveaux présens, et le traité de paix fut enfin renouvelé.

La navigation et le commerce immense des Anglais était un motif assez intéressant pour les engager à ménager leur paix avec l'empereur de Maroc. Ils y furent encore excités par un motif politique, pour pouvoir approvisionner et rafraîchir plus facilement la place de Gibraltar. Sidi-Mahomet, plus clairvoyant que ses prédécesseurs, a tiré tout le parti possible de cette position délicate; et la nation

Maroc.

anglaise, fière, jalouse, et toujours prête à s'offenser, a dissimulé et dissimule encore toutes les inégalités que l'esprit d'intéret lui fait éprouver de la part de la cour de Maroc. L'Angleterre ne fait cependant avec Maroc qu'un commerce borné, et souvent passif, en ce qu'elle n'a pas assez de débouchés pour les retours. Les convenances du commerce entre les nations ne dépendent jamais que de la réciprocité de leurs besoins, et des facilités qu'elles ont dans l'échange de leurs productions.

La république de Hollande renouvela sa paix avec l'empereur de Maroc en 1755, pour pouvoir tirer meilleur parti de sa neutralité pendant la guerre. L'empereur de Maroc, ayant été informé que cette république traitait la régence d'Alger avec plus de générosité, s'en plaignit aux État-Généraux. Malgré les ménagemens qu'ils marquèrent à ce souverain, à la fin de 1774, il leur déclara la guerre, sous prétexte qu'un présent extraordinaire qu'ils venaient de lui faire, et qu'il garda, n'était pas assez riche. La république fit passer des armemens considérables dans le détroit pour la protection de son commerce et de sa navigation : mais en renouvelant la paix en 1778, elle y mit de la générosité :

Maroc.

elle pourra la prolonger par les mêmes moyens. La Hollande fait avec la côte de Maroc un commerce assez assuré, et l'habitude y a presque rendu ses importations nécessaires. Les négocians hollandais ont presque toujours profité de la facilité que leur donnent les ports français pour faire passer à Marseille des huiles, des laines, et des cuirs en poil, qui s'y consomment plus facilement que dans le nord. Si la Hollande n'avait pas tiré parti de cette tolérance, elle aurait été insensiblement forcée de renoncer à un commerce, qui lui deviendrait désavantageux, dès qu'elle ne pourrait pas en réaliser le produit.

La cour de Dannemarck entame ses négociations avec Sidi-Mahomet, en 1755. Cette cour, éloignée de Maroc, n'avait pas de ce gouvernement une juste idée. Trompée par un juif, qui fut l'organe et l'interprète de ses négociations, elle avait cru pouvoir, sans inconvénient, faire construire un fort à Sainte-Croix, pour y protéger un comptoir de commerce qu'elle se proposait d'y établir. Le juif, agent de ce traité, déguisa les intentions de la cour de Dannemarck; et on n'eut connaissance du fort qu'elle devait construire, qu'au débarquement des matériaux. L'empereur de Maroc, offensé de se voir assimilé aux princes

Maroc.

du Sénégal, fit arrêter l'ambassadeur de Dannemarck avec sa suite, et prétendit les garder comme esclaves. Il se passa du temps pour débrouiller ce malentendu : la cour de Dannemarck reprit ses négociations en 1757 ; elle convint d'une rançon, fit des nouveaux présens et une nouvelle paix.

Le roi de Dannemarck, occupé de projets de commerce, établit une compagnie d'Afrique, qui, sous une redevance annuelle de cinquante mille piastres fortes, obtint de l'empereur de Maroc le commerce exclusif de la côte pour dix ans, par les ports de Salé et de Saffi, où elle forma deux établissemens. Cette compagnie n'eut que de mauvais succès par les avances et les embarras que cette exclusion lui suscita : son commerce d'autre part, qui n'était exclusif que pour les ports de Saffi et de Salé, perdit de son activité par l'établissement des ports de Mogodor et de l'Arrache, ou par une diminution sur les droits. Le prince avait attiré les productions de son empire, qui formaient les retours du commerce d'Europe ; et la compagnie danoise vit absorber en peu de temps ses capitaux par des opérations faites à contretemps, par les générosités que la facilité de ses directeurs et le besoin de plaire au roi de Maroc, ne firent que multiplier.

Maroc.

La cour de Suède fit sa paix avec l'empereur de Maroc, en 1763. Elle fit alors des présens distingués en canons, matières et bois de construction, et se soumit en outre à un présent annuel de vingt mille piastres fortes. Gustave III, en 1771, se refusa à toute redevance, se reservant la liberté de faire des présens à sa volonté, sans en déterminer le temps ni la valeur. Il fut enfin convenu, comme un moyen de cimenter la bonne harmonie, que le roi de Suède enverrait, tous les deux ans, à l'empereur de Maroc, un ambassadeur et un présent. Les Suédois ne font aucun commerce avec la côte de Maroc.

La république de Venise conclut sa paix avec l'empereur de Maroc, en 1765. Elle fit en argent un présent considérable, et se soumit à une redevance annuelle d'environ cent mille livres. Cette république ayant marqué à la régence d'Alger plus de magnficence, l'empereur de Maroc s'offensa de cette distinction, et envoya à Venise un génois qui était à son service, pour s'en plaindre. Cet émissaire, ayant été froidement accueillit par le sénat, et n'ayant point porté une réponse satisfaisante, Sidi-Mahomet, en 1780, marqua son mécontentement à la république, et, sous des imputations arbitraires, il fit sortir son consul de

ses état. Mais, en 1781, la république ayant acquiescé aux désirs de l'empereur de Maroc, son consul revint, et fut très-bien accueilli de ce prince. La république de Venise n'a aucun commerce avec la côte de Maroc; ainsi que le Dannemark et la Suède, la sûreté de leur navigation est le seul fruit que ces cours retirent de la paix.

L'Espagne fit sa paix avec l'empereur de Maroc en 1767, en même-temps que la France. Ce prince, après avoir reçu les témoignages les plus marqués de la générosité de la cour d'Espagne, et avoir presque disposé de ses arsenaux pour réparer ses navires, fit naître l'occasion de détruire la bonne harmonie qui existait avec cette cour. Sans entendre rompre la paix qui, selon lui se bornait à la liberté de la navigation, il alla avec une armée, à la fin de 1774, mettre le siége devant Melile, qu'il crut que l'Espagne lui céderait au lieu de la défendre. Le prince maure ayant échoué dans son entreprise, employa tous les moyens possibles pour rétablir la paix; mais la cour de Madrid, grièvement offensée, se contenta de rester dans un état de trève.

La rupture entre la France et l'Angleterre ayant changé la situation politique de l'Europe, la cour de Madrid crut le moment fa-

Maroc.

vorable pour s'assurer des dispositions d[e] l'empereur de Maroc : ce prince renouvela l[a] paix en 1780, et se prêta avec empressemen[t] à tout ce que l'Espagne désira de lui. L'emp[e]reur consentit, non-seulement à refuser des ra[f]fraîchissemens pour la place de Gibraltar, don[t] l'Espagne méditait de faire le siége, mais les Espagnols furent en quelque façon maître[s] de Tanger, d'où ils approvisionnaient leu[r] armée, et qui servait d'asyle à ceux de leur[s] armemens qui étaient en station dans ces pa[r]rages. Leurs postes d'observations, au-dessu[s] du château et jusques sur le cap Spartel, étaient si bien établis, que leur signaux d[e] proche en proche se communiquaient ave[c] toute la côte de l'Andalousie.

Il ne peut y avoir entre la côte d'Espagn[e] et celle de Maroc aucun commerce suivi, parce que la traite des grains, qui dépend de[s] besoins et des circonstances, ne doit être con[-]sidérée que comme un commerce d'occasion. Les retours de Maroc, aux denrées près, n'on[t] aucun cours en Espagne ; et l'Espagne n'a pa[r] elle-même que bien peu d'objets propres à l[a] consommation de cette côte, à l'exception d[e] la cochenille qu'on emploie à la teinture de[s] maroquins, et dont l'empereur s'est reserv[é] le commerce exclusif.

Maroc.

La cour de Portugal perdit, en février 1769, la ville de Mazagan qu'elle avait conservée sur la côte occidentale de Maroc, où les armes et le commerce des Portugais eurent de si heureux succès au commencement du seizième siècle. Cette place, au centre d'une province abondante, fournissait furtivement au Portugal quelques denrées et quelques bestiaux. Après la perte de Mazagan, la cour de Lisbonne désirant se ménager les mêmes ressources, donner à son pavillon plus de liberté, et se garantir des corsaires maroquins, que la paix avec l'Espagne pouvait rapprocher de ses côtes, se détermina, en 1773, à faire son traité avec l'empereur de Maroc. Le Portugal et Maroc n'ont aucun commerce suivi, et les liaisons entre ces deux cours se bornent à de simples politesses : l'empereur de Maroc fait passer des complimens et quelques chevaux à la cour de Lisbonne, qui répond à ces démonstrations avec plus de magnificence.

L'empereur de Maroc a envoyé, à la fin de 1782, un ambassadeur en Toscane, qui de-là s'est rendu à Vienne, pour conclure la paix avec ces deux cours : il n'y a entre ces nations aucun commerce suivi ; et ce traité n'a d'autre utilité, que d'assurer la navigation des navires impériaux et toscans, et donner cette consis-

Maroc.

tance de plus au commerce maritime, que ces puissances ont voulu encourager dans leurs états.

La république de Gênes n'est avec le roi de Maroc, que dans un état de trève. Un noble génois, en 1769, forma des liaisons avec l'empereur de Maroc, à qui il envoya ses agens avec des présens distingués et une suite nombreuse. La compagnie de commerce qu'il établit eut un instant d'éclat, et n'a eu ensuite que peu de succès. Telle est la lumière d'un éclair qui paraît dans une nuit obscure.

L'empereur de Maroc étant en paix avec les principales nations commerçantes, et désirant la faire avec toutes les puissances chrétiennes, dans l'espoir d'étendre le commerce de ses états, et de tirer meilleur parti de la rivalité des nations, fit manifester par des lettres en 1777, *qu'il accordait à tous les pavillons la liberté de trafiquer et de communiquer dans ses ports, voulant avoir la paix avec tout le monde.* Cette notification ne produisit aucun effet, parce que les nations qu'elle pouvait intéresser n'eurent pas assez de confiance, ou parce qu'elles n'avaient par elles-mêmes ni navigation, ni productions propres à entretenir des liaisons avec cette côte.

Les

Les États-Unis de l'Amérique septentrionale, après avoir raffermi leur indépendance par des lois sages, et avoir conclu des traités de commerce avec les puissances d'Europe, ont voulu procurer à leur industrie et à leur navigation de nouveaux moyens d'accroissement : en conséquence ils profitèrent, dans le courant de 1786, des dispositions pacifiques que l'empereur de Maroc avait montrées à toutes les nations commerçantes, et firent un traité de paix avec ce souverain.

Maroc.

La France, au commencement de ce siècle, avait des colonies, des manufactures, des établissemens chez l'étranger, et un commerce maritime qui, dans sa naissance, annonça tout l'accroissement dont l'industrie de la nation devait le rendre susceptible. Les premiers mouvemens de notre navigation excitèrent la cupidité des régences de Barbarie, voisines de nos ports méridionaux. Après avoir successivement châtié leur témérité, la France fit enfin la paix avec Alger, Tunis et Tripoli; elle fut un instant en négociation avec *Muley-Ismaël* : mais il ne fut pas possible de fixer l'inconstance de ce prince, et d'obvier aux inconvéniens que l'on devait craindre de son peu de bonne-foi. Après la mort de ce souverain, l'empire de Maroc, en proie aux révolutions,

Maroc.

changea à tout instant de maître. Les ports, d'autre part, se gouvernant par une administration particulière, il était d'autant plus difficile de traiter de la paix, que dans cet état d'anarchie on ne pouvait donner aux traités aucune stabilité. Tout changea de face, lorsque *Sidi-Mahomet* fut maître de l'empire : et la France profita des dispositions personnelles de ce souverain, pour entamer des négociations ; et la paix fut conclue au printemps de 1767.

La France est la seule puissance peut-être, qui, par une parité d'intérêts, puisse entretenir avec l'empire de Maroc des relations de commerce, réciproquement utiles, puisqu'elle a par elle-même tout ce qui peut satisfaire les besoins de cet empire, dont les productions ont à Marseille un débit plus assuré qu'elles n'ont ailleurs. D'après les notions les plus exactes, il est démontré que notre commerce sur la côte de Maroc serait non-seulement susceptible d'accroissement, mais encore les convenances que les deux états doivent trouver dans l'échange de leurs productions respectives, pourraient être considérées comme un moyen politique d'entretenir la paix avec cet empire. On doit convenir cependant, qu'il ne serait pas possible d'abord de don-

Maroc.

ner aux opérations une sorte de stabilité, par la difficulté de fixer les idées d'un despote, qui ne se décide jamais que sur les convenances du moment : mais le temps peut remédier à ces abus. Ce sont les besoins et les circonstances qui par-tout dictent les lois, et prescrivent tôt ou tard la nécessité de les observer.

La France ferait insensiblement le commerce exclusif de la côte de Maroc, si, se prévalant de ses avantages, elle l'assujétissait aux mêmes lois qui lui assurent exclusivement, et avec le plus heureux succès, le commerce du levant et celui de la Barbarie. Des vues d'amélioration, et l'esprit de nouveauté peut-être, ont fait élever en son temps la voix de la liberté contre ces lois prohibitives qui peuvent avoir quelque vice dans des cas particuliers, qu'on ne doit pas confondre par une fausse application ; mais elles peuvent convenir en général à une nation qui, ayant des productions et des colonies, une marine à conserver, des manufactures à entretenir, et un peuple d'ouvriers à occuper, est intéressée à s'assurer exclusivement les branches d'industrie et de commerce qui lui sont propres : elle agirait contre ses intérêts, en partageant les avantages de ses exploitations avec ses concurrens, dès qu'elle

ne jouit pas chez eux de la même réciprocité.

Maroc. Quoique la balance avec la côte de Maroc paraisse à notre désavantage, on ne doit pas regarder le commerce que nous y faisons, comme passif, puisque nous n'en retirons pas des fabrications, ni des jouissances de luxe, mais des matières propres à alimenter nos manufactures, et à ranimer l'industrie de la nation, en lui procurant de nouvelles occasions de réexportation de commerce et d'échanges.

Après avoir exposé les relations de commerce des nations européennes avec l'empire de Maroc, et les entraves qui résultent de la nature du gouvernement et des circonstances locales, il ne faut pas passer sous silence l'usage où sont les empereurs de Maroc d'admettre au commerce de la côte les navires des nations qui sont en guerre avec cet empire; cette tolérance politique, dans le premier aspect, fait honneur aux souverains de Maroc; mais elle n'en est pas moins fondée sur un intérêt bien entendu. L'empire de Maroc ne peut se suffire à lui-même, et fait avec l'Europe un commerce dont la balance est à son avantage; il ne se prête à la franchise de sa côte, que par nécessité et pour déboucher des productions dont il ne saurait que faire, et recevoir des effets dont il ne

Marco.

peut se passer. Il serait de la politique des nations européennes de renoncer à ces avantages, pour contraindre l'empereur de Maroc au maintien de la bonne harmonie. En facilitant à une nation avec laquelle on est en guerre, un commerce qui n'est avantageux que pour elle, c'est, pour ainsi-dire, lui payer un tribut sans avoir la paix.

*Fin du livre septième.*

# LIVRE VIII.

## VOYAGES D'AFRIQUE.

### CHAPITRE PREMIER.

*Voyage de Norden en Egypte. — Conseils qu'il donne aux voyageurs sur la conduite qu'ils doivent tenir. — Objet principal de ses observations.*

Égypte.

L'ÉGYPTE, fameuse par tant de merveilles de l'antiquité, n'a pu que s'attirer l'attention des voyageurs, et devenir un des objets favoris de leur étude. Cette grande contrée est bornée à l'est par la Mer-Rouge; au sud, par la Nubie; à l'ouest, par les déserts de Barca, ou par la Lybie; au nord, par la Méditerranée. Sa longueur, du nord au sud, est d'environ deux cents-douze lieues. Un banc de rochers et une chaîne de montagnes qui suivent à-peu-près la même direction, ne lui laissent que six ou sept lieues de large jusqu'au

Égypte.

Caire. Depuis cette capitale jusqu'à la mer, le pays décrit un triangle dont la base est de cent lieues; ce triangle en embrasse un autre, célèbre sous le nom de *Delta*, et formé par deux bras du Nil, qui vont se jeter dans la Méditerranée; l'un à deux lieues de Rosette, et l'autre à deux de Damiette.

Ce fleuve qui prend sa source dans l'Éthiopie, doit son accroissement à des nuages qui, retombant en pluie, occasionnent sa crue périodique. Elle commence avec le mois de juin, et augmente jusqu'à la fin de septembre, pour baisser ensuite graduellement. Après avoir parcouru de vastes espaces sans se diviser, ses eaux se séparent cinq lieues au-dessous du Caire, en deux branches qui ne se rejoignent plus.

Cependant un pays où rien n'est si rare qu'une source, où rien n'est plus extraordinaire que la pluie, ne pouvait être fécondé que par le Nil. Aussi creusa-t-on dans les temps plus reculés, à l'entrée du royaume, quatre-vingts canaux considérables, et un plus grand nombre de petits, qui distribuèrent ses eaux dans toute l'Égypte.

La saison la plus favorable pour aller d'Europe en Égypte, est l'été: les vents du nord et d'ouest, qui sont alors presque continuels,

Égypte.

rendent les voyages courts; c'est au printemps, c'est en automne que doit se faire le retour : pendant l'hiver, la navigation est très-dangereuse sur des côtes si basses, qu'on n'y découvre pas la terre de deux lieues, pour peu que le temps soit obscur, ou le ciel chargé de nuages.

On divise l'Égypte en haute et basse : la première n'est qu'une longue vallée qui commence à Syené et finit au grand Caire. Deux chaînes de montagnes qui partent de la dernière cataracte, en forment les vastes contours. Leur direction est du midi au nord, jusqu'à la hauteur du Caire, où se séparant à droite et à gauche, l'une va gagner le mont *Colzoom* vers la Lybie; l'autre se termine en collines de sables près d'Alexandrie. Au-delà de ces montagnes, sont des déserts qui ont pour bornes la Mer-Rouge à l'orient, et à l'occident l'étendue de l'Afrique. C'est dans cette vallée célèbre que le Nil promène ses eaux, entre deux barrières insurmontables. Tantôt fleuve tranquille, il suit lentement le cours que la nature et l'art lui ont tracé; tantôt torrent impétueux, rougi des sables de l'Éthiopie, il se gonfle, franchit ses bords, domine sur les campagnes, et couvre de ses flots une espace de deux cents lieues. C'est-là que les hommes

Égypte.

allumèrent, pour la première fois, le flambeau des sciences, dont la lumière se répandit dans la Grèce; et éclaira successivement le reste de la terre. Cette vallée est toujours aussi féconde que dans les beaux jours de Thèbes; mais elle est bien moins cultivée, et ses villes fameuses sont renversées dans la poussière. Le despotisme et l'ignorance, assis à la place des lois et des arts, les y tiennent ensevelis.

La Basse-Égypte comprend tout le pays qui se trouve entre le Caire, la Méditerranée, l'isthme de Suès et la Lybie. Au milieu de cette pleine d'une immense étendue, est l'île Triangulaire, à laquelle les Grecs donnèrent le nom de Delta : elle est formée par les deux branches du Nil. Cette île, la plus fertile du monde, a beaucoup perdu de son étendue; les canaux qui y portaient les eaux et la fécondité, se sont comblés; ils sont à sec presque toute l'année. La terre cessant d'être arrosée, et continuellement brûlée par l'ardeur du soleil, s'est convertie en sable stérile. Aux lieux où l'on voyait autrefois de riches campagnes, des villes florissantes, on ne trouve aujourd'hui que quelques misérables hameaux, entourés de dattiers et de déserts.

Toute l'antiquité nous atteste que la formation du Delta est due aux couches de limon

[redacted]

Égypte.

que le Nil porte à la mer. Ce terrain, formé d'une matière étrangère, a pris une saillie demi-circulaire, qui décèle que jadis ce terrain fut un golfe que le temps a rempli. Ce comblement s'est exécuté par un méchanisme qui leur est également commun. Ce n'est qu'avec la plus grande lenteur, que les dépôts et les limons s'élèvent; quand les grèves sont enfin à fleur d'eau, la main des hommes s'en empare. C'est ainsi que le Delta a dû se former avec une lenteur qui a demandé plus de siècles que nous n'en connaissons; mais le temps ne manque pas à la nature. C'est ainsi que le Tygre et l'Euphrate descendus des monts arméniens, entraînant dans leur cours les sables de la Mésopotamie, remplissent insensiblement le golfe persique.

Ces derniers temps ont produit nombre de voyageurs et de savans de différentes nations de l'Europe, dont les relations et les recherches ont beaucoup plus contribué à nous faire connaître l'Égypte, que tous les ouvrages publiés auparavant sur cette matière. Les deux derniers, Savary et Volney, semblent l'avoir épuisée; mais ils avaient été précédés par les Maillet, les Pokoke, les Niébur, les Bruce, les Norden. Les détails particuliers que nous mettons sous les yeux du lecteur, intéresse-

Égypte.

ront d'autant plus qu'ils sont puisés dans les relations de ces célèbres voyageurs.

Norden est le premier et jusqu'à présent le seul Européen, qui ait entrepris un voyage pittoresque de la basse et de la haute Égypte. Cent cinquante-neuf planches soigneusement exécutées, offrent alternativement le cours détaillé d'un fleuve fameux, ses effroyables et bruyantes cataractes, des ruines imposantes, des édifices antérieurs aux siècles connus, des cités nombreuses, de riches plantations de palmiers, des champs fertiles sans culture, d'arides déserts que se disputent les bêtes féroces et des hommes non moins sauvages qu'elles; enfin les points de vue les plus piquans de cette romantique contrée.

Ce fut en 1737, que Norden reçut du roi de Dannemarck l'ordre de passer en Égypte. Il désirait que l'on eût une relation circonstanciée de ce pays si éloigné et si célèbre; mais une relation faite par un homme intelligent, et dont on ne pût révoquer en doute la fidélité. Personne n'était plus en état que Louis Norden de remplir toutes ces vues. Il était à la fleur de son âge, vif, sage, éclairé, observateur habile, grand dessinateur et bon mathématicien. Il s'embarqua à Livourne pour Alexandrie, où il mit pied à terre, après une

Égypte.

navigation de trente jours. Il vit ce qu'il y avait de plus curieux à Alexandrie et dans le voisinage, et poursuivit sa route jusqu'au Caire. Après un séjour de plus de quatre mois, il s'y embarqua sur le Nil. Pour continuer son voyage, il traversa la Haute-Égypte; vit sur sa route Girgé, capitale de cette contrée, et aborda à Syené, d'où il se fit conduire jusqu'à la première cataracte, où des obstacles insurmontables l'empêchèrent d'avancer plus loin.

Il reprit la route du Caire, le 6 janvier 1738, toujours en naviguant sur le Nil. En descendant le fleuve, il ne négligea point de rectifier et d'augmenter les observations qu'il avait faites en le remontant, et revint en Europe, muni de bons mémoires sur tout ce qui lui avait paru intéressant et digne d'attention dans les pays qu'il avait parcourus.

Mais ce qui rehaussait extrêmement le prix de ces mémoires, c'était un ample recueil de dessins et d'esquisses faits sur les lieux mêmes, auxquels se trouvaient jointes les explications et les remarques nécessaires. Par-tout l'auteur avait pris des dimensions, dessiné des vues et levé des plans. De retour dans sa patrie, tous ces secours le mirent en état de rendre un compte exact et circonstancié des recherches qu'il avait faites dans son voyage, et d'entrer

Égypte.

dans les plus grands détails, pour éclaircir les articles qu'il croyait les plus susceptibles d'intérêt. Parmi ses mémoires, on en trouve un, peut-être le plus utile de tous, sur la manière dont un voyageur doit se conduire en Égypte.

Il commence par dire qu'il s'est aperçu que, dans l'Egypte encore plus qu'ailleurs, on a besoin d'un bon banquier qui serve d'hôte, et en quelque sorte de protecteur.

Après s'être pourvu d'un bon banquier qui est, à son avis, la chose la plus nécessaire, si on veut avancer dans le pays et satisfaire sa curiosité. Il conseille fort de s'habiller à la turque; car, quoiqu'on puisse paraître à Alexandrie en habit à l'européenne, il vaut beaucoup mieux se mettre comme les Francs, à la vue desquels on est déjà fait : ce vêtement vous met à l'abri des regards et des réflexions du passant. Une paire de moustaches et un air grave et imposant sont encore fort bien placés ici : on en a plus de conformité avec les naturels du pays.

Un voyageur prendra ensuite un janissaire à son service; et, s'il est possible, il en choisira un qui soit accoutumé à servir les Francs. Les janissaires savent ordinairement ce qu'on appelle *lingua franca*; ils accompagnent un voyageur par-tout où il lui est permis d'aller:

Égypte.

leur présence le met à l'abri de toute insulte. S'ils rencontrent un homme de distinction, ils savent lui rendre compte de la personne qu'ils escortent, et s'ils voient accourir les gens du peuple, ils les écartent par des menaces. Un janissaire est accoutumé à fumer sa pipe et à ne rien faire; il trouve ces deux sortes d'agrémens avec le voyageur qu'il accompagne: ainsi il ne s'ennuie jamais, et se soucie peu du temps qui se passe à s'arrêter dans un endroit. Un voyageur prudent ne doit pas pousser sa curiosité jusqu'à vouloir pénétrer dans les lieux dont les Turcs ne permettent pas l'entrée, comme sont les forteresses et les mosquées. Peut-être pourrait-il persuader à son janissaire de l'y conduire : l'intérêt a beaucoup de prise sur ces gens-là; mais il y aurait toujours de la témérité à s'exposer, à moins qu'on ne soit assuré d'avance d'une permission de nature à garantir des hasards.

On n'a pas besoin de drogman ou d'interprète, tant qu'on ne sort point d'Alexandrie. Si on a intention d'aller plus loin, il convient de se pourvoir au moins d'un domestique qui sache l'arabe : une dispute qui s'éleverait entre les gens du bateau sur lequel on s'est embarqué, serait capable d'allarmer, si l'on n'avait pas quelqu'un qui pût vous dire de quoi il s'agit.

Egypte.

On ne doit pas manquer l'occasion, quand on la trouve, de voyager en compagnie : parmi ceux qui la composent, il y en a ordinairement qui entendent la langue que vous parlez; d'ailleurs, on doit toujours faire plus de fonds sur le rapport de ces honnêtes gens, que sur celui d'un domestique juif ou grec, qui souvent a l'effronterie de supposer quelques dangers, afin de se rendre plus nécessaire.

Une règle qui doit être exactement observée dans toute l'Égypte, c'est de ne jamais faire creuser au pied de quelqu'antiquité, ni rompre aucun morceau de pierre de quelque monument que ce soit; il faut se contenter de voir ce qui est exposé à la vue, et les endroits où l'on peut grimper, ou auxquels on peut parvenir en rampant. Quelque plaisir qu'il puisse y avoir à considérer un monument antique dans son entier, il faut y renoncer : les suites en seraient trop dangereuses.

Un consul de France essaya de faire creuser auprès de l'obélisque de Cléopâtre à Alexandrie, afin d'en avoir les justes dimensions. Il avait eu soin d'en demander la permission, qu'il n'avait obtenue qu'avec beaucoup de difficulté. Malgré cela, il ne lui fut pas possible de venir à bout de son dessein : à mesure qu'il faisait creuser le jour, on comblait la nuit le trou

Égypte.

qu'il avait fait faire. Cette opposition opiniâtre vient de ce que tout le peuple, tant grands que petits, est persuadé que tous les monumens antiques renferment quelques trésors cachés. Ils ne s'auraient s'imaginer qu'une pure curiosité engage les Européens à passer en Égypte, uniquement pour y creuser la terre. Si on s'avise de le faire en cachete, et qu'ils viennent à s'en apercevoir, ils nous regardent comme des voleurs; ils soutiennent qu'on s'est emparé du trésor, qu'ils supposent être dans cet endroit.

Plusieurs grands du pays, infatués de cette opinion, ont fouillé dans la terre, et ont détruit ainsi plusieurs monumens d'antiquité; mais, comme ils n'ont rien trouvé, ils se sont à la fin lassés de la dépense. Ils ne se sont pas défaits pour cela de leur folle imagination; au contraire, ils y ont joint une autre idée encore plus insensée, en supposant que tous ces trésors sont enchantés; qu'à mesure qu'on en approche, ils s'enfoncent de plus en plus dans la terre, et qu'il n'y a que les Francs qui soient capables de lever ces charmes : car ils passent généralement en Égypte pour être de grands magiciens.

Il n'est pas nécessaire d'avertir un étranger des dangers où il s'expose, s'il a la faiblesse de

Égypte.

de s'engager dans quelque intrigue amoureuse; enfin dans l'Égypte, encore plus qu'ailleurs, on doit éviter les occasions d'être insulté par les gens du pays; mais, si malheureusement le hasard voulait qu'on y fût exposé, il est prudent et sage de faire la sourde oreille, et de fermer les yeux. Qu'on se garde bien sur-tout de frapper un Musulman : si l'on était assez heureux pour échapper à la mort, il en coûterait tout le bien qu'on aurait; et ce qui serait aussi fâcheux, les amis de celui qui aurait frappé, seraient engagés dans l'affaire, et ne s'en tireraient qu'à force d'argent. Si absolument on veut avoir satisfaction, il faut la demander aux juges; mais elle coûtera si cher, qu'on n'aura pas envie de la demander une seconde fois.

Une aventure que Norden éprouva pendant son séjour au Caire, fait sentir la justesse de ces observations. Elle survint à l'occasion d'une procession publique ou fête de circoncision, qui, à ce qu'on prétendait, devait être plus solennelle que la plupart des autres, qu'on y rencontre si souvent. Il n'en fallut pas davantage pour exciter la curiosité de quelques domestiques d'un seigneur avec qui Norden se proposait de faire le voyage de la Haute-Égypte, et dont il avait fait la connaissance en Italie. Ils s'avisèrent, pour voir cette céré-

Égypte.

monie, de monter sur une terrasse, située vis-à-vis de quelques apartemens du palais d'Omer-Bey. Ce palais n'était point ordinairement habité; mais l'envie de voir cette procession; y avait attiré ce jour-là une des femmes d'Omer, qui, choquée, selon l'usage du pays, de se voir exposée à la vue de ces étangers, leur fit d'abord jeter des pierres par ses eunuques. Ces domestiques s'aperçurent bien de l'insulte; mais ne sachant de quelle part elle venait, étourdis d'ailleurs par le bruit qui se faisait dans la rue, ils ne s'allarmèrent point de ce premier assaut; ils en eurent bientôt un plus vif à essuyer. La femme d'Omer, irritée de leur obstination, leur fit tirer quelques coups de pistolet, dans le dessein de leur faire abandonner la place; et comme ce second avis ne fut pas mieux entendu que le premier, elle prit leur ignorance pour un si grand affront, qu'aussitôt la procession finie, elle envoya huit janissaires pour ce saisir de ces spectateurs indiscrets.

Norden était malade, et gardait le lit: il ne savait rien de cette aventure. Il vit quatre de ces janissaires traverser sa chambre, pour entrer dans une autre qui menait à la terrasse; il vit de même deux de ces janissaires qui repassèrent par sa chambre, pendant que les

deux autres étaient restés pour garder les domestiques. Leur maître fut bientôt informé de ce qui se passait. Les quatre autres janissaires entrèrent tout d'un coup dans son appartement: deux se jetèrent sur lui ; les deux autres se saisirent de son épouse, et lui mirent un drap sur la tête dans le dessein de la conduire dans une espèce de cave qui était voisine. Égypte.

Le mari et la femme s'arment de courage : celle-ci renverse d'un coup de pied un de ses agresseurs ; enfonce en même temps la pointe de ses ciseaux dans le sein de l'autre, et les force ainsi tous les deux à la quitter ; le mari, dans le même instant se dégage des mains des deux hommes qui s'étaient jetés sur lui ; saute sur une carabine bien chargée, la tient d'une main ; de l'autre, il saisit un sabre, et menace de les tuer, s'ils ne le laissent en repos.

En ce moment, les deux janissaires qui avaient été appeler du secours, parurent avec cinquante hommes bien armes. Il fallut recommencer le combat : un coup de pistolet fut tiré. Effrayé par ce bruit, Norden se lève de son lit, et ouvre la porte de sa chambre, précisément dans l'instant où la dame se trouvait le plus en peine, pour retirer son mari du péril qui le menaçait : elle ne balance pas long-

Égypte.

temps sur le parti qu'elle avait à prendre ; elle le pousse adroitement dans la chambre ; verrouille aussitôt la porte, et se retourne pour faire face à l'ennemi, non à la vérité, avec plus de modération, mais toutefois avec moins de péril. Un des ennemis se retira, en déplorant une partie de sa barbe qu'elle lui avait arrachée ; un autre, ayant reçu un coup de pied, se sauva ; elle fit sentir à un troisième la pointe de ces ciseaux ; un quatrième reçut un soufflet bien appliqué : la crainte d'en recevoir en écartait plusieurs ; enfin fortifiée de l'appui d'un janissaire qui, d'ennemi qu'il était, se déclara son défenseur, dans une espace de moins d'une demie heure, elle vint à bout de jeter hors de l'hôtellerie plus de cinquante hommes armes, qui étaient venus pour se saisir d'elle et de son mari.

Le pacha, informé de l'innocence des domestiques, et admirant la bravour de cette dame, empêcha que cette affaire eût aucune suite, ce qu'on n'aurait jamais pu obtenir, si quelque Turc avait été tué dans la mêlée.

## CHAPITRE II.

*Voyage de Savari en Égypte. — Description d'Alexandrie, de ses Monumens. — Route d'Alexandrie à Rosette. — Détails sur cette ville.*

Basse-Égypte. SAVARI.

SAVARI partit en 1776 pour l'Égypte, où il séjourna près de trois ans. Trois choses occupèrent sans relâche le jeune voyageur : l'étude de la langue arabe, la recherche des monumens antiques, et l'examen des mœurs nationales. Après avoir étudié l'Égypte en savant et en philosophe, il se rendit aux îles de l'Archipel qu'il parcourut pendant dix-huit mois, en observateur intelligent et curieux. De retour en France, il publia ses lettres sur l'Égypte. L'auteur observe avec soin, peint avec vivacité et répand de l'intérêt sur tout ce qu'il raconte : ses tableaux sont fidèles. On lui a reproché, avec quelque raison, de peindre les Égyptiens et l'Égypte moderne trop en beau. Malgré ce défaut, ces lettres furent enlevées par le public curieux, et lues avec empressement et avec fruit. On y trouve, dans le

Basse-Égypte.

plus grand détail, tout ce qui concerne l'état phyique et politique de l'Égypte. Toutes les observations de ses prédécesseurs y sont réunies aux nouvelles qu'il a faites, et qui annoncent un esprit vif et cultivé, un cœur sensible et bon, une imagination riante, une mémoire heureuse, et le talent de raconter.

Savari arriva à Alexandrie en 1777. Le nom de cette ville qui rappelle le génie d'un homme si étonnant; le nom du pays qui tient à tant de faits et d'idées; l'aspect du lieu qui présente un tableau si pittoresque; ces palmiers qui s'élèvent en parasol; ces maisons à terrasse qui semblent dépourvues de toît; ces flèches grèles des minarets qui portent une balustrade dans les airs; tout avertit le voyageur qu'il est dans un autre monde. Descend-il à terre, une foule d'objets inconnus l'assaille par tous ses sens : ce sont des habillemens d'une forme bizarre, des figures d'un caractère étrange. Il regarde avec surprise ces visages brûlés, armés de barbe et de moustaches; ces pipes de six pieds qui sortent de toutes les bouches; ces longs chapelets dont toutes les mains sont garnies; ces hideux chameaux qui portent l'eau dans des sacs de cuir; ces ânes sellés et bridés qui portent légèrement leur cavalier en pantoufle; cette foule innombrable

Basse Egypte.

de chiens errans dans les rues ; ces espèces de phantômes ambulans, qui, sous une draperie d'une seule pièce, ne montrent d'humain que deux yeux de femme. Ce peuple maigre et noirâtre, qui marche nuds pieds et n'a pour tout vêtement qu'une chemise bleue, ceinte d'un cuir ou d'un mouchoir rouge ; l'air général de misère qu'il voit sur les hommes, et le mystère qui enveloppe les maisons lui font déja soupçonner la rapacité de la violence, et la défiance de l'esclavage.

L'ancienne Alexandrie a été sujette à tant de révolutions, et si souvent ruinée, qu'on aurait aujourd'hui de la peine à la retrouver, si la situation de ses ports et quelques monumens antiques ne nous en indiquaient pas la véritable place.

Le vieux et le nouveau port sont présentement à Alexandrie, ce qu'on appelait autrefois les ports d'Afrique et d'Asie ; le premier est réservé pour les Turcs ; le second est abandonné aux Européens. Ils diffèrent l'un de l'autre, en ce que le vieux est bien plus net et bien plus profond que le nouveau, où on est obligé de mettre de distance en distance des tonneaux vides sur les câbles, afin qu'ils ne soient pas rongés par le fond qui est pierreux.

L'entrée du nouveau port est défendue par

Basse Égypte.

deux châteaux d'une mauvaise construction turque, et qui n'ont rien de remarquable que leur situation, puisqu'ils ont succédé à des édifices très-renommés dans l'histoire.

Celui qu'on appelle le Grand-Pharillon, a au milieu une petite tour dont le sommet se termine par une vaste lanterne qu'on allume toutes les nuits, mais qui n'éclaire pas beaucoup, parce que les lampes y sont mal entretenues. Ce château a été bâti sur l'île de Phare. L'autre château est connu sous le nom du petit-Pharillon.

Les pharillons et leurs moles, l'un à la droite, l'autre à la gauche du port, conduisent insensiblement à terre. Rien n'est plus beau que de voir delà ce mélange de monumens antiques et modernes, qui, de quelque côté qu'on se tourne, s'offrent à la vue. Quand on a passé le Petit-Pharillon, on découvre une file de grandes tours jointes l'une à l'autre par les ruines d'une épaisse muraille. Un seul obélisque debout a assez de hauteur pour se faire remarquer dans un endroit où la muraille est abattue. La nouvelle Alexandrie figure ensuite avec ses minarets; et au-dessus de cette ville, mais dans le lointain, s'élève la colonne de Pompée, monument des plus majestueux.

« Après avoir mis pied à terre, dit Norden,

Basse-Egypte.

nous traversâmes la ville neuve, et nous prîmes la route de l'obélisque, où nous n'arrivâmes qu'après avoir grimpé sur des murailles ruinées, qui offrent, à travers une tour de maçonnerie, un passage libre jusqu'au pied de cet antique monument; et à peine s'en est-on approché, qu'on en voit à côté un autre qui a déjà depuis long-temps été obligé de plier, et qui se trouve presque tout enterré.

L'obélisque qui est debout, et qu'on appelle encore aujourd'hui l'obélisque de Cléopâtre, indique que c'est l'endroit où a été le palais de cette reine, auquel on donne aussi le nom de palais de César. C'est-là que Cléopâtre, célèbre par sa beauté, ses talens et ses artifices, l'enlaça dans ses filets, enchaîna son indomptable activité; et, l'endormant au sein des voluptés, le conduisit à sa suite dans un voyage sur le Nil, quand il aurait dû faire voile pour Rome, dont cette complaisance pouvait lui fermer à jamais l'entrée. Près de ces colonnes, l'orgueilleuse reine d'Égypte, assise sur un trône d'or, reçut, aux yeux de l'univers, le titre d'épouse d'Antoine, qui lui sacrifia sa gloire. Ayant perdu dans les plaisirs le temps de vaincre, elle se fit mordre par une vipère: il se perça de son épée; et leur mort offrit un grand exemple à la postérité.

Basse-Egypte.

Cet obélisque de Cléopâtre est situé presqu'au milieu, entre la nouvelle ville et le Petit-Pharillon : sa base dont une partie est enterrée, se trouve élevée de 20 pieds au-dessus du niveau de la mer. Entre ce monument et le port, règne une épaisse muraille flanquée, à chaque côté de l'obélisque, d'une grande tour. Tout le devant de cette muraille, jusques bien avant dans le port, est rempli d'une infinité de débris de colonnes, de frises, ou d'autres pièces d'architecture qui ont appartenu à un édifice superbe.

Quant à l'obélisque, il est d'une seule pièce de marbre de granit. Il n'y a que deux de ses faces qui soient bien conservées : les deux autres sont si rongées, qu'on voit à peine les hiéroglyphes dont elles ont été couvertes anciennement.

Ce qui attire le plus l'attention des voyageurs, est la colonne de granit rouge, appelée communément la colonne de Pompée : elle est placée sur une hauteur d'où l'on a deux belles vues ; l'une qui donne sur Alexandrie ; l'autre sur le terrain bas qui s'étend le long du Nil, et qui environne le canal creusé au-dessus de Rosette, pour porter l'eau du Nil à Alexandrie.

Cette colonne n'est pas proprement un mo-

nument égyptien; mais c'est la plus grande et la plus magnifique colonne qu'ait produit l'ordre corynthien : le fût et le tore supérieur de la base de cette colonne sont d'un seul morceau de quatre-vingt dix pieds de long, et de neuf de diamètre; la base est un carré d'environ quinze pieds sur chaque face; le chapiteau est corynthien, à feuilles de palmier unies et sans dentelures; il a neuf pied de haut : la colonne entière a cent quatorze pieds d'élévation; elle est parfaitement bien polie, et seulement un peu éclatée du côté du levant: Rien n'égale la majesté de ce monument; de loin, il domine sur la ville et sert de signal aux vaisseaux; de près, il cause un étonnement mêlé de respect. On ne peut se lasser d'admirer la beauté du chapiteau, la longueur du fût, l'imposante simplicité du piédestal.

A une demie-lieue au midi de la ville, on descend dans des catacombes, ancien asyle des morts : des allées tortueuses conduisent à des grottes souterraines où ils étaient déposés. On ne peut voir tant de décombres, sans se rappeler que cette ville fut l'asyle des sciences. Maintenant l'ignorance et la barbarie ont couvert la patrie des beaux arts : il faudrait une grande révolution pour leur rendre la vie.

L'ancienne Alexandrie, dont la fondation

Basse-Égypte.

remonte à 333 ans avant notre ère, fut soumise successivement aux Ptolémées, aux Romains, et aux empereurs grecs : vers le milieu du sixième siècle, Amrou, général d'Omar, l'emporta d'assaut, après un siége de quatorze mois, qui lui coûta vingt-trois mille hommes. Le vainqueur étonné de sa conquête, écrivit au calife. « J'ai pris la ville de l'Occident : elle est d'une immense étendue ; je ne puis vous décrire combien elle renferme de merveilles. Il s'y trouve 4000 bains, 12000 vendeurs de légumes, 4000 Juifs qui paient tribut, 4000 comédiens, etc. »

La bibliothèque où les soins des Ptolémées avaient rassemblé plus de quatre cents mille manuscrits, excita l'attention du conquérant. Il demanda les ordres du calife : « brûlez ces « livres, répondit le féroce Omar ; s'ils ne « renferment que ce qui est dans le coran, « ils sont inutiles ; et dangereux, s'ils con« tiennent autre chose. » Arrêt barbare qui réduisit en cendre une grande partie des travaux de la docte antiquité. Combien de connaissances, combien d'arts, combien de chef-d'œuvres ce fatal incendie a fait disparaître de la terre ? Si les trois quarts des ouvrages que possède l'Europe étaient anéantis tout-à-coup, que l'imprimerie n'existât pas, et qu'un

peuple sans lettres s'emparât de cette belle partie du monde, elle retomberait dans la barbarie d'où tant de siècles ont eu tant de peine à la tirer. Tel a été le sort de l'Orient. Basse-Egypte.

La moderne Alexandrie est une bourgade de peu d'étendue, contenant à peine six mille habitans; mais très-commerçante : avantage qu'elle doit uniquement à sa situation. Elle est bâtie sur le terrain qu'occupait le grand port, et que la mer, en se retirant, à laissé à découvert. L'ancien mole qui joignait le continent à l'île de Pharos, s'est élargi et est devenu terre ferme. En arrivant à la ville, on aborde à la douane où le voyageur paie quelques droits pour ses balots; on les visitera peut-être, mais il n'y a rien à craindre; on ne connaît point à Alexandrie de contre-bande pour un voyageur.

Le canal de Faoué, le seul qui communique maintenant avec Alexandrie, et sans lequel cette ville ne pourrait subsister, puisqu'elle n'a pas une goutte d'eau douce, est à moitié rempli de limon et de sable. L'eau du Nil n'y coule que vers la fin d'août, et y reste à peine assez de temps pour remplir les citernes de la ville. Les campagnes dont il entretenait l'abondance, sont désertes. Les bosquets, les jardins qui environnaient Alexandrie, ont disparu avec l'eau qui les fertilisait. Hors des murs, on aper-

Basse-Egypte.

çoit seulement quelques arbres clair-semés, des sycomores, des figuiers dont le fruit est délicieux, des dattes, des capriers, et la soude qui tapissent les sables brûlans dont la vue est insupportable.

Les voyageurs qui vont d'Alexandrie à Rosette, par terre, laissent à droite le canal de *Faoué*. Durant l'espace de deux lieues, ce ne sont que monceaux de décombres, qui couvrent des restes précieux d'antiquités : on côtoie ensuite le rivage de la mer : la vue s'étend d'un côté sur les flots, et de l'autre, sur des campagnes sabloneuses. Des dattiere épars çà et là interrompent la triste uniformité de ces plaines arides.

Après avoir passé le lac de la *Madié*, on trouve un caravanserail, seul asyle contre les feux d'un ciel brûlant pendant une marche de quatorze lieues. Au-delà s'étend une plaine stérile, où l'on n'aperçoit ni arbres, ni buissons, ni verdure. Les yeux y sont fatigués par un torrent de lumière : la peau est brûlée par l'ardeur du soleil. Onze colonnes placées de distance en distance, servent à diriger le voyageur à travers ce désert, dont le vent fait mouvoir les monticules de sable comme les vagues de l'océan. Malheur à celui qu'un tourbillon du midi surprend au milieu de cette so-

litude! S'il n'a pas une tente pour se mettre à l'abri, il est assailli par des flots de poussière embrâsée, qui lui remplissant les yeux et la bouche, lui ôtent la respiration et la vie. Le parti le plus sage est de faire cette route la nuit. On découvre au point du jour les palmiers et les sycomores qui couronnent les bords du Nil; et l'on arrive à Rosette baigné de sueur et de rosée.

Basse-Egypte.

Quand, après un long séjour au milieu des ruines et un voyage très-fatiguant, on se trouve dans une ville riante, entourée de bosquets et de verdure, l'ame se dilate, et l'on est plus disposé à jouir de toutes les beautés de la nature. Tel est la situation du voyageur qui vient de quitter Alexandrie pour habiter Rosette. Sa fondation remonte au huitième siècle. Les ensablemens continuels du Nil ne permettant plus aux navirs d'arriver jusqu'à *Faoué*, on bâtit cette nouvelle ville à l'embouchure du fleuve; elle en est déjà éloignée de deux lieues. Aujourd'hui, c'est une des plus belles villes de l'Égypte: elle s'étend sur la rive occidentale du Nil, et a près d'une lieue de long sur un quart de large. On n'y voit point de place remarquable, point de rue parfaitement alignée; mais toutes les maisons bâties en terrasse, bien percées, bien entretenues, ont un

Basse-Égypte.

air de propreté et d'élégance qui plaît. Les seuls édifices publics qui se fassent remarquer, sont les mosquées accompagnées de hauts minarets, construits avec beaucoup de légèreté et de hardiesse. Ils produisent un effet pittoresque dans une ville où tous les toîts sont planes, et jettent de la variété dans le tableau. La plupart des maisons ont la vue du Nil et du Delta ; c'est un magnifique spectacle. Le fleuve est toujours couvert de bâtimens qui montent et qui descendent à la rame et à la voile. Le tumulte du port, la joie des mariniers, leur musique bruyante, offrent une scène mobile et animée.

Au nord de la ville, on trouve des jardins, où les citronniers, les orangers, les dattiers, les sycomores, sont plantés au hasard : ce désordre n'a pas de grâces ; mais le mélange de ces arbres, leur voûte impénétrable aux rayons du soleil, des fleurs jetées à l'aventure dans ces bosquets en rendent l'ombrage charmant. C'est-là que le Turc tenant dans ses mains une longue pipe de jasmin, garnie d'ambre, froid, tranquille, pensant peu, fume un jour entier sans ennui : vivant sans désir, sans ambition, jamais il ne porte un regard curieux sur l'avenir. Cette activité qui nous tourmente, cette activité, l'ame de tous nos talens, lui est inconnue :

nue :

nue : content de ce qu'il possède, il n'invente et ne perfectionne rien. Sa vie nous paraît un long sommeil : la nôtre lui semble une continuelle ivresse.

Basse-Égypte.

C'est dans ces jardins, que de jeunes Géorgiennes, vendues à l'esclavage par des parens barbares, viennent déposer avec le voile qui les couvre, la décence qu'elles observent en public. Libres de toute contraintes, elles font exécuter en leur présence des danses lascives, chanter des airs tendres, déclamer des romans qui sont la peinture naïve de leurs mœurs et de leurs plaisirs.

Le commerce fait la principale richesse des habitans de Rosette. Le transport des marchandises étrangères au Caire, et des productions de l'Égypte dans le port d'Alexandrie, occupe un grand nombre de mariniers. La barre qui se trouve à l'embouchure du Nil est pour eux un écueil formidable. Nuit et jour, un batelier, la sonde à la main, indique aux navigateurs la route qu'il faut tenir ; mais souvent tout leur art ne peut maîtriser les vents et les flots. Ils manquent le passage, s'ensablent, et dans quelques minutes tout s'abîme dans un tourbillon de flots et de limon. Chaque année est marquée par un grand nombre de naufrages.

Rosette est une habitation curieuse pour un

Basse-Égypte.

européen : mille objets nouveaux y frappent ses regards ; il se croit transporté dans un autre univers. Dans la ville règne un vaste silence, qui n'est interrompu par le bruit d'aucun carrosse. Les chameaux y servent de voiture : les habitans marchent posément, sans qu'aucun événement puisse déranger leur gravité. De longues robes tombent jusques sur leurs talons ; leur tête est chargée d'un lourd turban ; ils se coupent les cheveux et laissent croître leur barbe : la ceinture est commune aux deux sexes ; le citoyen est armé d'un couteau, le soldat d'un damas et de deux pistolets. Les femmes du peuple, dont le vêtement consiste en une ample chemise bleue et un long caleçon, ont le visage couvert d'un morceau de toile percé vis-à-vis des yeux : celles qui sont riches portent un grand voile blanc, avec un manteau de soie noire qui leur enveloppe tout le corps ; on les croirait en domino. Un étranger ose à peine les regarder ; ce serait un crime de leur adresser la parole. Mais ces masques ne ménagent ni leurs signes, ni leurs regards. Comme c'est le seul langage que l'on puisse parler en public, il est ici plus expressif, plus étendu, plus perfectionné qu'en Europe. On sait tout dire, sans ouvrir la bouche, et l'on s'entend à merveille.

La campagne diffère autant des environs de Paris, que Rosette diffère d'une ville de France. C'est une surface immense, sans montagne, sans colline, coupée de canaux innombrables, et couverte de moissons, peuplée d'arbres que l'hiver ne dépouille point de leurs feuilles, et parée toute l'année comme aux jours du printemps. La terre est un limon noir dont la fécondité paraît inépuisable. Elle produit sans jamais se reposer. Le vin des environs de Rosette est très-recherché : destiné à l'aprovisionnement de Constantinople, des défenses rigoureuces en empêchent l'exportation chez l'étranger. Basse-Égypte.

La ville de Rosette a des manufactures de toiles. Le lin du pays, long, doux, soyeux, ferait de très-beau linge, si l'on savait l'employer ; mais les fileuses sont très-peu expertes dans leur art.

L'histoire ancienne parle des Psilles, ces célèbres mangeurs de serpens, qui se faisaient un jeu de la morsure des vipères et de la crédulité des peuples. Cyrène, ville située à l'occident d'Alexandrie, en comptait beaucoup parmi ses habitans. On sait que le lâche Octave, dont la vanité eût voulu attacher Cléopâtre à son char de triomphe, fâché de voir cette femme orgueilleuse lui échapper par la

Basse-Égypte.

mort, fit sucer par un Psille la plaie de l'aspic qui l'avait mordue. La précaution fut inutile; le poison avait corrompu la masse du sang. Le Psille ne la rendit point à la vie. Ces mangeurs de serpens n'en existent pas moins encore de nos jours en Égypte. Un fait récent en convaincra.

On célèbre tous les ans, à Rosette, la fête de *Sidi-Ibrahim*, c'est-à-dire, seigneur Abraham. Elle attira un grand concours de peuple. Un Turc permit à Savari d'aller chez lui voir passer la procession. Assis à la fenêtre, il observa avec attention ce nouveau spectacle : les différens corps d'artisans défilèrent fort gravement chacun sous sa banière. L'étendard de mahomet que l'on portait en triomphe, attirait une grande foule. Tous voulaient le toucher, le baiser, se l'appliquer sur les yeux. Ceux qui avaient eu cette faveur, s'en retournaient contens. Le tumulte se renouvellait sans cesse. Venaient ensuite les cheiks, (Ce sont les prêtres du pays) coiffés de longs bonnets de cuirs, en forme de mitre. Ils marchaient à pas lents, et chantaient les hymnes du coran; à quelques pas derrière eux, on voyait une troupe de forcenés, les bras nuds, le regard farouche, tenant à la main d'énormes serpens qui formaient des replis autour de

leurs corps, et faisaient des efforts pour s'é- chapper. Ces Psilles les empoignant fortement auprès du cou, évitaient leur morsure; et malgré leurs sifflemens, les déchiraient avec les dents et les mangeaient tout vivans. Le sang coulait de leur bouche impure. D'autres Psilles s'efforçaient de leur arracher leur proie. C'étaient des combats à qui dévorerait un serpent.

Basse-Égypte.

La populace les suivait avec étonnement, et criait miracle. Ces gens passent pour des inspirés, possédés d'un esprit qui détruit l'effet de la morsure des serpens. Ce tableau tracé d'après la vérité, est effrayant. Il fait réfléchir sur l'homme, cet être étrange pour lequel le poison devient un alliment, cet être crédule auquel un spectacle renouvelé tous les ans n'ouvre point les yeux, et qui, dans son aveugle ignorance, est prêt d'adorer comme un Dieu son semblable, quand il a l'art de le tromper.

Ce n'est qu'à Rosette que l'on entre vraiment en Égypte: là, on quitte les sables qui sont l'attribut de l'Afrique, pour entrer sur un terrain noir, gras et léger, qui fait le caractère distinctif de l'Égypte : Alors aussi pour la première fois, ont voit les eaux de ce Nil si fameux : son lit encaissé dans deux rives à pic, ressemble assez bien à la Seine entre Au-

[redacted] Basse-Égypte.

teuil et Passy. Les bois de palmiers qui le bordent, les vergers que ses eaux arrosent, les orangers, les bananiers, les pêchers et d'autres arbres, donnent par leur verdure perpétuelle un agrément à Rosette, qui tire surtout son illusion du contraste d'Alexandrie. Ce que l'on rencontre de-là au Caire, est encore propre à le fortifier.

Dans ce voyage, qui se fait en s'embarquant sur le fleuve, on commence à prendre une idée générale du sol, du climat et des productions de l'Égypte. Rien n'imite mieux son aspect, que les marais de la Basse-Loire, ou les plaines de la Flandre. A mesure qu'on avance, on aperçoit une multitude de bateaux qui remontent à la ville; d'autres qui descendent et qui se laissent entraîner au torrent: les mariniers y font entendre leur musique bruyante; ils marient leurs voix rauques au son du tambour de basque et de la flûte sauvage, formée de roseaux. Ces concerts ne charment pas l'oreille; mais la joie qui les inspire passe dans l'ame de ceux qui les entendent. Cependant des troupeaux de bœufs mugissent dans la prairie. Les laboureurs se répandent dans la plaine pour arroser leurs moissons. Les filles descendent du village pour laver leur linge et puiser de l'eau: toutes font

leur toilette; leurs cruches et leurs vêtemens sont sur le rivage; elles se frottent le corps avec le limon du Nil, s'y précipitent et se jouent parmi les ondes : on les voit venir à la nage autour des bateaux, en criant : *Ia Sidi at Maidi ;* Seigneur, donnez-moi un Medin. Elles nagent avec beaucoup de grâces; leurs cheveux tressés nagent sur les épaules; elles ont la peau fort brune, le teint hâlé; mais la plupart sont très-bien faites. La facilité avec laquelle elles se soutiennent contre la rapidité du courant, fait voir combien l'exercice donne de force et de souplesse aux personnes les plus délicates.

Basse-Égypte.

Le cour du Nil est très-tortueux, et chaque coude offre un nouveau tableau. Par-tout on découvre des colombiers de forme pyramidale, où se rassemblent des vols innombrables de pigeons : leur chair est grasse et d'un goût délicat. les Égyptiens fument avec leur fiente les endroits où ils plantent leurs melons d'eau.

En avançant, on vogue entre des îles dont l'herbe est très-haute, et où l'on mène paître les bufles. Un berger, assis sur le cou du premier, descend dans le fleuve, fait claquer son fouet et dirige la marche; tout le troupeau suit à la file et nage en meuglant vers le lieu du pâturage. Ces animaux vivent dans

Basse-Égypte.

le Nil pendant les chaleurs; ils s'y plongent jusqu'aux épaules, et paissent l'herbe tendre le long de ses bords : les femelles donnent en abondance un lait gras avec lequel on fait d'excellent beurre.

Quelques milles plus haut on découvre, sous l'ombrage des palmiers, le petit port d'Ouardan, où le père Sicard brûla des tas d'anciens manuscrits, renfermés dans un colombier, sous prétexte que c'étaient des livres de magie. Ainsi le fanatisme aveugle détruit en un moment le trésor de plusieurs siècles.

Devant tous les villages où l'on passe, les enfans des deux sexes s'exercent à la nage : ils se couvrent le corps de boue, se plongent dans les eaux, remontent sur le rivage et s'y précipitent de nouveau. Nager est un plaisir dont la nécessité leur fait une loi. En effet, toute l'Égypte est coupée de canaux larges et profonds, qui sont pleins d'eau pendant l'inondation. Pour aller d'un village à l'autre, il faut souvent en traverser plusieurs : alors les hommes et les femmes quittent la chemise et le caleçon, et s'en étant formé un diadême autour de la tête, passent la rivière à la nage.

Ce qui doit surprendre un Européen, c'est que les Égyptiennes, qui, dans ces circonstances ne conservent qu'un morceau de toile

pour se couvrir, se l'appliquent sur le visage. Un Turc donnerait facilement l'explication de ce phénomène. Basse-Egypte.

On arrive enfin à la pointe du Delta; c'est-là que le Nil se sépare en deux branches; il a deux milles en cet endroit. On aperçoit, pour la première fois, le sommet des deux grandes pyramides, qui sont à huit lieues; elles ressemblent à deux pointes de montagnes qui se perdent dans les nues; leur vue inspire un respect religieux. Combien de générations ont disparu de la terre, depuis que ces masses énormes reposent sur le pied de la montagne où elles sont assises. Les mariniers allument alors le fanal qui doit les empêcher d'être heurtés, et peut-être coulés à fond par les bateaux innombrables qui montent et qui descendent: bientôt on jette l'ancre devant *Boulac*, le port du grand Caire.

## CHAPITRE III.

*État actuel du grand Caire. — De ses Monumens. — Du Mekias, autrement le Nilomètre. — Ruines d'Héliopolis, l'ancienne ville du Soleil.*

Le grand Caire.

Le grand Caire est une immense cité, où les Européens rampent dans la poussière, et où le nom de Franc est un opprobre. Le fanatisme de la religon mahométane y triomphe. C'est-là que le musulman, rongé d'ignorance, se croit l'être le plus sublime de l'univers. Pour n'être pas insulté par la populace, et pour mieux remplir le but de son voyage, il faut prendre l'air et les habits d'un Turc. Le voyageur n'est véritablement à l'abri des avanies que lorsqu'un schale couvre sa tête et cache ses cheveux, et qu'une longue moustache ombrage ses joues.

Le grand Caire a une lieue et demie du nord au sud, et trois quarts de lieues d'orient en occident: pour en découvrir l'étendue, il faut monter au château; il domine la ville, qui forme à l'entour un immense croissant: au

milieu de cette multitude de maisons qui paraissent entassées dans un espace de trois lieues, il est impossible de suivre l'alignement des rues qui sont étroites et tortueuses. On distingue seulement des grands vides ou sont des places qui deviennent lacs pendant la crue du Nil, et jardins le reste de l'année. Au mois de septembre, on s'y promène en batteau; au mois d'avril, elles sont couvertes de fleurs et de verdure. Parmi les temples nombreux dont la ville est remplie, on distingue la mosquée du sultan *Hassan*, où les rebelles se retiraient dans le temps de sédition, et du sommet de laquelle ils battaient le château avec du canon. Actuellement les portes en sont murées, et une garde de janissaires en défend l'entrée.

Le grand Caire.

Dans l'enceinte du grand Caire, on aperçoit près de trois cents mosquées, dont la plupart ont plusieurs minarets: ce sont des clochers très-hauts, construits avec beaucoup de légèreté, et entourés de galeries. Ils varient agréablement l'uniformité d'une ville, dont tous les toits sont en terrasse. C'est de-là que les crieurs publics invitent le peuple à prier aux heures prescrites par la loi: environ huit cents voix se font entendre au même instant dans tous les quartiers de la ville, et rappellent à l'homme ses devoirs envers la divinité. Le

Le grand Caire.

bruit des cloches est odieux aux Turcs : ils prétendent qu'il blesse les oreilles, qu'il ne dit rien au cœur, et qu'il n'est fait que pour les bêtes de somme. Ils doivent cette opinion à Mahomet. Ce grand politique pensa que la voix humaine ferait plus d'impression sur l'homme que le son bruyant de l'airain insensible, et se fit apporter du ciel une formule favorable à ses desseins.

Le château du Caire, placé sur un rocher escarpé, était très-fort avant l'invention de la poudre. On y monte par deux escaliers taillés dans le roc. Il renferme les palais des sultans d'Égypte, presque ensevelis sous leurs ruines; des dômes renversés, des monceaux de décombres, des dorures et des peintures dont les couleurs ont bravé l'injure du temps; des superbes colonnes de marbre encore debout, mais la plupart sans chapiteau; voilà ce qui reste de leur ancienne magnificence. C'est dans une des salles de ces édifices ruinés, que l'on fabrique le riche tapis que l'*émir Haggi* porte tous les ans à la Mecque. On enlève l'ancien, dont les pélerins s'arrachent les morceaux pour en faire des reliques; et le nouveau sert à couvrir la *cauba*, ou le temple d'Abraham.

Le pacha habite un bâtiment qui n'a rien de remarquable. La salle d'audience où se tient

le divan, est teinte du sang des beys massacrés depuis quelques années par ordre de la Porte. Aujourd'hui ils sont souverains de l'Égypte. Le représentant du grand seigneur n'est qu'un vain phantôme dont ils se jouent; ils le gardent pour servir leurs desseins, et le renvoient honteusement aussitôt que leur intérêt le demande : constitué prisonnier dans son propre palais, il ne peut en sortir sans leur permission.

Un des monumens le plus curieux est le puits de Joseph, taillé dans le roc; il a deux cents quatre-vingt pieds de profondeur, sur quarante-deux de circonférence; un escalier, dont la pente est extrêmement douce, règne à l'entour. Arrivé à moitié, on trouve une esplanade avec un bassin : c'est-là que des bœufs tournent la roue qui fait monter l'eau du fond du puits. D'autres bœufs, placés en haut, l'y élèvent de ce réservoir par le même méchanisme.

La capitale de l'Égypte est située sur la rive orientale du Nil, à un quart de lieu de ce fleuve; ce qui la prive d'un grand avantage; le canal qui l'y joint ne saurait l'en dédommager, puisqu'il n'a d'eau courante que pendant l'inondation. A entendre parler du grand Caire, il semblerait que ce dût être une ca-

Le grand Caire.

Le grand Caire.

pitale au moins semblable aux nôtres ; mais si l'on observe que chez nous-mêmes les villes n'ont commencé à se décorer que depuis cent ans, on jugera que dans un pays où tout est encore au dixième siècle, elles doivent participer à la barbarie commune. Aussi le Caire n'a-t-il pas de ces édifices publics ou particuliers, ni de ces places régulières, ni de ces rues alignées, où l'architecture déploie ses beautés ; les environs sont masqués par des collines poudreuses, formées des décombres qui s'accumulent chaque jour ; et près d'elles, la multitude des tombeaux et l'infection des voiries choquent à la fois l'odorat et les yeux. Dans l'intérieur, les rues sont étroites et tortueuses ; et comme elles ne sont point pavées, la foule des hommes, des chameaux, des ânes et des chiens qui s'y pressent, élèvent une poussière incommode. Souvent les particuliers arrosent devant leurs portes, et à la poussière succèdent la boue et des vapeurs mal odorantes. Contre l'usage ordinaire de l'orient, les maisons sont à deux ou trois étages, terminées par une terrasse pavée ou glaisée. Toutes ces maisont ont un air de prison, parce qu'elles manquent de jour sur la rue : il est trop dangereux en pareil pays d'être éclairé ; l'on a même la précaution de faire la porte d'entrée

fort basse : l'intérieur est mal distribué; cependant, chez les grands, on trouve quelques ornemens et quelques commodités, on doit surtout y priser de vastes salles, où l'eau jaillit dans des bassins de marbre. Le pavé, formé d'une marqueterie de marbre st de fayence colorés, est couvert de nattes, de matelas; et par-dessus le tout, d'un riche tapis sur lequel on s'assied les jambes croisées. Autour du mur règne un espèce de sopha, chargé de coussins mobiles propres à appuyer le dos ou les coudes. A sept ou huit pieds de hauteur, est un rayon de planches garnies de porcelaines de la Chine et du Japon. Les murs, d'ailleurs nuds, sont bigarrés de sentences tirées du coran et d'arabesques, en couleur, dont on charge aussi le portail des beys. Les fenêtres n'ont point de verres, ni de chassis mobiles; mais seulement un treillage à jour, dont la façon coûte quelque fois plus que nos glaces. Le jour vient des cours intérieures, d'où les sycomores renvoient un reflet de verdure qui plaît à l'œil. Enfin une ouverture au nord, ou au sommet du plancher, procure un air frais, pendant que, par une contradiction assez bisarre, on s'environne de vêtemens et de meubles chauds, tels que les draps de laine et les fourures. Les riches prétendent, par ces précautions, écarter

Le grand Caire.

Le grand Caire.

les maladies; mais le peuple, avec sa chemise bleue et ses nattes dures, s'enrhume moins et se porte mieux.

Boulak est le nom du port où aboutissent toutes les marchandises qui viennent de Damiète et d'Alexandrie au grand Caire; il n'en est éloigné que d'une demi-lieue. Cette ville moderne a deux milles de long, mais peu de largeur. Elle renferme de superbes bains publics, et de vastes *okals* : ce sont des bâtimens carrés, construits autour d'une grande cour, avec un portique qui soutient une galerie tournante. Le rez-de-chaussée est composé de spacieux magazins; au-dessus, règne un étage qui contient des appartemens nuds et sans ornemens. Les étrangers habitent ces *okals*, et y déposent leurs marchandises. Ces kans sont les seules hôtelleries que l'on trouve en Égypte: on est obligé de les meubler, et d'y préparer sa nourriture; car, dans ce pays, on ne trouve point un dîner pour de l'argent.

Le long des maisons de Boulak, on voit à l'ancre des milliers de bateaux de toute forme et de toute grandeur. Les uns sont employés au transport des marchandises; les autres, à transporter le peuple d'une rive à l'autre du fleuve. Ceux dont on fait usage dans les voyages d'agrément, sont peints et sculptés avec art;

art ; ils renferment de jolis appartemens que l'on couvre de tapis, et où l'on est à l'abri du soleil : c'est-là que, couchés mollement sur des coussins, les gens riches vont respirer la fraîcheur qu'entretient sans cesse le courant d'air qui règne sur le Nil ; c'est de-là qu'on peut admirer à son aise la variété des paysages qu'offrent ses bords toujours verts.

Le grand Caire.

Une demi-lieue au nord-est de Boulak, est le vieux château de *Hellé*, qui tombe en ruines : c'est-là que les beys, entourés d'un cortège brillant, vont recevoir le nouveau pacha, pour le conduire en pompe à la prison, d'où ils viennent de chasser son prédécesseur. Les environs de *Hellé* offrent de spacieux enclos, où les orangers, les citronniers, les grenadiers, plantés sans ordre, croissent fort hauts et fort touffus. Leurs branches entrelacées forment de rians berceaux, au-dessus desquels les sycomores et les palmiers élèvent leur feuillage d'un vert foncé. Il est dangereux pour un Européen de se promener souvent dans ces bosquets ; parce qu'ils sont peuplés de courtisanes, et que les Turcs, jaloux, ne leur pardonneraient pas une faiblesse.

En se rembarquant à Boulak, on remonte le Nil jusqu'à l'île de *Raouda*, située entre le vieux Caire et *Gizé*. Arrivé à la pointe de

Le grand Caire.

l'île, on voit le nilomètre, que les Arabes nomment *Mekias*. C'est une haute colonne de marbre qui s'élève du milieu d'un bassin, dont le fond est de niveau avec le lit du Nil. Elle est graduée dans toute sa longueur, et divisée en coudées et en pouces. Un chapiteau corinthien, sur lequel repose une poutre qui soutient une galerie, la couronne. Lorsque l'inondation commence, les eaux entrent dans le bassin par un conduit; alors des crieurs publics examinent tous les matins la colonne, et publient dans les rues du grand Caire la crue de chaque jour. Quand elle est montée à seize coudées, on coupe, avec un grand appareil, la digue qui ferme le canal du *prince des fidèles*; et le Nil coule à travers la ville, au bruit des acclamations de tout un peuple.

Un usage, qui subsiste encore aujourd'hui, paraît prouver le reproche que l'on fait aux Égyptiens d'avoir sacrifié autrefois une jeune vierge au dieu du Nil. En effet, sur la digue du *calig du prince des fidèles*, ils font actuellement une statue de terre, à laquelle ils donnent la forme d'une fille, et qu'ils nomment la *fiancée*. Ils la précipitent dans le fleuve avant d'ouvrir le canal. Ne sont-ce pas les restes de ce culte barbare que les Ottomans, malgré l'horreur qu'ils ont pour toute espèce

d'idolâtrie, n'ont pu abolir entièrement, parce que c'était la vieille erreur d'un peuple superstitieux? Le grand Caire.

Avant que les Arabes fissent la conquête de l'Égypte, le nilomètre était placé dans le bourg d'*Halouam*, cinq lieues au midi de Fostat, en face de l'ancienne Memphis. Ce nilomètre subsiste encore de nos jours. Un prince arabe, charmé de la beauté de cette situation, fit élever un palais près du Mekias. Aujourd'hui ce palais tombe en ruines; mais le bassin, construit avec solidité, et la colonne fortement appuyée, ne paraissent pas, depuis neuf cents ans, avoir souffert des outrages du temps.

Après avoir visité le Mekias et les débris du palais, Savari se promena dans l'île, qui n'est qu'un vaste jardin entouré des eaux du Nil. Il s'avançait insensiblement sous un bois de tamarins, d'orangers et de sycomores, pour y jouir, sous leur ombrage, d'une fraîcheur agréable. Tout-à-coup une voix effrayante lui cria: où vas-tu? Tu es mort, si tu fais un pas. C'était un esclave qui veillait à l'entrée du bosquet, pour qu'aucun téméraire ne vînt troubler des dames qui reposaient sur la verdure. Je retournai en arrière, dit ce voyageur, heureux de n'avoir pas été reconnu pour un Européen. J'ai su depuis que les beys venaient

Le grand Caire.

quelquefois avec leur harem dans cette île ; et qu'un étranger, que la curiosité y conduirait dans ces momens, risquerait d'avoir la tête coupée sur-le-champ. Combien il faut être circonspect dans un pays où la moindre indiscrétion peut conduire à la mort.

A deux lieues au nord-est du grand Caire, et à trois de la division du Nil, se voit encore la levée couverte de décombres sur laquelle était bâtie l'ancienne Héliopolis. Cette ville possédait un temple du Soleil, où l'on nourrissait dans une enceinte particulière le bœuf sacré. Le peuple crédule le regardait comme un dieu ; les prêtres n'y voyaient qu'un animal infiniment utile à l'agriculture. Mais comme cette superstition leur était avantageuse, en leur procurant des offrandes, et en les rendant maîtres des oracles, ils mettaient tout en œuvre pour l'entrenir. Les temples d'Héliopolis étaient déjà délabrés sous le règne d'Auguste. Strabon rapporte qu'on y voyait partout empreintes les marques de la fureur de Cambyse, qui les avait dévastés par le fer et par le feu. Des quatre obélisques élevés dans cette ville, deux furent transportés à Rome, un autre a été détruit par les Arabes, et le dernier reste encore debout sur son piédestal : il a soixante-huit pieds de hauteur, sans compter la base,

et environ six pieds et demi de largeur sur chaque face. Cet obélisque s'est bien conservé, excepté du côté du sud-ouest, où le granit est écaillé jusqu'à une certaine élévation. Ce beau monument, et un sphinx de mabre jaunâtre, renversé dans la boue, sont les seuls restes d'Héliopolis, célèbre autrefois par la culture des hautes sciences, et par les grands hommes qui sortirent de son école, tels qu'Hérodote, Platon et Eudoxe, un des plus fameux astronomes de son temps. Le grand Caire.

## CHAPITRE VI.

*Description des Bains chauds du grand Caire. — Détails particuliers sur la vie intérieure des Égyptiens, leurs occupations, leurs amusemens, leurs goûts. — Détails sur les Almés, autrement, les improvisatrices, ainsi que sur la vie retirée, les occupations et les plaisirs des femmes égyptiennes.*

Le grand Caire.

Les bains chauds, connus dès la plus haute antiquité, ont conservé dans l'Égypte, et surtout au grand Caire, leur agrément et leur salubrité. Le besoin d'être propre dans un climat où l'on transpire abondamment, les a rendus nécessaires; le bien-aise qu'ils procurent en conserve l'usage. Mahomet, qui connaissait leur utilité, en a fait un précepte.

Le premier appartement que l'on trouve en allant au bain, est une grande salle qui s'élève en forme de rotonde; elle est ouverte au sommet, afin que l'air pur y circule librement: une large estrade, couverte d'un tapis, et divisée en compartimens, règne à l'entour; c'est-là qu'on dépose ses vêtemens. Au milieu




Les bains d'egypte.

de l'édifice, un jet d'eau qui jaillit d'un bassin, récrée agréablement la vue. Le grand Caire.

Quant on est déshabillé, on se ceint les reins d'une serviette, on prend des sandales, et l'on entre dans une allée étroite où la chaleur commence à se faire sentir. La porte se referme; à vingt pas, on en ouvre une seconde, et l'on suit une allée qui forme un angle droit avec la première. La chaleur augmente: ceux qui craignent de s'exposer subitement à une plus forte dôse, s'arrêtent dans une salle de marbre qui précède le bain proprement dit. Ce bain est un appartement spacieux et voûté; il est pavé et revêtu de marbre. Quatre cabinets l'environnent: la vapeur sans cesse renaissante d'une fontaine et d'un bassin d'eau chaude, s'y mêle aux parfums qu'on y brûle.

Les personnes qui prennent le bain, ne sont point emprisonnées, comme en France, dans une espèce de cuvier, où l'on n'est jamais bien à son aise: couchées sur un drap étendu, la tête appuyée sur un petit coussin, elles prennent librement toutes les postures qui leur conviennent. Cependant un nuage de vapeurs odorantes les enveloppe, et pénètre dans tous les pores.

Lorsqu'on a reposé quelque temps, qu'une

Le grand Caire.

douce moiteur s'est répandue dans tout le corps, un serviteur vient, vous presse mollement, vous retourne; et quand les membres sont devenus souples et flexibles, il fait craquer les jointures sans effort. Il masse, et semble paitrir la chair sans que l'on éprouve la moindre douleur.

Cette opération finie, il s'arme d'un gant d'étoffe, et vous frotte long-temps. Pendant ce temps, il détache du corps du patient tout en nage, des espèces d'écailles, en enlève jusqu'aux saletés imperceptibles qui bouchent les pores. La peau devient douce et unie comme le satin. Il vous conduit ensuite dans un cabinet, vous verse sur la tête de l'écume de savon parfumé, et se retire.

Le cabinet, où l'on a été conduit, offre un bassin avec deux robinets; l'un pour l'eau froide, l'autre pour l'eau chaude : on s'y lave soi-même. Bientôt le serviteur revient avec une pommade épilatoire, qui, dans un instant, fait tomber le poil aux endroits où on l'applique : les hommes et les femmes en font un usage général en Égypte.

Quand on est bien lavé, bien purifié, on s'enveloppe de linges chauds, et l'on suit le guide à travers les détours qui conduisent à l'appartement extérieur. Ce passage, insensible

du chaud au froid, empêche qu'on n'en soit incommodé. Arrivé sur l'estrade, on trouve un lit préparé; à peine y est-on couché, qu'un enfant vient presser de ses doigts délicats toutes les parties du corps, afin de les sécher parfaitement. On change une seconde fois de linge; et l'enfant rape légèrement, avec la pierre ponce, les calus des pieds. Il apporte la pipe et le café moka.

Le grand Caire.

Sorti d'une étuve, où l'on était environné d'un brouillard chaud et humide, et où la sueur ruisselait de tous les membres; transporté dans un appartement spacieux et ouvert à l'air extérieur, la poitrine se dilate, et l'on respire avec volupté. Le sang circule avec facilité, et l'on se trouve dégagé d'un poids énorme. On éprouve une souplesse, une légèreté jusqu'alors inconnues; il semble qu'on vient de naître, et que l'on vit pour la première fois.

Tels sont ces bains dont les anciens recommandaient si fort l'usage, et dont les Égyptiens font encore leurs délices. C'est-là qu'ils se défont du mal-aise si ordinaire aux autres nations, qui n'ont pas autant de soin d'entretenir la propreté de leurs corps.

Les femmes aiment passionément ces bains; elles y vont au moins un fois par semaine,

Le grand Caire.

et mènent avec elles des esclaves accoutumées à les y servir. Plus sensuelles que les hommes, après avoir subi les préparations ordinaires, elles se lavent le corps, et sur-tout la tête, avec l'eau rose ; c'est-là que des coiffeuses tressent leurs longs cheveux noirs ; où, au lieu de poudre et de pommade, elles mêlent des essences précieuses ; c'est-là qu'elles se noircissent le bord des paupières ; et s'allongent les sourcils avec du *cobel* ; c'est-là qu'elles se teignent les ongles des mains et des pieds avec le *henné*, qui leur donne une couleur aurore. Le linge et les habits qui servent à les vêtir, sont passés à la vapeur suave du bois d'aloès. Lorsque leur toilette est finie, elles restent dans l'appartement extérieur, et passent le jour en festins. Des chanteuses viennent exécuter devant elles des danses et des airs voluptueux, ou raconter des histoires d'amour.

Les jours de bain sont des fêtes pour les égyptiennes : elles se parent magnifiquement; et, sous ce long voile, sous ce manteau qui les dérobent aux regards du public, elles portent les étoffes les plus riches. Comme elles se déshabillent en présence les unes des autres, leur coquetterie s'étend jusqu'à leurs caleçons. L'été, ils sont faits de mousselines brodées ; l'hiver, d'étoffes tissues en or et en soie. L'usage

des manchettes et des dentelles leur est inconnu ; mais leurs chemises, formées de coton et de soie, sont légères et transparentes comme la gase. De riches ceintures de laine de Cachemire serrent leurs robes flottantes : deux croissans de perles fines brillent sur les cheveux noirs qui couvrent leurs tempes. Des diamans parent les mouchoirs des Indes dont leur tête est couronnée. Telles sont les Géorgiennes et les Circassiennes, que les Turcs achètent pour en faire leurs épouses ; elles sont d'une propreté que rien n'égale, et marchent environnées d'un nuage d'odeurs. Si leur luxe ne paraît pas aux yeux du public ; dans l'intérieur de leurs maisons, il surpasse celui des européennes.

Le grand Caire.

J'observerai ici en passant, que la laine de Cachemire est la plus belle qu'il y ait au monde ; elle surpasse en finesse la soie même. Les ceintures qui en sont faites, coûtent environ six cents livres. Elles sont ordinairement brodées aux extrémités ; et, quoiqu'elles aient une aune de large sur trois de longueur, on peut les faire passer dans l'anneau que l'on porte au doigt.

Au grand Caire, la vie est plus passive qu'active. Le corps, pendant neuf mois, est accablé sous le poids de la chaleur ; l'ame se

Le grand Caire.

ressent de cet état d'inertie. Sous un ciel tempéré l'inaction est une peine. Ici, le repos est une jouissance : la molesse naît avec l'Égyptien ; elle croît à mesure qu'il avance en âge, et le suit jusqu'au tombeau. C'est un vice du climat ; il influe sur ses goûts, et commande à ses actions. Le Français, né sous un climat dont la température varie sans cesse, reçoit à chaque instant des impressions nouvelles, qui tiennent son ame toujours éveillée. Il est actif, impatient, et mobile comme l'air qui l'environne. L'Égyptien qui, pendant les deux tiers de l'année, éprouve presque continuellement le même degré de chaleur, la même sensation, est paresseux, grave et patient.

Le matin il se lève avec le soleil, pour jouir de la fraîcheur ; il se purifie, et fait la prière suivant le précepte. On lui présente la pipe et le café : il reste mollement assis sur le sopha. Des esclaves, les mains croisées sur la poitrine, se tiennent en silence à l'extrémité de l'appartement, les regards attachés sur leur maître : ils cherchent à prévenir ses moindres volontés. Ses enfans, debout en sa présence, à moins qu'il ne leur permette de s'asseoir, montrent, dans tout leur extérieur, la tendresse et le respect. Il les caresse gravement ; les bénit, et les renvoie au harem. Lui seul

interroge ; et on lui répond avec décence. Il est encore le chef, le juge, le pontife de la famille, et elle respecte ses droits sacrés. Le grand Caire...

Lorsque le déjeûner est fini, il se livre aux soins de son commerce ou de sa place. S'il survient des visites, le maître du logis les reçoit sans beaucoup de complimens, mais d'une manière affectueuse. Ses égaux vont s'asseoir auprès de lui, les jambes croisées, posture qui n'est point fatiguante, avec des vêtemens qui ne gênent aucunement la souplesse des membres.

Ses inférieurs se tiennent à genoux, le derrière appuyé sur leurs talons. Les personnes de haute distinction occupent un sopha exhaussé, d'où elles dominent sur l'assemblée. Aussitôt que chacun est placé, les esclaves apportent la pipe, le café, et posent au milieu du salon une cassolette avec des parfums, dont la vapeur suave remplit l'appartement. Ils présentent ensuite les confitures et le sorbet.

Vers la fin de la visite, un esclave, tenant à la main un plat d'argent, où brûlent des essences précieuses, l'approche du visage des assistans : chacun à son tour s'en parfume la barbe. Ils versent ensuite de l'eau-rose sur la tête et sur les mains. C'est la dernière des cérémonies, après laquelle il est permis de se retirer.

Le grand Caire.

Vers midi, on dresse la table : un grand plateau de cuivre étamé reçoit les plats. La variété n'y brille point ; mais les mets sont abondans. Les convives s'assient sur un tapis autour de la table. Un esclave, tenant un bassin et un aiguière, donne à laver : c'est une cérémonie indispensable dans un pays où chacun porte la main au plat, et où l'usage des fourchettes est inconnu : on la réitère à la fin du repas.

Après dîner, les Egyptiens se retirent dans le harem, où ils sommeillent pendant quelques heures, au milieu de leurs enfans et de leurs femmes. Les pauvres qui n'ont ni sopha, ni harem, se couchent sur la natte où ils ont dîné. Le soir, on va promener en batteau, ou respirer la fraîcheur sur les rives du Nil. On soupe une heure après le coucher du soleil.

Telle est la vie ordinaire des Égyptiens. Nos spectacles, nos plaisirs bruyans leur sont inconnus. Cette monotonie qui serait le supplice d'un Européen, leur paraît délicieuse. Ils passent leurs jours à faire la même chose ; à suivre les coutumes établies, sans jamais désirer au-delà, sans porter plus loin leurs pensées.

Chaque famille est un petit état dont le père est le souverain. Les membres qui la composent, lui sont attachés par les liens du sang.

Ils reconnaissent son pouvoir, et s'y soumettent. Les enfans, élevés dans l'appartement des femmes, ne descendent point dans le salon, surtout quand il s'y trouve des étrangers. Lorsque les jeunes gens y paraissent, ils gardent le silence. Les hommes faits peuvent se mêler à la conversation; mais, dès que le *cheik*, le vieillard parle, ils se taisent, et écoutent attentivement. On se lève, lorsqu'il entre dans une assemblée; on lui cède le pas dans les places publiques, et par-tout on lui marque de la considération et du respect. Ce peuple, dans son ignorance, a conservé la simplicité des mœurs anciennes. Il ignore nos arts et nos sciences; mais les sentimens délicieux de la nature, sentimens que les livres n'apprennent point, il les connaît, les révère et en jouit.

Le grand Caire.

Parmi les peuples policés, où l'on vit moins en famille, la vieillesse n'est point aussi respectée; souvent même elle est un opprobre; souvent il faut que le barbon, en cheveux blancs, se taise devant la jeune homme orgueilleux, et joue comme un enfant, pour être supporté dans un cercle. A mesure que le poids des années se fait sentir, et que les plaisirs de son existence diminuent, il voit qu'il devient un fardeau pour ceux mêmes qui lui doivent le jour. Quand il a plus besoin de consolation,

on lui refuse des égards, et les cœurs se ferment devant lui.

Le grand Caire.

Les femmes jouent un rôle brillant en Europe; elles paraissent en souveraines sur la scène du monde. En Égypte, elles ne se montrent que chargées des fers de l'esclavage; confinées au sein de la famille, le cercle de leur vie ne s'étend pas au-delà des occupations domestiques.

L'éducation des enfans est leur premier devoir. Leur vœu le plus ardent est d'en avoir un grand nombre, parce que la considération publique et la tendresse de leurs époux sont attachées à la fécondité. Le pauvre même, qui mange son pain à la sueur de son front, demande au ciel une nombreuse postérité. Chaque mère donne sa mamelle à l'enfant qu'elle a mis au jour. Aussi, les épanchemens de lait, et les maladies qui dessèchent la vie de la jeune épouse, infidèle à cette loi, sont-ils ignorés dans ce pays.

L'être faible qui vient de naître, n'y est point empaqueté dans un triste maillot. Étendu nud sur une natte, exposé à l'air pur dans un vaste appartement, il respire sans gêne, et déploie à volonté ses membres délicats; baigné tous les jours, élevé sous les yeux maternels, il croît avec vîtesse.

Les

Les filles sont élevées de la même manière. On les laisse nues, ou simplement couvertes d'une chemise, jusqu'à l'âge de six ans : aussi rien n'est plus rare que de voir des enfans cacochymes, des personnes contrefaites. C'est dans les contrées orientales, que l'homme s'élève dans toute sa majesté, et que la femme déploie tous les charmes de son sexe.

Le grand Caire.

Les femmes ne s'occupent pas seulement de l'éducation des enfans : tous les soins domestiques sont de leur ressort : elles président au ménage. Soumises à la coutume, dont les lois immuables gouvernent les contrées de l'Orient, les femmes ne font point société avec les hommes, pas même à table. Lorsque les grands ont envie de dîner avec quelqu'une de leurs épouses, ils la font avertir. Elle dispose son appartement, le parfume d'essences précieuses ; prépare les mets les plus délicats, et reçoit son seigneur avec respect et avec les attentions les plus recherchées. Les femmes du peuple restent ordinairement debout, ou assises dans un coin de la chambre, tandis que le mari dîne ; souvent elles lui présentent à laver, et le servent à table.

Les soins domestiques laissent aux Égyptiennes bien des momens de loisir. Elles les emploient au milieu de leurs esclaves, à bro-

Le grand Caire.

der une ceinture, à faire un voile, et à tourner le fuseau. La joie n'est point bannie de l'intérieur du harem : on chante des airs tendres ; les esclaves accompagnent la voix avec le tambour de basque et les castagnettes. Les *almés* viennent quelquefois égayer la scène, par leurs danses et leurs accens touchans. Elles récitent avec grâce des romans passionnés. Un goûter, où les parfums, les fruits exquis sont prodigués, termine la scène journalière. C'est ainsi que les Égyptiennes tâchent de charmer l'ennui de leur captivité.

Elles ne sont cependant pas entièrement prisonnières : on leur permet, une ou deux fois par semaine, d'aller au bain, et de visiter leurs parens et leurs amies. Un autre devoir qu'on ne leur défend pas de remplir, est de pleurer sur les morts. On voit souvent des mères désolées réciter des hymnes funèbres autour des tombeaux qu'elles avaient couverts de plantes odoriférentes.

Les Égyptiennes se traitent d'une manière affectueuse dans leurs visites. Lorsqu'une femme entre dans le harem, la maîtresse de la maison se lève, lui présente la main, la porte sur son cœur, l'embrasse et la fait asseoir à ses côtés ; des esclaves présentent le café, le sorbet, les confitures : on cause, on rit, on fo-

lâtre. Un large plateau est posé sur le sopha ; on le couvre d'oranges, de grenades, de bananes et de melons excellens. Un esclave, tenant une aiguière remplie d'eau, mêlée d'eau-rose, avec un plat d'argent, donne à laver. On mange : et la gaîté bruyante, et les propos joyeux, assaisonnent les mets. Le bois d'aloès brûle dans une cassolette, et parfume l'appartement. Après le goûter, les esclaves dansent au bruit des cymbales, souvent les dames se mêlent à leurs jeux. Avant de se quitter, on se répète plusieurs fois : « Dieu vous maintienne en santé ! Le ciel vous accorde une nombreuse postérité ! Le ciel conserve vos enfans, la joie et la gloire de votre famille. »

Le grand Caire.

Pendant tout le temps qu'une étrangère est dans le harem, il est défendu au mari d'en approcher : c'est l'asyle de l'hospitalité, et il ne pourrait le violer, sans occasionner des suites funestes. C'est un droit que les Égyptiennes conservent avec soin : un intérêt puissant le leur rend cher ; un amant, déguisé en femme, peut être introduit dans le lieu défendu ; et il importe qu'il ne soit pas découvert : la mort serait le prix de cet attentat.

Les femmes turques vont aussi, sous la garde des eunuques, se promener sur le Nil. Leur

batteaux, richement décorés, sont sculptés avec art, et agréablement peints. On les reconnait aux jalousies abaissées sur les fenêtres et à la musique qui les accompagne.

Le grand Caire.

Les Turcs, pour empêcher qu'on ne voye leurs femmes du haut des minarets, obligent les crieurs publics de jurer qu'ils fermeront les yeux, aux heures où ils annoncent la prière. Une précaution qui leur réussit mieux, est de choisir des aveugles, pour remplir ces pieuses fonctions.

Telle est la vie ordinaire des Égyptiennes: élever leurs enfans; s'occuper uniquement des devoirs du ménage; vivre retirées dans l'intérieur de leur famille, sont leurs devoirs. Se visiter; se donner des festins, où l'on s'abandonne souvent à la joie folle et à la plus grande liberté; se promener en batteau, ou sous l'ombrage des orangers; entendre les chanteuses, voilà leurs amusemens. Elles se parent avec autant de soin, pour recevoir leurs connaissances, que le font les Françaises, pour briller aux yeux des hommes. Ordinairement timides et douces, elles deviennent hardies et emportées, lorsqu'un goût violent s'empare de leur ame; c'est alors que ni verroux, ni Cerbères ne peuvent mettre obstacle à leurs désirs : la mort, même levée sur leur tête, ne les empêche

pas de chercher les moyens de se satisfaire ; et rarement ils sont infructueux.

Le grand Caire.

Le récit d'une aventure galante, arrivée depuis peu à Rosette, achevera le portrait des Égyptiennes ; elle donne une idée de la manière dont on aime dans le pays. Pour peindre les mœurs, ils faut des faits, et non des raisonnemens.

Le vieux Hassan, Turc fort jaloux, avait épousé une Géorgienne de seize ans ; il la faisait garder à vue. Mais est-il une barrière contre l'amour ? Ce seigneur avait un magnifique jardin, à un quart de lieue de Rosette, où il permettait à la jeune Gentilé (c'était le nom de son épouse), d'aller le soir prendre le frais. Plusieurs esclaves de l'un et l'autre sexe l'accompagnaient : les hommes gardaient la porte, et faisaient sentinelle autour des murs ; les femmes la suivaient dans l'intérieur. Elle se promenait tristement sous des berceaux d'orangers. Un soir que, couverte de son voile, entourée de ses esclaves, elle marchait gravement le long du fleuve, pour se rendre au jardin, elle apperçut un Européen arrivé depuis quelque temps à Rosette. Son habit, si différent de celui des Turcs, le lui fit remarquer. Le coloris de la jeunesse qui brillait sur ses joues, et que le soleil n'avait point encore

Le grand Caire.

hâlées, fixa son attention. Elle passait lentement, et laissa tomber son évantail, pour avoir le prétexe de s'arrêter un moment; elle rencontra ses regards: ils pénétrèrent jusqu'au fond de son cœur; l'air, la taille, tous les traits de l'étranger restèrent empreints dans sa mémoire. L'impossibilité de lui parler, la crainte de ne plus le voir lui fit sentir vivement son esclavage; et un goût naissant devint, par la contrainte où elle vivait, une passion impétueuse. A peine fut-elle entrée sous l'ombrage des bosquets, qu'elle se déroba à la foule importune; et prenant à l'écart celle de ses femmes, en qui elle avait le plus de confiance: « as-tu vu, lui dit-elle, le jeune étran-« ger? Quelle vivacité dans ses yeux! quels « regards il a lancé vers moi! O mon amie! « ô ma chère Zetfé! vas le trouver; dis-lui « qu'il vienne après-demain sous les orangers « qui bordent le jardin, du côté du bois des « dattiers, où le mur est plus bas; dis-lui que « je veux le voir, l'entretetenir; seulement qu'il « évite les regards de mes impitoyables gar-« diens. » Le message fut fait ponctuellement: l'Européen promit légèrement; mais les périls auxquels il s'exposait, l'arrêtèrent. L'esclave, déguisée en marchande, l'alla trouver une seconde fois, et lui demanda pourquoi

il avait manqué à sa parole. Il prétexta diverses excuses, et fixa une époque éloignée. La réflexion l'emporta sur le désir : il ne se trouva point au rendez-vous. Zetfé revint encore ; et, après de vifs reproches, lui parla de la passion de sa maîtresse pour lui ; lui vanta ses charmes, la beauté, le malheur d'une personne arrachée à ses parens, et vendue à un Barbare. Le jeune homme, que ce portrait avait séduit, jura que le lendemain il serait sous le berceau, une heure après le soleil.

Le grand Caire.

La belle Gentilé, toujours confiante, quoique souvent trompée, avait été au bain. Elle attendait avec inquiétude ; tantôt précipitant ses pas, tantôt s'arrêtant tout-à-coup, au moindre bruit elle tressaillait, et portait la vue sur la campagne. Le soleil avait disparu ; la nuit, si belle en ces climats, avait étendu son voile sur la nature entière, et sur le bosquet qui couvrait l'amoureuse Gentilé. L'incertitude, le tourment des personnes passionnées, lui faisait éprouver mille maux à-la-fois.

Le moment de retourner à la ville était venu ; elle se voit trompée pour la troisième fois. La fureur prend la place des sentimens affectueux : elle ne respire que vengeance ; elle va commander la mort d'un parjure. Mais plus sensible que vaine, l'espoir et le désir éteignent

Le grand Caire.

bientôt sa colère. « Non, dit-elle, qu'il ne « meure pas ; va, ma chère Zetfé va lui « porter des paroles de paix ; dissipe ses al- « larmes, peints-lui mon amour, et qu'il « vienne en connaître le prix. »

Zetfé retourna vers l'Européen ; calma ses frayeurs, lui représenta vivement la tendresse de sa maîtresse, et le bonheur qui lui était offert. L'imprudent jeune homme, incapable de résister à ces peintures séduisantes, donnait de nouvelles promesses ; mais, à peine s'était-il livré à lui-même, que l'image d'une mort ignominieuse lui faisait violer ses sermens. La patience a un terme : celle de Gentilé fut longue ; pendant neuf mois, elle sollicita celui qu'elle n'avait vu qu'un moment. Un soir qu'elle s'était oubliée sous l'ombrage, en pensant à celui qu'elle aimait, et dont l'image la poursuivait sans cesse, le vieux Hassan, ennuyé de l'attendre, la maltraita. Le charme fut rompu : elle se retira furieuse dans son appartement. « Écoute, dit-elle à sa fidèle Zetfé, va de- « main, au lever de l'aurore, trouver le per- « fide Européen, et lui porte, de ma part, « ces dernières paroles : Étranger, je t'ai vu, « je t'ai cru sensible, et mon cœur a desiré « d'être à toi ; pendant neuf mois, tu as trompé « mes espérances : prends garde ; ta vie est

« dans mes mains, et je suis irritée. Jeudi, Le grand Caire.
« Hassan part pour Faoué, il reviendra tard :
« je passerai le jour à la campagne ; viens à
« mes pieds recevoir ton pardon, ou un es-
« clave m'apportera ta tête : j'en jure par le
« prophète, Gentilé sera vengé ou contente. »

Zetfé rapporta fidèlement le discours de sa maîtresse. L'Européen ne délibéra plus : il fit un présent à l'esclave ; il l'assura qu'il se trouverait au rendez-vous, un peu après le coucher du soleil. Cependant il n'était pas sans allarmes. Le jour arrive : ses agitations augmentent ; mille pensées se heurtaient dans son esprit. L'image d'une belle femme qui l'attend, voile le péril à ses yeux. Il s'arme aux approches de la nuit ; traverse la campagne ; se glisse le long du bois des dattiers, et arrive au mur qui le séparait de la belle Géorgienne. Le cœur lui battait ; il observe s'il n'est point apperçu, s'élance sur la muraille, et descend dans le jardin. A son aspect, deux femmes se lèvent, et paraissent effrayées, il demeure immobile. L'une d'elle (c'était Gentilé) lui tend la main et le rassure. Il marche vers elle, s'incline profondément : elle le relève avec bonté ; fait un signe et son esclave a disparu. « Étranger,
« lui dit-elle ; pourquoi m'as tu si long-temps
« trompée ? tu ne m'aimais donc pas ? — Par-

Le grand Caire.

« don, belle Gentilé : la crainte m'a retenu « jusqu'à ce moment ; mais je viens à vos « pieds réparer mes torts. » Elle veut renouveler ses reproches : il meurent sur ses lèvres. Elle prend la main du jeune homme, qui tremble dans la sienne, et le conduit sous un épais berceau d'orangers. La lune argentait le feuillage ; le gazon était couvert de fleurs ; les suaves odeurs des plantes portaient la volupté dans les sens ; la gaze et la soie voilaient à peine les charmes de Gentilé ; les momens étaient précieux. L'histoire dit que ces deux amans surent en profiter.

L'Égypte, ainsi que l'Italie, possède des improvisatrices : on les appelle *almé*, savantes. Une éducation plus soignée que celle des autres femmes, leur a mérité ce nom. Elles forment une société célèbre dans le pays. Pour y être reçu, il faut avoir une belle voix ; bien posséder sa langue, en connaître les règles, et pouvoir sur-le-champ composer et chanter des couplets adoptés aux circonstances. Les *almés* savent par cœur toutes les chansons nouvelles. Leur mémoire est meublée des plus jolis contes. Il n'est point de fêtes sans elles ; point de festins dont elles ne fassent l'ornement. On les place dans une tribune, d'où elles chantent pendant le repas. Elles descendent dans le sa-

lon, et y forment des danses qui ne ressemblent point aux nôtres : ce sont des ballets pantomimes, par lesquels elles représentent des actions de la vie commune ; les mystères de l'amour leur en fournissent ordinairement les scènes. La souplesse de leur corps est inconcevable. On est étonné de la mobilité de leurs traits ; auxquels elles donnent, à volonté, l'expression convenable aux rôles qu'elles jouent : les regards, les gestes, tout parle ; mais d'une manière si expressive, qu'il n'est pas possible de s'y méprendre. Une longue robe de soie très-légère descend sur leurs talons ; une riche ceinture la serre mollement ; de longs cheveux noirs, tressés et parfumés, flottent sur leurs épaules ; une chemise, transparente comme la gaze, voile à peine leur sein. A mesure qu'elles se mettent en mouvement, le son de la flûte, des castagnettes, du tambour de basque et des cymbales règle leurs pas, ralentit ou précipite la mesure; des paroles propres à ces sortes de scènes, les animent encore : elles paraisent dans l'ivresse. C'est alors qu'oubliant toute retenue, elles s'abandonnent entièrement au désordre de leurs sens ; c'est alors qu'un peuple peu délicat, et qui n'aime rien de voilé, redouble ses applaudissemens.

Le grand Caire.

Les *almés* sont appelées dans tous les *harems*.

Le grand Caire.

Elles apprennent aux femmes les airs nouveaux; elles racontent des histoires amoureuses, et déclament en leur présence, des poèmes d'autant plus intéressans, qu'ils offrent le tableau vivant de leurs mœurs; elles les initient aux mystères de leur art, et les instruisent à former des danses lascives. Ces filles dont l'esprit est cultivé, ont une conversation agréable; elles parlent leur langue avec pureté; l'habitude de se livrer à la poésie leur rend familières les expressions les plus douces, les plus sonores; elles récitent avec beaucoup de grâce. Dans le chant, la nature est leur seul guide; mais c'est dans le pathétique que se déploie leur talent. Les Turcs eux-mêmes, les Turcs, ennemis de tous les arts, passent les nuits à les entendre.

Les *almés* assistent aux cérémonies de mariage, et marchent devant la mariée, en jouant des instrumens. Elles figurent aussi dans les enterremens, et accompagnent le convoi, en chantant des airs funèbres; elles poussent des gémissemens, se répandent en lamentations, et offrent tous les signes de la douleur et du désespoir. Ces femmes se font payer fort cher, et ne vont guère que chez les grands seigneurs et les gens riches.

Le peuple a aussi ses *almés* : ce sont des filles du second ordre, qui tâchent d'imiter les pre-

mières. Elles n'ont ni leur élégance, ni leur grâces, ni leurs connaissances. On en trouve par-tout : les places publiques et les promenades qui environnent le grand Caire, en sont remplies. Comme la populace a besoin d'images encore plus fortement empreintes, la décence ne permet pas de dire jusqu'où elles portent la licence de leurs gestes et de leurs postures. Il est impossible de s'en former une idée, s'en en avoir été témoin. Les bayadères de l'Inde sont des modèles de pudeur, en comparaison de ces danseuses égyptiennes. Voilà le principal spectacle des Égyptiens : ils en font leurs délices.

Le grand Caire.

## CHAPITRE V.

*Voyage de la grande Caravane, qui part tous les ans du Caire pour la Mecque. — Détails sur sa marche et sur son retour.*

Basse-Egypte.

Les caravanes ne sont autre chose que des associations de plusieurs personnes, marchands ou voyageurs, qui voulant tous arriver au même terme se réunissent pour faire ensemble la même route. Sur cette seule idée, on conçoit d'abord que l'agrément a été le premier principe de ces sortes d'associations. Il y a peu de personnes en Europe, qui n'aient quelquefois éprouvé l'ennui que l'on trouve à voyager seul, et le plaisir que l'on goûte au contraire, lorsque, dans une longue route, on a le bonheur de rencontrer des compagnons de voyage. Que serait-ce, si ces sortes de personnes avaient jamais été obligées de voyager en Asie ou en Afrique ? En Europe, les routes sont diversifiées, et toujours bordées de prairies, ou de campagnes cultivées, de collines fertiles, de villages et de hameaux très-

peuplés. Tant d'objets divers dissipent l'esprit, et amusent du moins un moment. On peut même se flatter qu'au bout de deux ou trois jours de marche, on rencontrera quelque ville. En orient au contraire, rien ne dissipe les regards, rien ne réjouit l'imagination. Jamais pays ne fut plus propre à favoriser la plus légère disposition qu'on pourrait avoir à la méditation ou à la mélancolie. Ce ne sont de toutes parts que montagnes arides, que pleines stériles et à perte de vue, que campagnes inhabitées. A peine au bout de plusieurs journées de chemin, peut-on se flatter de rencontrer quelque misérable cabane. Conçoit-on bien l'ennui mortel auquel se livrerait un voyageur qui, au milieu de ces vastes déserts, pourrait avec quelque fondement, se regarder comme le seul être vivant qui fut sur la terre.

Basse-Egypte.

Cependant on peut dire que l'agrément n'est pas la plus forte raison qui engage les voyageurs à se réunir, pour traverser ensemble ces pays incultes et inhabités. Les secours dont ils peuvent avoir besoin dans ces solitudes; la nécessité de s'aider réciproquement les uns les autres, dans les dangers extraordinaires auxquels ils peuvent être exposés, tels que sont ceux de manquer d'eau ou de vivres; est sans

Basse-Egypte.

doute le principal motif qui les oblige de s'associer de la sorte.

Outre ces avantages, on en trouve encore un très-considérable dans les caravanes : c'est d'être en état de se défendre des entreprises des voleurs. On sait que, dans l'orient, les voyageurs ne sont point exposés à de plus grand danger, que celui d'être attaqués par les Arabes. Ces peuples vagabons courent sans cesse la campagne et les déserts; ils font rarement quartier à quiconque ne se trouve pas en état de leur faire tête. Combien de voyageurs et de marchands ont perdu, par leurs mains, les biens et la vie ! On conçoit facilement quel avantage on a, dans les caravanes, pour se délivrer de ces périls.

Il en vient tous les ans plusieurs en Égypte, pour y faire le commerce. Mais la plus célèbre de toutes, est celle qui part tous les ans du Caire pour la Mecque. Personne n'ignore la vénération profonde que toutes les nations, soumises à la loi de Mahomet, ont pour cette ville. On sait que les vœux les plus ardens de tous ces peuples, sont d'en faire le pélirinage; que l'alcoran leur en a fait même un précepte; que, dans la vue d'accomplir ce commandement formel de leur prophète, on voit partir, chaque année, de l'Asie et de la Turquie

Basse-Égypte.

Turquie européenne, des troupes nombreuses de pélerins, qui s'estiment trop heureux d'exposer leur vie aux dangers des routes les plus périlleuses, pour pouvoir jouir une fois, avant la fin de leurs jours, de la vue d'un lieu que la superstition mahométane a rendu si respectable. Les Turcs en Afrique, et particulièrement en Égypte, ne sont pas moins zélés qu'ailleurs pour ce pélerinage. Tous les ans, on voit arriver au Caire, de Fés, de Maroc, de Tunis, d'Alger, de Tripoli, et des autres régions les plus réeculées de la Barbarie, des peuples nombreux, qui ne traversent des pays immenses, que dans le désir de faire ce voyage. A ces pélerins, se joignent ceux que fournit l'Égypte, dont le nombre n'est pas moins considérable.

Quoique le pélerinage de la Mecque ait pour objet principal l'accomplissement d'un précepte absolu, imposé à tous les peuples mahométans, l'intérêt y a aussi une grande part. La dévotion sert de voile à ce motif si puissant sur les hommes. Il n'y a aucun négociant qui n'entreprenne volontiers un voyage dont il espère retirer un très-grand profit.

Quoiqu'il en soit, il est bon d'observer que la route par où la fameuse caravane du Caire se rend tous les ans à la Mecque, est préci-

Basse-Égypte.

sément la même que les Musulmans d'Afrique suivaient autrefois, pour arriver à cette ville, et pour repasser en Égypte, mais qu'elle n'a pas toujours été fréquentée.

Cette caravane emploie précisément cent jours à ce voyage. Mais comme l'année des Turcs est plus courte d'onze jours que la nôtre, et n'est composée que de douze lunes, il arrive que dans l'espace de trente-trois ans, qui n'en font que trente-deux des nôtres, le départ de la caravane qui est fixé à un certain jour, tombe dans toutes les saisons. Elle est toujours divisée en deux campemens : les pélerins du Caire, ceux de Constantinople et de divers autres endroits forment le premier corps ; l'autre est composé de tous les Barbaresques, depuis Maroc jusqu'à Tripoli. Ces derniers ne partent du Caire qu'un jour après les autres, et forment à la première caravane une espèce d'arrière-garde qui tous les soirs occupe le même camp, d'où l'autre est partie le matin. Au contraire, dansle retour la caravane des Barbaresques fait l'avant-garde, et devance toujours d'une journée, ce qu'on appelle la grande caravane. On prétend que cette pratique des Turcs d'arriver à la Mecque un jour avant ces Barbaresques, et de n'en sortir qu'un jour après leur départ, est fondée en rai-

son, et que c'est une précaution qu'ils prennent pour empêcher ces peuples de se rendre maîtres de cette ville. Les Barbaresques se servent d'escorte à eux-mêmes ; ils sont tous armés avantageusement ; ne traînent après eux que peu d'équipage, et ne se chargent que de ce qui est absolument nécessaire pour une si longue et si pénible route. Aussi leur camp présente-t-il une image de guerre, qu'on ne remarque point dans l'autre. Les Arabes ont osé autrefois les attaquer; mais ils y ont si peu trouvé leur compte, qu'aujourd'hui ils les laissent aller et revenir, sans en exiger les présens qu'ils tirent régulièrement de la grande caravane, et qu'on peut avec raison appeler un tribut.

Basse-Égypte.

Ce n'est pas que cette caravane n'ait une escorte considérable, que lui fournit le grand-seigneur : chaque année il se fait un détachement de toutes les troupes que sa hautesse entretient en Égypte. Il est commandé par un bey, qu'on nomme *émir-hage* ou *prince des pélerins*, qui a encore à sa suite quatre ou cinq cents cavaliers de ses propres gens, qu'il entretient à ses frais. Le grand-seigneur lui donne cent mille séquins pour cette dépense. Mais il en retire beaucoup davantage, soit des provisions de bouche qu'il fait suivre dans la route sur un nombre infini de chameaux, qu'on

Basse-Égypte.

recharge, au retour, d'autres denrées semblables; soit du louage de ces mêmes chameaux, dont les négocians se servent pour transporter leurs marchandises. Il a, outre cela, tous les biens de ceux qui meurent dans la route, sans laisser d'héritiers, et la dixième partie de ce que possèdent ceux qui en laissent. Ce revenu seul monte souvent à des sommes immenses; car il y a des années si rudes, qu'il meurt quelquefois jusqu'à dix mille personnes dans le voyage. Ajoutez à cela, qu'il n'y a pas de marchands ni de pélerins, tant soit peu aisés dans la caravane, qui ne lui fasse des présens. C'est à la faveur de toutes ces ressources, qu'il fournit aux dépenses prodigieuses qu'il est obligé de faire pour ses équipages, pour l'entretien d'eviron mille personnes et trois mille chameaux qui sont à sa suite, et pour contenter l'avidité des Arabes. Au reste, cet officier a tout le pouvoir d'un bacha, dès qu'il a mis le pied hors des murs du Caire, jusqu'à ce qu'il y soit rentré; en sorte qu'il a droit de vie et de mort sur toutes les personnes qui composent la caravane, sans être sujet à rendre compte de sa conduite.

Quelques jours avant le départ de la caravane, l'*émir-hage* sort de son logis, et se rend au château, suivi d'un nombreux cortège. On

tre ses parens et ses amis, il est encore accompagné par tout ce qu'il y a de beys et autres grands seigneurs au Caire, et a pour escorte non-seulement sa maison, qui est toujours fort nombreuse, mais même les troupes qui doivent faire le voyage avec lui. Il est reçu dans le grand divan par le bacha, au milieu de tous ceux qui ont droit d'assister à cette cérémonie. Après que chacun a pris sa place, on commence par faire à haute voix la lecture du commandement du grand-seigneur, par lequel l'officier présent a été établi l'*émir-hage*. On lit de même l'ordonnance du bacha, donnée en conséquence de ce commandement; et enfin un troisième acte qui fait foi que ce gouverneur a remis à l'*émir-hage*, dans le divan même, le pavillon de la Mecque, le nombre de bourses que sa hautesse envoie à cette ville, et celles qui sont accordées à cet officier, tant pour les frais du voyage, que pour l'entretien des troupes qui doivent escorter le trésor, le pavillon et les pélerins. Le bacha se fait apporter ensuite une veste de drap, doublée de samour, qu'il lui présente; il en disistribue plusieurs autres de moindre valeur, aux officiers de la maison de ce seigneur, et aux chefs des troupes destinées à faire le voyage. Outre ces présens qui sont de droit, et dont le grand-sei-

Basse-Egypte.

Basse-Egypte.

gneur fait lui-même la dépense, le bacha ne manque jamais d'en faire un en son particulier à l'*émir*, qui ne manque pas à son retour d'en faire un plus considérable au bacha, par reconnaissance, ou plutôt par politique.

Aussitôt que la cérémonie est terminée, l'*emir-hage* sort du château avec la même suite qui l'y avait accompagné ; mais alors on porte devant lui le riche pavillon qui vient de lui être remis, et qu'il doit conduire à la Mecque. Il traverse ainsi tout le Caire, revêtu de la pelisse de samour, suivi de tous les officiers des troupes qui doivent l'escorter dans le voyage, de tous ses amis, et de la plupart des grands qui cherchent à lui faire honneur. Delà, il va se rendre à trois lieues de la ville, dans une plaine où la caravane est campée, autour d'un petit lac que forme le Nil dans ses inondations. Là, aussi-tôt qu'il arrive sous ses tentes, sur la principale desquelles le pavillon d'*émir-hage* est sur-le-champ arboré, il donne un grand repas aux seigneurs qui l'ont suivi ; et sur le soir, il retourne au Caire, sans aucune cérémonie, pour y rester jusqu'à la veille du départ de la caravane, qu'il va rejoindre vers la fin du jour, et coucher sous ses tentes. Pendant le séjour qu'il fait dans cette capitale avant son départ, il n'y a aucune des

personnes riches ou qualifiées du Caire, qui ne lui fasse un présent. Il garde un registre exact de tous les présens qu'on lui fait, afin d'en rendre à son retour la valeur précise à ceux de qui il les a reçus.

Basse-Egypte.

Tous ceux qui entreprennent le voyage de la Mecque, se trouvent au rendez-vous général au plus tard le 26 de la lune qui suit celle du ramadan, accompagnés de tous leurs parens et amis qui passent au moins cette dernière nuit avec eux. Ce jour est très-favorable aux dames; car elles ont la liberté d'y accompagner leurs maris, et de profiter des fêtes continuelles dans lesquelles on passe cette journée et toute la nuit suivante. A voir ces vastes plaines couvertes au moins de cent mille tentes, toutes diversifiées d'une infinité de couleurs pendant le jour, et brillantes de lumières au milieu de la nuit; un monde presque entier, répandu dans les longues rues que l'on a formées de ces maisons portatives; à entendre les cris d'allégresse dont l'air retentit de toutes parts; on croit avoir sous les yeux ces superbes armées asiatiques que les rois de Perse traînaient autrefois après eux. Il est certain que cette caravane ainsi campée, est un des plus grands et des plus magnifiques spectacles que l'univers puisse fournir.

Basse-Egypte.

Le nombre des personnes qui composent la caravane, est plus ou moins grand, selon les années et les dispositions de la Mecque. Il est ordinairement de quarante à cinquante mille ames. Cette caravane traîne à sa suite un grand nombre de vivandiers, et d'autres personnes de cette espèce, qui étalent chaque soir leurs denrées et leurs marchandises dans un quartier qui leur est assigné.

Le voyage de la Mecque est, comme on l'a déjà dit, un devoir de religion. Les pères et les mères, prévenus de l'obligation de ce précepte, l'inspirent à leurs enfans dès l'âge le plus tendre; on ne leur parle d'autre chose, et on leur exagère sans cesse les avantages de ceux qui sont assez heureux pour accomplir un si saint pélerinage, ou pour finir leurs jours dans une entreprise si salutaire. Ils s'estiment d'ailleurs si honorés de l'avoir fait, qu'aussitôt après leur retour, ils prennent la qualité d'*agys* : ainsi, on dit *Agy-Mehemet*, *Agy-Mustapha*. C'est dans la vûe de mériter l'estime publique, et le prétendu bonheur attaché à ce voyage, qu'ils travaillent sans cessse pour se mettre en état de l'entreprendre, et ils l'entreprennent aussi-tôt qu'ils ont ramassé de quoi le faire avec distinction, ne craignant point de sacrifier les épargnes de plusieurs

années à une action dont les récompense sont si éclantes.

Basse-Egypte.

Les personnes aisées mènent leurs femmes avec eux dans ce voyage. Quelques femmes l'entreprennent, même sans être accompagnées de leurs maris. Les dames de quelque considération ont des litières; d'autres sont assises dans des chaises faites en forme de cages couvertes, suspendues aux deux côtés du chameau qui les porte. A l'égard des femmes du commun, elles sont simplement montées sur des chameaux, et se défendent comme elles peuvent, à la faveur de leur voile, des regards des hommes et des ardeurs du soleil.

Lorsqu'une personne tombe malade, et qu'elle n'a point de litière qui lui appartienne, on la met dans une des cents, fondées par la libéralité des sultans. Mais cette fondation et une infinité d'autres aussi utiles, ne s'exécutent guère bien: ceux à qui le soin en est remis, s'approprient la plus grande partie des sommes qui y sont destinées, et se mettent peu en peine du reste. En tout pays, les biens consacrés au soulagement des malheureux, ne sont que trop souvent détournés de leur véritable usage.

La caravane passe du Caire à la Mecque en trente-huit journées de route. Les campe-

Basse-Égypte.

mens en sont certains et déterminés d'avance; et sans une raison très-forte, elle ne retarde ni ne précipite jamais sa marche. On y porte sur six chameaux autant de petits canons, qui ne servent qu'à donner le signal pour décamper, et quelquefois aussi à épouvanter les Arabes, lorsqu'ils approchent la caravane de trop près. Elle décampe ordinairement quatre ou cinq heures avant le jour, et marche jusqu'à deux heures après midi.

Tant que dure l'été, il règne dans ce climat, pendant tout le jour, un vent de nord assez frais, qui tempère beaucoup la chaleur : pour en profiter, on exhausse extrêmement le côté des tentes qui est exposé à ce vent; et beaucoup moins celui qui lui est opposé; ensorte qu'y passant avec vitesse, il rafraîchit non-seulement les personnes qui y reposent, mais encore certains vases suspendus dans ces tentes et remplis d'eau, qui en un instant contracte une fraîcheur agréable : mais si ce vent du nord vient à manquer, et que celui du midi lui succède, ce qui est cependant assez rare, alors toute la caravane est si remplie de maladies et d'abattement, qu'il y périt communément par jour trois à quatre cents personnes. On en a même vu mourir jusqu'à quinze cents, dont la plupart étaient étouffés

sur-le-champ d'un air de feu et de poussière, dont ce vent funeste semble être composé.

Basse-Égypte.

Les caravanes séjournent à la Mecque huit ou neuf jours, afin de s'attendre les unes les autres et de se réunir ensemble : car il en vient par terre de Damas, de Bagdad, de Bassora, et de quelques autres endroits de l'Asie. Les pélerins des Indes font le voyage plus commodément, et arrivent par mer.

Pendant le séjour que ces différentes caravanes font à la Mecque, il y a un jour désigné pour aller sacrifier sur une montagne éloignée de huit lieues de cette ville. C'est, disent-ils, dans ce lieu même, qu'Abraham voulut sacrifier son fils Isaac. Toutes les caravanes arrivent précisément un jour ou deux avant celui-ci, afin que les pélerins puissent le solenniser en ce lieu, comme il se célèbre dans tous les pays où règne le mahométisme : c'est la fête du petit Beiram, infiniment plus considérable parmi ces peuples, que celle du grand, qui arrive à la fin de leur ramadan. Les pélerins sacrifient sur cette montagne, ou du moins au pied, pendant trois jours consécutifs que dure cette fête, un bœuf, un mouton, une chèvre, une poule ou un pigeon, chacun selon ses facultés ou la ferveur de son zèle; les victimes sont ensuite distribuées aux pauvres. Après ce

Basse-Egypte.

préliminaire, les pélerins parfaitement lavés, et n'ayant la plupart qu'un linge pour se couvrir, d'autres même n'ayant rien du tout, font leurs prières dans ce même lieu, d'où ils retournent à la Mecque visiter la maison du même Abraham.

Cette maison d'Abraham, que les Turcs disent aussi avoir été celle d'Adam, et le lieu où il fut formé, est appelé par excellence la maison de Dieu. Elle n'est composée que d'une petite chambre d'environ douze à quinze pieds en carré, élevée à proportion, et dont les dedans et les dehors sont également revêtus de marbre : l'entrée n'en est pas à raz de terre; elle est élevée de cinq à six pieds au-dessus du sol; ensorte que pour y monter, il est nécessaire d'en approcher une espèce d'escalier de bois, porté sur des roulettes; la porte qui n'est pas grande est d'argent; la couverture de la même maison est ausssi du même métal; et la goutière qui est fort large et fort longue, est de pur or. Cette chambre est absolument vide, et les seules personnes de considération y entrent pour faire leurs prières; au haut de cette chambrette et en dehors, on voit de gros anneaux auxquels est attaché un magnifique pavillon qu'on travaille au Caire pendant une année entière, et que l'on change aussi-tôt

que la caravane est arrivée ; l'ancien doit être envoyé au grand-seigneur ; mais ordinairement il est mis en pièces par la dévotion des pélerins, qui s'estiment heureux lorsqu'ils en obtiennent la moindre parcelle. Cette maisonnette carrée est environnée, à douze ou quinze pieds de distance, d'une espèce de balustrade faite de canons plantés dans terre, et auxquels sont attachées des chaînes de fer où pendent une infinité de lampes qui brûlent jour et nuit. A quelque distance de cette espèce de balustrade, on aperçoit quelques chaires de pierres, destinées aux prédicateurs des diverses sectes mahométanes : tout proche, est un puits ouvert où l'on descend par plusieurs escaliers. Les Turcs assurent que c'est le même qui fut montré par un ange à Agar, lorsque son fils était prêt de mourir de soif.

Basse-Égypte.

La maison, la balustrade, les chaires et le puits sont environnés d'une superbe galerie, ou d'un vaste cloître qui compose l'enceinte de la mosquée. Tout autour règnent divers petits dômes égaux, dont cette galerie soutenue en dedans par des colonnes, et revêtue de belles pierres en dehors, se trouve couverte et embellie : on entre dans cette galerie par trente-neuf portes, l'une des quatre façades n'en ayant que neuf, et les trois autres en ayant

Basse-Égypte.

dix chacune. A l'extrémité du mur de celle de ces façades qui regarde l'occident, on voit deux grandes pierres, et vis-à-vis, deux élévations ou butes élevées, disent les Mahométans, en mémoire de la douleur que ressentit Agar, dans l'extrémité où se trouva son fils Ismaël; l'une de ces pierres, et la bute qui y répond, s'appellent *consolation;* l'autre est nommée *désespoir*. Ils disent qu'Agar, dans son affliction, se promenait à grands pas entre ces deux élévations : qu'elle allait fort vite lorsqu'elle approchait de la pierre qu'ils nomment *désespoir;* qu'au contraire, elle marchait très-lentement, lorsqu'elle retournait vers celle qu'ils appellent *consolation;* et qu'elle ressentait en effet ces affections opposées à mesure qu'elle arrivait à l'un ou à l'autre de ces deux termes.

C'est-là tout ce que la religion mahométane a consacré à la Mecque, qui du reste est une ville d'assez médiocre grandeur. Il ne faut pas croire qu'elle puisse contenir ce nombre prodigieux de pélerins qui y abondent en même-temps. Ces caravanes restent aux environs de cette ville, pour leur propre commodité et pour celle des marchands, dont elles sont composées; et pendant neuf à dix jours qu'elles passent dans ce lieu, il s'y fait un commerce prodigieux : c'est peut-être la plus riche foire du monde. Ce

qu'il y a d'admirable dans ce commerce, c'est la facilité extraordinaire et le silence surprenant avec lequel il se fait.

Basse-Égypte.

La caravane de la Mecque passe à son retour par Medine, située dans une plaine admirable, arrosée de divers canaux, et ombragée d'une verdure d'autant plus agréable, qu'elle est de toutes parts environnée d'affreux déserts de sable. C'est dans ce lieu, qu'au coin d'une grande mosquée, et sous un dôme assez vaste, on voit un dôme plus petit, sous lequel reposent les cendres de Mahomet, justement à l'endroit où était située la maison dans laquelle ce fameux imposteur mourut d'un poison lent qui lui avait été donné plusieurs années avant sa mort. Ce petit dôme, bâti de marbre précieux, n'a qu'une porte fort étroite et des fenêtres qui le sont encore davantage : ces fenêtres sont garnies de trois ou quatre grilles les unes sur les autres ; ensorte que la vue la plus perçante ne peut pénétrer au dedans, où d'ailleurs on ne tient jamais de lumière : outre cela, ce dôme est enveloppé d'une tapisserie, ou pavillon superbe que le grand-seigneur y envoie, à son avènement à l'empire, et qu'on ne change qu'à cette occasion. Il y fait aussi présent d'un tapis magnifique dont on couvre la tombe du prétendu prophète, qui n'est éle-

Basse-Égypte.

vée de terre que de deux ou trois pieds, et non point suspendu en l'air, comme quelques auteurs l'ont écrit fabuleusement. Les seuls *Kislers-Agazirs*, ou chefs des eunuques noirs, ont le privilége d'entrer dans ce lieu, dont la garde est commise à quarante de ces eunuques.

Dès que la caravane est en chemin pour revenir, on dépêche divers convois à sa rencontre pour tâcher de la soulager. Il en part un du Caire, le jour même qu'elle sort de la Mecque : on lui en envoie un second quinze jours après; un troisième ensuite, au bout de vingt-deux jours : enfin un quatrième, lorsqu'elle n'est plus qu'à dix journées du Caire; après quoi il en sort tous les jours jusqu'à son arrivée. Rien sur-tout ne fait tant de plaisir aux pélerins, que la bonne eau du Nil : il faut l'entendre vanter à ceux qui reviennent de ces terribles déserts, pour comprendre les délices qu'ils y trouvent. On va recevoir ses amis et ses parens, au même endroit où l'on est allé prendre congé d'eux. C'est encore le même concours du peuple et la même abondance : mais les cris de réjouissance dont le camp retentit de toutes parts, sont alors mêlés des pleurs et des gémissemens de ceux qui ne retrouvent plus les personnes qui leur étaient chères. L'entrée des maisons de ceux qui ont fait

fait le voyage, est parée et embellie de mille ornemens différens; celles des autres, au contraire, n'a rien que de triste et de lugubre. Il est d'usage, lorsque les premiers rentrent chez eux, de faire un second sacrifice: on coupe la gorge à un bœuf ou à un mouton; on tâche de faire rejaillir quelques gouttes de sang sur les nouveaux venus, à mesure qu'ils mettent pied à terre, et on distribue ensuite aux pauvres la chair de ces animaux. Les chrétiens du pays en usent de même à l'égard de leurs parens, et à leur retour du voyage de Jérusalem.

Basse-Égypte.

On doit ajouter, que les pélerins sont à peine reconnaissables lors qu'ils rentrent chez eux, tant ils sont défigurés par la fatigue du voyage et brûlés des ardeurs du soleil. Il en est de même des animaux de la caravane; ils n'ont d'apparence que par les richesses dont ils sont chargés. Les chameaux qui ont eu l'honneur de porter et de rapporter les pavillons saints, ne sont plus obligés à aucun service le reste de leurs jours, ils n'ont plus d'autre occupation que celle de se repaître tranquillement dans le lieu que la libéralité des empereurs leur a bâti et fondé, avec des personnes pour les servir. Il est vrai qu'ils ne jouissent pas long-temps d'une vie si douce: les bachas

Basse-Égypte.

qui sont chargés de leur entretien, et qui n'osent ni les donner, ni les vendre, les font empoisonner secrètement, afin d'épargner la dépense de les nourrir. Sans cet expédient, ces animaux pourraient leur coûter considérablement : un chameau vit jusqu'à cinquante ans; ensorte qu'il pourrait s'en trouver facilement une quarantaine ensemble.

Tels sont à-peu-près ces deux endroits fameux, que les Mahométans vont visiter, des trois parties de l'univers, pour lesquels ils ont tant d'estime et de vénération, et où ils croient que Dieu est si particulièrement présent, qu'en quelque lieu du monde qu'ils fassent leurs prières, ils sont toujours tournés vers cette prétendue chambre d'Abraham. Les histoires arabes ne sont qu'un tissu perpétuel des magnificences, que divers califes, résidant à Bagda, et plusieurs rois de Damas ou d'Égypte ont fait paraître dans leurs pélerinages de la Mecque : elles vantent beaucoup les libéralités qu'ils ont exercées sur la route, à l'égard de ceux qui avaient le bonheur de faire le voyage dans le même temps, et les riches présens dont ils ont comblé les mosquées des deux villes saintes. Un de ces califes, entr'autres, fit construire autant de palais de charpente, qu'il y a de journées de Bagda à la Mecque.

Des chameaux en grand nombre, chargés de ces palais ambulans, et pliés en fagot, précédaient le prince; et leur marche était si bien concertée, que tous les soirs un de ces palais se trouvait monté dans l'endroit où la cour devait s'arrêter, afin que le calife y pût passer commodément la nuit avec ses femmes.

Basse-Égypte.

---

## CHAPITRE VI.

*Les Pyramides et la Plaine des Momies.*

Les pyramides. LES pyramides ne sont pas fondées dans des plaines ; mais sur le roc, au pied des hautes montagnes qui accompagnent le Nil dans son cours, et qui font la séparation entre l'Égypte et la Lybie.

Elles ont toutes été élevées dans la même intention, c'est-à-dire, pour servir de sépulture ; mais leur architecture, tant intérieure qu'extérieure, est bien différente, soit pour la matière, soit pour la grandeur, soit pour la distribution.

Quelques-unes sont ouvertes ; d'autres ruinées, et la plus grande partie est fermée ; mais il n'y en a point qui n'ait été endommagée dans quelqu'une de ses parties.

On conçoit aisément qu'elles n'ont pu être élevées dans le même temps. La prodigieuse quantité de matériaux qu'il fallait employer, en démontrent l'impossibilité. La perfection dont les dernières sont fabriquées, le démontre pareillement : car elles surpassent de beaucoup

les premières et en grandeur et en magnificence. Tout ce qu'on peut avancer de plus positif, c'est que leur fabrique est de l'antiquité la plus reculée, et qu'elle remonte même au-delà des temps dont les plus anciens historiens nous ont transmis le souvenir. On avait déjà perdu l'époque de leur commencement, dans le temps que les premiers philosophes grecs voyagèrent en Égypte.

Les pyramides.

Il règne parmi le peuple qui habite aujourd'hui l'Égypte, une tradition qui veut qu'il y ait eu anciennement dans le pays des géans, et que ce furent eux qui élevèrent, sans beaucoup de peine, les pyramides, les vastes palais et les temples, dont les restes causent notre admiration. Cette fable ne mérite guère d'être réfutée.

Les principales pyramides, situées auprès du Caire, sont à l'est-sud-est de Gize, village situé sur la rive occidentale du Nil; et, comme plusieurs auteurs ont prétendu que la ville de Memphis était bâtie dans cet endroit, cela est cause qu'on les appelle communément les *pyramides de Mimphis*.

Il y en a quatre qui méritent la plus grande attention des curieux; car, quoiqu'on en voit sept à huit autres aux environs, elles ne sont rien en comparaison des premières, sur-tout

Les pyramides.

depuis qu'elles ont été ouvertes, et presqu'entièrement ruinées. Les quatre principales sont sur une seule ligne diagonale, et distante l'une de l'autre d'environ quatre cents pas. Leurs quatre faces répondent précisément aux quatre points cardinaux, le nord, le sud, l'est et l'ouest.

Les deux pyramides les plus septentrionales, sont les plus grandes, et ont cinq cents pieds de hauteur perpendiculaire. Les deux autres sont bien moindres; mais elles ont quelques particularités, qui sont cause qu'on les examine et qu'on les admire.

Les pyramides sont élevées sur le roc, au pied des montagnes; le roc ne s'étant pas trouvé partout égal, on a applani avec le ciseaux, comme on le découvre en plusieurs endroits. Cette plaine artificielle a un talus du côté du nord et du côté de l'orient. Quoiqu'elle soit un roc continuel, elle est pourtant presque partout couverte d'un sable volant, que le vent y apporte des hautes montages des environs.

La plus septentrionale de ces grandes pyramides, est la seule qui soit ouverte. Il faut en être bien près, et, pour ainsi dire, mesurer sa propre grandeur avec elle, pour pouvoir discerner l'étendue de cette masse énorme. Elle est, ainsi que les autres tant grandes que

petites, sans fondemens artificiels : la nature les lui fournit par le moyen du roc, qui en lui-même est assez fort pour supporter ce poids, qui véritablent est immense.

Les pyramides.

L'extérieur de la pyramide est pour la plus grande partie, construit de grandes pierres carrées, taillées dans le roc qui est le long du Nil, et où l'on voit encore aujourd'hui les grottes d'où on les a tirées. La grandeur de ces pierres n'est pas égale; mais elles ont toutes la figure d'un prisme.

Ces pierres ne sont pas à beaucoup près si dures qu'on pourrait l'imaginer. Puisqu'elles ont subsisté si long-temps, elles doivent proprement leur conservation au climat où elles se trouvent, qui n'est pas sujet à des pluies fréquentes: malgré cet avantage, on observe principalement, du côté du nord, qu'elles sont vermoulues. Leurs diverses assises extérieurs ne sont jointes que par le propre poids des pierres, sans chaux, sans plomb et sans ancres d'aucun métal; mais, quant au corps de la pyramide qui est rempli de pierres irrégulières, on a été obligé d'y employer un mortier mêlé de chaux de terre et d'argile. On le remarque clairement à l'entrée du second canal de cette première pyramide, qu'on a forcée pour l'ouvrir.

Les pyramides.

Celle que je décris, est à trois heures de chemin du vieux Caire; son entrée est du côté du nord: cette ouverture conduit successivement à cinq différens canaux, qui, quoique courant en haut et en bas et horizontalement, vont pourtant tous vers le midi, et aboutissent à deux chambres, l'une au-dessus, et l'autre au milieu de la pyramide.

Tous ces canaux, à l'exception du quatrième, sont presque d'une même grandeur, savoir, de trois pieds et demi en carré; ils sont tous aussi d'une même fabrique, et revêtus des quatre côtés de grandes pierres de marbre blanc, tellement polies, qu'elles seraient impraticables, sans l'artifice dont on s'est servi. Quoiqu'on y trouve présentement de pas en pas de petits trous où l'on peut placer les pieds, ce n'est pas sans beaucoup de peine qu'on avance. Celui qui fait un faux-pas, doit s'attendre qu'il retournera à reculons, malgré lui jusqu'à l'endroit d'où il est parti.

Quand on a passé les deux premiers canaux, on rencontre un reposoir qui a, à main droite, une ouverture pour un petit canal ou puits, dans lequel on ne rencontre que des chauves-souris.

Le troisième canal mène à une chambre d'une grandeur médiocre, remplie de pierres

qu'on a tirées de la muraille, pour y ouvrir un autre canal qui aboutit, près de-là, à une niche.

Les pyramides.

Le quatrième canal est pourvu de banquettes de chaque côté ; il est très-haut, et a une voûte presque en dos d'âne.

Le cinquième canal conduit jusqu'à la chambre supérieure, revêtue et couverte, comme la précdente, de grandes pierres de granit. On trouve au côté gauche une grande urne : cette pièce est fort bien creusée, sonne comme une cloche, quand on la frappe avec une clef.

Les trois autres grandes pyramides sont situées presque sur la même ligne que les précédentes, et sont à environ cinq ou six cents pas l'une de l'autre.

Environ trois cents pas à l'orient de la seconde pyramide, on remarque le grand et célèbre sphinx, dont tout le corps est enterré dans le sable ; on ne voit que le sommet du dos qui a plus de cents pieds de long ; il est d'une seule pièce, qui fait partie du rocher où les pyramides sont assises. La tête s'éleve d'environ vingt-sept pieds au-dessus du sable. Les Arabes auxquels Mahomet a inspiré de l'horreur pour toutes les représentations d'hommes ou d'animaux, en ont défiguré le vi-

Les pyramides.

sage à coups de flèches et de lances. Ces sphinx composés du corps d'une vierge, enté sur celui d'un lion, étaient un hiéroglyphe qui apprenait au peuple le temps où devait arriver l'événement le plus important de l'année; on les voit devant tous les monumens remarquables. C'est sous le signe du lion et de la vierge, que le Nil croît, se déborde et féconde l'Egypte.

Hérodote nous apprend qu'on avait écrit en caractères égyptiens, sur le marbre de la grande pyramide, la dépense qu'il en avait coûté, seulement en légumes pour nourrir les ouvriers employés à sa construction. En ôtant le revêtement, on a détruit ces hiéroglyphes, mais, quand ils subsisteraient encore comme ils subsistaient en mille endroits de l'Égypte, ces caractères ne peignent plus la pensée à notre esprit : ce sont aujourd'hui des traits muets, insensibles comme la pierre qui les a reçus.

La grande pyramide n'est pas la seule qui ait été ouverte. Depuis quelque temps un bey a tenté d'ouvrir la troisième en grandeur, pour en retirer le trésor supposé. Il l'a attaquée par le même côté et à la même hauteur que la grande est ouverte; mais, après avoir arraché deux ou trois cents pierres, avec des peines et une dépense considérable, il a quitté, sans succès, son avaricieuse entreprise.

Les pyramides.

La main du temps, et plus encore celles des hommes qui ont ravagé tous les monumens de l'antiquité, n'ont rien pu jusqu'ici contre les pyramides : la solidité de leur construction et l'énormité de leur masse les ont garantie de toute atteinte, et semblent leur assurer une durée éternelle. Les voyageurs en parlent tous avec enthousiasme, et cet enthousiame n'est point exagéré; rien ne peut exprimer la variété des sensations qu'on éprouve en les approchant. La hauteur de leur sommet ; la rapidité de leur pente ; l'ampleur de leur surface ; le poids de leur assiette ; la mémoire des temps qu'elles rappellent ; le calcul du travail qu'elles ont coûté ; l'idée que ces immenses rochers sont l'ouvrage de l'homme, si petit et si faible, qui rampe à leurs pieds ; tout saisit à-la-fois le cœur et l'esprit d'étonnement, de terreur, d'humiliation, d'admiration, de respect. Mais, il faut l'avouer, un autre sentiment succède à ce premier transport : après avoir pris une si grande opinion de la puissance de l'homme, quand on vient à méditer l'objet de son emploi, on ne jette plus qu'un œil de regret sur son ouvrage ; on s'afflige de penser que, pour construire un vain tombeau, il a fallu tourmenter vingt ans une nation entière ; on gemit sur la foule d'injustices et de vexations

Les pyramides.

qu'ont dû coûter les corvées onéreuses, et du transport, et de la coupe, et de l'entassement de tant de matériaux ; on s'indigne contre l'extravagance des despotes qui ont commandé ces barbares ouvrages : ce sentiment revient plus d'une fois, en parcourant les monumens de l'Égypte. Ces labyrinthes, ces temples, ces pyramides, dans leur massive structure, attestent bien moins le génie d'un peuple opulent et amis des arts, que la servitude d'une nation, tourmentée par le caprice de ses maîtres. Alors on pardonne à l'avarice qui, violant leur tombeau, a frustré leur espoir; et tandis que l'amateur des arts s'indigne dans Alexandrie de voir scier les colonnes des palais, pour en faire des meules de moulin, le philosophe après cette première émotion que cause la perte de toute belle chose, ne peut s'empêcher de sourire à la justice secrète du sort, qui rend au peuple ce qui lui coûta tant de peines; et qui soumet au plus humble de ses besoins, l'orgueil d'un luxe inutile.

Tandis que nous admirions, dit Savari, les merveilles de l'Égypte, et que M. Adanson, mon compagnon de voyage, était occupé à les dessiner, nous vîmes venir au galop dix arabes, la lance à la main; il s'approchèrent à la portée du pistolet, dans l'intention de nous

attaqer, ou d'exiger un tribut. Nous étions armés de fusils et de pistolets, et fort en état de les répousser; mais, au premier feu, toute une tribut serait venu fondre sur nous. Nous chargeâmes nos deux cheiks de leur parler. Ils leur représentèrent que nous étions leurs hôtes, et qu'ils nous avaient pris sous leur sauve-garde. Ce seul mot les désarma; car ils respectent infiniment les droits de l'hospitalité. Ils descendirent de cheval, et nous offrirent de nous accompager partout où nous désirerions aller. Cependant, comme ils n'aiment pas à prendre de la peine en vain, ils nous demandèrent poliment quelques pièces de monnaie, que nous leur donnâmes de même. Après que ce léger présent eût cimenté la paix entre nous, je les entendis se dire à demi-voix: allons visiter le saint: et ils y allèrent. Je les suivis. Ils passèrent le long de la seconde pyramide, et s'arrêtèrent à la porte d'une grotte taillée dans le rocher; ils quittèrent leur chaussure, et y descendirent: seul des Européens, je les imitai. La grotte était spacieuse, propre et jolie; on y respirait une fraîcheur agréable. A l'une des extrémités, était une niche haute de six pieds, devant laquelle pendait un mauvais rideau, troué en plusieurs endroits. Les Arabes se tenaient auprès, d'un air respectueux; cha-

Les pyramides.

Les pyramides.

cun à son tour se mettait à genoux, et baisait un pied qui s'allongeait par-dessous le rideau. J'aperçus à travers les ouvertures, que c'était un homme nud, qui donnait son pied à baiser. Lorsque mon tour fut venu, je m'approchai de lui, et je lui dis : O grand saint! découvrez-moi votre face! Il prit mon compliment pour une insulte; et jugeant à ma prononciation que je n'étais pas arabes, il me répondit brusquement *Retire-toi de moi, chien*. A ces mots, tous les Musulmans lancèrent sur moi un regard furieux; je sortis précipitamment, heureux que mon indiscrétion ne m'eût coûté qu'une injure; et je promis de n'avoir jamais de conversation avec les santons égyptiens.

Ces hommes sont des vagabons, qui affectent un détachement entier des biens de ce monde, et qui vivent des aumônes du public. Ils se livrent à mille extravagances qui les font passer pour des inspirés; ils vont absolument nuds au milieu des villes, et violant toutes les bienséances, ils ne rougissent point de commettre publiquement des actions que le reste des hommes couvent des ombres de la nuit ou du voile du mystère. Je ne puis dire jusqu'où va la vénération de la populace pour ces cyniques effrontés. Les femmes sur-tout, naturellement timides et modestes, oublient

pour eux que la retenue et la pudeur doivent être toujours compagnes de leur sexe, et que des hommes qui se livrent impudemment à tous les appétits de la nature, ne sauraient mériter tant de respect.

Les pyramides.

Lorsque nous fûmes rassasiés de voir et d'admirer, nous retournâmes à Gizé où nous passâmes quelques jour à parcourir les environs; nous rencontrâmes dans notre route plusieurs *chacah*, qui couraient d'une grande vitesse vers les montagnes. Ces animaux fauves, de la grandeur d'un chien, ont la queue traînante et le museau pointu : ce sont les loups d'Afrique.

Gizé est environné d'immenses plaines où les légumes, le lin, le blé croissent en abondance. Cette petite ville possède une manufacture de sel ammoniac ; c'est un article considérable du commerce des Égyptiens avec les Européens : les étameurs, les orfèvres, les fondeurs et les chimistes l'emploient dans leurs préparations.

Les négocians français, établis au grand Caire, ont une maison de campagne à Gizé, avec un petit jardin planté d'orangers, de citroniers et de dattiers : c'est-là qu'ils viennent se délasser de leurs occupations, et se réfugier contre les chaleurs et la réverbération des sables embrasés du grand Caire. C'est à

Les pyramides.

Gizé qu'ils viennent recouvrer la santé, et respirer la vie avec un air pur, frais, et chargé des exhalaisons aromatiques des plantes et des fleurs.

Les uns prétendent que la ville de Memphis était située sur le terrain qu'occupe Gizé: les autres la placent cinq lieues plus loin du côté du midi. N'est-il pas étonnant que la position de l'ancienne capitale de l'Égypte, d'une ville qui, selon Diodore de Sicile, avait plus de sept lieues de circonférence, qui renfermait des temples magnifiques, des palais que l'art s'était efforcé de rendre indistructibles, soit aujourd'hui un objet de dispute entre les savans? La gloire de Memphis subsista pendant des siècles; elle se maintint jusqu'aux jours où Cambise, à la tête d'une armée formidable, ravagea l'Égypte. Ce féroce conquérant détruisit autant qu'il fut en son pouvoir, ses temples et ses édifices fameux; il s'efforça sur-tout d'éteindre le flambeau des sciences, que ce peuple, environné des ondes et des déserts, avait allumé dans sa fertile vallée. Cependant Memphis défigurée par un barbare, avait conservé tant de restes de sa magnificence, qu'elle était encore la première ville du monde. Pendant plus de deux cents ans elle s'efforça de secouer le joug odieux

de

de la Perse. Alexandre auquel elle se livra, la vengea des outrages qu'elle avait essuyés. Ce conquérant s'abandonnant à un coupable délire, renouvela dans les murs de Persépolis les horreurs que Cambyse avait exercées à Thèbes et à Memphis. N'y aurait-il pas une justice pour les empires, comme pour les particuliers? Cependant Memphis se dépeuplait de jour en jour; ses habitans passèrent dans la nouvelle capitale de l'Égypte. Sous Auguste, c'était encore une cité grande, peuplée et remplie d'étrangers; mais elle n'était plus que la seconde de l'Égypte. Six cents ans après, elle devint la première conquête des Arabes. Ils mirent le siége devant ses murailles; il fut long et sanglant; mais enfin ils l'emportèrent d'assaut et la détruisirent.

Les Pyramides.

C'est avec une sorte de respect religieux qu'on jette les regards sur cette étendue immense, voisine des pyramides qu'on nomme la plaine des Momies. Les sépulcres des anciens Égyptiens subsistent encore à présent. Ces sépulcres sont dans des campagnes couvertes d'un sable mouvant, jaunâtre et très-fin; les entrées des tombeaux sont remplies de sable; il y en a plusieurs qui ont été ouvertes; mais il en reste encore de cachées: il est question de les trouver dans des plaines

à perte de vue. Les habitans de Saccara n'ont pas d'autre ressource et d'autre commerce dans leurs déserts, que de chercher des momies dont ils font un commerce, en les vendant aux étrangers qui se trouvent au grand Caire.

Les pyramides.

Lorsqu'on a détourné le sable, on rencontre une petite ouverture carrée, profonde de dix-huit pieds, et faite de façon qu'on y peut descendre, en mettant les pieds dans des trous qui se trouvent les uns vis-à-vis les autres. Cette sorte d'entrée a fait donner à ces tombeaux le nom de puits; ils sont creusés dans une pierre blanche et tendre, qui est dans tout ce pays sous quelques pieds d'épaisseur de sable: les moins profonds ont quarante-deux pieds; quand on est descendu au fond, on y voit des ouvertures carrées dans des chambres de quinze ou vingt pieds en carré: tous ces espaces sont sous des voûtes à-peu-près comme celles de nos citernes, parce qu'ils sont taillés dans la carrière: chacun des puits a plusieurs chambres et plusieurs grottes qui communiquent les unes aux autres. Tous ces caveaux occupent l'espace d'environ trois lieues et demie sous terre: c'est à-peu-près comme les vides des carrières qui ont été fouillées aux environs de Paris, et même sous plusieurs endroits de la ville.

Les pyramides.

Il y a des chambres dont les murs sont ornés par des figures et des hiéroglyphes : dans d'autres, les momies sont renfermées dans des tombeaux creusés dans la pierre tout autour de la chambre, et taillés en forme d'homme dont les bras sont étendus. On trouve d'autres momies, et c'est le plus grand nombre, dans des coffres de bois ou dans des toiles enduites de bitume. Ces coffres ou ces enveloppes sont chargés de plusieurs sortes d'ornemens : il y a des figures, même celle du mort, et des sceaux de plomb sur lesquels ont voit différentes empreintes : il y a de ces coffres qui sont sculptés en figure d'homme ; mais on n'y reconnaît que la tête ; le reste du corps est tout uni et terminé par un piedestal : d'autres figures ont les bras pendans : on reconnaît à ces marques les momies des gens distingués ; elles sont posées sur des pierres autour de la chambre : il y en a d'autres au milieu, posées simplement sur le pavé, et moins ornées ; il paraît que ce sont celles des gens d'une condition inférieure ou des domestiques : enfin, dans d'autres chambres les momies sont posées pêle-mêle dans le sable.

On trouve des momies qui sont couchées sur le dos, la tête du côté du nord, les deux mains sur le ventre ; les bandes de toile de lin

Les pyramides.

qui les enveloppent, ont plus de mille aunes de longueur : aussi elles sont un très-grand nombre de circonvolutions autour du corps, en commençant par la tête, et en finissant aux pieds; mais elles ne passent pas sur le visage: lorsqu'il est resté à découvert, il tombe en poussière dès que la momie est à l'air : pour que la tête se conserve en entier, il faut que le visage ait été couvert d'une petite enveloppe de toile, qui est appliquée de façon qu'on peut reconnaître la forme des yeux, du nez et de la bouche. On a vu des momies qui avaient une longue barbe, des cheveux qui descendaient jusqu'à moitié de la jambe, et des ongles fort grands; quelquefois on a trouvé qu'ils étaient dorés, ou simplement peints de couleur orangée. Il y a des momies qui ont sur l'estomac des bandes avec des figures hiérolyphiques d'or, d'argent ou de terre verte, et de petites idoles de leurs Dieux tutélaires, et d'autres figures de jaspe ou d'autre matière, dans la poitrine : on leur trouve aussi assez ordinairement, sous la langue, une pièce d'or qui vaut environ deux pistoles; c'est pour avoir cette pièce, que les Arabes gâtent toutes les momies qu'ils peuvent rencontrer.

On reconnaît que la matière de l'embaumement n'a pas été la même pour toutes les mo-

mies. Il y en a qui sont noires, et qui paraissent n'avoir été enduites que de sel, de poix et de bitume. D'autres ont été embaumées de myrrhe et d'aloès : les linges de celles-ci sont plus beaux et plus propres.

Les pyramides.

Les Égyptiens entouraient de bandelettes les cadavres embaumés, et ils les renfermaient dans des cercueils; peut-être qu'avec toutes ces précautions, ils ne se seraient pas conservés pendant tant de siècles, si les caveaux ou les puits dans lesquels on les renfermait, n'avaient pas été dans un sol de matière bolaire et cretacée, qui n'était pas susceptible d'humidité, et qui d'ailleurs était recouvert d'un sable aride de plusieurs pieds d'épaisseur.

Les Egyptiens sont les premiers que nous sachions qui aient fait embaumer les corps des morts. Le plus ancien des historiens, Hérodote, est entré dans le détail de cette pratique. Diodore de Sicile a aussi fait mention du procédé que suivaient les Égyptiens pour embaumer les morts : il y avait, selon cet auteur, plusieurs officiers qui travaillaient successivement à l'opération. Le premier, que l'on appelait l'écrivain, marquait sur le côté gauche du corps, l'endroit où on devait l'ouvrir; le coupeur faisait l'incision, et l'un de ceux qui devait le saler, tirait tous les viscères, excepté

Les pyramides.

le cœur et les reins ; un autre les lavait avec du vin de palme et des liqueurs odoriférantes ; ensuite on l'oignait pendant plus de trente jours avec de la gomme de cèdre, de la myrrhe, du cinnamome et d'autres parfums. Tous ces aromates conservaient le corps dans son entier pendant très-longtemps, et lui donnaient une odeur très-suave : il n'était défiguré en aucune manière par cette préparation, après laquelle on le rendait aux parens, qui le gardaient dans un cercueil posé debout contre la muraille.

Il était asez naturel, après la mort des personnes que l'on chérissait, ou de celles qui avaient été célèbres ou fameuses, de chercher les moyens de conserver leurs tristes restes : une momie chez les Égyptiens, ou des cendres dans une urne chez les Romains, étaient un objet d'affection ou de respect ; chacun devait même être flatté, dans l'espérance qu'il resterait après sa mort quelques parties de son propre corps, qui conserveraient le souvenir de son existence, et qui entretienderaient en quelque façon les sentimens qu'il aurait mérité des autres hommes.

## CHAPITRE VII.

*Voyage du grand Caire à Damiette, sur le Nil. Détails particuliers sur les fours à poulets de Mansoure. — Description de Damiette, de ses environs, de son commerce.*

Un canjé est un petit bateau destiné aux voyages d'agrément. Savari en loua un pour se rendre à Damiette : il contenait un cabinet et une jolie chambre ; on avait élevé sur l'avant une natte en forme de dais, d'où l'on pouvait voir la campagne sans être incommodé du soleil. Un janissaire éprouvé qui avait fait les campagnes du fameux Ali-Bey, et un domestique arabe l'accompagnaient. Ils étaient tous bien armés, précaution nécessaire sur le canal de Damiette, où l'on est presque toujours attaqué. Les laboureurs qui en habitent les rives, viennent à la faveur des ténèbres assaillir les bateaux ; et, lorsqu'ils ne trouvent point de résistance, ils égorgent les passagers et s'emparent de leurs richesses. Un étranger doit s'assurer et des domestiques qu'il emmène, Damiette.

Damiette.

et de la fidélité du patron, qui souvent est d'intelligence avec le voleur et partage avec eux.

Nous quittâmes, dit Savari, le port de Boulak, vers une heure après midi ; nous voguions à la rame ; nous avancions lentement ; mais le spectacle continuel d'un grand nombre de barques qui remontaient et descendaient le fleuve ; la vue d'une campagne enrichie de productions variées, et couverte de troupeaux, amusaient nos regards. Parvenus à la division du Nil, nous laissâmes à la gauche la branche de Rosette, et nous entrâmes dans celle de Damiette.

Le soleil baissait ; nos mariniers craignaient de passer la nuit devant le bourg de *Dagoüé* ; ancienne retraite de brigands. Ces considérations nous déterminèrent à nous arrêter et à jeter l'ancre devant le petit hameau de *Zoufeti* ; pendant que le domestique préparait le souper, je fus me promener avec le janissaire dans un bois peu éloigné ; nous marchâmes jusqu'aux cabanes des laboureurs ; les femmes qui étaient à l'entour rentrèrent aussitôt ; les hommes restèrent seuls ; et nous prenant, à notre costume, pour les officiers de quelque bey, qui venaient les mettre à contribution, ils parurent alarmés ; nous les rassurâmes, en leur disant que nous leur demandions seule-

ment des œufs frais et du lait : ces paroles ayant dissipé leurs craintes, ils s'empressèrent de nous satisfaire, et nous reconduisirent jusqu'au bateau.

Damiette.

Nous apercevions sur la rive droite du Nil divers hameaux qui se perdaient dans le lointain ; souvent nous passions entre des îles nombreuses dont son lit est parsemé. Nous vîmes le gros bourg de *Tanta*, où se tient chaque année une foire considérable : l'appât du gain y conduit une partie des Égyptiens ; beaucoup d'autres y sont entraînés par l'appât du plaisir. Les plus fameuses courtisannes de l'Égypte ne manquent pas de s'y rendre : elles y font briller leurs talens pour la danse, le chant et la galanterie.

Le vent continuant d'être contraire, les rameurs étant fatigués, et la nuit approchant, nous jetâmes l'ancre près d'une petite île. Nous dormions tranquillement, lorsque vers minuit deux nageurs s'approchèrent du bateau à la faveur des ténèbres. Le janissaire qui les aperçut à la clarté des étoiles, cria et tira un coup de fusil ; ils disparurent. Ces voleurs sont si adroits, que lorsqu'ils trouvent les passagers endormis, ils enlèvent une partie de leurs effets, et même de gros balots qu'ils emportent à la nage. Lorsqu'on les sur-

Damiette. prend, ils se précipitent dans le fleuve et se dérobent à toute poursuite.

A la pointe du jour, nous mîmes à la voile; nous eûmes bientôt atteint le village de *Bousir*. C'était autrefois un des pélerinages d'Égypte les plus fréquentés. Une lieue au-dessous de *Bousir*, on découvre un petit bois qui n'est éloigné que d'une lieue et demie de Kébiré, capitale de la *Garbier*, la résidence d'un bey. Le Delta n'a pas de ville plus considérable.

Pendant que nous reposions tranquillement sur le bord du fleuve, le vent souffla avec violence; devenu bientôt ouragan furieux, il éleva des nuages de poussière fine et brûlante qui obscurcirent le ciel, et répandirent sur toute la nature une sombre pâleur. Lorsque de pareils tourbillons surprennent le voyageur au milieu du désert, il y demeure enseveli, s'il n'a le temps de se mettre à l'abri sous une tente. Mais si la tempête dure long-temps cet asyle devient son tombeau: une colline de sable s'élève à l'entour, et il est étouffé.

Le vent s'étant calmé, nous remontâmes dans notre barque et nous allâmes descendre à Sennemoud. Elle est de médiocre grandeur, peuplée et commerçante. A une lieue et demie de cette ville, on trouve une grande levée de terre couverte de ruines. Pokoke et Sicard

appellent ce lieu *Bha-Beit*, maison de beauté. Quoiqu'il en soit, ces débris sont ceux d'un grand temple tout bâti de marbre: ces belles ruines sont abandonnées à la barbarie des Turcs qui viennent chaque jour enlever des blocs de marbre pour en faire des meules de moulin.

Diamette.

En revenant de nos courses, à l'entrée de la nuit, nous entrâmes dans un café où nous entendîmes de la musique; nos armes, notre habit militaire et fort propre, nous firent prendre pour des officiers de janissaires. Les bourgeois de *Sennemoud* se levèrent et nous cédérent la place d'honneur. Ils étaient accroupis sur des estrades couvertes de nattes. Nous nous assîmes sur un sopha élevé; le maître du café nous présenta lui-même le moka, et alluma nos pipes. Aussitôt, une danseuse qui amusait l'assemblée, vint sauter devant nous; elle prit suivant l'usage du pays, les postures les plus voluptueuses, les attitudes les plus lascives: le tambour de basque et les cymbales réglaient ses pas; plus ses gestes étaient indécens et ses mouvemens significatifs, plus elle recevait d'applaudissemens: aussi ne se ménageait-elle pas. Lorsque la danse fut finie, elle vint s'asseoir auprès de nous et chanta des airs fort gais. Cette courtisane s'appelait *Bedaoué*; elle avait quatorze ans; elle était faite à

Damiette.

peindre ; ses vêtement de soie extrêmement légers, mollement serrés par une longue ceinture, ne laissaient rien perdre des formes de son corps : ses cheveux d'ébène, parfumés d'essence, descendaient en plusieurs tresses jusques sur ses talons ; un voile relevé avec grâce couvrait ses épaules : elle avait les yeux noirs et bien fendus, le teint moins brun que les femmes du peuple, la bouche mignone et le sourire agréable ; mais deux taches bleues qu'elles s'était faites sur les joues avec de la poudre à tirer, un anneau passé à l'une de ses narines la défiguraient à nos yeux. Voyant que nous avions généreusement payé sa danse et son chant, elle offrit de nous accompagner pendant le voyage ; nous la remerciâmes de sa bonne volonté, et nous retournâmes passer le reste de la nuit dans notre bateau.

Nous partîmes au lever du soleil : après deux heures de navigation, nous aperçûmes les minarets de *Mansoure ;* bientôt nous y abordâmes.

Mansoure est une ville moderne ; elle est assez grande, mais sans aucune fortification ; elle est fameuse par le courage et les malheurs de Louis IX ; les rues en sont étroites, les maisons bâties de brique, comme dans le reste du Delta. Des Chrétiens de Syrie en font pres-

que tout le commerce. On y voit des vastes fours où l'on fait éclore les poulets. Comme l'Égypte est le seul pays où l'incubation artificielle des œufs soit pratiquée, en voici la description: Damiette.

Qu'on se représente un bâtiment à deux étages, dont le premier est enterré, et le second fort peu élevé; un corridor étroit qui sépare chaque étage en deux parties égales; règne dans la longueur; à droite et à gauche sont des petites cellules où l'on dépose les œufs. L'étage supérieur est voûté, avec un œil de bœuf au sommet; le plancher à une semblable ouverture par où la chaleur se communique en bas: l'un et l'autre ont une petite fenêtre que l'on bouche avec soin; la porte d'entrée est fort basse, et sert pour la communication de tout l'édifice. On arrange d'abord les œufs en monceaux dans l'étage inférieur; on allume ensuite le feu dans la partie supérieure, une heure le matin et une heure le soir; la bouse de vache séchée au soleil lui sert d'alliment; cette opération dure huit jours: lorsque l'édifice a reçu le dégré de chaleur convenable, on éteint le feu, on bouche toutes les ouvertures, et l'on porte dans la partie supérieure une partie des œufs amoncelés en bas. L'homme qui veille au succès de l'entreprise, entre de temps en temps

Damiette.

pour examiner de conserver la même chaleur ou de la diminuer : le dix-neuvième jour de l'incubation, les poussins commencent à se mouvoir dans leur coque ; le vingtième, ils y appliquent le bec et s'éforcent de rompre leur prison ; tous éclosent ordinairement le vingt-unième. C'est alors qu'on voit des monceaux d'œufs, auparavant immobiles, s'agiter et rouler sur le planchers ; c'est alors que des milliers de petits volatiles de couleur variées, sautillent dans l'appartement ; ce spectacle est vraiment divertissant. Le lendemain, on les porte par la ville dans des panniers, et on les crie par les rues : chaque ménage en achète sa provision. Plusieurs auteurs ont écrit que ces poulets ne formaient jamais d'aussi bonnes volailles que ceux qui sont éclos sous le sein de la mère : c'est une erreur.

Après que nous eûmes parcouru Mansoure, nous remîmes à la voile vers le soir. La nuit en Egypte a mille charmes que nous éprouvons rarement en Europe : jamais d'épaisses ténèbres ne couvrent son front ; le vent tombe ordinairement avec le soleil ; la nature demeure dans un calme parfait. Tandis que nous descendions, et que des lumières errantes sur le fleuve nous avertissaient de l'approche des bateaux qui remontaient, il y en eut un qui,

Damiette.

dans un tournant, nous heurta rudement et faillit à nous abîmer. Nous gagnâmes promptement le rivage, pour examiner si nous ne faisions pas eau, et nous résolûmes d'y passer le reste de la nuit. Notre barque n'ayant reçu qu'un léger dommage vers le bord, nous partîmes de grand matin. Nous approchions de Damiette, et deux heures après nous découvrîmes cette jolie ville, qui forme un vaste croissant sur la rive orientale du Nil. Une multitude de bateaux et de petits bâtimens y étaient à l'ancre. Nous allâmes descendre devant la douane.

Cette ville, plus grande que Rosette, et non moins agréable, s'arrondit en demi-cercle sur la rive orientale du Nil, à deux lieues et demie de son embouchure. On y compte environ quatre-vingt mille ames : elle a plusieurs places; les bazards sont remplis de marchands; des *okah* ou *khans* très-spacieux rassemblant sous leurs portiques les étoffes de l'Inde, les soies du Mont-Liban, le sel ammoniac et des pyramides de ris, annoncent qu'elle est commerçante. Les maisons, sur-tout celles qui bordent le fleuve, sont fort élevées; la plupart ont de jolis salons contruits sur le haut des terrasses. Plusieurs grandes mosquées ornées de hauts minarets, sont répandues dans

Damiette.

la ville. Les bains publics, revêtus de marbre, offrent la même distribution que ceux du grand Caire : le linge qu'on y sert est propre, et l'eau très-pure ; la chaleur et le traitement qu'on y éprouve, loin de nuire à la santé, servent à l'entretenir, à la rétablir même lorsqu'on en use modérément. Cette opinion, fondée sur l'expérience, est générale en Égypte. Des observations de plusieurs années, des effets étonnans dus à leur fréquentation, forcent de les regarder comme très-salutaires.

Une multitude de barques et de petits navires remplissent sans cesse le port de Damiette. Depuis plusieurs siècles, les Chrétiens de Damas et d'Alep, établis dans cette ville, en font le principal négoce. L'indolence turque, contente de les pressurer de temps en temps, les laisse s'enrichir. Par quelle fatalité le plus beau pays de la terre est-il destiné à servir de proie à un petit nombre de brigands, pour qui l'utilité publique n'est rien, et la vie des hommes qu'un jeu.

La langue de terre où Damiette est située, resserrée d'un côté par le fleuve, et de l'autre par l'extrémité occidentale du lac *Menzalé*, n'a que depuis deux milles, jusqu'à six de largeur d'orient en occident : des ruisseaux sans nombre la coupent en tout sens, et la rendent

la

la partie la plus féconde de l'Égypte. Nulle part la verdure n'est aussi fraîche ; nulle part les arbres ne se couvrent d'autant de fruits. C'est-là qu'on trouve en abondance le roseau *Calamus*, dont les orientaux se servent pour écrire ; c'est-là qu'on voit des forêts de *papyrus*, avec lequel les anciens Égyptiens faisaient le papier. Damiette.

Les villages sont très-multipliés autour de Damiette ; la plupart possèdent des manufactures où l'on fabrique les plus belles toiles du pays. Le lac est sans cesse couvert de bateaux occupés à la pêche, ou à tendre des filets aux oiseaux innombrables qui viennent y chercher une nourriture abondante et un climat tempéré.

---

## CHAPITRE VIII.

*Voyage dans la Haute-Égypte. — Route du vieux Caire à la province de Faioum. — Description de la Mosquée nommée* Athar-Ennabi. — *Pélerinage qui s'y fait. — Situation du labyrinthe et du lac* Mœris. — *Détails sur la ville capitale et son gouvernement.*

Haute-Égypte.

En partant du port du vieux Caire, et remontant le fleuve, on passe devant l'île d'Or, qui présente aux regards une prairie couverte de troupeaux, avec un petit village. On laisse à gauche une grande mosquée située sur le bord du Nil : ce temple, très-fréquenté des habitans du Caire, est l'objet d'un pélerinage fameux. Il possède une pierre où les Musulmans croient que sont empreintes les marques d'un des pieds de Mahomet. Le scheik qui le dessert a soin d'accréditer cette pieuse croyance, et de publier les merveilles qui s'y opèrent. Comme cette prétendue relique fait toute sa richesse, il la conserve précieusement ; elle est couverte d'un voile très-riche qu'il lève en faveur des dévots, dont il espère

un léger présent. Voici ce qu'en a raconté à Savary une dame du Caire qui avait épousé un négociant français, établi depuis quarante ans dans le pays.

Haute Egypte.

« J'avais souvent entendu parler d'*Atar-Ennabi* et des miracles qu'on en publiait. Je » fus curieuse de voir cette pierre renommée. » Notre habit absolument semblable à celui » des Musulmanes, me permettant de me » confondre avec elles, sans craindre d'être » reconnue, je me rendis à la mosquée aux » heures où je devais trouver peu de monde; » je priai le scheik de me montrer la relique; » deux turques de considération entrées au » même instant, témoignèrent le même desir; » il la découvrit : après y avoir brûlé des » essences précieuses, en récitant quelques » passages du coran, il nous dit : voyez cette » empreinte sacrée, admirez les vestiges du » plus grand des prophètes. Ah ! c'est bien là » le pied de Mahomet ! Les deux femmes ré» pétaient avec enthousiasme : oui, c'est bien » là le pied de Mahomet le plus grand des » prophètes. Pour moi, ajoutait la dame fran» çaise, je vous assure que, malgré l'intention » la plus scrupuleuse, je ne vis qu'une pierre » lisse imbibée de parfums, où je ne pus dé» couvrir ni traces de pied, ni rien de sem-

Haute-Égypte.

» blable. » Étrange effet de la prévention sur l'homme ! elle enchaîne sa raison, et lui fait voir, sentir, toucher, tout ce que l'imagination a persuadé à son esprit préoccupé.

A peu de distance d'*Atar*, on aperçoit des villages placés sur des éminences artificielles; les cabanes occupent le sommet; les hommes et les animaux s'y retirent pendant l'inondation. Des tribus d'Arabes errans dressent leurs tentes sur le penchant des collines sablonneuses, pour profiter des bienfaits du fleuve après qu'il est rentré dans son lit. Ces peuples indomptables, martyrs de la liberté qu'ils aiment avec passion, préfèrent à tous les avantages de la société, l'horreur de leurs déserts : l'ombre de l'esclavage les fait fuir; toujours en garde contre la tyrannie, au moindre mécontentement qu'on leur donne, ils plient leurs tentes, les chargent sur des chameaux, ravagent le plat pays, et chargés de butin, s'enfoncent dans les sables brûlans, où l'on ne peut les poursuivre et qu'eux seuls osent habiter. Ces Bedouins, le fléau de l'Égypte, qu'ils regardent comme leur patrimoine, sont les ennemis irréconciliables des Turcs qui les craignent et les abhorrent.

En avançant, on découvre le bourg d'*Halouan*. Le mekias y était établi, lorsque les

Arabes conquirent l'Égypte. Memphis se trouvait sur la rive opposée, dans l'emplacement du village de Menph, qui en a conservé le nom : on y voit encore des monceaux de décombres ; mais les Arabes en ont transporté au Caire les colonnes et les pierres remarquables, qu'ils ont placées sans goût et sans ordre dans leurs édifices et leurs mosquées. Cette ville s'étendait jusques vers *Saccara*, et était presque entourée de lacs dont une partie subsiste encore : il fallait les traverser pour porter les morts dans la sépulture de leurs pères. Les tombeaux creusés dans le rocher, fermés avec une pierrre d'une grandeur proportionnée, étaient recouverts de sable. Ces corps embaumés avec tant de soins, conservés avec tant de respect, les habitans de *Saccara* les arrachent des monumens où ils reposent, et les vendent sans pudeur aux étrangers. Ce lieu est nommé la plaine des Momies. On y rencontre le puits des Oiseaux, où l'on descend à l'aide d'une corde ; il conduit à des galeries souterraines, remplies de vases de terre qui renferment des oiseaux sacrés : rarement on en trouve d'entiers, parce que les Arabes les cherchent pour y chercher des idoles d'or.

Haute-Égypte.

Le long des montagnes qui bornent *Saccara* du côté du couchant, on distingue plusieurs

Haute-Égypte.

pyramides dont la plus grande paraît aussi élevée que celles de *Gizé*.

A sept lieues au-dessus du vieux Caire, le Nil repoussé par les rochers qui s'avancent du côté de l'orient, fuyait vers l'occident et se répandait dans les sables de la Lybie. Un Pharaon le ferma d'une digue, et le força de reprendre son cours entre les montagnes. On suit encore actuellement la trace de l'ancien lit, que les Arabes nomment *mer sans eau* : il est parsemé, dans toute sa longueur, des débris des bateaux qui y naviguaient et qui sont pétrifiés ; on en voit au Caire de superbes morceaux. Après quelques jours d'une navigation assez monotone on entre enfin dans la fertile province d'Arsinoé, aujourd'hui le *Faioum* : c'était le pays des merveilles.

Cette province renferme les restes du lac Mœris et les débris du labyrinthe. La ville de *Faioum* est moderne ; mais à une lieue au nord-est de ses murs, des monceaux de décombre font reconnaître les vestiges d'Arsinoé. Les Arabes enlèvent les sables qui couvrent ces débris, et les sassent pour y trouver des cachets et des médailles : on rencontre à quelque distance un obélisque posé sur son piédestal ; c'est le seul monument qui ait bravé les injures du temps et les ravages des Barbares!

il y a vingt-deux pieds de circonférence à sa base, et environ cinquante d'élévation; ses faces sont chargées d'hiéroglyphes divisés en colonnes, et effacés en plusieurs endroits. Haute-Égypte.

Le voyageur en quittant *Faioum* et marchant vers l'occident, traverse le grand canal nommé le Fleuve-Joseph; après deux heures de marche, il entre dans une plaine sablonneuse où règne la stérilité; bientôt il découvre des montagnes de ruines qui ont près d'une lieue d'étendue. Au milieu des décombres s'élève un grand bâtiment, dont il reste encore plusieurs salles remplies de tronçons de colonnes; un portique à moitié démoli règne à l'entour; on reconnaît des escaliers par où l'on montait à divers appartemens; et d'autres par où l'on descendait dans des souterrains. Ce qui fixe sur-tout l'attention, sont plusieurs cellules basses, étroites et très-longues, qui ne paraissent avoir eu d'autres destination, que de contenir les corps des crocodiles sacrés que l'on y apportait de Crocodilopolis, où les prêtres les nourrissaient, et où le peuple les honorait d'un culte particulier. Ces débris placés vers la Lybie, ne peuvent convenir qu'au labyrinthe; car les anciens lui assignent cette position. Hérodote et Strabon en ont décrit les allées tortueuses, les routes variées

Haute-Égypte.

dont l'art avait tellement ménagé les dédales, que sans guide il était impossible d'entrer dans un seul des palais qui étaient au nombre de douze, ou d'en sortir quand on y était entré. Ils disent que de magnifiques colonnes entouraient les principaux appartemens, que les murs étaient construits de quartiers de rochers, et que du haut du toit on apercevait une plate-forme immense qui semblait une plaine de pierres, et dont l'aspect étonnait l'imagination. Peut-être qu'un jour, quand l'Europe aura rendu à l'Égypte les sciences qu'elle en a reçues, on enlèvera les sables et les décombres qui ont enseveli l'étage inférieur du Labyrinthe, et qu'on en retirera des antiquités précieuses. Qui sait si les découvertes des savans n'étaient pas gardées dans cet asyle impénétrable au peuple et aux étrangers? Si les fouilles d'Herculanum, ville peu célèbre, ont retiré de l'oubli tant de raretés, tant de monumens instructifs pour les arts et l'histoire, que ne doit-on pas attendre de quinze cents appartemens qui pouvaient être le dépôt des archives de l'Égypte, puisque toutes les préfectures s'y rassemblaient pour traiter les affaires les plus importantes de l'état et de la religion?

Hérodote et Strabon désignent aussi le terrain qu'occupait le lac Mœris, et fixent le

Labyrinthe sur ses bords. En jetant les regards sur la carte, on voit que la chaîne de montagnes qui suit la gauche du Nil, depuis les cataractes jusqu'au *Faïoum*, s'écarte tout-à-coup du côté de la Lybie, puis revenant vers l'est, forme dans ses contours un immense bassin. Quoique plus bas que le lit du fleuve, ce terrain était autrefois couvert d'un sable stérile, parce que les eaux arrêtées par des dunes et des rochers ne pouvaient y pénétrer. Un Pharaon nommé Mœris, connaissant parfaitement la disposition des lieux, conçut un des plus beaux projets que l'esprit humain ait enfanté, et eut la gloire de l'exécuter : il résolut de changer ce désert en un lac utile. Après que des milliers d'hommes rassemblés eurent nettoyé et creusé le sol, il fit tirer un canal de quarante lieues de long et de trois cents pieds de large, pour y conduire une partie des eaux du Nil. Ce grand canal qui subsiste encore aujourd'hui dans son entier, est connu sous le nom de fleuve de Joseph. Cet ouvrage a dû coûter des sommes immenses; car dans plusieurs endroits il est taillé dans le rocher : il est le plus grand et le plus utile que l'on ait fait sur la terre; car il réunissait tous les avantages ; il suppléait aux années d'une crue médiocre, en retenant des

Haute-Égypte.

Haute-Égypte.

eaux précieuses qui auraient inutilement coulé à la mer : ses bienfaits étaient encore plus marqués dans les temps d'une forte inondation ; il en recevait le superflu nuisible, qui aurait empêché d'ensemencer les terres. De peur que cette mer artificielle ne rompît les barrières qu'on lui avait opposées, et ne causât d'affreux ravages dans les campagnes, on avait percé un canal de décharge à travers la montagne, par lequel on versait dans les sables de la Lybie les eaux surabondantes. Voilà un des travaux les plus glorieux dont l'histoire des nations ait jamais fait mention. Il n'est pas étonnant que l'histoire l'ait mis au-dessus des pyramides et du labyrinthe : il réunissait à la grandeur de l'entreprise la félicité des peuples.

Si Strabon revenait dans le *Faioum*, il y trouverait de grands changemens : il y verrait le labyrinthe détruit, des masures à la place des palais, des bourgades bâties de boue aux lieux qu'occupaient des villes florissantes ; les canaux presque comblés, et la mer de Mœris réduite aux deux tiers de son étendue : mais il y reconnaîtrait les productions qu'il a décrites, et la même abondance par-tout où l'on peut conduire les eaux. Toute la campagne est couverte, au temps de la moisson, de blés, d'orge et de millet d'Inde, qui se succèdent

Haute-Égypte.

sans interruption pendant sept à huit mois. Le lin superbe, les cannes à sucre, toutes les espèces de légumes y croissent presque sans culture. Le voyageur rencontre près de tous les villages, des bois de rosiers : l'eau rose que l'on distille, forme une branche précieuse de commerce ; le *Faioum* en fournit toute l'Égypte ; il s'en fait une très-grande consommation ; dans les visites de cérémonie, on la répand à flots sur le visage et sur les mains des assistans ; au bain, les femmes s'en lavent tout le corps, et leur toilette ne se fait pas sans eau-rose. Ces bosquets de rosiers, entourés quelquefois d'orangers fleuris, produisent un charmant effet pour la vue, et plus délicieux encore pour l'odorat ; l'air des environs en est embaumé ; et dans ce climat chaud, sous ce beau ciel, on sent plus vivement encore la volupté de respirer les parfums de la rose, mêlés aux suaves émanations de la fleur d'orange.

Aux trésors d'un sol fertile, le *Faioüm* joint les avantages de la pêche. Les canaux et le grand lac sont remplis de poissons ; on en prend une quantité prodigieuse que l'on consomme sur les lieux, et que l'on porte au marché des îles voisines.

Quand l'hiver souffle la neige et les frimats sur les contrées septentrionales, des troupes

Haute-Égypte.

innombrables d'oiseaux viennent hiverner sur le lac *Mœris* et les canaux du *Faioum*. Les habitans y prennent abondamment des oies au plumage doré, et d'un goût très-fin ; des canards dont la chair est grasse et délicate ; des sarcelles, des cygnes dont ils apprêtent la peau pour faire des fourrures ; et des pélicans remarquables par leur large bec, en forme de spatule. Ces derniers, les rois des oiseaux aquatiques, naviguent en familles nombreuses sur la surface du lac *Mœris* ; et la blancheur de leur plumage contraste agréablement avec l'azur foncé des eaux. Les Égyptiens modernes ont conservé un reste de l'antique vénération que l'on avait pour l'ibis, la grue et la cigogne. Ils ne tendent point pour elles leurs filets ; et ces oiseaux se confiant à la clémence des hommes sont presque apprivoisés.

Il semble qu'un peuple devrait être heureux au milieu de cette terre d'abondance. Mais, hélas ! l'anarchie d'un gouvernement monstrueux, ennemi de l'ordre et des lois, éteint le génie, et semblable à un vent pestilentiel, dépeuple les villes et dévore les campagnes et leurs habitans. Des hommes qui, sous un ciel pur, sur un sol fécond, auraient des mœurs douces et aimables, jouiraient des trésors de la nature prodigue, et des bienfaits

Haute-Egypte.

des arts, deviennent barbares, superstitieux et misérables, sous le joug de vingt-quatre tyrans insatiables, qui s'engraissent de leur substance. L'agriculture languit, et chaque année les sables de la Lybie lui enlèvent une portion de son domaine. Les belles provinces d'Héraclée et d'Arsinoé sont réduites aujourd'hui au tiers de leur étendue, si l'on considère seulement les terres labourables. En rétablissant les digues et les canaux, elles reprendront leurs anciennes limites et l'état florissant dont elles jouissaient; car le climat, la terre, les eaux, sont les mêmes : les hommes seuls et les lois ont changé.

De nos jours, *Faioum* n'a qu'une demi-lieue de circuit; elle est située sur la rive orientale du canal; les maisons bâties de briques durcies au soleil, offrent le triste aspect d'un assemblage de chaumières. Le peuple qui les habite est pauvre et sans énergie; tous ses arts se réduisent à quelques manufactures de nattes, de tapis grossiers, et à la distillation de l'eau-rose. Un cachef gouverne cette ville, au nom d'un bey du grand Caire; plusieurs scheifs arabes qui possèdent des terres aux environs, composent son conseil; ils se rendent au divan, deux ou trois fois par semaine, suivant l'invitation du gouverneur. Leur chef jouit d'une

Haute Égypte.

grande considération. L'harmonie ne saurait régner long-temps parmi les membres de l'administration. Les guerres toujours renaissantes au grand Caire, influent sur la tranquillité des provinces. Le parti victorieux ôte les gouvernemens et les terres à leurs possesseurs. Les Arabes dépouillés s'unissent aux Bedouins, toujours prêts à favoriser les mécontens par l'appât du pillage. Ils descendent en torrent des montagnes, et portent la désolation dans les plaines. Les troupes indisciplinées qu'on envoie contre eux, n'y causent pas moins de désordres. Les laboureurs sont également pillés par leurs ennemis et par leurs défenseurs. Si les Arabes sont repoussés, ils s'enfoncent dans les déserts, chargés de butin. Leur haine contre les Turcs y fermente avec le feu du soleil; et lorsqu'ils se sentent assez forts, ils reviennent causer de nouveaux ravages. Tel est le sort de l'Égypte; tels sont les maux qu'entraîne le despotisme.

Ce voyage dans la province de *Faioum*, rappelle un trait que rapporte Strabon, et qui prouve jusqu'à quel point les soins que l'on prend pour les animaux les plus cruels, peuvent triompher de leur férocité. « La préfecture d'*Arsinoé*, dit-il, révère le crocodile » et le regarde comme sacré. Les prêtres en

» conservent un dans un lac particulier ; ils » le nourrissent avec du pain, de la chair » et du vin, qu'ils lui donnent en présence » des étrangers, que ce spectacle ne manque » pas d'attirer. Notre hôte, un des person- » nages respectables qui nous montraient les » choses sacrées, nous conduisit après-dîner » au lac, portant avec lui des petits gâteaux, » de la viande rôtie, et un vase rempli de » vin. Le crocodile reposait sur le rivage; les » prêtres s'approchèrent, un d'eux lui ouvrit » la gueule; un autre y introduisit les gâteaux, » la chair et le vin. Après le repas, le monstre » descendit tranquillement dans l'eau et na- » gea vers l'autre rive. »

Haute-Égypte.

Les Égyptiens honoraient le crocodile, parce qu'il était consacré à Typhon, mauvais génie, dont ils redoutaient la fureur. Ils croyaient pouvoir calmer son indignation, et détourner les calamités dont il les affligeait, en honorant un animal qui était son image symbolique.

## CHAPITRE IX.

*Voyage dans le désert du côté de la Mer-Rouge. — Description des montagnes qu'on traverse pour arriver au monastère de Saint-Antoine et de Saint-Paul. — Description des villes et villages qui bordent les deux rives du fleuve.*

Haute-Égypte.

En continuant de remonter le Nil, on rencontre le bourg de *Bouch* : il n'offre rien de remarquable ; les maisons y sont bâties de briques, et les toits s'élèvent en forme de colombier. Les Égyptiens habitent le rez-de-chaussée, et les pigeons le premier étage. Cet usage s'observe dans le reste de la Thébaïde. De loin, ces maisons ont quelqu'apparence ; en y entrant, on reconnaît par-tout les signes de la misère au milieu de l'abondance d'une riche contrée.

Pendant plusieurs lieues, la chaîne de montagnes, qui borne le fleuve à l'orient, s'en approche de très-près, et ne laisse qu'une petite étendue de pays, propre à l'agriculture. Cette bande de terre, qui se prolonge aux pieds

Haute-Égypte.

pied des rochers stériles, est entrecoupée de villages entourés de bosquets, de moissons, de légumes et d'arbres fruitiers. C'est la nature parée de ses trésors, à la porte du désert.

En remontant, on trouve à l'occident du Nil, *Benisouef.* Cette ville a une demi-lieue de circuit. Les mosquées, les hauts minarets, qu'on découvre à travers les sommets des arbres, offrent un coup-d'œil agréable; mais les autres édifices ne sont que des masures de terre ou de brique, bâties sans goût et sans élégance. *Benisouef* est la résidence d'un bey qui, ainsi que les autres gouverneurs de l'Égypte, lève à main armée des tributs arbitraires; pendant plusieurs mois de l'année, il campe avec ses soldats, auprès des villages de sa domination; lorsqu'il a épuisé la subsistance des laboureurs, il va près d'un autre bourg exiger de pareilles contributions. On ne saurait peindre toutes les vexations qu'exercent ces tyrans. Les troupes qu'ils commandent, sont entièrement composées de brigands, que des crimes ont bannis de leur patrie. La pitié, tous les sentimens de la nature sont bannis de leurs cœurs.

C'est d'ici qu'on se rend au monastère de Saint-Antoine et de Saint-Paul, situé dans le

Haute-Egypte.

mont *Colzum*. Ces lieux sauvages méritent l'attention des naturalistes. Les autruches, les chamois, les gazelles et les tygres qui leur font une guerre continuelle, habitent les antres des rochers. On y voit ça et là des grottes d'hermites, que la ferveur des premiers siècles du christianisme avait conduits dans cette solitude affreuse.

Des blocs de marbre rouge, blanc, noir, à moitié coupés dans le rocher, d'autres répandus à l'entour, annoncent les travaux des hommes.

C'était-là que les Pharaons faisaient tailler ces pierres dures et polies, dont ils formaient le revêtement et les canaux de leurs superbes mausolées. On les voiturait sur des chars jusqu'au Nil, et des radeaux les conduisaient au pied des pyramides. Plus loin, sont des grottes de solitaires qui, dans le monde entier, n'auraient pu choisir un séjour plus sauvage, et où ils fussent plus éloignés du commerce des humains.

Lorsqu'on a franchi une partie du mont Colzum, on arrive au monastère de Saint-Antoine. Il n'a point de porte : on y entre par une fenêtre, où les religieux enlèvent les voyageurs à l'aide d'une poulie. Ces précautions sont nécessaires, pour se mettre à l'abri du

pillage des Arabes. Une muraille haute et épaisse, d'un quart de lieue de circuit, en forme l'enceinte; un grand jardin, où l'on cultive des arbres fruitiers, en occupe une partie. On voit dans l'autre les cellules des moines, et une petite église. Un canal qui reçoit les eaux des montagnes, les porte dans le monastère. Les religieux cophtes qui l'habitent, s'y livrent à la pratique d'une austère pénitence; ils observent un jeûne continuel, et ne boivent du vin, qu'aux quatre grandes fêtes de l'année. Cependant ils croyent avoir un empire absolu sur les démons, les serpens et les bêtes féroces: leur supérieur, lorque le père Sicard alla les visiter, travaillait à la pierre philosophale. Au sein de l'abnégation de tous les biens que procure la vie sociale, il s'occupait à la recherche de l'or.

Haute-Egypte.

Ces religieux conservent une grande vénération pour la grotte de Saint-Antoine: c'est un réduit obscur, creusé dans la montagne, où ce père de la vie monastique vivait comme dans un tombeau, environné des ombres et des déserts. Une montagne d'une lieue de diamètre, haute et escarpée, sépare ce couvent de celui de Saint-Paul; l'impossibilité de la franchir, oblige de faire un circuit autour de la montagne, et il faut deux jours pour y arriver.

Haute-Egypte.

Ce monastère, construit sur le côté oriental du mont Colzum, est pareillement habité par des religieux cophtes, aussi misérables, aussi pieux et aussi ignorans que les premiers.

Assis au sommet du Colzum, on a sous ses yeux la mer-Rouge. L'aspect de ces lieux porte aux graves méditations. Combien les pays, les montagnes, la mer qu'on contemple de cette élévation, ont été féconds en merveilles! L'histoire des nations en est remplie; et les peuples barbares de ces contrées en conservent encore la mémoire.

Après cette course, on retourne volontiers au Nil. Le vent du nord, qui y soufle pendant plus de neuf mois, favorise les voyageurs, qui voguent vers la haute Thébaïde. On voit bientôt, à l'orient, le commencement du mont des Oiseaux: il doit son nom à la multitude de milans, d'éperviers, d'aigles, de poules de Pharaon et de cormorans qui s'y reposent, pour se précipiter sur leur proie. Les tourterelles et les petits oiseaux peuplent les bois qui bordent les pieds des rochers. Les troupes d'ibis, de grues, de cygnes et de cicognes descendent le long des rivages, et couvrent le Nil pendant l'hiver. Les vols des pigeons obscurcissent les airs; ils sont plus nombreux en Égypte, qu'en aucun autre pays de

la terre. Les hameaux et les villes forment de vastes colombiers. On ramasse leur fiante avec grand soin, pour en fumer les melonières. Des Arabes indépendans habitent cette côte ; ils pillent les bateaux qu'ils peuvent surprendre ; et lorsqu'on envoye des troupes contre eux, ils s'enfoncent dans les déserts, dont ils connaissent les défilés, et où les Turcs n'osent les poursuivre. Quand l'orage est passé, ils reviennent à main armée reprendre leurs possessions. Le voyageur doit toujours être sur ses gardes ; marcher armé, faire sentinelle, tirer de temps en temps des coups de fusils pendant la nuit, et ne point laisser approcher un bateau du sien, autrement il court risque d'être volé et massacré.

Haute-Egypte.

On arrive au port de *Minich*, ville assez considérable. Elle est jolie, peuplée et commerçante. On y trouve des colonnes renversées, et des restes d'anciens édifices. Les habitans de cette ville avaient autrefois une grande vénération pour les chiens. Les prêtres en nourrissaient un avec des mets sacrés, en l'honneur d'Anubis. La plaine qui l'environne, est d'une grande beauté ; le tableau de l'abondance y récrée sans cesse la vue ; mais il est défiguré par l'aspect du laboureur couvert de haillons, et des huttes de terre, où il s'enferme tris-

Haute-Egypte.

tement, après avoir arrosé de sueurs la riche moisson qu'il ne recueille pas pour lui. Il est donc bien vrai que les lois sages font plus pour le bonheur des peuples, que tous les trésors de la nature.

On voit plus haut le bourg de *Saouadi*: c'est ici que commencent les grottes de la Thébaïde, fameuses par l'austérité des Anachorettes. Elles s'étendent l'espace de vingt lieues. Ce sont des carrières creusées par les Égyptiens; et les hyérogliphes qu'on y remarque, mettent le sceau à leur antiquité.

Les villages se suivent à peu de distance; leur continuité, la variété de leur aspect, le nombre de leurs habitans, rendent les paysages très-vivans et très-diversifiés.

En descendant le canal de *Radda*, dont les rives sont charmantes, à une lieue au midi, on traverse les ruines d'une ville ancienne; à quelque distance de-là, un monument curieux fixe les regards: c'est un rocher, uni à la pointe du ciseau, dans l'épaisseur duquel on a taillé une grotte de cinquante pieds de diamètre, et de six de profondeur. Le fond représente un sacrifice offert au soleil: cet astre y est sculpté en demi-relief; à droite, deux prêtres coiffés de bonnets pointus, lèvent vers lui leurs bras, et touchent des doigts l'extrémité des rayons;

Haute-Egypte.

derrière eux, deux enfans, coiffés de la même manière, tiennent dans leurs mains des coupes remplies, destinées aux libations. Trois bûchers, soutenus par sept vases avec des anses, et placés au-dessous du soleil portent au sommet des agneaux égorgés; à gauche, on reconnaît deux jeunes filles, attachées seulement à la pierre par les pieds et le dos : les Arabes leur ont abattu la tête, et les ont défigurées à coups de lance. Divers hyérogliphes composent sans doute l'histoire de ce sacrifice, qu'on croit offert à Jupiter-Ammon, divinité symbolique, par laquelle les anciens Égyptiens désignaient le soleil entrant dans le signe du bélier.

Le village d'*Acmounain* est remarquable par les ruines magnifiques qu'il possède. Parmi les monceaux de décombres qui l'environnent, on admire un portique superbe, que le temps n'a point endomagé. Il a cent pieds de long, vingt-cinq de large, et est soutenu par douze colonnes, qui ont chacune soixante pieds d'élévation, et vingt-quatre de circonférence; dix pierres énormes couvrent toute l'étendue du portique. On reste dans l'étonnement à la vue de ces quartiers de rochers, que la main des hommes a pu élever à soixante pieds de haut. Le portique était peint en rouge et en bleu;

Haute-Egypte.

ces couleurs sont effacées en plusieurs endroits; mais le dessous de l'architrave qui entoure la colonade, a conservé une couleur d'or d'une vivacité surprenante. Il en est de même du plafond, où les étoiles d'or brillent sur un ciel d'azur d'un éclat éblouissant. On est bien surpris de trouver au milieu des chaumières turques et arabes, des édifices qui semblent l'ouvrage des génies; leur vétusté ajoute encore à leur prix; ils imposent une sorte de vénération au voyageur qui les contemple. La superstition et l'ignorance font croire aux Égyptiens qu'ils renferment des trésors; aussi ne permettent-ils pas aux étrangers d'en lever un plan fidèle; en les dessinant, on s'expose à perdre la vie. Les Égyptiens modernes regardent tous les Européens comme des magiciens; ils s'imaginent qu'en prenant seulement les dimensions de leurs antiquités, ils sont en état d'enlever leurs trésors : aussi ne les voyent-ils pas écrire ou dessiner sans inquiétude, et ils les en empêchent de tout leur pouvoir.

En traversant le Nil, on visite les restes d'*Antinoé : Ensiné* est le nom que lui donnent maintenant les Arabes. Adrien, chez qui des vices honteux ternissaient l'éclat des plus brillantes qualités, ayant perdu Antonius, son favori, dans un voyage d'Égypte, voulut élever à sa

Haute-Égypte.

mémoire un monument durable : il fonda une ville de son nom ; il en tira le plan sur un terrain uni, et la fit bâtir avec une magnificence royale. Dans plusieurs quartiers de la ville, on voit des monceaux de décombres, des débris de corniches, d'entablemens, qui annoncent des temples ou des palais détruits. Une des places était ornée de quatre grandes colonnes d'ordre corinthien ; trois ont péri : les bases seules subsistent. La quatrième est parfaitement bien conservée ; elle a environ cinquante pieds d'élévation. On lit sur le piédestal une inscription grecque, à moitié effacée, qui la dédie à l'empereur Alexandre-Sévère. Le sénat d'Alexandrie, comblé de ses bienfaits, lui érigea ces quatre colonnes, après son triomphe sur les Perses ; car le feuillage de chêne qui couronne le bas de celles qui subsistent, était, chez les Romains un signe de victoire. Quand les inscriptions et les témoignages des historiens ne feraient pas connaître le fondateur de cette ville, les voûtes des portes, les chapitaux des colonnes, le défaut des hyérogliphes diraient que ce n'est point l'ouvrage des Égyptiens. On y admire ce goût, cette élégance, que les Romains apprirent des Grecs ; mais on n'y remarque point cette majesté, cette solidité, cette grandeur merveilleuse, que le

Haute-Egypte.

peuple d'Égypte savait imprimer à ses monumens.

Près de cette ville, sont les débris de l'antique *Abydus*, où l'on allait consulter l'oracle du dieu *Besa*. Un couvent de *Derviches* en occupe la place. Sur la fin du quatrième siècle, Antinoé était peuplé de Chrétiens. L'historien Pallade assure qu'on y comptait douze couvens de vierges, et beaucoup d'autres habités par des moines. C'est peut-être à ce nombre prodigieux de célibataires, dans l'enceinte d'une petite ville, qu'on doit en attribuer la ruine. On trouve encore dans les environs plusieurs monastères cophtes, dont les religieux croupissent dans la misère et l'ignorance.

En remontant toujours le grand fleuve, on voit, dans la montagne du côté de l'orient, cette suite de grottes habitées autrefois par de pieux Anachorettes; l'histoire célèbre leur abstinence: les fruits, le pain et l'eau composaient leur nourriture. Cette vie austère et contemplative est moins étonnante dans un climat chaud, où la tempérance dans le boire et le manger est un besoin, et la contemplation une jouissance. De leurs cellules, ils découvraient le Nil, les moissons et cette foule de bateaux qui y naviguent jour et nuit. Ce qui doit surprendre, c'est qu'ils aient eu le courage de

demeurer toute leur vie oisifs, au milieu du mouvement perpétuel dont ils avaient sans cesse le spectacle sous les yeux.

Haute-Egypte.

Le bourg de *Salaem* s'annonce de loin par ses hauts colombiers de forme carrée. Un peu plus loin, on côtoye une longe île, et l'on entre dans un tournant qui conduit à *Siout:* cette ville est grande, bien bâtie et fort peuplée. Sa situation sur une éminence artificielle nous enseigne qu'elle occupe l'emplacement d'une ville ancienne; aussi y reconnaît-on les vestiges de *Lycopolis*, où le loup était regardé comme un animal sacré.

*Aboutig* se trouve du même côté, à une demi-lieue du fleuve : c'est une petite ville fort riante; les Turcs y cultivent le pavot dont ils font l'opium. Les gens riches en prennent avec délices, pour se procurer des visions agréables; le peuple se contente d'avaler à jeûn des petites boules faites de la feuille du chanvre hachée, qui produisent les mêmes effets.

Au-dessus d'*Aboutig*, est le bourg de *Settefé.* Pendant les voyages du père Sicard, on y forma contre lui une accusation bien singulière. Deux Chrétiens du pays vinrent trouver le gouverneur, et lui dirent que cet étranger se préparait à clouer les bords du Nil avec

Haute-Égypte.

des clous magiques, et à détourner l'inondation par ses enchantemens. Cette déclaration embarassa fort le prince arabe : il allait faire arrêter le savant missionaire, si un janissaire qui avait voyagé avec lui, n'eût répondu de sa personne, et soutenu que les Cophtes étaient des calomniateurs. Ce trait suffit pour donner une idée de l'ignorance et de la superstition des Égyptiens modernes.

Parmi les nombreux villages qui bordent le Nil, on remarque celui qui est bâti sur les débris d'*Antéopolis*. Cette ville possédait le temple magnifique que les Égyptiens, au rapport de Diodore de Sicile, élevèrent en l'honneur d'Antée qui fut vaincu par Hercule. Il n'en reste que le portique, soutenu par de grosses colonnes et couvert de grandes pierres. Le plafond, peint d'or et d'azur, a conservé la vivacité de ses couleurs.

On découvre ensuite, au bord de l'horizon, les hauts minarets d'*Achmim*. Quoique cette ville soit déchue de son ancienne splendeur, elle est encore une des plus belles de la Haute-Égypte. Un prince arabe y commande ; la police y est bien observée ; les rues sont larges et propres ; le commerce et l'agriculture y fleurissent. Elle a perdu ses anciens édifices : il n'en reste que quelques pierres si grandes,

que les temps n'ont pû les mouvoir ; elles sont chargées d'hyérogliphes, et l'une d'elles offre une sculpture extraordinaire. On y a tracé quatre cercles concentriques, renfermés dans un carré : celui du milieu contient un soleil ; les deux suivans, divisés en douze parties renferment l'un douze oiseaux, l'autre douze animaux presqu'effacés, qui paraissent être les signes du zodiaque ; le quatrième est sans division, et présente douze figures humaines ; les quatre saisons occupent les angles du carré, à côté duquel on distingue un globe ailé. Il est vraisemblable que cette pierre appartenait à un temple dédié au soleil ; que l'ensemble de ces hyérogliphes marque son passage sur les signes du zodiaque, et son cours, dont la révolution forme l'année. Cette pierre est un témoignage que les Égyptiens avaient, dès la plus haute antiquité, des connaissances astronomiques.

Haute-Egypte.

On ne peut quitter *Achmim*, sans parler d'un serpent qui fait la merveille du pays. Il y a plus d'un siècle, qu'un religieux turc mourut ici : il passait pour un saint, parmi les Mahométans ; on lui éleva un tombeau, surmonté d'une coupole, au pied de la montagne. Les peuples vinrent de toutes parts lui adresser des prières. Un religieux, profitant adroitement

Haute-Egypte.

de leur crédulité, leur persuada que Dieu avait fait passer l'esprit du saint dans le corps d'un serpent.

On en trouve beaucoup dans la Thébaïde, qui ne font point de mal. Il en avait stylé un à obéir à sa voix. Il parut avec son serpent; éblouit le vulgaire par des tours surprenans, et prétendit qu'il guérissait toutes les maladies. Quelques succès heureux, dus à la nature seule, et quelquefois à l'opinion des malades, lui donnèrent une grande célébrité. Bientôt il ne fit plus sortir du tombeau le serpent *Haridi*, que pour les princes et les personnes capables de le bien récompenser. Les successeurs de ces religieux, élevés dans les mêmes principes, n'eurent pas de peine à accréditer une erreur qui leur était si avantageuse. Ils ajoutèrent à la persuasion que l'on avait de sa vertu, celle de son immortalité; ils osèrent même en faire l'essai publiquement; le serpent fut coupé par morceaux, en présence de l'émir, et déposé, pendant deux heures sous un vase. A l'instant où ils levèrent le vase, les prêtres eurent sans doute l'adresse d'en substituer un semblable: on cria miracle, et l'immortel *Haridi* acquit un nouveau degré de considération. Cette fourberie leur procure de grands avantages. On va de tous

côtés prier auprès du tombeau ; et, si le serpent sort de dessous la pierre et s'approche du solliciteur, c'est un signe que le malade guérira. On juge bien qu'il ne paraît qu'après qu'on a fait une offrande proportionnée à la qualité et à la richesse des personnes. Dans les cas extrordinaires, où le malade ne peut guérir sans la présence du serpent, il faut qu'une vierge sans tache vienne le solliciter. Pour éviter des inconvéniens, on a soin de choisir une fille bien jeune ; on la pare de ses plus beaux habits : on la couronne de fleurs. Elle se met en prières ; et, suivant l'intention des prêtres, le serpent sort, décrit des cercles autour de la jeune suppliante, et vient se reposer sur elle. La vierge, accompagnée d'un peuple nombreux, le porte en triomphe, au bruit des acclamations. Tous les raisonnemens humains ne persuaderaient point aux Égyptiens ignorans et crédules, qu'ils sont la dupe de quelques charlatans. Ils croyent au serpent *Haridi* autant qu'au prophète. Les chrétiens du pays ne doutent pas plus de sa vertu que les Turcs ; mais ils soutiennent que ce serpent est le démon Asmodé, qui tua les sept maris de l'épouse de Tobie, que l'ange Raphaël le porta dans cet endroit, après l'avoir métamorphosé, et que Dieu s'en sert pour tromper des Infi-

Haute-Egypte.

Haute-Egypte.

dèles. Le serpent a joué un rôle bien étonnant dans l'histoire des hommes. Il séduisit Eve. Il dévora, par l'ordre de Moyse, ceux des Égyptiens ; il guérit aujourd'hui les habitans d'*Achmim*. Ce serpent est de l'espèce de ceux que décrit Hérodote, et qui étaient sacrés dans l'ancienne Égypte.

---

CHAPITRE X.

Haute-Égypte.

## CHAPITRE X.

### *Route depuis Achmim jusqu'à Dendera.*

LAISSONS la ville d'*Achmim*, et le serpent hardi ; passons de l'autre côté du Nil. On y voit, en avançant vers l'occident, deux monastères cophtes, situés à l'entrée du désert. Leur architecture se ressent de la décadence du goût chez les Grecs ; on croit qu'ils ont été bâtis par l'impératrice Hélène. Dans l'espace qui les sépare, la terre est semée de marbres antiques.

En remontant vers le sud-est, on traverse une plaine ombragée d'arbres divers. Elle conduit au bourg de *Menchié*, décoré d'une grande mosquée. Il s'y tient un marché considérable : on s'y procure une conserve de froment très-estimée dans le pays ; elle est composée de blé trempé dans l'eau pendant deux jours, séché ensuite au soleil, et bouilli jusqu'à ce qu'il soit épaissi en gelée. Cette pâte, ainsi préparée, est fondante, sucrée et très-nourrissante. Si cette espèce de confiture desséchée au four, se conservait en mer, elle

Haute-Égypte.

pourrait être d'une très-grande ressource dans les voyages de long cours.

On aborde enfin au port de *Girgé*, capitale de la Houte - Égypte. Cette ville, d'une lieue de circuit, a plusieurs mosquées, des bazards, et des places publiques; mais point d'édifices remarquables. Elle est environnée de jardins bien cultivés. Un bey la gouverne. Les soldats qu'il commande exercent des vexations sans nombre. En marchant pendant une heure vers l'occident, on trouve les débris d'*Abydus*, où Ismandés bâtit un temple magnifique en l'honneur d'Osiris. C'était le seul de l'Égypte où les chanteurs et les musiciens eussent défense d'entrer. Cette ville, réduite en un simple village sous l'empire d'Auguste, ne présente de nos jours que des monceaux de ruines sans habitans; mais à l'occident de ces ruines, on retrouve encore le monument célèbre d'Ismandés.

On entre d'abord sous un portique, élevé d'environ soixante pieds, et soutenu par deux rangs de grosses colonnes; la solidité inébranlable de l'édifice, les grandes masses qui le composent, les hiéroglyphes dont il est chargé, font reconnaître l'ouvrage des anciens Égyptiens. Au-delà, est un temple qui a trois cents pieds de long sur cent quarante-cinq de

largeur. En y entrant, on remarque une salle immense dont le toit porte sur vingt-huit colonnes de soixante pieds de haut, et de dix-neuf de circonférence à la base. Elles sont espacées de douze pieds. Les pierres énormes qui forment le plafond, parfaitement peintes, et comme incrustées les unes dans les autres, ne présentent à l'œil qu'un seul plateau de marbre, qui a cent vingt-six pieds de longueur et soixante-six de largeur. On y voit une multitude d'animaux, d'oiseaux, de figures humaines, coiffées de bonnets pointus, avec un morceau d'étoffe qui pend par derrière, et habillées de robes ouvertes qui ne descendent que jusqu'à la ceinture. La grossièreté de la sculpture en annonce l'antiquité. C'est l'art au berceau. Les formes du corps, les attitudes, les proportions des membres y sont mal observées. Parmi ces représentations diverses, on distingue des femmes allaitant des enfans, et des hommes qui leur présentent des offrandes.

Haute-Égypte.

Au fond de la première salle, s'ouvre une grande porte qui conduit à un appartement de quarante-six pieds de long sur vingt-deux de largeur; six pilliers carrés en soutiennent l'entrée. Une dernière salle de soixante-quatre pieds de long sur vingt-quatre de large, offre

Haute-Egypte.

un escallier par lequel on descend dans les souterrains de ce grand édifice. Les Arabes, en y cherchant des trésors, y ont entassé des monceaux de terre et des débris. Il serait dangereux de s'enfoncer dans ces souterrains, parce que l'air en est très-infect, et si chargé de mofettes, qu'on a peine à y tenir une bougie allumée.

Six têtes de lions, placées aux deux côtés du temple, servent de gouttières pour écouler les eaux. On monte au sommet par un escalier d'une forme singulière : il est construit de pierres incrustées dans le mur, et saillantes de six pieds en dehors, de manière que n'étant suspendues que d'un côté, elles paraissent suspendues en l'air. Les murailles, les colonnes, le toit de cet édifice, n'ont point souffert des injures du temps. Si les hiéroglyphes, rongés en plusieurs endroits, n'en marquaient la vétusté, il semblerait qu'on vient de le construire.

La domination des Turcs depuis *Girgé* jusqu'à Siène est bien précaire. Des Arabes, la plupart indépendans, possèdent une partie des terres. Ceux qui habitent les montagnes à l'orient de *Girgé*, ne payent aucun tribut, et donnent asyle à tous les mécontens du gouvernement.

L'île de *Doum* n'est pas éloignée de *Girgé* ;

on trouve au-dessus le port de *Bardis*, petite ville qui dépend du grand Scheik. Le village de *Beliené* en dépend aussi : sa situation entre deux canaux, en rend le séjour agréable. On voit en face quelques hamaux, habités par des Arabes qui infestent le fleuve de leurs pirateries, sur-tout pendant la nuit. Haute-Egypte.

Quelques lieues plus haut, les rochers s'écartent de la rive orientale ; on y remarque quelques villages où l'on fabrique un grand nombre de vases de terre que l'on transporte dans le reste de l'Égypte. La rive occidentale du Nil, plus riante, mieux peuplée, offre aux regards des riches plaines de froment, et des pâturages couverts de troupeaux. Le bourg de *Dendera* n'a rien de remarquable ; mais environ une lieue à l'occident, on trouve les débris de l'ancienne *Tentyra*. Des monceaux de décombres et de ruines, qui s'étendent fort loin, marquent la grandeur de cette ville. Après avoir traversé ces débris, on admire, sur une petite éminence, deux temples antiques : on y remarque la même solidité que dans ceux d'*Abydus* ; mais ils ont moins de grandeur et de magnificence.

Strabon parle de l'aversion que les Tentyrites conservaient pour le crocodile, révéré dans plusieurs autres villes. « Les autres

Haute-Egypte.

« hommes, dit-il, le regardant comme per-
« nicieux, l'évitent ; les Tentyrites, au con-
« traire, le cherchent avec soin, et le tuent
« partout où ils le rencontrent ». On trouve encore en Égypte des hommes déterminés, qui osent attaquer les crocodiles. Ils nagent vers cet animal formidable ; et lorsqu'il ouvre la gueule pour les engloutir, ils y enfoncent une planche de sapin, à laquelle une corde est attachée. Le crocodile, en serrant fortement les mâchoires, y enfonce tellement ses dents aiguës, qu'il ne peut plus les retirer. Alors l'égyptien, tenant d'une main la corde, regagne le rivage. Plusieurs hommes tirent le monstre à bord, et le tuent. Cette attaque a ses dangers ; car si le nageur manque d'adresse, il est dévoré sur-le-champ.

Haute-Egypte.

## CHAPITRE XL.

*Description de Giené, Cophtos, Cous, et de la route qui conduit de ces villes à Cosseir sur la Mer-Rouge. — Voyage de Cous à Thèbes. — Depuis Thèbes jusqu'à Esné. — Arrivée à Siène, aujourd'hui* Assouan. — *Détails sur les îles de Philé et d'Éléphantine.*

A L'OPPOSÉ de *Dendera*, on découvre Giené, bâtie sur une hauteur; on n'y remarque aucun monument mémorable. Elle ne jouit pas d'un état florissant, quoiqu'elle soit le rendez-vous des caravanes qui partent pour *Cosseir*. Un canal coule auprès : il était autrefois navigable. La négligence des Turcs l'a laissé combler ; et il ne reçoit des eaux que pendant l'innondation. Si Giené ne possède aucun édifice digne de fixer les regards, ses environs méritent l'attention des voyageurs. Ils sont occupés par des jardins qui produisent des fruits excellens : les arbres qu'on y rassemble, forment des ombrages dont on sent vivement le prix sous un ciel en feu.

Haute-Égypte.

Au-dessus de *Giené*, sont les ruines de Cophtos. Cette ville, placée sur une éminence que le Nil environnait de ses eaux, était avantageusement située pour faire le commerce de la Mer-Rouge. Les richesses qu'elle retirait du commerce de l'Inde, la rendirent très-florissante. Elle devint une ville célèbre. Sa prospérité dura jusqu'au règne de Dioclétien. Ses habitans ayant embrassé le christianisme, furent exposés aux persécutions de cet empereur, et se révoltèrent. Il fit marcher des troupes contre eux; et leur ville fut renversée de fond en comble. Aujourd'hui on n'y voit plus d'habitans. Les marbres et les beaux restes des monumens répandus parmi les sables qui couvrent l'ancienne cité, attestent la barbarie de Dioclétien. Le grand bassin qui lui servait de port, subsiste encore, avec deux ponts jettés sur les canaux qui l'entouraient.

*Cous*, autrefois la ville d'Apollon, s'enrichit du désastre de Cophtos. Cette ville, qui devait sa puissance au commerce de l'Inde, jouît d'une grande opulence pendant la domination des Arabes. Depuis que le Tures se sont emparés de l'Égypte, sa gloire s'est éclipsée. On n'y voit de nos jours qu'un assemblage de chaumières, habitées par un petit nombre de Cophtes et d'Arabes. Giené, qui

a remplacé ces deux villes, n'a rien de leur magnificence; parce que les avantages de sa situation, et la fertilité de son terroir, ne sauraient balancer les obstacles que le despotisme du gouvernement et le pillage des Bédouins opposent à son commerce. Haute-Egypte.

Après avoir fait connaître ces villes anciennes, il convient de donner des détails sur cette partie intéressante et peu connue de l'Égypte. En examinant la carte de ce pays, on voit que le Nil, en se précipitant de la dernière cataracte, prend son cours du côté de la Lybie, suivant la direction des montagnes. Repoussé bientôt par ces barrières insurmontables, il revient vers l'orient, et se rapproche de la Mer-Rouge. l'intervalle qui les sépare, n'étant que de trente-trois lieues, *Giené* et *Cosseir* sont placées aux extrémités. Une vallée profonde, où l'on reconnaît à chaque pas les traces de la mer, conduit de l'une à l'autre, Elles est stérile, dépouillée de verdure, mais très-praticable. On y trouve de l'eau, et quelques acacias qui produisent la gomme arabique. Les Arabes la mangent sans doute pour se désaltérer. Les mines d'émeraudes et de métaux pécieux, dont parlent les anciens écrivains, subsistent encore dans les montagnes qui bordent le chemin. La crainte d'être ex-

Haute-Egypte.

posés aux vexations des beys, et l'ignorance des Égyptiens modernes, empêchent qu'elles ne soient exploitées.

Le port de *Cosseir* est peu considérable, les gros bateaux y abordent; mais les vaisseaux sont obligés de rester en rade où ils trouvent un bon mouillage. Cet avantage le fit choisir par les Grecs et les Romains pour y entretenir une marine. La ville, ou plutôt la bourgade actuelle, ne contient qu'environ deux cents cabanes construites de terre. Elle est dominée par un château flanqué de quatre tours, dont le feu suffirait à sa défense; mais on le laisse tomber en ruine; et aujoud'hui il a pour toute garnison un portier, qui a soin d'ouvrir et de fermer une antique porte de fer. Les habitans sont un mélange de Turcs et d'Arabes, gouvernés par un cachef. Les droits énormes de dix pour cent que l'on prélève en nature sur toutes les marchandises qui abordent à Cosseir, n'encouragent pas les négocians; la tyrannie des beys, les vexations du commandant, la crainte des Bédouins, sont des entraves bien plus terribles. Cependant la situation de ce port est si favorable pour l'échange des productions de l'Égypte, contre celles de l'Arabie et de l'Inde, que ce commerce, quoique bien diminué, subsiste toujours.

Si l'Égypte tombait au pouvoir d'un peuple éclairé, il rendrait la route de Cosseir sûre et commode. Si les vingt-quatre beys, qui dévorent les richesses de ce pays, pouvaient s'occuper un instant du bonneur des peuples, ils construiraient trois édifices publics, où les caravanes trouveraient des rafraîchissemens et le repos; mais régner quelques jours, se livrer sans mesure à leurs passions, s'enivrer de tous les plaisirs, se détruire mutuellement, sont toute leur ambition. On en a vu onze, dans l'espace de trois ans, passer du sein des voluptés à la mort. Il ont péri par le fer de leurs collègues, qu'un sort semblable attend. Un plus grand nombre s'est sauvé par la fuite: que peuvent attendre le commerce et l'agriculture d'un pareil gouvernement!

Haute-Egypte.

En partant de *Cous*, pour remonter vers *Assouan*, on laisse à droite la ville de *Nequadé*, où réside un évêque cophte, et où les Mahométans ont plusieurs mosquées. L'île de Mataré en est fort proche; et deux lieue au-delà, on découvre les ruines de *Thèbes*, dont les poètes et les historiens ont à l'envie célébré la magnificence. On y trouve encore les débris d'un des quatre principaux temples dont parle Diodore de Sicile: il faut en lire la description dans le voyage de Norden. Il n'est point

Haute-Égypte.

dans l'univers de bâtiment dont la grandeur ait un carctère plus imposant, et dont la majesté se fasse plus vivement sentir : il semble être conforme à la haute idée que les Égyptiens avaient de l'Être-Suprême ; et l'on ne peut y entrer sans être pénétré de respect. Trois obélisques restent debout ; un seul est renversé : deux ont soixante pieds de haut sur vingt-un de circuit à leur base ; et un peu plus loin, deux autres de soixante-douze pieds d'élévation sur trente de circonférence. Ces superbes monumens, formés chacun d'un bloc de granit rouge, rendent hommage au génie et aux connaissances des anciens Égyptiens. Si l'on mesure avec justesse l'espace qu'occupaient les vestibules, les portiques, et les cours du temple, on verra que leur ensemble avait au moins une lieue de circuit. La campagne des environs était couverte des maisons des Égyptiens ; et quoiqu'elles fussent construites avec solidité, elles n'ont pu resister aux ravages du temps et des conquérans. Elles sont entièrement détruites. Aujourd'hui que le sol s'est beaucoup élevé ; que les alluvions annuelles du fleuve les ont couvertes de plusieurs pieds de limon, on laboure sur leurs ruines. Le blé, le lin, les légumes croissent aux mêmes lieux où l'on admirait, il y a trois mille ans, des places pu-

bliques, des palais, et des édifices nombreux, habités par un peuple éclairé. Haute-Egypte.

A l'extrémité de cette campagne, est un village près duquel on parcourt les avenues et les débris d'un temple plus dégradé que le premier. Il occupait un terrain spacieux. Rien n'en donne une idée plus grande que deux obélisques qui lui servaient d'ornement, et qui sembleraient avoir été posés là par les géans ou les génies fabuleux. Formés chacun d'un seul bloc de granit, ils ont soixante-douze pieds de haut au-dessus du sol, et trente-deux de circonférence; mais comme ils sont enfoncés fort avant dans le sable et le limon, on peut croire qu'ils ont quatre-vingt-dix pieds depuis la base jusqu'au sommet. Rien n'est plus majestueux que ces obélisques. L'Égypte est le seul pays où l'on ait exécuté de semblables ouvrages; et il n'y a point de ville dans l'univers dont ils ne devinssent le plus bel ornement; mais les Turcs et les Cophtes, rampans sous le joug de fer qui pèse sur leurs têtes, les voyent sans admiration, et construisent à l'entour des huttes de terre qui peuvent à peine les mettre à l'abri du soleil. Ces barbares, lorsqu'ils ont besoin d'une meule de moulin, ne rougissent pas d'abattre la colonne qui soutenait un temple et un portique, et de

Haute-Egypte.

la scier par tronçon. C'est à ce point d'abjection que le despotisme dégrade les hommes.

Le terrain qu'occupait la partie occidentale de Thèbes, est environnée de grandes ruines. C'est-là qu'on voit des grottes, nommées les portes des rois. On y enterrait les anciens souverains de la Thébaïde. Aujourd'hui la plupart de ces tombeaux sont bouchés, et il ne s'en trouve que neuf où l'on puisse pénétrer.

La seconde grotte, spacieuse et bien décorée, offre aux yeux un plafond couvert d'étoiles d'or, des oiseaux peints avec des couleurs dont la fraîcheur et la vivacité n'ont rien perdu de leur éclat. Ces galeries, ces appartemens qui se prolongent fort loin sous les montagnes, sont ornés de figures innombrables d'hommes, d'oiseaux, et d'animaux divers. On ne marche dans ces dédales qu'à la lueur des flambeaux; car la lumière du jour n'y pénétre point. En les parcourant, on se sent frappé d'une crainte religieuse, comme si la présence des vivans devait troubler les morts dans les asyles du repos et de la paix.

En retournant de ces lieux ténébreux, le voyageur rencontre bientôt les débris d'un temple, dont les pilliers carrés portent des statues qui ont toutes la tête rompue. Elles tiennent d'une main un sceptre, et de l'autre un fouet.

L'édifice n'est presque qu'un monceau de ruines. On demeure stupéfait à la vue d'un colosse couché par terre, et brisé vers le milieu. On compte vingt-un pieds de largeur d'une épaule à l'autre. Sa tête a onze pieds de long, et dix-huit de circonférence.

Haute-Egypte.

En continuant sa route, et une demi-lieue plus loin, le voyageur est frappé d'étonnement à la vue de deux colosses, qui, semblables à des rochers, reposent assis à côté l'un de l'autre. Leurs piedestaux sont à-peu-près égaux, et formés de blocs de granit de trente pieds de long sur dix-huit de largeur. Le plus petit de ces colosses est pareillement d'un seul bloc de marbre. L'autre, le plus grand de l'Égypte, est formé de cinq assises de granit, et rompu par le milieu. Pour donner une idée de la taille gigantesque de ce colosse, il suffit de dire que son pied seul a près de onze pieds de long. Cette statue, dont la moitié est demeurée sur sa base, et que Strabon appelle la statue de Memnon, rendait un son au lever du soleil. Une multitude d'inscriptions grecques et latines, qu'on lit encore de nos jours sur la base et les jambes de ce colosse, attestent que des princes, des généraux, des gouverneurs, et des hommes de tous les états, ont entendu ce son miraculeux.

Haute-Egypte.

On s'arrache avec peine des ruines de Thèbes aux cents portes. Les monumens qui y frappent les regards du voyageur, remplissent l'ame de grandes idées. A la vue des colosses et des obélisques superbes qui semblent surpasser les bornes de la puissance humaine, il dit : *l'homme a fait cela ;* et ce sentiment semble annoblir son existence. Il est vrai que lorsque ses yeux s'abaissent sur les masures, placées au pieds de ses magnifiques ouvrages; lorsqu'il aperçoit un peuple ignorant à la place d'une nation savante, il s'afflige sur l'anéantissement des générations, et sur la perte des arts; mais cet attendrissement même a du charme pour les cœurs sensibles.

Ici le voyageur touche presque aux bornes de l'Égypte. Il contemple avec plaisir les richesses qui bordent les deux rives du Nil. Il voit en passant les ruines d'*Hermantis*. Cette ancienne ville, qui honorait d'un culte particulier Apollon et Jupiter, avait élevé deux temples en leur honneur : le temps les a respectés. Celui d'Apollon est petit, mais bien conservé : l'édifice est divisé en plusieurs salles. Cinq faucons les ailes déployées, ornent le profond de la première; des étoiles d'or brillent sur la voûte de la seconde : on y remarque deux béliers qui se regardent, avec des hiéroglyphes

hiéroglyphes artistement sculptés; deux bœufs de marbre occupent l'extrémité d cet appartement. On voit à l'entour des femmes qui allaitent leurs enfans.

A quatre lieues, dans l'intérieur des terres, on rencontre le village d'*Oksor*. On y fabrique beaucoup de poterie. Les habitans transportent leurs vases au bord du Nil, les attachent sur un lit de branches de palmier; la bouche en bas, mettent dessus un second lit semblablement disposé, ensuite un troisième. Cette espèce de radeau surnage, soutenu par l'air, qui, renfermé dans la capacité des vases, y fait le même office que dans la cloche du plongeur. Deux hommes, assis dessus, le conduisent de ville en ville, jusqu'à ce qu'ils aient vendu toutes leurs marchandises.

Depuis Thèbes jusqu'à Sienné, on aperçoit fréquemment des crocodilles étendus sur les îles sablonneuses que le Nil laisse à découvert en se retirant. Ils dorment au soleil, mais leur sommeil est très-léger; car, à l'approche des bateaux, ils se précipitent dans l'eau. Ils descendent rarement dans la Basse-Thébaïde, et jamais au-dessous du Caire. Ces animaux voraces, quoique couverts d'écailles impénétrables, fuient les lieux trop fréquentés par les hommes, et se plaisent davantage vers

Haute-Egypte.

Haute-Égypte.

les endroits où les barques sont plus rares. Les anciens ont écrit que l'ichneumon entrait dans la gueule de ce monstre, lorsqu'il était endormi, et lui dévorait les entrailles. L'ichneumon recherche les œufs que la femelle du crocodille cache dans le sable, et les mange quand il les rencontre. Voilà peut-être l'origine de cette fable.

On aborde ensuite au port d'*Esné*, ville considérable, gouvernée par un prince arabe et par un cachef dépendant du bey de *Girgé*. Elle est placée au bord d'une riche campagne, et ombragée par des bois d'oranges chargés de fleurs et de fruits. Elle renferme dans son sein un temple antique assez bien conservé : ce temple est souillé par les ordures entassées du bétail que les Turcs y renferment. Ces Barbares ne rougissent pas de faire servir d'écuries les plus beaux monumens de l'ancienne Égypte.

Une lieue à l'occident d'Esné, est un autre temple, sur les murs duquel on a sculpté en plusieurs endroits une femme assisse. C'était-là que Minerve était adorée, et qu'on nourrissait le poisson *Latus*. Divers animaux, peints sur le plafond, ont conservé tout l'éclat de leurs couleurs. Les Égyptiens employaient souvent dans leurs peintures l'or et le bleu d'outre-

Haute-Egypte.

mer; mais si l'on peut juger par ce qui reste de leurs ouvrages, ils ne connaissaient point l'art des dégradations par lequel le peintre, passant insensiblement d'une nuance à l'autre, sait donner aux objets les formes et les contours qui leur conviennent. Leurs couleurs sont très-brillantes, mais presque toujours uniformes, et simplement plaquées.

Au midi d'*Esné*, on voit les débris d'un monastère fondé par Sainte-Hélène; et auprès, le cimètière des martyrs, orné de tombeaux surmontés de coupoles soutenues par des arcades. Les habitans d'*Esné*, s'étant révoltés contre les persécutions de Dioclétien, cet empereur détruisit leur ville, et les fit passer au fil de l'épée. Ce lieu est devenu un célèbre pélerinage parmi les Cophtes. Ils s'y rendent des provinces les plus éloignées du royaume.

On trouve dans la chaîne des montagnes, qui se prolonge à l'orient du Nil, et presque en face d'*Esné*, des carrières dont on tire une pierre tendre. On s'en sert pour faire des ustensiles de cuisine. Elle durcit au feu, et forme d'excellentes marmites, et des casseroles qui ne donnent aucun goût aux alimens.

Au-dessus d'*Esné*, on rencontre le village d'*Edfore*, bâti sur les ruines de la grande ville d'Apollon: il possède un temple antique, cou-

Haute-Egypte.

vert d'hiérohlyphes, parmi lesquels on distingue des hommes à tête de faucon. A quelques lieues, le lit du fleuve, resserré par des rochers qui s'avancent à droite et à gauche, n'a que cinquante toise de largeur. Les rochers, du côté de l'occident, sont taillés en forme de grottes. On voit des colonnes, des pilastres, des hiéroglyphes, avec une chapelle creusée dans l'épaisseur de la pierre. Les eaux, resserrées entre les montagnes, se précipitent avec une grande rapidité; et l'on ne peut remonter le courant qu'avec un vent favorable. Les crocodiles sont très-communs vers cette hauteur : on les voit descendre par troupes des îles de sables, et nager en longs replis dans les eaux; mais ce qui les rend ici plus nombreux que dans les autres parties de l'Égypte, c'est qu'en cet endroit les rives du Nil sont presque désertes.

Le voyageur aborde enfin au port d'*Assouan*, autrefois Sienné, et la dernière ville de la Haute-Égypte. *Assouan*, située à l'orient du fleuve, n'est qu'une misérable bourgade, avec un petit fort, où commande un aga de janissaires. Les restes de Sienné sont sur la hauteur qui s'élève du côté du midi. On y remarque un ancien édifice avec des ouvertures au sommet, et des fenêtres qui regardent l'orient.

C'était peut-être l'observatoire des Égyptiens. Le puits du solstice d'été, dont parle Strabon, pouvait correspondre à l'une de ces ouvertures. On reconnaissait ce jour lorsque les styles des cadrans et les gnomons ne donnaient point d'ombre à midi. En cet instant, le soleil vertical dardait ses rayons au fond du puits; et son image entière se peignait sur l'eau qui en couvrait le fond. Ce fait, attesté par toute l'antiquité, ne saurait être révoqué en doute. Il prouve les connaissances astronomiques des Égyptiens, et doit être regardé comme une des plus belles observations des hommes. Il est bien étonnant que depuis huit cents ans aucun voyageur ne se soit arrêté à Sienné quelques jours avant le solstice d'été, pour chercher ce puits merveilleux, et constater une découverte aussi intéressante.

Haute-Egypte.

L'île Éléphantine a une demi-lieu de long, sur la moitié de largeur. La ville que Strabon y décrit, ne subsiste plus; un petit village est bâti sur ses ruines : on voit auprès les débris d'une porte superbe de granit, qui formait l'entrée d'un des portiques d'un temple. Un rempart, élevé à la pointe de l'île, servait à la défendre contre l'inondation. Le nilomètre, si favorablement situé dans cet endroit pour reconnaître les premiers instans de la crue des

Haute-Égypte.

eaux, et régler les travaux de l'agriculture, ne paraît plus.

L'île d'Éléphantine est environnée de quatre autres plus petites, qui ne sont que des massifs de granit. C'est de l'une de ces îles que l'on enleva ce grand cube de pierre de soixante pieds sur chaque face, dans l'épaisseur duquel on tailla le sanctuaire du temple de Latone à *Butis*. L'histoire nous apprend que plusieurs milliers d'ouvriers employèrent trois ans à le conduire à sa destination. C'est le poids le plus énorme qui ait jamais été mu par la puissance humaine.

L'île Philé n'a qu'une demi-lieue de circuit. Les Éthiopiens et les Égyptiens y habitaient en commun. Aujourd'hui, elle est déserte; mais on y admire deux temples magnifiques.

La cataracte est encore de nos jours, telle que Strabon l'a décrite. Le rocher, qui barre le milieu du fleuve, est à découvert pendant six mois de l'année; alors les bateaux descendent et remontent par les côtés. Durant l'inondation, les eaux, amoncelées entre les montagnes, forment une seule nape, et franchissant l'obstacle, font un saut de onze pieds de haut: les bateaux ne peuvent plus remonter le courant, et l'on est obligé de transporter les marchandises par terre deux lieues au-dessus de

la cataracte. Cependant ils descendent comme à l'ordinaire, et se laissent entraîner dans le gouffre. Ils s'y précipent avec la rapidité d'un trait, et dans un instant ils sont à perte de vue. Il est nécessaire que les barques soient médiocrement chargées, et que les bateliers, qui se tiennent à la poupe, gardent un juste équilibre, autrement ils seraient engloutis dans l'abîme.

Haute-Egypte.

Tandis que nous sommes aux bornes de l'Égypte, jetons un coup-d'œil sur le pays que nous venons de parcourir. Dans un espace de deux cents lieues, nous avons remarqué partout sur notre route les plus beaux restes de l'antiquité ; mais ce ne sont que des debris. À quel événement attribuer la destruction du goût et des arts, sous le même climat, sur le même sol, au milieu de la même abondance, sinon à la perte de la liberté, et au gouvernement qui abaisse ou élève à son gré le génie des nations? L'Égypte, devenue partie de l'empire des Perses, fut ravagée pendant deux cents ans par Cambyse et ses successeurs. Devenue province romaine sous le règne d'Auguste, l'Égypte fut regardée comme le grenier de l'Italie, et l'agriculture et le commerce y furent seuls encouragés. Les monarques du bas empire la gouvernèrent avec un sceptre de fer, et renversèrent quelques-uns de ses plus

Haute-Egypte.

beaux édifices. Les Arabes l'enlevèrent au lâche Héraclius. Ils y brûlèrent cette riche bibliothèque, dont la perte sera un sujet de deuil pour les savans de tous les pays et de tous les âges. Les Turcs enfin, peuple ignorant et barbare, ont été ses derniers maîtres. Ils y ont anéanti, autant qu'ils l'ont pu, le commerce, l'agriculture et les sciences. Après tant de fléaux, après tant de siècles révolus, on ne peut refuser son admiration à un pays qui possède encore tant de monumens antiques. Le globe entier n'en réunit pas autant que cette petite portion du monde. Cette observation seule doit suffire pour donner une idée du peuple qui l'habita, et du degré de perfection où il porta les arts.

## CHAPITRE XII.

*Description des Oasis, ou îles au milieu des sables, où était situé le Temple de Jupiter-Ammon, avec les routes qui y conduisent.*

LA description de l'Égypte ne serait pas complète, si on passait sous silence les *Oasis*, dépendant de la Thébaide. Ces lieux remarquables ont été connus des géographes arabes : Abulfeda, leur guide, les décrit de la manière suivante : les Oasis dépendent du Said ; ce sont des îles au milieu des sables ; en partant des rives du Nil, il faut trois jours de chemin à travers le désert pour y arriver. On en compte trois ; on les place à l'occident de la Haute-Égypte, au-delà de la chaîne des montagnes, parallèle au fleuve. Il ajoute que la première est très-cultivée, qu'elle possède des ruisseaux abondans, des sources d'eaux chaudes, des campagnes couvertes de moissons et d'autres choses surprenantes ; mais que le peuple y est malheureux. Haute-Egypte.

C'était près d'une de ces habitations, que le fameux temple de Jupiter-Ammon était si-

[redacted]

Haute-Égypte.

tué. La route que tint Alexandre, lorsqu'il entreprit ce voyage, ne permet pas d'en douter.

Alexandre, dit Quint-Curce, ayant pacifié la Haute-Égypte, sans rien changer à l'ancienne constitution du gouvernement, résolut d'aller au Temple de Jupiter-Ammon. Le chemin qui y conduit est presqu'impraticable : la terre y est sans sources et le ciel sans pluies. On découvre de toutes parts d'immenses plaines de sables, qui, frappés continuellement des rayons du soleil, exhalent des vapeurs suffoquantes. Dévorés par la sécheresse et la chaleur, les voyageurs sont obligés de traverser un sable profond, qui, cédant sous leurs pas, rend la marche très-pénible. Les Égyptiens exagéraient encore ces difficultés : mais rien ne pouvait arrêter Alexandre, qu'un désir ardent entraînait vers l'oracle de Jupiter ; le faîte de la grandeur humaine ne pouvant rassasier son cœur avide de gloire, il croyait, ou voulait qu'on crût que ce dieu était son père.

Il descendit par le fleuve jusqu'au lac Mareotis, avec ceux qu'il avait choisis pour l'accompagner. Il en partit pour accomplir son dessein : les deux premiers jours, la fatigue ne fut pas très-grande. En effet, quoiqu'on marchât sur un sol stérile, on n'était pas encore

entré dans les solitudes brûlantes. Lorsqu'ils y furent avancés, ils n'aperçurent autour d'eux que des sables profondément entassés, sans arbres, sans plantes, sans aucune trace de culture ; au milieu de ces campagnes arides, semblables aux navigateurs, ils cherchaient la terre des yeux ; l'eau que des chameaux portaient dans des outres, fut bientôt épuisée ; et l'on ne pouvait réparer cette perte, sur un sol dépourvu de sources, et où tout était brûlé par le soleil. Dans cette extrémité, soit bienfait des dieux, soit effet du hasard, le ciel se couvrit de nuages épais, et la pluie tomba en torrent. Enfin, après quatre jours de marche dans cette affreuse solitude, ils arrivèrent sur le territoire consacré à Jupiter-Ammon. Avec quel étonnement ils trouvèrent dans cette contrée entourée de déserts, des forêts impénétrables aux feux du jour, des ruisseaux d'une eau excellente, et une température délicieuse, qui faisait jouir toute l'année des charmes du printemps et du don précieux de la salubrité.

Haute-Égypte.

Les habitans de ces bois, nommés Ammoniens, demeurent dans des cabanes répandues çà et là sous l'ombrage. Un triple mur, bâti au milieu, leur tient lieu de citadelle. La première enceinte enferme le palais de leurs an-

Haute-Egypte.

ciens rois ; la seconde où se trouve le temple, est destinée aux femmes, aux enfans, aux esclaves : les guerriers chargés de défendre cet asyle, occupent la troisième. La fontaine du Soleil coule dans un autre bosquet, pareillement consacrée à l'oracle d'Ammon ; l'eau en est tiède le matin, fraîche à midi, chaude le soir, et brûlante à minuit.

La statue qu'on révère en ces lieux, ne ressemble point à celles que fabriquent ordinairement les sculpteurs ; faite d'émeraudes et de pierres précieuses, elle a la forme d'un bélier. Quant on veut la consulter, les prêtres la portent dans une nacelle dorée, à laquelle sont suspendues de chaque côté des coupes d'argent. Les matrones et les vierges suivent le dieu en chantant un hymne dans la langue du pays, afin de se rendre Jupiter favorable, et d'en recevoir un oracle certain.

Sous les monarques du bas-empire, les *Oasis* devinrent un lieu d'exil. Ces princes entichés de la vaine science de la théologie, y envoyèrent tour-à-tour et les sectaires et les catholiques. L'Oasis d'Ammon est peu connue des Égyptiens modernes : la grande *Oasis*, la plus fréquentée de toutes, parce qu'elle se trouve sur le chemin des caravanes d'Abyssinie, possède un petit nombre d'habitans. Le

Haute-Égypte.

bey de *Girgé* y envoie un cachef pour la gouverner et y lever des tributs. Lorsque les Abyssins qui partent d'Égypte, pour s'en retourner, ont pris des rafraîchissemens dans cette vallée féconde, situé sous le tropique, ils marchent pendant sept journées avant de gagner la première ville d'Éthiopie. Ils se conduisent le jour, en fixant des signes de reconnaissance; et la nuit, en observant les étoiles. Souvent des collines de sable que l'on avait remarquées dans le précédent voyage, ayant été emportées par le vent, trompent les guides. Pour peu que ces erreurs les écartent de leur route, les chameaux, après avoir passé cinq ou six jours sans boire, succombent sous leur charge et meurent. Les hommes ne tardent pas à subir le même sort; quelquefois d'une nombreuse caravane, il n'échappe pas un seul voyageur. D'autres fois, les vents embrâsés du midi élèvent des tourbillons de poussière qui étouffent les hommes et les animaux. Une caravane qui passe ensuite, voit la terre couverte de cadavres entièrement désséchés. Ce spectacle épouvantable, ces dangers terribles n'effraient point les Abyssins, qui, de toute antiquité, apportent en Égypte de la poudre d'or, de la civette et des dents d'éléphans : tant l'habitude a d'empire sur les hommes.

## CHAPITRE XIII.

*Gouvernement de l'Égypte. — Puissance prépondérante des Beys. — Observations sur le peu d'autorité que la Porte-Ottomane conserve actuellement en Égypte.*

Haute-Egypte.

AVANT de parler du gouvernement de l'Égypte, il importe d'offrir des idées claires et précises des Mamlouks. On donne ce nom qui signifie *acquis*, à des enfans enlevés par des marchands ou des voleurs, dans la Géorgie, la Circassie, la Natolie, et dans diverses provinces de l'empire ottoman, et vendus ensuite à Constantinople et au grand Caire. Les grands de l'Egypte, qui ont une semblable origine, les élèvent dans leur maison, et les destinent à succéder à leurs dignités. Aujourd'hui ces étrangers sont les seuls qui puissent avoir le titre de bey et remplir les charges de l'état. La loi est si expresse, que le fils d'un bey ne saurait être élevé à ce poste éminent. Il embrasse ordinairement le parti des armes; le divan lui assigne un honnête revenu, et le nomme enfant du pays.

Les Mamlouks sont presque tous de familles chrétiennes. Lorsqu'on les a achetés, on les force à embrasser le mahométisme, et on les circoncit. Des maîtres de langue leur apprennent le turc et l'arabe. Lorsqu'ils savent parfaitement lire et écrire, on leur enseigne le coran, qui est le code de leur religion et de leurs lois. L'intelligence de ces lois claires, simples et précises, les met en état de juger sur-le-champ avec équité toutes les affaires qui se présentent. Le Mahométan qui possède bien ce livre, sait tout ce qu'il doit à Dieu et aux hommes : il peut dès lors remplir toutes les charges civiles, militaires et ecclésiastiques.

Haute-Égypte.

Dès l'âge le plus tendre, on apprend aux Mamlouks à monter à cheval, à se servir du sabre et des armes à feu ; on les exerce continuellement aux évolutions militaires ; à supporter avec constance la chaleur du climat et la soif dévorante des déserts. Ils doivent à ces exercices une forte constitution et un courage indomptable.

A quinze et dix-huit ans, ces jeunes gens manient avec adresse des chevaux indomptés ; parlent et écriveut plusieurs langues, ont une connaissance approfondie du culte et des lois du pays, et sont capables de remplir les emplois auxquels on les destine. Ils passent suc-

Haute-Égypte.

cessivement par les divers grades de la maison des beys; et c'est ordinairement le mérite qui les y élève. Parvenus au poste de cachef, ils gouvernent les villes qui sont dans la dépendance de leurs patrons. Il leur est permis alors d'acheter des Mamlouks qui suivent leur sort, et deviennent les compagnons et les artisans de leur fortune. Ils n'ont plus qu'un pas à faire pour monter au poste de bey, qui donne siége parmi les vingt-quatre membres du divan ou conseil de la république. Mais quand ils y sont parvenus, ils ne cessent pas de se regarder comme les serviteurs de leur premier maître, et de conserver pour lui une profonde soumission. Telle est l'origine des Mamlouks; telle est la carrière qu'ils ont à parcourir.

Selim, sultan des Ottomans, ayant conquis l'Égypte en 1517, mit fin à la dynastie qui régnait depuis deux cents ans, et fit pendre son dernier chef à l'une des portes du Caire.

Selon les principes de la politique turque, Selim devait exterminer tout le corps des Mamlouks : mais une vue plus raffinée le fit pour cette fois déroger à l'usage. Il sentit, en établissant un pacha dans l'Égypte, que l'éloignement de la capitale deviendrait une grande tentation de révolte, s'il lui confiait la même autorité que dans les autres provinces.

Pour

Haute-Egypte.

Pour parer à cet inconvénient, il combina une forme d'administration, telle que le pouvoir partagé entre plusieurs corps, gardassent un équilibre qui les tînt tous dans sa dépendance. Il établit donc un divan, qui fut composé du pacha, et des chefs des sept corps militaires composés des Mamlouks, échappés à son premier massacre. L'office du pacha fut de notifier à ce conseil les ordres de la Porte; de faire passer le tribut; de veiller à la sûreté du pays contre les ennemis extérieurs; de s'opposer à l'agrandissement des divers partis: de leur côté, les membres du conseil eurent le droit de rejeter les ordres du pacha, en motivant les refus; de le déposer même, et de ratifier toutes les ordonnances civiles ou politiques.

Quant aux *Mamlouks*, il fut arrêté qu'on prendrait parmi eux les vingt-quatre gouverneurs ou beys des provinces: on leur donna le soin de contenir les Arabes, de veiller à la perception des tributs, et à toute la police intérieure. Mais leur autorité fut purement passive; et ils ne dûrent être que les instrumens des volontés du conseil. L'un d'eux, résidant au Caire, eut le titre de gouverneur de la ville, dans un sens purement civil, sans aucun pouvoir militaire.

Haute-Egypte.

Cette forme de gouvernement n'a pas mal répondu aux intentions de Selim, puisqu'elle a duré plus de deux siècles. Mais depuis cinquante ans, la Porte s'étant relâché de sa vigilance, il s'est introduit des nouveautés dont l'effet a été de multiplier les Mamlouks; de reporter en leurs mains les richesses et le crédit; et enfin, de leur donner sur les Ottomans un ascendant qui a réduit à peu de chose le pouvoir de ceux-ci.

Les beys sentent parfaitement les avantages de leur position, et ils en abusent à l'excès. Un pacha ne reste en place, qu'aussi longtemps qu'il favorise leurs desseins : s'il ose élever la voix pour les intérêts de son maître, ou ceux des Égyptiens, il devient criminel d'état; le divan s'assemble, et on le renvoie. Voici la manière dont on reçoit et dont on congédie ces lieutenans de l'empereur ottoman.

Aussi-tôt qu'un nouveau pacha est débarqué au port d'Alexandrie, il donne avis de son arrivée au conseil de la république. Le *scheik elbalad* envoie le plus adroits des beys pour le compliment. Ils lui portent des présens, et lui marquent une grande soumission. Pendant qu'ils environnent sa personne, ils sondent adroitement ses dispositions, étudient son caractère, et tâchent d'apprendre de sa bouche,

Haute-Egypte.

ou de ses officiers, quels sont les ordres dont il est porteur. S'ils les trouvent contraires à leurs désirs, ils expédient un courier au *scheik elbalad*, qui assemble le divan, et défend au pacha d'avancer. On écrit à la Porte que le nouveau vice-roi vient avec des intentions hostiles, propres à exciter une rébellion parmi les fidèles sujets; et l'on demande son rappel; ce qui n'est jamais refusé. Lorsque les chefs de la république pensent n'avoir rien à craindre du lieutenant qu'on leur envoie, ils l'invitent à se rendre au grand Caire. Les députés le font monter sur une superbe galère, et l'escortent pendant la route. Tous les bateaux qui l'environnent sont agréablement pavoisés. Il s'avancent lentement à la tête de la petite flotte; et aucune barque ne peut dépasser la sienne. Malheur aux voyageurs qui remontent le Nil; car ils sont obligés de grossir son cortège. Lorsqu'il est arrivée au *Helle*, il s'arrête : le *scheik elbalad* députe plusieurs sangiaks pour le recevoir; ou il vient lui-même. A son débarquement, les chefs de la république le félicitent de nouveau, et le janissaire aga lui présente les clefs du château, et le prie d'y faire sa résidence : on le conduit en pompe dans la ville.

D'abord, les divers corps d'infanterie, pré-

Haute-Egypte.

cédés de leur musique bruyante, défilent sur deux lignes, enseignes déployées. La cavalerie suit : les cavaliers, au nombre de cinq à six mille, s'avancent en bon ordre ; leurs habits sont formés des étoffes les plus éclatantes ; des robes flottantes : d'énormes moustaches, de longues lances armées d'un fer luisant, leur donnent un air majestueux et guerrier. Viennent ensuite les beys, superbement vêtus, et accompagnés de leurs Mamlouks, montés sur des chevaux arabes pleins de feu, et couverts de housses brodées en or et en argent : les brides de ceux des chefs sont ornées de perles fines et de pierres précieuses ; les selles étincellent d'or. Ces divers cortèges, car chaque bey a le sien, sont très-élégans. La beauté des jeunes gens, la richesse de leurs habits, l'adresse avec laquelle ils manient leurs coursiers, forment un coup-d'œil fort agréable. Le pacha termine la marche ; il s'avance gravement, précédé de deux cents cavaliers et d'une troupe de musiciens : quatre chevaux de main, conduits par des esclaves à pied, vont au petit pas devant lui ; ils sont couverts de housses traînantes, chargées d'une broderie en or et en perles. Le vice-roi monte un barbe d'une grande beauté, et porte à son turban une grosse aigrette de diamans. La marche commence à

huit heures du matin, et dure jusqu'à midi. Le lendemain, le pacha assemble le divan et invite les beys à s'y rendre. Il se tient dans une tribune, devant une fenêtre grillée, comme le grand-seigneur : son lieutenant lit les ordres de la Porte. Les sangiaks s'inclinent profondément, et promettent d'obéir en tout ce qui ne sera pas contraire à leurs priviléges. Lorsque la lecture est finie, on sert une colation; et au départ de l'assemblée, le vice-roi fait présent au *scheik elbalad* d'une riche fourrure, et d'un cheval magnifiquement enharnaché; et aux autres beys, d'un caftan. Telle est l'installasion d'un pacha.

Haute-Egypte.

Le poste qu'il occupe est une espèce d'exil; il ne peut sortir de l'enceinte de son palais, sans la permission du *scheik elbalad*. C'est véritablement un prisonnier d'état, qui, au milieu de la splendeur qui l'environne, doit sentir le poids de ses fers. Ses revenus montent à près de trois millions de livres tournois. L'ambition des beys lui offre une source féconde de richesses. Lorsque la connaissance de sa position, et une plitique rafinée lui ont appris à semer la dissention parmi les chefs de la république, et à s'y former un parti puissant, chacun d'eux s'efforce de s'étayer de son crédit, et il reçoit l'or et l'argent à pleines

Haute-Égypte.

mains. Les sangiaks nommés par le divan, achètent aussi du pacha la confirmation de leur dignité. Les héritages des personnes qui meurent sans enfans grossissent encore ses trésors. C'est ainsi que le représentant du grand-seigneur peut se maintenir en place et s'enrichir prodigieusement dans un petit nombre d'années : mais la plus grande circonspection doit toujours diriger ses démarches. Dans le poste glissant qu'il occupe, la moindre faute peut le perdre. Souvent même des événemens inattendus renversent tous les ressorts de sa politique. Si, parmi les sangiaks, quelque jeune audacieux détruit à force de courage et de forfaits le parti favorisé par le pacha ; s'il parvient à la dignité de *scheik elbalad*, il assemble le conseil, et le vice-roi est ignomigneusement renvoyé. L'ordre de son départ est confié à un officier habillé de noir, qui le porte dans son sein, s'avance dans la salle d'audience, s'incline profondément, et prenant un des coins du tapis qui couvre le sopha, dit en le relevant : *instel pacha*, descend pacha : il sort après avoir prononcé ces mots. Le vice-roi est obligé sur-le-champ de plier bagage, et de se retirer dans l'espace de vingt-quatre heures, à Boulak où il attend les ordres de Constantinople. Ordinairement sa personne est en sûreté ; mais

si les beys qui gouvernent ont des griefs contre lui, ils lui font rendre un compte rigoureux de son administration, des présens qu'il a reçus, et partage entr'eux ses dépouilles. Pendant l'interrègne, le conseil de la république élit un *caimacan*, pour remplir sa place jusqu'à l'arrivée du nouveau pacha.

Haute-Egypte.

Depuis la dernière révolution faite par Ali-Bek, le pouvoir des Ottomans en Égypte est devenu encore plus précaire. Cependant les beys, dans la crainte de porter le divan à quelque parti violent, n'osent déclarer leur indépendance. Tout continue de se faire au nom du sultan : ses ordres sont reçus, comme l'on dit, *sur la tête et sur les yeux*, c'est-à-dire avec le plus grand respect; mais cette apparence illusoire n'est jsmais suivie de l'exécution. Le tribut est souvent suspendu, et il subit toujours des défalcations considérables par les dépenses fausses et simulées : on trompe sur l'inondation des terres; on trouve le moyen de diminuer la contribution des riz et des blés, en capitulant avec ceux qui les reçoivent. De son côté, la Porte fidèle à sa politique ordinaire, ferme les yeux sur tous ces abus; elle sent que, pour les réprimer, des efforts coûteux, et peut-être même une guerre ouverte compromettrait sa dignité. Elle fe-

Haute-Egypte.

mente les divisions des divers partis, pour empêcher qu'aucun ne prenne consistence. D'ailleurs, depuis plusieurs années, des intérêts plus pressans l'obligent de rassembler vers le nord toutes ses forces : occupée de sa propre sûreté dans Constantinople, elle laisse aux circonstances le soin de rétablir son pouvoir dans les provinces éloignées.

En s'emparant du gouvernement de l'Égypte, les Mamlouks ont pris des mesures qui semblent leur en assurer la profession la plus efficace ; sans doute c'est la précaution qu'ils ont eue d'avilir toutes les troupes turques, au point qu'aujourd'hui les jannissaires, les azabs et les cinq autres corps ne sont qu'un ramas d'artisans, de goujats et de vagabonds, qui gardent les portes de qui les paie, et qui tremblent devant les Mamlouks, comme la populace du Caire. C'est véritablement dans le corps de ces *Mamlouks* que consiste toute la force militaire de l'Égypte. D'après les supputations de personnes instruites, leur nombre ne va pas à dix mille cavaliers. On ne doit pas compter d'infanterie ; elle n'est ni connue ni estimée en Turquie ; et et sur-tout dans les provinces d'Asie, les préjugés des anciens Perses et des Tartares règnent encore dans ces contrées. La guerre n'y étant que l'art de fuir

ou de poursuivre, l'homme de cheval qui remplit le mieux ce double but, est réputé le seul homme de guerre : et comme chez les Barbares l'homme de guerre est le seul homme distingué, il en est résulté, pour la marche à pied, quelque chose d'avilissant qui l'a fait réserver au peuple. C'est à ce titre, que les Mamlouks ne permettent aux habitans de l'Égypte, que les mulets et les ânes; et qu'eux seuls ont le privilége d'aller à cheval. Ils en usent dans toute son étendue; à la ville, à la campagne, en visite, même de porte en porte, on ne les voit jamais qu'à cheval.

Haute-Egypte.

## CHAPITRE XIV.

*Des diverses races des habitans de l'Egypte, les Cophtes, les Arabes. — Les Chrétiens de Syrie, les Grecs et les Juifs. — Les vrais Turcs sont en petit nombre. — Observations sur le mariage des Egyptiens.*

Haute-Egypte.

L'Égypte, enlevée depuis vingt-trois siècles à ses propriétaires naturels, a vu s'établir successivement dans son sein des Perses, des Macédoniens, des Romains, des Grecs, des Arabes, des Géorgiens, et enfin cette race de Tartares, connus sous le nom de Turcs ottomans. Parmi tant de peuples, plusieurs y ont laissé des vestiges de leur passage; mais, comme dans leur succession ils se sont mêlés, il en est résulté une confusion, qui rend moins facile à connaître le caractère de chacun.

Les vrais naturels de l'Égypte sont les Cophtes; ce sont les seuls descendans des Égyptiens, assujétis depuis plus de deux mille ans à des princes étrangers : ils ont perdu le génie et les sciences de leurs pères; mais ils ont gardé beaucoup de leurs usages, et l'an-

cienne langue vulgaire du pays. La connaissance qu'ils se sont transmise de père en fils de toutes les terres labourables, de leur valeur, de leur étendue, les a fait choisir pour être les écrivains des beys, et les intendans de tous les gouverneurs. Afin de dérober à ces seigneurs l'intelligence de leurs livres de compte, la plupart les écrivent en cophte.

Haute-Égypte.

En considérant le visage de beaucoup d'individus de cette race, on lui trouve un caractère particulier. Tous ont un teint de peau jaunâtre et fumeux, qui n'est ni grec, ni arabe; tous ont le visage bouffi, l'œil gonflé, le nez écrasé, la lèvre grosse; en un mot, une vraie figure de mulâtre. On en voit plusieurs familles dans le Delta; mais le grand nombre habite le Saïd, où ils occupent quelquefois des villages entiers.

Les Cophtes embrassèrent le christianisme dès sa naissance; mais ils mêlent dans leur culte une foule de pratiques superstitieuses, qu'ils ont reçues de leurs ancêtres. Au reste, ils sont doux et humains; tous les liens du sang y sont honorés et chéris; le commerce intérieur, l'art de faire éclore les poulets, et d'élever les abeilles, forment presque toute leur science. Souvent les régies qu'on leur confie, les enrichissent prodigieusement; mais ils

Haute-Égypte.

ne jouissent pas tranquillement du fruit de leurs travaux : le bey qui les voit dans l'opulence, les dépouille sans pitié de leurs richesses. Ces vexations ne les excitent jamais à la révolte ; leur peu d'énergie les tient enchaînés dans l'avilissement et la misère, et ils les supportent sans murmurer.

Les Arabes sont, après les Cophtes, le plus ancien peuple de l'Egypte. Ceux qui, devenus laboureurs, vivent sous la domination des étrangers qui gouvernent ce pays, offrent au philosophe un exemple frappant de l'influence des lois sur les hommes. Soumis à un gouvernement tyrannique, ils ont perdu la bonne-foi, la droiture qui caractérisent leur nation. Ces Arabes dégénérés, connus sous le nom de *Fellah*, rendent la navigation du Nil très-dangereuse. Ils attaquent les bateaux à la faveur des ténèbres ; massacrent les voyageurs ; s'emparent de leurs marchandises, et commettent toutes sortes de brigandages.

Une autre partie des Arabes vivent sous l'empire de leurs scheiks qui possèdent diverses principautés dans la Thébaïde. Ce mot, qui signifie vieillard, est le signe glorieux de leur puissance. Ils sont encore, comme autrefois, les juges, les pontifes et les souverains de leurs peuples. Ces vénérables patriarches prennent

ordinairemant leurs repas à la porte de leurs maisons ou de leurs tentes, et y invitent tous ceux qui se présentent. Lorsqu'ils se lèvent de table, ils crient à haute voix : *Au nom de Dieu, que celui qui a fain approche et mange.* Cette invitation n'est point une politesse stérile : tout homme, quel qu'il soit, a droit de s'asseoir et de se nourrir des alimens qui s'y trouvent. L'arabe vient exposer ses affaires à leur tribunal : elles ne sont pas compliquées; et les lumières de la raison naturelle, aidées des lois simples et claires du *coran*, leur suffisent pour les terminer sur-le-champ.

Haute-Égypte.

Ces Arabes sont le meilleur peuple de la terre; ils ignorent les vices des nations policées, L'hospitalité est sacrée parmi eux : cette vertu honorable est portée si loin, que l'ennemi dont ils ont juré la mort, s'il peut se soumettre à venir boire le café chez eux, n'a plus rien à craindre pour ses jours. C'est la seule circonstance où ils oublient leur ressentiment, et où ils renoncent eu plaisir de la vengeance.

La troisième espèce d'Arabes est comprise sous la dénomination générale de *Bedouins*. Habitans du désert, ces peuples pasteurs remplissent les solitudes brûlantes, qui s'étendent à l'orient et à l'occident de l'Égypte. Divisés en tribus, ils ne cultivent point la terre ; ils se

Haute-Égypte.

nourrissent d'orge, des fruits du dattier, de la chair et du lait de leurs troupeaux ; ils les conduisent dans les vallées, où ils trouvent du lait et des pâturages. Quand des productions sont épuisées, ils chargent leurs tentes, leurs femmes et leurs enfans sur des chameaux, montent à cheval ; et toute la tribu va former une autre habitation. Ces souverains des déserts, ennemis de toutes les caravanes, les attaquent par-tout où ils les rencontrent, et les forcent à payer un tribut ou à combattre. S'ils éprouvent trop de résistance, ils se retirent, sans appréhender la poursuite des ennemis ; s'ils sont vainqueurs, ils dépouillent tous le monde, partagent le butin ; mais ils ne tuent jamais personne, que pour venger le sang de leurs compagnons. Le voyageur qui se met sous leur protection, n'a rien à craindre pour sa vie ni pour ses richesses : car leur parole est sacrée : c'est un trait qui caractérise cette nation, et qui la sépare de toutes celles de la terre. Leur goût pour le pillage ne les a point fait renoncer aux devoirs de l'hospitalité : elle n'est pas moins honorée parmi eux, que chez les Arabes cultivateurs.

L'amour actif de la liberté leur fait préférer les déserts affreux, où ils vivent indépendans, aux riches plaines de l'Égypte, qui les

rendaient esclaves. Plus d'une fois le gouvernement leur a offert des terres, et ils les ont toujours refusées, parce qu'il aurait fallu se soumettre à des despotes. Leur aversion pour toute domination étrangère, leur fait préférer l'horreur des déserts aux établissemens les plus avantageux. La liberté a tant de charmes pour eux, qu'avec elle ils supportent courageusement la faim, la soif et les ardeurs dévorantes du soleil. Les Romains, les Perses et les Ottomans n'ont jamais pu les soumettre à leur puissance. Aussi ce peuple fier est-il le seul qui ait conservé cette hauteur de caractère, cette générosité, cette fidélité inviolable qui honore l'humanité. La fourberie et le mensonge leur sont inconnus. Une raison saine, un esprit droit, une ame élevée les distinguent de tous les Orientaux. L'amitié est sacrée parmi eux, et les amis sont des frères. Leurs poèmes offrent la peinture de cet amour brûlant qu'ils respirent avec les feux du soleil, et quelquefois de cette galanterie qui semble être le partage des peuples policés. C'est chez ces Arabes que le philosophe devrait aller étudier l'homme primitif; et non parmi les peuples, dont le despotisme et la servitude ont corrompu l'esprit, le cœur et les affections.

Haute-Egypte.

Après les Cophtes et les Arabes, les Maho-

Haute-Égypte.

métans occidentaux sont les habitans les plus nombreux de l'Égypte. Les uns se livrent au commerce ; les autres servent dans les armées. Il ne faut pas juger leur nation sur les individus qui viennent au grand Caire : ceux d'entr'eux qui embrassent le parti des armes, sont des avanturiers, presque tous coupables de grands crimes, et que la crainte de la justice a bannis de leur patrie. Ces soldats mercenaires, sans foi, sans lois, s'abandonnent à tous les excès, et se vendent toujours au bey qui leur promet une plus haute paie.

Les vrais Turcs se trouvent en petit nombre dans ce pays. Les corps des janissaires et des Arabes en sont composés. Ils abusent de leur pouvoir, pour piller les Égyptiens et les étrangers, et employent tous les moyens pour amasser de grandes richesses. Quelquefois ils se rendent redoutables aux pachas et aux beys, et vendent leurs suffrages au poids de l'or. Ces troupes n'ont aucune discipline ; ils ignorent absolument l'art de l'artillerie, et il leur serait impossible de résister à la tactique européenne.

Les Chrétiens de Syrie, les Grecs et les Juifs s'occupent entièrement du commerce, du change et des arts. La subtilité de leur esprit les a rendu tour-à-tour directeurs des doua-

nes,

Haute-Égypte.

nes, et intendans des revenus de l'Égypte. On ne peut compter sur leur droiture; il faut être continuellement en garde contre leurs artifices. Lorsqu'ils ont du crédit, ils s'en servent pour opprimer les négocians européens, leur susciter des avanies, et mettre des entraves à leurs entreprises. La plupart sont orfèvres, et travaillent l'or et l'argent et les pierres avec assez de perfection; plusieurs d'entr'eux font des étoffes légères, bien tissues, mais qui pèchent par la teinture: les couleurs n'ont ni l'éclat ni la durée de celle de l'Inde: c'est à l'ignorance des artistes qu'il faut s'en prendre, car l'Égypte produit d'excellent indigo, et diverses substances colorantes. Il en est de même de leurs toiles: le lin d'Égypte, autrefois si renommé, n'a rien perdu de sa qualité: il est long, doux, soyeux, et formerait du linge superbe; mais le défaut de fileuses qui sachent l'employer, fait qu'on ne fabrique que des toiles grossières.

Tous ces habitans, de mœurs, de nations différentes, se montent à quatre millions. Huit mille mamlouks les gouvernent. On est d'abord surpris que ce petit nombre d'étrangers puisse tenir sous le joug d'une si grande population; mais on revient de son étonnement, lorsqu'on sait que du temps d'Auguste, trois

Haute-Égypte.

cohortes suffisaient pour garder la Thébaïde. Strabon, témoin oculaire, et l'un des plus sages historiens de l'antiquité, nous rapporte ces faits intéressans; il dévoile parfaitement la faiblesse des Égyptiens du temps des Romains, en assurant qu'ils n'avaient jamais formé une nation guerrière. Ils n'ont pas changé depuis: un long esclavage n'a plutôt servi qu'à éteindre le peu d'énergie qu'ils avaient peut-être alors: leur ignorance, dans le métier des armes, surpasse encore leur lâcheté. Une nation guerrière, qui attaquerait l'Égypte, s'en emparerait sans obstacle; elle pourrait, avec autant de facilité, conquérir l'Éthiopie, s'assurer de l'or de ces contrées; et, maîtresse des eaux du Nil, les faire couler à son gré dans l'Égypte, où elles entretiendraient une abondance intarissable.

Parmi ces peuples, les deux sexes vivent [illegible] ne conversent point ensemble. Les mœurs des Orientaux, si différentes de celles de l'Europe, ont forcé les législateurs à ne pas faire du mariage un contrat indissoluble. Aussi Mahomet qui connaissait bien les hommes, a-t-il permis la répudiation. Elle est beaucoup plus rare parmi eux, qu'on ne pense communément: plusieurs même se contentent d'une seule épouse. Il faut attribuer cette modération à la séparation des deux sexes; à la vie pri-

vée dont ils sentent vivement les charmes, et sur-tout à leur tendresse pour leurs enfans qui, élevés au sein de la maison paternelle, deviennent l'appui et la consolation des auteurs de leurs jours.

Ce sont les parentes d'un jeune homme, qui prennent soin de son établissement; elles ont vu au bain la plupart des filles de la ville; elles lui en font le portrait au naturel. Lorsque son choix est fixé, on parle d'alliance au père de la future; on spécifie la dot; et s'il se décide, on lui fait des présens. Lorsque les parties sont d'accord, les parentes, les amies, les connaissances de la jeune vierge la conduisent au bain. On la déshabille avec solennité. Elle est baignée, massée, parfumée. On donne aux ongles de ses pieds et de ses mains une couleur aurore avec le *henna;* on noircit ses paupières avec le *cohil*; on mêle dans ses cheveux des essences précieuses, et on lave tout son corps avec l'eau rose. Les dames, sans autre ornement que les tresses flottantes de leur longue chevelure, promènent la jeune novice autour de l'appartement, et la préparent aux mystères de l'hymen; elles calment les alarmes de son cœur timide, en lui parlant du bonheur dont elle va jouir, et en lui vantant la beauté, les richesses de son jeune époux.

Haute-Égypte.

Le reste de la journée se passe en festins, en danses et en chansons analogues à la fête.

Le lendemain les mêmes personnes se rendent chez la future, et l'arrachent, comme par violence des bras de sa mère éplorée. Elles la conduisent en triomphe à la maison du mari. C'est ordinairement le soir que la marche commence. Les baladins, les pieds attachés sur de longs bâtons la précèdent, un balancier à la main; de nombreux esclaves étalent aux yeux du peuple les effets, les meubles, les bijoux destinés à l'usage de la mariée; des troupes de danseuses s'avancent en cadence au son des instrumens; des matrones, richement vêtues, marchent gravement; la jeune victime paraît sous un dais magnifique, porté par quatre esclaves; sa mère et ses sœurs la soutiennent; un voile d'or, enrichi de perles et de diamans, la couvrent entièrement; une longue suite de flambeaux éclaire le cortége; de temps en temps, des cœurs d'*almé* chantent des couplets à la louange des époux. On prend toujours la route la plus longue, parce que l'on est jaloux de montrer aux yeux du peuple, toute la magnificence qu'on étale dans ces circonstances.

Lorsque l'on est arrivé à la maison du mari, les femmes montent au premier étage, d'où

Haute-Égypte.

elles aperçoivent à travers les jalousies d'une gallerie, tout ce qui se passe en bas. Les hommes, rassemblés dans le sallon, ne se mêlent point avec elles; ils passent une partie de la nuit en festins, à boire le café, le sorbet, et à entendre la musique. Les danseuses y descendent, quittent leur voile, et font briller leur légèreté et leur adresse; elles jouent, au bruit du tambour de basque, des cymbales et des castagnettes, des scènes muettes, dans lesquelles elles représentent les combats de l'hymen, la résistance de la jeune épouse, et les ruses de l'amour. Rien n'égale la volupté de leurs mouvemens, et la licence de leurs postures. Il n'est pas besoin de paroles pour entendre leurs pantomimes: tout y est peint d'une manière si naturelle, que l'on ne saurait s'y méprendre. On ne cesse d'être surpris, comment un peuple qui conserve en public un si grand respect pour les femmes, aime avec tant de passion ces danses lascives. Lorsqu'elles sont finies, un chœur d'*almé*, entonne l'épithalame célébré chez les Grecs; exalte les appas de la jeune épouse plus belle que la lune, plus fraîche que la rose, plus odorante que le jasmin; et la félicité du mortel qui va jouir de tant de charmes. Durant la cérémonie, on la fait passer plusieurs fois devant son époux,

Haute-Égypte.

toujours sous des habits nouveaux, pour montrer sa grâce et sa richesse; enfin, quand l'assemblée s'est retirée, le mari entre dans la chambre nuptiale; le voile se lève, et il voit sa femme pour la première fois. Quand c'est une fille, il faut que les signes de la virginité paraissent; autrement il est en droit de la renvoyer le lendemain à ses parens: et c'est le plus grand déshonneur qui puisse arriver à une famille. Aussi il n'y a point de pays sur la terre, où les jeunes filles soient gardées avec plus de soin, et où l'on soit plus sûr d'épouser une vierge.

Telles sont, parmi les Égyptiens, les lois et les cérémonies du mariage. Le pauvre, comme le riche, les observe scrupuleusement. La fille de l'artisan est conduite de la même manière à son époux; toute la différence consiste dans l'appareil qui l'entoure. Au lieu de flambeaux, on la promène à la lueur du bois de sapin, qui brûle dans des réchauts de fer, portés sur de longs bâtons; au lieu de danseuses et de musiciens, elle est précédée de tambours de basque et de baladins. Enfin la fille du pauvre, qui ne peut avoir un dais et un cortége, emprunte un voile; marche au bruit des cymbales ou de morceaux de métal, que des malheureux agitent en cadence.

Les Cophtes observent à-peu-près les mêmes cérémonies ; mais ils ont coutume de fiancer de jeunes filles de six à sept ans. Un anneau qu'ils leur passent au doigt, est le signe de cette alliance. Souvent ils obtiennent des parens la permission de les élever chez eux, jusqu'à ce qu'elles soient nubiles ; seulement ils ne peuvent avoir qu'une femme à-la-fois.

Haute-Égypte.

Un Musulman ne peut épouser une femme, sans lui assurer une dote proportionnée à ses facultés. S'il veut s'en séparer, il fait venir le juge, et déclare, en sa présence, qu'il la répudie, et lorsque les quatre mois de grâce sont expirés, il lui remet la dot portée dans le contrat de mariage, et les biens qu'il en a reçus ; s'ils ont des enfans, le mari retient les garçons, et la femme emmène les filles. Dès ce moment, ils deviennent libres de contracter de nouveaux engagemens.

Ee 4

Haute-Égypte.

## CHAPITRE XV.

### *Détails sur la température du climat de l'Égypte.*

Le climat de l'Égypte passe avec raison pour très-chaud. Ce royaume commence à la zone torride, et se prolonge l'espace de neuf degrés dans la zone tempérée. Il est vrai que les chaleurs de la Thébaïde surpassent celles que l'on éprouve dans beaucoup de contrées placées directement sous l'équateur. Le thermomètre de Réaumur, quand l'haleine embrâsée du vent de Sud se fait sentir, monte quelquefois à trente-huit degrés au-dessus du terme de la glace, et souvent à trente-six. Il faut attribuer ce phénomène à l'aridité des plaines de sables, dont la haute Égypte est environnée, et à la réverbération des monts qui la resserrent dans toute sa longueur. Si la chaleur était le principe des maladies, le Said serait inhabitable. La seule qu'elle paraît occasionner, est la fièvre ardente à laquelle les habitans sont sujets, et dont ils se débarrassent avec la diète, en buvant beaucoup d'eau et en se baignant dans le fleuve. Ils sont d'ailleurs sains et robustes : on y voit

un grand nombre de vieillards, et plusieurs montent à cheval à l'âge de quatre-vingts ans. Le régime qu'ils observent pendant la saison brûlante, contribue beaucoup à la conservation de leur santé : ils ne se nourrissent presque que de végétaux, de légumes et de lait; ils usent fréquemment du bain, mangent peu, boivent rarement des liqueurs fermentées, et mêlent beaucoup de jus de citron dans leurs alimens. Cette sobriété conserve leur vigueur jusques dans un âge très-avancé.

Aussi-tôt après l'inondation, les champs se couvrent de moissons. Les exhalaisons des eaux que le soleil élève pendant le jour, condensées par la fraîcheur des nuits, retombent en rosées abondantes. Le vent du nord, qui, durant l'été, souffle continuellement, ne trouvant point d'obstacle à son cours dans l'étendue de l'Égypte, dont les montagnes sont peu élevées, chasse vers l'Abyssinie les vapeurs des marais et des lacs, et renouvelle sans cesse l'atmosphère. Peut-être que les émanations balsamiques de la fleur d'orange, des roses, du jasmin d'Arabie, et des plantes odorantes, contribuent à rendre l'air salutaire. Sans doute aussi que les eaux du Nil, plus légères, plus douces, plus agréables au goût qu'aucunes de celles qui sont connues, ont

une grande influence sur la santé des habitans.
Haute-Égypte.
Toute l'antiquité a reconnu leur excellence: ce qu'il y a de certain, c'est qu'on les boit avec une sorte de volupté, et la quantité ne fait jamais de mal. Seulement, comme elles sont impregnées de nître, elles purgent doucement ceux qui en usent avec excès. Je ne dirai pas avec plusieurs écrivains, qu'elles procurent la fécondité aux femmes, qu'elles donnent de la vigueur et de l'embonpoint aux hommes: le voyageur fidèle doit s'arrêter là où commence le merveilleux, et ne citer que les faits qu'il peut garantir.

Dans la basse Égypte, le voisinage de la mer, la grandeur des lacs, l'abondance des eaux, amortissent les feux du soleil, et y entretiennent une température charmante. Il était réservé à quelques modernes de nous enseigner une doctrine contraire. Ils prétendent que de nos jours cette contrée est devenue, par la négligence des Turcs et des Arabes, le berceau de la peste; que la culture du ris suffit pour engendrer des maladies nombreuses. Ces assertions ont un air de vraisemblance qui pourrait en imposer aux personnes qui n'ont point habité l'Égypte.

Dans des vallées fermées par de hautes montagnes, où l'atmosphère ne peut être sans

cesse renouvelé par un courant d'air, la culture du ris est malsaine, et les laboureurs paient souvent de leur vie les riches moissons qu'ils demandent à la terre. Il n'en est pas de même aux environs de Damiétte et de Rosette : les plaines sont presque de niveau avec la mer ; aucune éminence, aucune colline n'arrête le souffle rafraîchissant du vent du nord ; il pousse vers le midi les nuages et les exhalaisons des champs inondés ; il purifie continuellement l'atmosphère et conserve la santé des habitans : ce qui les tourmente le plus, sont les cousins et les mosquites innombrables, qui, s'élevant par milliers des marais, remplissent l'air et les maisons. Le jour, il faut tenir sans cesse un émouchoir à la main ; c'est la première chose qu'on vous présente lorsque vous allez en visite : la nuit, on est obligé de dormir sous des *mousquitières*.

Les maladies des yeux sont les plus communes en Égypte. Les borgnes et les aveugles s'y trouvent en grand nombre. On ne doit pas attribuer cette calamité seulement à la réverbération d'un soleil ardent ; car les Arabes qui vivent au milieu des sables ont ordinairement les yeux sains et la vue perçante ; l'usage où sont les Égyptiens de dormir en plein air pendant l'été, ou sur les terrasses de leurs

Haute-Égypte.

maisons, ou près de leurs cabanes, est sans doute l'origine de cette infirmité : le nître universellement répandu dans l'air ; les rosées abondantes des nuits, attaquent l'organe délicat de la vue, et les rendent borgnes ou aveugles. La grande mosquée du Caire renferme huit mille de ces malheureux, et leur fournit une honnête subsistance

C'est à la mauvaise nourriture sur-tout que l'on doit attribuer et les hideuses formes des mendians, et l'air misérable et hideux des enfans du Caire. Ces petites créatures n'offrent nulle part ailleurs un extérieur si affligeant; l'œil creux, le teint have et bouffi, le ventre gonflé d'obstructions, les extrémités maigres, et la peau jaunâtre ; ils ont l'air de luter sans cesse contre la mort. Leurs mères ignorantes prétendent que c'est le regard malfaisant de quelque envieux qui les ensorcèle ; et ce préjugé ancien est encore général et enraciné dans la Turquie : mais la vraie cause est dans la mauvaise nourriture. Aussi, malgré les talismans, en périt-il une quantité incroyable ; et cette ville possède plus qu'aucune capitale, la funeste propriété d'engloutir la population.

Une grande partie des cécités, en Égypte, est causée par les suites de la petite vérole. Cette maladie qui est très-meurtrière, n'y est

pas traitée par une bonne méthode. Les éruptions à la peau sont très-communes dans ce climat, sans cependant y causer de grands ravages.

Haute-Égypte.

Cependant il faut avouer qu'il est une saison malsaine en Égypte. Depuis février jusqu'à la fin de mai, les vents du midi soufflent par intervalle; ils remplissent l'atmosphère d'une poussière subtile, qui gêne la respiration, et chassent devant eux des exhalaisons pernicieuses. La chaleur devient quelquefois insupportable : ce vent souffle rarement trois jours de suite; quelquefois ce n'est qu'un tourbillon impétueux qui passe rapidement, et ne fait de mal qu'au voyageur surpris dans le désert. Quelquefois aussi un ouragan de cette espèce, s'élevant tout-à-coup, roule devant lui des torrens de sable embrâsé; la sérénité du ciel disparaît; un voile épais enveloppe le firmament; le soleil paraît couleur de sang; la poussière pénètre jusques dans les appartemens, et brûle le visage et les yeux. Les habitans du Caire, plus enfoncés dans les terres, souffrent davantage de ce fléau. De pareils phénomènes ont enseveli des armées et des caravanes entières.

Quelques personnes ont voulu établir parmi nous l'opinion que la peste était originaire d'É-

Haute-Égypte.

gypte; mais cette opinion, fondée sur des préjugés vagues, paraît démentie par les faits. Nos négocians, établis depuis longues années à Alexandrie, assurent, de concert avec les Égyptiens, que la peste ne vient jamais de l'intérieur du pays, mais qu'elle paraît d'abord sur la côte à Alexandrie; d'Alexandrie, elle passe à Rosette; de Rosette au Caire; du Caire à Damiette et dans le reste du *Delta*. Il paraît constant que son vrai foyer est Constantinople; qu'elle s'y perpétue par l'aveugle négligence des Turcs: elle est au point que l'on y vend publiquement les effets des morts pestiférés. Les vaisseaux qui viennent ensuite à Alexandrie, ne manquent jamais d'apporter des fourrures et des habits de laine qui sortent de ces ventes, et ils les débitent au bazar de la ville, où ils jettent d'abord la contagion. Les Grecs qui font ce commerce, en sont presque toujours les premières victimes. Aussitôt qu'elle est constatée, les négocians européens s'enferment dans leur *kan* ou *contrée*, eux et leurs domestiques, et ils ne communiquent plus au dehors: leurs vivres déposés à la porte du *kan*, y sont reçus par un portier qui les prend avec des tenailles de fer, et les plonge dans une tonne d'eau destinée à cet usage. Si l'on veut leur parler, ils obser-

Haute-Égypte.

vent toujours une distance qui empêche tout contact de vêtemens ou d'haleine. Par ce moyen, ils se préservent du fléau, à moins qu'il n'arrive quelque infraction à la police.

L'on conçoit combien cet emprisonnement est ennuyeux : il dure jusqu'à trois ou quatre mois, pendant lesquels les amusemens se réduisent à se promener le soir sur les terrasses, et à jouer aux cartes.

La peste offre plusieurs phénomènes remarquables. A Constantinople, elle règne pendant l'été, et s'affaiblit ou se détruit pendant l'hiver. En Égypte, au contraire, elle règne pendant l'hiver, et Juin ne manque jamais de la détruire : elle ne remonte guère au cercle polaire, et ne passe point le tropique. Les caravanes du grand Caire, de Damas et d'Ispahan, qui, quelquefois en sont infectées, ne la propage jamais à la Mecque, et l'Iémen est à l'abri de ce fléau.

Le spectacle qu'offre cette calamité, sur-tout au grand Caire, glace un Européen d'effroi. Cette immense cité, au rapport des intendans des douanes, rassemble six à sept cent mille habitans. Ils y sont entassés par milliers : deux cents citoyens y occupent moins d'espace que trente à Paris. Les rues sont fort étroites et toujours remplies de peuple ; on s'y presse, on

Haute-Égypte.

s'y heurte, et quelquefois on est obligé d'attendre plusieurs minutes avant de pouvoir percer la foule. Un seul pestiféré communique le poison à cent malheureux ; le mal fait des progrès rapides ; les Mahométans meurent dans leurs maisons, dans les places publiques, dans les rues, sans qu'aucun d'eux songe à se mettre à l'abri : *c'est la destinée*, disent-ils.

Continuellement des convois funèbres, suivis du deuil et des larmes, remplissent les rues ; car les Orientaux, plus pieux que nous, n'abandonnent point leurs parens pestiférés ; ils leur donnent des soins jusqu'au dernier moment, quoiqu'ils soient presqu'assurés que cette tendresse leur coûtera la vie. Ces cris du désespoir, ces pompes funèbres répandent une consternation générale ; et les Français tremblent au sein de leurs asyles. Et qui pourrait voir sans douleur et sans effroi l'humanité gémir sous la rigueur d'un fléau si terrible. Tous ceux qui en sont attaqués ne périssent pas ; plusieurs guérissent : mais on assure que *la* peste a enlevé quelquefois au grand Caire, trois cent mille habitans. Conçoit-on que l'exemple des Français qui sortent sains et saufs de leurs demeures, lorsque la contagion s'est dissipée, ne puisse porter les Turcs à user de semblables précautions ? Conçoit-on, que dans

dans toute l'étendue de l'empire ottoman, il n'y ait pas un seul port où l'on fasse quarantaine? Il paraît qu'en ce moment la Porte s'occupe de cet objet, s'il est vrai qu'elle ait publié un édit pour établir un lazaret à Constantinople, et trois autres dans l'empire; savoir à Smyrne, en Candie, et à Alexandrie. Le gouvernement de Tunis a pris ce sage parti, depuis quelques années : mais la police turque est partout si mauvaise, qu'on doit espérer peu de succès de ces établissemens, malgré leur extrême inportance pour le commerce et pour la sûreté des états de la méditerranée.

Haute-Egypte.

Toute l'existence physique et politique de l'Égypte dépend du Nil : lui seul subvient à ce premier besoin des êtres organisés, le besoin de l'eau, si fréquemment senti dans les climats chauds, si vivement irrité par la privation de cet élément. Le Nil seul, sans le secours d'un ciel avare de pluie, porte partout l'aliment de la végétation : par un séjour de trois mois sur la terre, il l'imbibe d'une somme d'eau capable de lui suffire le reste de l'année. Si le Portugais Albuquerque eût pu exécuter son projet, de le dériver de l'Éthiopie dans la Mer-Rouge, cette contrée si riche ne serait qu'un désert aussi sauvage que les solitudes

Haute-Égypte.

qui l'environnent. A voir l'usage que l'homme fait de ses forces, doit-on reprocher à la nature de ne lui en avoir pas donné d'avantage?

C'est donc à juste titre que les Égyptiens ont eu, dans tous les temps, et conservent même de nos jours un respect religieux pour le Nil. Il commence à croître dès les premiers jours de juin: mais sa crue n'est bien sensible qu'au solstice. A cette époque, ses eaux se troublent; prennent une teinte rougeâtre et passent pour malsaines. Il faut les purifier pour en boire: on y parvient, en répandant de la poussière d'amendes amères broyées, et en les faisant tournoyer pendant quelques minutes avec le bras plongé au centre d'une jarre remplie. Dans toutes les saisons, les gens délicats ont soin de la parfumer.

Le Nil continue de grossir jusques vers la fin d'août, et souvent jusqu'en septembre. Des officiers préposés pour examiner le progrès de l'inondation, en font part chaque jour aux crieurs publics, qui la proclament dans les rues du grand Caire. Le peuple, que cet événement intéresse, leur donne une légère rétribution: il devient la nouvelle publique. L'Égypte ne devant point de tribut au grand-seigneur, quand les eaux ne montent pas à seize coudées, on déguise souvent la vérité, et l'on

ne publie qu'elles sont parvenues à ce point, que quand elles l'on passé.

Haute-Égypte.

Le moment de cette proclamation est un jour de réjouissance, et une fête solennelle pour les Égyptiens. Le pacha descend du château, accompagné de toute sa cour, et se rend en pompe à Fosta, où commence le canal qui traverse le grand Caire. Il se place sous un pavillon magnifique, dressé à la tête de la digue. Les beys, précédés de leur musique, et suivis de leurs mamlouks, forment son cortège. Les chefs de la religion y paraissent montés sur des chevaux richement caparaçonnés. Tous les habitans, à cheval, à pieds et en bateau, s'empressent d'assister à cette solennité. Plus de trois cents mille hommes couvrent la terre et les eaux. La plupart des bateaux agréablement peints, artistement sculptés, sont ornés d'un dais et de banderolles de diverses couleurs. On reconnaît ceux des femmes à leur élégance, à leur richesse, aux colonnes dorées qui portent le dais, et sur-tout aux jalousies abaissées sur les fenêtres. Tout le peuple demeure en silence jusqu'au moment où le pacha donne le signal. A l'instant, des cris de joie s'élevent dans les airs, les trompettes sonnent des fanfares, et le son des timbales et des autres instrumens retentit de toutes

Haute-Egypte.

parts. Des travailleurs rassemblés renversent une statue de terre, placée sur la digue, et que l'on nomme la *fiancée*. C'est un reste de l'ancien culte des Égyptiens, qui consacraient une vierge au Nil, et qui, dans des temps de calamité, l'y précipitaient quelquefois. La chaussée est bientôt détruite, et les eaux ne trouvant plus d'obstacle, coulent vers le grand Caire. Le vice-roi jette dans le canal des pièces d'or et d'argent, que des plongeurs habiles ramassent sur le-champ. Durant cette journée, les habitans paraissent dans l'ivresse : on se félicite, on se fait des complimens, et l'on entend de tous côtés des cantiques d'actions de grâces : une foule de danseuses parcourent les bords du canal, et égaient les spectateurs par leurs danses lascives. On se livre à la bonne chère et à la joie ; et le pauvre lui-même a ses festins.

Les nuits suivantes offrent un spectacle encore plus agréable. Le canal rempli d'eau les grandes places de la capitale. Le soir, chaque famille se réunit dans des barques ornées de tapis, de riches coussins, et où la mollesse a toutes ses commodités : les rues, les mosquées, les minarets sont illuminés. On se promène de place en place, et l'on porte avec soi des fruits et des rafraîchissemens. L'assemblée la

plus nombreuse se trouve ordinairement à *Losbekic* : cette place, la plus grande de la ville, a près d'une demi-lieue de circuit ; elle forme un immense bassin environné des palais des beys, éclairés de lumières de diverses couleurs ; plusieurs milliers de bateaux aux mats desquels des lampes sont suspendues, y produisent une illumination mobile, dont les aspects varient à chaque instant ; la pureté du ciel, presque jamais voilé par des brouillards ; l'or des étoiles qui étincèlent sur un fond d'azur ; les feux de tant de lumières répétées dans les eaux, font que l'on jouit dans ces promenades charmantes, de la clarté du jour et de la fraîcheur délicieuse de la nuit. On est aussi obligé d'entretenir les lampes toujours allumées : l'*oudi* qui roule pendant la nuit, le fait soigneusement observer. Si ce chef de la police rencontre des barques sans lumière, il est en droit de couper la tête aux personnes qui s'y trouvent ; et à moins d'un présent capable d'arrêter le bras des bourreaux qui l'accompagnent, il exécute au moment même cette justice rigoureuse.

Haute-Égypte.

Depuis le grand nombre de siècles que le Nil innonde l'Égypte, il en a prodigieusement exhaussé le sol. Des obélisques enterrés de quinze à vingt pieds ; des portiques à moitié

Haute-Egypte.

ensevelis attestent ce fait. Aujourd'hui que le terrain s'est considérablement élevé, rarement l'innondation parvient à un point nuisible pour la culture des campagnes. Lorsqu'elle demeure au-dessous de seize coudées, le peuple est menacé de la famine; depuis dix-huit jusqu'à vingt-deux coudées, il peut compter sur des années d'abondance. Au-dessus de ce terme, les eaux séjournant trop long-temps sur les terres, empêchent de les ensemencer à temps.

Les Égyptiens avaient rendu autrefois l'agriculture très-florissante dans toute l'étendue de leur empire; témoins les travaux immenses qu'ils ont faits pour la distribution des eaux et l'arrosement des terres. Actuellement on y compte encore quatre-vingt canaux semblables à des rivières, tous creusés de mains d'homme, et dont plusieurs ont vingt, trente et quarante lieues de long. Six seulement ont de l'eau toute l'année : les autres, presque comblés, tarissent lorsque le Nil est bas.

Depuis douze cents ans que ce pays est soumis à des peuples qui ne sont point agriculteurs, ils ont laissé dépérir la plupart de ces grands ouvrages. La barbarie du gouvernement actuel achevera de les détruire. Chaque année, les limites de l'Égypte cultivée se resserrent, et les sable stériles s'y accumulent

de toutes parts. Tel est l'état actuel du pays ; on peut assurer que plus d'un tiers des terres, cultivée autrefois, se sont changées en déserts dont l'aspect épouvante le voyageur.

Il en est de même de la population. L'Égypte ancienne fournissait à la subsistance d'environ huit millions d'habitans, et nourrissait encore l'Italie et les provinces voisines. Aujourd'hui on n'en compte pas la moitié. Les ruines étonnantes qu'on trouve à chaque pas, et dans des lieux inhabités, annoncent qu'ils ont dû être trois fois plus nombreux qu'ils ne le sont de nos jours. La population d'un état n'est jamais qu'en proportion des moyens de subsistance : elle s'accroît, diminue et s'éteint avec eux. Aujourd'hui que huit mille étrangers dépouillent à leur gré les négocians et les laboureurs, les uns abandonnent les soins du commerce ; les autres renoncent aux travaux de l'agriculture ; et le pays se dépeuple insensiblement.

Toutes les terres appartiennent aux chefs ; ils les vendent aux particuliers ; à la mort des propriétaires, elles retournent au fisc. Le fils est obligé d'acheter l'héritage de son père ; mais il n'est pas sûr de l'obtenir. Que peut faire pour l'amélioration des campagnes, le laboureur qui n'est pas assuré de transmettre ses pos-

Haute-Égypte.

sessions à ses enfans? Il ne songe qu'à vivre, et laisse en friche une partie de ses domaines.

Un autre mal qui produit des ravages non moins funestes, résulte de la vicissitude du gouvernement. Tandis que les beys se font la guerre, les peuples prennent part dans leurs querelles et emploient le fer et le feu pour se détruire mutuellement.

Les chefs de la république retiennent sur le tribut qu'ils envoient chaque année à Constantinople, des sommes considérables qu'ils doivent employer à l'entretien des édifices publics et des canaux. Leurs dissentions continuelles, le besoins qu'ils ont d'amasser de l'or pour soudoyer des troupes et grossir leur parti, les empêchent de s'occuper de ce travail indispensable. Cette négligence porte un coup mortel à l'agriculture : tout un canton qui devait sa fertilité et ses richesses aux eaux d'un canal, n'en recevant plus une quantité suffisante, devient inculte et abandonné; car partout où l'on conduit les eaux bienfaisantes du Nil, la terre se couvre de trésors; elle ne demande qu'à produire.

Dans le Delta comme au Saïd, on se sert de la charrue pour labourer. Lorsque le bœuf y a tracé un sillon peu profond, on hache la glèbe avec la houe, et on l'égalise comme celle

d'un jardin. Lorsqu'on y a confié la semece, on la herse légèrement : ici finissent les travaux du laboureur, jusqu'à la moisson qui est extrêmement abondante, et ne manque jamais qu'avec la crue du Nil. Lorsque l'orge et le blé sont mûrs, on les coupe et on les étend sur l'aire : un laboureur assis sur une charrette dont les roues sont tranchantes, et traînée par des bœufs, un bandeau sur les yeux, se promène sur la paille et la hache en morceaux ; on la sépare du grain avec le van; ce grain est jaune, gros, et d'une très-bonne qualité. Les Égyptiens en font un pain roux, à moitié cuit et mauvais, parce qu'au lieu d'employer les moulins à eau et à vent, ils ne se servent que de la meule à bras, et ne bluttent pas assez la farine.

Haute-Égypte.

Le ris demande un peu plus de soin; il faut innonder le champ qu'on lui destine, en arracher les racines des herbes étrangères, l'arroser tous les jours lorsqu'il est planté. Au bout de cinq mois on le coupe, et on recueille ordinairement quatre-vingt boisseaux pour un. Outre ces grains, l'Égypte produit abondamment du millet d'Inde, du lin, autrefois si renommé, du chanvre, et une multitude de melons exquis et de légumes dont les peuples se nourrissent pendant les chaleurs.

Haute-Égypte.

Dans la basse Égypte, on sème et on recueille toute l'année : partout où l'on peut jouir des eaux du fleuve, la terre ne se repose jamais, et donne trois recoltes par an. C'est-là que le voyageur a sans cesse sous les yeux le spectacle charmant des fleurs, des moissons et des fruits et que le printemps, l'été et l'automne offrent à-la-fois leurs trésors.

L'art avec lequel les Égyptiens font éclore les poulets leur est particulière. Leur manière d'élever les abeilles n'est pas moins extraordinaire, et annonce beaucoup d'intelligence Comme la haute Égypte ne conserve sa verdure que pendant quatre ou cinq mois; que les fleurs et les moissons y paraissent plutôt, les habitans de la basse profitent de ces momens précieux. Ils rassemblent sur de grands bateaux les abeilles de différens villages : chaque propriétaire leur confie ses ruches, désignées par une marque particulière. Lorsque la barque est chargée, les hommes qui doivent la conduire remontent doucement le fleuve, et s'arrêtent dans tous les lieux où ils trouvent de la verdure et des fleurs : les abeilles, à la pointe du jour, sortent par milliers de leurs cellules, et vont cueillir les trésors dont elles composent leur nectar; elles reviennent plusieurs fois chargées de butin. Le soir, elles

rentrent dans leur maison, sans que jamais ces travailleurs intelligens se trompent de demeure. C'est ainsi, qu'après trois mois de séjour sur le Nil, les abeilles ayant moissonné les parfums de la fleur d'orange, des roses, du jasmin d'Arabie, et des autres fleurs diverses, sont rapportées dans des lieux d'où on les avait enlevées, et où elles trouvent de nouvelles richesses. Cette industrie procure aux Égyptiens un miel délicieux, et de la cire en abondance. Les propriétaires payent au batelier une rétribution proportionné au nombre des ruches qu'ils ont ainsi promené d'un bout à l'autre de l'Égypte.

Haute-Égypte.

Haute-Égypte.

## CHAPITRE XVI.

*États des Arts et du Commerce en Egypte. — Réflexions sur les Hiérogliphes.*

Mais un puissant obstacle à tout heureux changement en Égypte, c'est l'ignorance profonde de la nation; c'est cette ignorance qui; aveuglant les esprits sur les causes des maux et sur les remèdes, les aveugle aussi sur les moyens d'y remédier. Cette ignorance répandue sur toutes les classes, étend ses effet sur tous les genres de connaissances morales et physiques, sur les sciences, sur les beaux arts, même sur les arts mécaniques. Les plus simples y sont encore dans une espèce d'enfance: les ouvrages de menuiserie, de serrurerie, d'arquebuserie y sont grossiers. Les merceries, les quincailleries, les canons de fusils et de pistolets viennent tous de l'étranger. A peine trouve-t-on au Caire un étranger qui sache racommoder une montre, et il est européen. Les jouaillers y sont plus communs qu'à Smyrne et à Alep; mais ils ne savent pas monter proprement la plus simple rose. On y fait de la

poudre à canon ; mais elle est brute. Il y a des rafineries ; mais le sucre est plein de mélasse, et celui qui est blanc, devient trop coûteux. Les seuls objets qui aient quelque perfection, sont les étoffes de soie ; encore le travail en est moins bien fini, et le prix beaucoup plus fort qu'en Europe. Haute-Egypte.

Dans cet état des choses, l'Egypte sans arts, sans marine, et gémissant sous la tyrannie de vingt-quatre beys ; ne peut profiter de sa situation, pour entrer en concurrence avec les Européens. Ses marins ignorans ne naviguent plus dans l'Inde : à peine osent-ils parcourir l'étendue de la Mer-Rouge. Leur plus grande expédition se borne à faire, chaque année, le voyage de Moka. Leurs saiques mal armés, incapables de défense, y chargent le café de l'Yemen, les parfums d'Arabie, les mousselines et les toiles du Bengale, qui leur sont apportées par les Banians. Ce commerce borné leur procure encore de grands bénéfices.

Lorsqu'Ali-Bey eût établi la sûreté des caravanes et ouvert l'Egypte aux étrangers, quelques navires anglais abordèrent à Suès, chargés des étoffes du Bengale, dont ils trouvèrent un débit fort avantageux. Des vues politiques leur ont encore interdit ce trafic, et les Égyptiens en sont restés en possession.

Haute-Égypte.

Cependant l'Égypte, malgré sa décadence, peut reparaître avec éclat parmi les royaumes puissans, parce qu'elle renferme dans son sein les vraies richesses. Excepté Moka et la Mecque, où les Égyptiens laissent chaque année beaucoup de séquins, tous ceux qui trafiquent avec eux, leur portent de l'or et de l'argent. Ces métaux précieux sont en si grande quantité dans le pays, qu'Ali-Bey, en fuyant dans la Syrie, emporta quatre-vingt millons, et qu'Ismaël-Bey qui, quelques années après, se sauva du même côté, chargea cinquante chameaux de séquins, de pataques, de perles et de pierreries.

Si l'Égypte, dépouvue de marine, de manufactures et presque réduite aux seuls avantages de son sol, possède encore de si grandes richesses, on doit juger ce qu'elle deviendrait entre les mains d'un peuple éclairé. Le Caire est encore le siége d'un grand commerce. Deux causes y concourent. La première est la réunion de toutes les consommations de l'Égypte dans l'enceinte de cette ville. Tous les grands propriétaires, c'est-à-dire, les *mamlouks* et les gens de loi y sont rassemblés et y attirent leurs revenus, sans en rien rendre au pays qui les fournit.

La seconde est la position, qui en fait un

lieu de passage; un centre de circulation, dont les rameaux s'étendent par la Mer-Rouge dans l'Arabie et dans l'Inde; par le Nil, dans l'Abyssinie et l'intérieur de l'Afrique; et par la Méditerranée, dans l'Europe et l'empire turc. Chaque année, il arrive au Caire une caravane d'Abyssinie, qui apporte mille à douze cents esclaves noirs et des dents d'éléphans, de la poudre d'or, des plumes d'autruches, des gommes, des perroquets, des singes. Une autre formée aux extrémités de Maroc, et destinée pour la Mecque, appelle les pélerins, même des rives du Sénégal; elle côtoie la Méditerranée, en recueillant ceux d'Alger, de Tunis, de Tripoli, et arrivé par le désert à Alexandrie, forte de trois à quatre mille chameaux; de-là, elle va au Caire, où elle se joint à la caravane d'Egypte. Toutes deux de concert partent ensuite pour la Mecque, d'où elles reviennent cent jours après; mais les pélerins de Maroc, qui ont encore six cents lieues à faire, n'arrivent chez eux, qu'après une absence totale de près d'un an.

Haute-Égypte.

Le chargement de ces caravanes consiste en étoffes de l'Inde, en gommes, en parfums, en perles et sur-tout en café. Le Caire ne garde pas la somme entière de ces marchandises; mais, outre la portion qu'il en consomme,

Haute-Égypte.

il profite encore des droits de passage, et des dépenses des pélerins. D'autre part, il vient de temps en temps de Damas de petites caravanes, qui apportent des étoffes de soie et de coton. Dans la belle saison, la rade de Damiette a toujours quelques vaisseaux qui débarquent des tabacs : la consommation de cette denrée est énorme en Égypte. D'autres arrivent encore de Marseille, de Livourne, de Venise avec des draps, des épiceries, du papier, du fer, du plomb et autres marchandises. Tous ces objets, transportés par mer à Rosette, y sont d'abord déposés, puis rembarqués sur le Nil, et envoyés au Caire. D'après ce tableau, il n'est pas étonnant que le commerce offre un spectacle imposant dans cette capitale; mais, si l'on examine dans quelles mains se versent ces richesses; si l'on considère que la consommation du pays consiste presque toute en objets de luxe, qui ont reçu leur dernier travail, l'on jugera que tout ce commerce s'exécute, sans qu'il en résulte beaucoup d'avantages pour la richesse et le bien-être de l'Égypte.

Les hiéroglyphes sont la première langue écrite des hommes : ce sont des caractères imitatifs et allégoriques ; ils diffèrent des lettres, en ce que celles-ci peignent la pensée par des traits et des sons, et qu'ils la représentent

seulement

Haute-Egypte.

seulement par des figures. Leur antiquité touche aux siècles primitifs, et puisqu'on les gravait sur la pierre, l'Égypte a conservé un grand nombre de ces monumens.

Ces ouvrages ne pouvaient subir le sort de tant d'autres qu'un barbare, dont le nom doit être odieux à la postérité, employa pendant six mois, à chauffer les bains d'Alexandrie; mais la plupart des livres égyptiens n'en étaient que des copies. Les originaux restent sculptés en mille endroits, sur les marbres des temples, les obélisques et les murs des souterrains. Voilà les monumens que les savans de tous les pays devraient s'efforcer de lire. Y aurait-il quelque moyen d'arracher le voile qui les couvre, et d'expliquer les faits qu'ils contiennent? Celui qui le découvrirait, acquerrait une gloire immortelle, en rendant aux arts, aux sciences et à l'histoire, tant de découvertes perdues pour le monde. Peut-être qu'un savant qui saurait parfaitement le cophte, l'arabe et l'hébreu, et qui consumerait plusieurs années à étudier sur les lieux les monumens de l'Égypte ancienne, viendrait à bout de cette noble entreprise.

Voici une autre réflexion qui doit singulièrement frapper. Les Ammoniens étaient une colonie égyptienne; les prêtres qui rendirent fameux

Haute-Egypte.

Jupiter-Ammon, avaient la même religion, les mêmes connaissances que ceux de l'Égypte. Leur Dieu a cessé de rendre des oracles; mais son temple peut subsister encore. La contrée qui l'environnait, étant très-fertile, doit être habitée. Cette peuplade n'ayant point éprouvé les révolutions qui, depuis plus de deux mille ans, ont bouleversé l'Égypte, aura conservé ses usages, son culte, et sa langue maternelle; il est probable que les sciences et les arts n'y étant plus alimentés par la célébrité, se seront éteints; mais la tradition en aura gardé la mémoire. Sanchoniaton assure qu'il y a puisé ses lumières sur les monumens de l'Égypte, dans les livres des Ammoniens. Ces livres doivent se trouver au sein de la contrée qui les enfanta, et peut-être dans le sanctuaire de ce temple antique, défendu par des déserts immenses. Ce serait donc vers ce lieu mémorable, qu'un savant pourrait diriger ses pas avec l'espoir du succès. Le chemin qui y conduit, est semé de dangers. Alexandre, suivi d'un nombreux cortège, et de chameaux chargés d'eau et de provisions, faillit d'y périr de soif; une des armées de Cambyse y resta ensevelie sous les sables, et aucun des soldats qui la composaient ne revit sa patrie. Mais que ne peut pas un homme intrépide, guidé par le flam-

beau et l'amour des sciences? Enfin, jusqu'à ce qu'un Européen instruit ait visité le temple d'Ammon; jusqu'à ce qu'il ait appris aux nations éclairées ce qu'il renferme de trésors ou de débris, il sera naturel de penser qu'il est entouré d'une ancienne colonie Égyptienne; qu'elle parle sa langue naturelle, et qu'elle a conservé l'intelligence des hiéroglyphes. Ce qui porte à croire que cette peuplade n'est pas éteinte, c'est que les *Oasies* sont encore habitées de nos jours, et que le bey de *Girgé* envoie dans celle qui répond à cette ville, une cachef pour la gouverner. Un voyageur qui oserait traverser les déserts qui les séparent des rives du Nil, y rencontrerait des monumens infiniment curieux, et jusqu'à présent inconnus.

Haute-Egypte.

## CHAPITRE XVII.

*Voyage de Niébur, d'Alexandrie à Suès. — Notice sur la jonction de la Mer-Rouge à la Méditerranée.*

NIÉBUR. Le principal objet du voyage de Niébur, était la description de l'Arabie. En y allant il traversa l'Égypte, où il fit une multitude d'observations géographiques et astronomiques, qui enrichissent sa relation. Le meilleur morceau de l'antiqnité, qui soit dans l'enceinte des anciennes murailles d'Alexandrie, et que les Mahométans n'ont pu transporter, est suivant Niébur, l'obélisque de Cléopâtre. Il est d'un granit pur, de couleur rouge et tout d'une pièce, comme tous les autres obélisques que l'on a trouvés auprès des palais et des temples des anciens Égyptiens. Une partie est à présent enfoncée dans la terre; cependant il a encore soixante-un pied onze pouces de haut, et sept pieds trois pouces de large au rez-de-chaussée; quelques caractères de l'écriture de Pharaon, dont il est chargé, ont encore un pouce de profondeur.

Du temps des Grecs, la colonne de Pompée était vraisemblablement dans la ville ; mais présentement elle est hors des murailles. Comme on ne paraît pas encore bien d'accord sur la hauteur de ce monument, Niébur entreprit de la mesurer à son tour. Il trouva que la colonne entière, sans compter les fondemens, n'était haute que de quatre-vingt-huit pieds dix pouces. Les quatre coins de l'obélisque de Cléopâtre répondent à-peu-près aux quatre coins du monde ; mais les coins du piédestal de la colonne de Pompée semblent décliner d'environ dix degrés. Comme les Arabes rodent continuellement autour de la ville et parmi les ruines, Niébur ne voulut pas s'exposer au risque d'être pillé, pour lever le plan d'Alexandrie ; mais se trouvant sur un terrain élevé, qui laissait apercevoir une grande partie des anciennes murailles de la ville, il en mesura quelques angles. L'un des marchands turcs, qui était présent, et qui avait remarqué que j'avais dirigé, dit Niébur, l'astrolable du côté de la ville, eut la curiosité de regarder à travers la lunette ; mais il ne fut pas peu alarmé, en apercevant une tour renversée. Cela fit courir le bruit que j'étais venu à Alexandrie, pour bouleverser toute la ville. On en parla chez le gouverneur : mon janissaire ne voulut plus

Niébur.

Niébur.

m'accompagner quand il était question de prendre mon instrument avec moi. Quelque temps après, un Arabe ayant aperçu à *Raschid*, un vaisseau renversé, à travers ma lunette; peu s'en fallut qu'il ne jetât l'instrument par terre. Un paysan fort honnête fut présent à une observation astronomique que je fis sur la pointe australe du *Delta* : pour lui faire voir quelque chose d'étrange, je tournai la lunette du cadran du côté du village; il s'effrayat beaucoup, en voyant toutes les maisons renversées. Il en demanda la raison à mon domestique, qui répondit que le gouvernement, très-mécontent des habitans de ce village, m'avait envoyé pour le détruire. Le pauvre homme s'affligea, et me pria d'attendre, jusqu'à ce qu'il eût mis en sûreté sa femme, ses enfans et sa vache. Mon domestique l'assura qu'il avait encore deux heures de temps: il courut chez lui. Il n'y a pas grand sujet de s'étonner de l'ombrage que ces sortes d'observations donnent aux Mahométans, quand on considère qu'il n'y a pas long-temps que les Européens prenaient pour sortilège tout ce qu'ils ne pouvaient concevoir.

Après quelque séjour à Alexandrie, Niébur se hâta d'arriver au Caire. On a déjà donné dans d'autres relations de l'Égypte, des des-

Niébur.

criptions si détaillées des quartiers et des édifices le plus remarquables de cette ville, qu'il suffit d'y renvoyer. En décrivant les environs, Niébur parle du village de *Maturé*, où l'on montre un sycomore qui est en grande vénération parmi les Chrétiens orientaux. Ils disent que cet arbre s'ouvrit de lui-même, pour cacher dans son sein la sainte famille, lorsqu'elle fuyait en Égypte, jusqu'à ce que ses persécuteurs fussent passés. Quelques voyageurs ont racontés bonnement ce miracle. C'en serait un très-grand, si l'arbre qu'on indique aujourd'hui existait il y a dix-huit cents ans. Les Chrétiens qui passent, ne manquent pas de couper un petit morceau de cet arbre prétendu saint, et d'en faire une relique. On voit encore près de-là une fontaine qui se signala aussi, en donnant de l'eau fraîche à la sainte-famille.

Niébur observe que les Égyptiens font des expériences d'après lesquelles ils prétendent déterminer d'avance, jusqu'à quelle hauteur montera le Nil, et si l'on doit s'attendre à des temps d'abondance ou de disette. Mais cela est si aisé, que presque toutes les femmes égyptiennes, tant chrétiennes que mahométanes, s'en croyent capables. C'est l'opinion générale en Egypte, que, vers la nuit du 17 au 18

Niébur. juin, le Nil commence à hausser; où, comme l'on dit en terme du pays, que tombe la goutte qui cause la crue du Nil. Cette nuit même, les femmes posent une certaine quantité de pâte, sur les toits de leurs maisons; et, si le lendemain matin elle n'est pas devenue plus pesante, c'est signe que la goutte n'est pas encore tombée cette nuit-là; mais, si la pâte est devenue plus pesante, la goutte doit être tombée: et, c'est après cette expérience, que l'on prétend pouvoir déterminer de combien de pieds haussera le Nil, et à quel prix seront les fruits de l'année suivante. Comme la température du climat d'Égypte est très-régulière, il se peut que, dans cette saison, il tombe, pendant la nuit, une forte rosée qui augmente le poids de la pâte exposée; et comme les femmes exposent leur pâte, pour la première fois, pendant la nuit en question, cela les confirme dans l'opinion qu'elles se forment de la certitude de leurs expériences. Les femmes du Caire ne sont pas toujours d'accord sur la nuit, dans laquelle la goutte est tombée. Voici une autre manière de faire le pronostic en question. On fait douze petites boîtes de papier, et l'on écrit sur chacune le nom d'un mois cophte; on met dans chaque papier un peu de froment, mais d'un poids

égal : or, si dans un de ces papiers ce poids se trouve augmenté, on croit que la crue du Nil sera abondante, dans le mois dont le nom est marqué sur ce papier. Mais les Mahométans sensés regardent tout cela comme un amusement de femmes. Niébur.

Niébur et ses compagnons furent obligés de séjourner plus long-temps en Égypte, qu'ils ne se l'étaient proposé, parce que pendant tout l'été, les Kahirins furent en guerre avec la petite tribu des Arabes des environs de Tor. Ils partirent enfin pour Suès, avec la caravane qui s'y rend tous les ans, et qui ne se mit en marche qu'au moment de la paix.

Le 27 août, 1762, dit Niébur, nous entendîmes un coup de canon du château du Caire. En conséquence, nous nous rendîmes le même jour au camp de notre *seik*. Le 28 au matin, nous ne savions pas encore avec certitude, si la caravane s'assemblerait ce jour-là, ou non ; mais l'après-midi elle se mit en mouvement. Dès que nous fûmes rentrés dans le chemin du Caire à Suès, nous avançâmes toujours vers l'est et très-peu vers le sud. Pendant plusieurs heures, on ne trouve ni maison ni eau ; le chemin est frayé, et se partage en une multitude de petits sentiers, battus par les chameaux, qu'on laisse marcher çà et là, quoiqu'ils soient char-

Niébur.

gés. A quelques lieues, nous vîmes une place carrée, maçonnée jusqu'à la hauteur de quelques pieds. C'est-là que les principaux habitans du Caire viennent recevoir l'émir, à son retour de la Mecque.

Notre caravane n'était pas considérable; elle consistait en quatre cents chameaux, presque tous chargés de blé, ou de matériaux, pour la construction des vaisseaux qui se fabriquent à Suès. Tous les voyageurs se règlent sur l'exemple des principaux marchands; quand ceux-ci campent, tout le monde en fait autant, et quand ils commencent à charger, tous les autres voyageurs s'empressent de les imiter, sans qu'il soit nécessaire de donner aucun signal. Il n'était pas à craindre que l'on attaquât notre caravane. Mais il arrive quelquefois que des voyageurs imprudens prennent trop les devans, ou restent en arrière; ils courent alors les risques d'être pillés; aussi tâchions-nous d'être toujours au centre de la caravane. Dans les endroits où l'on pouvait passer en sûreté, je me suis avancé quelquefois avec les marchands, tous à cheval, pour nous reposer, et prendre notre repas auprès de quelque source. Il n'y avait, dans notre caravane, qu'un petit nombre de chameliers, qui n'avaient presque tous que des fusils sans baguettes,

Niébur.

ou des sabres rouillés et rompus. La plus forte escorte d'une caravane, consiste dans un grand nombre de marchands : ils sont tous bien armés, et disposés à défendre vigoureusement leurs marchandises.

Mes quatre compagnons de voyage firent cette route à cheval. J'avais choisi un dromadaire, par principe de curiosité, et je m'en trouvai fort bien. Le dromadaire se courbe comme le chameau, lorsqu'il veut se charger de son cavalier ; quand il veut se lever, il commence par derrière : et alors il faut que le cavalier prenne garde de ne pas tomber en avant. On n'a pas même besoin d'arrêter le dromadaire pour le monter, parce qu'il est accoutumé, en marchant, de baisser la tête jusqu'à terre à certain signal, afin que le cavalier puisse lui poser le pied sur le cou ; et, quand après cela il relève la tête, il est facile de se mettre en selle, pour peu qu'on y soit habitué. La selle d'un chameau qui porte une grande charge, est ouverte par en haut, et les paquets pendent des deux côtés, pour ne pas trop presser la bosse grasse que l'animal a sur le dos. Une selle à monter un dromadaire ou un chameau, ne diffère guère d'un selle à monter un cheval, et elle couvre la bosse de l'animal. J'étendais mes matelats sur la selle, et j'avais la

Niébur. commodité de pouvoir m'asseoir, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; tantôt droit, suivant que je voulais éviter les rayons du soleil. Le trot d'un animal de cet hauteur incommoderait sans doute extrêmement; mais les chameaux font de grands pas, et marchent lentement; ce qui fait qu'on n'éprouve, pour ainsi dire, que le mouvement du berceau.

Le 29 août, à 4 heures du matin, nous décampâmes de nouveau; et la caravane ne s'arrêta qu'un moment, avant le coucher du soleil, auprès d'une haute montagne nommé *Teya*. Nous vîmes, parmi les plantes arides la rose de Jéricho, qui croît en abondance entre le Caire et Suès. Les femmes orientales s'en servent pour faire des expériences superstitieuses. On en vend beaucoup même dans les villes; les femmes enceintes la mettent dans l'eau, et croyent qu'elles accoucheront sans peines, ou que leurs couches seront pénibles, selon que la fleur est plus ou moins de temps à s'épanouir.

Le 30 août, nous étions en marche à une heure du matin. Nous arrivâmes à un petit château turc, qui tombe en ruines, mois où l'on trouve de l'eau potable. Après nous être rafraîchis, et au bout de trois heures, nous atteignîmes *Bir-Suès*, qui n'est qu'à une heure

de chemin de la ville de Suès, éloignée du Caire d'environ trente-deux lieues.

Niébur.

La ville de Suès est située sur le bord occidental du golfe arabique. Elle n'est point entourée de murailles ; mais, du côté de la terre-ferme, les maisons sont à l'abri d'une surprise de la part des Arabes. Elle sont tellement jointes, que l'on ne peut entrer dans la ville que par deux rues. Il n'y a presque plus aucun reste du château que les Turcs ont bâti sur les ruines de la ville de *Colsum* : les maisons sont mal construites ; il n'y a de bâtimens solides et étendus, que quelques hôtelleries publiques. Le nombre des habitans n'est pas grand. On compte parmi eux quelques Grecs et trois à quatre familles cophtes. Les environs sont pleins de rochers ; ils sont tellement arides qu'on y voit presque point de plantes ou de jardins. Du haut des terrasses, la vue portée sur la plaine sabloneuse du nord et de l'ouest, ou sur les rochers blanchâtres de l'Arabie à l'est, ou sur la mer du sud, ne rencontre pas un arbre, pas un brin de verdure où se reposer. Des sables jaunes, ou une plaine d'eau verdâtre, voilà tout ce qu'offre le séjour de Suès. L'état de ruine des maisons en augmente la tristesse. La seule eau potable qu'on y trouve, vient d'une source, située à trois heures de mar-

Niébur. che, sur le rivage d'Arabie; elle est si saumâtre, qu'il n'y a qu'un mélange de *rhum*, qui puisse la rendre supportable à des Européens. La mer pourrait fournir quantité de poissons et de coquillages; mais les Arabes pêchent peu et mal : aussi, lorsque les vaisseaux sont partis, ne reste-t-il à Suès, que le mamlouk, qui en est le gouverneur, et douze à quinze personnes qui forment sa maison et la garnison. La forteresse est une masure sans défense, que les Arabes regardent comme une citadelle, à cause de six canons de bronze, de quatre livres de balle, et de deux canonniers grecs, qui tirent en détournant la tête. Le port est un mauvais quai, où les plus petits bateaux ne peuvent aborder que dans la marée haute. C'est là néanmoins qu'on prend les marchandises, pour les conduire à travers les bancs de sable, aux vaisseaux qui mouillent dans la rade. Cette rade située, à une lieue de la ville, en est séparée par une plage découverte, au temps du reflux; elle n'a aucune protection, en sorte qu'on y attaquerait impunément les bâtimens. Le chantier de Suès est peu propre à les construire ou à les réparer; on y bâtit à peine une cayasse en trois ans.

Ce sujet rappelle une question, dont on s'occupe assez souvent en Europe; savoir : S'il

Niébuhr.

ne serait pas possible de couper l'isthme qui sépare la Mer-Rouge de la Méditerranée, afin que les vaisseaux pussent se rendre dans l'Inde par une route plus courte que celle du cap de Bonne-Espérance. On est porté à croire cette opération impratiquable, malgré le peu de largeur de l'isthme.

1°. Il est bien vrai que l'espace qui sépare les deux mers, n'est pas de plus de dix-huit à dix-neuf lieues communes ; il est bien vrai encore que ce terrain n'est pas traversé par des montagnes, et que, du haut des terrasses de Suès, l'on ne découvre avec la lunette d'approche, sur une plaine nue et rase, à perte de vue, qu'un seul rideau dans la partie du nord-ouest : ainsi ce n'est point la différence des niveaux qui s'oppose à la jonction. Mais le grand obstacle est que, dans toute la partie où la Mer-Rouge et la Méditerranée se répondent, le rivage de part et d'autre, est un sol bas et sablonneux, où les eaux forment des lacs et des marais semés de grèves, en sorte que les vaisseaux ne peuvent s'approcher de la côte, qu'à une grande distance. Or, comment pratiquer dans des sables mouvans, un canal durable? D'ailleurs la plage manque de ports; et il faudrait les construire de toutes pièces; enfin le terrain manque absolument d'eau dou-

Niébur. ce, et il faudrait, pour une grande population, la tirer de fort loin, c'est-à-dire, du Nil.

Le meilleur et le seul moyen de jonction, est donc celui qu'on a déjà pratiqué plusieurs fois avec succès; savoir: de faire communiquer les deux mers par l'intermède du fleuve même. Le terrain s'y prête sans effort; car le mont *Maquatam*, s'abaissant tout-à-coup à la hauteur du Caire, ne forme plus qu'une esplanade basse et demi-circulaire, autour de laquelle règne une plaine d'un niveau égal, depuis le bord du Nil, jusqu'à la pointe de la Mer-Rouge. Les anciens qui saisirent de bonne-heure l'état de ce local, en prirent l'idée de joindre les deux mers, par un canal conduit au fleuve. Strabon observe que le premier fût construit sous Sésortris; après l'invasion des Grecs, les Ptolémés le rétablirent; sous l'empire des Romains, Trajan le renouvela; enfin, il n'y a pas jusqu'aux Arabes qui n'aient suivi ces exemples: on en trouve la preuve dans leurs histoires.

*Fin du Tome vingt-quatrième.*

# TABLE

# DES CHAPITRES

## CONTENUS DANS CE VOLUME.



## LIVRE VII.

## VOYAGES D'AFRIQUE.

## LIVRE VIII.



Hh 2

Fin de la Table des Chapitres.

